This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AP
24
.C55

ÇHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant;
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME VINGT-UNIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LX.
AVEC PERMISSION.

Dunmerg
myh.
1-1840
40704

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

LA TABLE DE LA RENOMMÉE.

Vision. *

IL y a deux sortes d'immortalité ; l'une réelle, dont l'ame jouïra après cette vie ; l'autre imaginaire, qui n'existe que dans l'opinion des hommes, & qu'on nomme *réputation*, *renommée*. L'une & l'autre ont porté les hommes aux plus grandes actions ; mais je ne veux parler maintenant que de

* Traduit de l'Anglois.

de ceux qui ſe ſont propoſé l'immortalité idéale comme la récompenſe de leurs travaux. Je garderai donc le ſilence ſur ceux qui ont fait des fondations conſidérables ou des vœux extraordinaires de Religion; mais auſſi je ne ſai pas trop comment je rendrai une exacte juſtice à ceux dont je vai parler; car puisque la renommée eſt le ſeul but qu'ils ſe ſoient propoſé dans leurs entrepriſes & dans leurs études, on ne peut être trop ſcrupuleux quand il s'agit de donner à chacun la juſte meſure de gloire qu'il mérite: auſſi ai-je appellé pour cela à mon ſecours le corps entier des ſavans, & je dois avouer que j'ai de grandes obligations à pluſieurs d'entr'eux, qui m'ont fourni des catalogues de perſonnages illuſtres. J'employai hier l'après midi à les comparer les uns avec les autres; ce qui fit une telle impreſſion ſur mon eſprit, qu'il me fut impoſſible de dormir pendant une grande partie de la nuit ſuivante; & lorſqu'enfin je fus endormi, j'eus une viſion ſi agréable, que le Lecteur me permettra de lui en faire en détail la deſcription.

Je rêvois donc que j'étois tranſporté dans une plaine immenſe, couverte d'une multitude innombrable de perſonnes. Au milieu s'élevoit une

une montagne dont le ſommet touchoit les nuës. Les côtés étoient ſi eſcarpés & d'une ſtructure ſi ſinguliére, qu'aucune créature vivante ne pouvoit parvenir juſqu'au haut, ſi elle n'avoit pas une figure humaine. Tout à coup on entendit un ſon tel que celui d'une trompette, qui partoit du ſommet de la montagne; il étoit ſi agréable, ſi harmonieux, il répandoit un plaiſir ſi délicieux dans le cœur, il élevoit tellement l'ame, qu'il ſembloit tirer l'homme hors de lui-même. Je fus fort étonné de voir, dans cette multitude prodigieuſe de perſonnes, qu'il y en eût ſi peu dont les oreilles fuſſent aſſez délicates pour entendre cette muſique avec plaiſir. Mais ma ſurpriſe fut bien diminuée, quand regardant autour de moi, je vis que la plûpart d'entr'eux étoient occupés à écouter la voix de trois Sirénes vétuës en Divinités, & qu'on nommoit *Pareſſe*, *Ignorance* & *Volupté*. Elles étoient aſſiſes ſur trois rochers, au milieu des bocages, des prairies & des ruiſſeaux qui bordoient la montagne. Tandis que la multitude vile & rampante, de tout âge & de toute condition, écoutoit attentivement ces Divinités trompeuſes, ceux dont les regards étoient plus élevés & l'ame plus gran-

de, se séparoient du reste de la foule, & marchoient en corps vers l'endroit de la montagne d'où partoit le son dont j'ai parlé, qui devenoit d'autant plus agréable qu'on l'écoutoit avec plus d'attention.

Il me sembloit que cette troupe choisie s'avançoit en hâte dans l'intention de gravir la montagne & de se rendre où elle entendoit la musique céleste. Chacun portoit avec soi ce qu'il avoit cru propre à l'aider dans cette route; les uns avoient à la main des épées nuës, les autres des rouleaux de papier, des compas, des quarts de cercle, des télescopes, des pinceaux; ceux-ci avoient des lauriers sur la tête, ceux-là étoient bottés; en un mot, il y a peu d'instrumens, soit dans les arts méchaniques, soit dans les arts libéraux, dont on n'eût fait usage dans cette occasion. Mon bon *Génie*, qui fut à ma droite pendant toute cette vision, ayant remarqué le désir ardent que j'avois de suivre cette brillante troupe, me dit qu'il approuvoit mon dessein; mais en même tems il me conseilla de mettre un masque sur mon visage pendant tout le tems que j'emploierois à monter; je suivis son conseil, sans lui en demander la raison. Toute la troupe

se

ſe diviſa en pluſieurs bandes, qui gravirent par mille différens chemins. Pluſieurs entrérent dans de petits ſentiers, qui ne les conduiſoient pas fort près du ſommet de la montagne, parce qu'ils ſe terminoient lors qu'ils avoient fait quelques pas.

Nous laiſſames encore derriére nous un grand nombre de nos voyageurs, qui s'étant engagés dans des routes tortueuſes & embarraſſées, erroient çà & là, & ne ſe trouvoient pas plus près du ſommet de la montagne, quoiqu'ils ſe donnaſſent beaucoup de mouvement. C'étoit, à ce que me dit mon Guide, de ces hommes d'un génie ſubtil, d'une politique rafinée, qui voudroient ſubſtituer à la vraye ſageſſe la ruſe & l'artifice. Parmi ceux qui étoient les plus avancés, il y en avoit qu'un faux pas faiſoit tomber à la renverſe, & qui reculoient plus en un moment qu'ils n'étoient avancés en pluſieurs heures. Lorſque nous fumes parvenus à une certaine hauteur, nous vimes que tous ces différens chemins, qui commençoient dès le bas de la montagne, aboutiſſoient à deux grandes routes, dans leſquelles entrérent inſenſiblement tous les Voyageurs diviſés en deux bandes. Preſque à l'entrée de ces deux routes

étoient deux fantômes hideux qui empêchoient qu'on ne pénétrat plus avant. L'un de ces Spectres tenoit des dards dans sa main droite, qu'il secouoit d'un air menaçant devant ceux qui vouloient entrer par cette voie. La foule fuyoit à sa vuë en criant, *Mort*, *Mort*.

Le Spectre qui gardoit l'autre route étoit l'*Envie*. Il ne tenoit pas, comme le premier fantome, un fer destructif; mais des sifflemens affreux, des injures grossiéres, & un ris forcé, le rendoient plus effroyable que la *Mort* même; de sorte que plusieurs de nos Voyageurs perdoient courage, & au lieu d'aller plus avant, avoient honte d'être venus si loin. Pour moi j'avoue, qu'à la vuë de ce monstre hideux, mon cœur étoit transi d'effroi; mais tout à coup le son de la trompette, en devenant plus fort, ranima notre courage; & plus nous témoignions de fermeté, plus les objets effrayans disparoissoient à nos yeux.

Plusieurs de notre compagnie, qui avoient l'épée à la main, marchoient avec un air de bravoure & de fierté dans la route qui étoit gardée par la *Mort*; tandis que d'autres, avec un air rêveur & contemplatif, s'avançoient d'un pas plus mesuré dans le chemin de l'*Envie*.

Lorf-

Lorſqu'on avoit paſſé le chemin où étoient ces deux monſtres, le ſentier étoit uni & facile, & les Voyageurs y marchoient avec tant de plaiſir qu'ils arrivoient en fort peu de tems au ſommet de la montagne. Là ils commençoient à reſpirer avec volupté un air pur & ſerein ; une lumiére de couleur de pourpre étoit répanduë ſur toute la campagne des environs ; ils ſe rapelloient les travaux qu'ils avoient eſſuiés, avec une joye ſecrette, qui ſe répandoit ſur tous les viſages, & qui ſe peignoit dans chaque geſte & dans chaque regard.

Au milieu de ces champs fortunés s'élevoit un Palais d'une ſtructure magnifique. On y entroit par quatre portes qui répondoient aux quatre coins du monde. La Déeſſe de la Montagne, placée ſur un Thrône, ſourioit à ſes adorateurs & faiſoit reſonner la trompette d'argent avec laquelle elle les avoit attirés & encouragés à venir juſqu'à ſon Palais. Alors ils ſe partagérent en pluſieurs troupes ; un corps d'*Hiſtoriens* ſe plaça à chaque porte, ſuivant les perſonnes qu'ils devoient introduire.

Tout-à-coup la Trompette, qui juſques-là n'avoit fait entendre qu'une marche ou une charge, donna des ſons plus pleins & plus har-

harmonieux, qui formoient comme un chant de triomphe & d'allégresse. Toutes les voutes de l'Edifice en retentirent, & les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le premier qui s'avança étoit un Héros d'une belle figure, à la fleur de son âge; c'étoit *Aléxandre le Grand.* Il étoit conduit par une foule d'Historiens. Celui qui marchoit immédiatement devant lui, & qui étoit remarquable par un habit brodé, ne connoissant pas bien la distribution intérieure du Palais, alloit l'introduire dans l'appartement des Héros fabuleux. Ce faux Guide se nommoit *Quinte-Curce.* Mais *Arrien* & *Plutarque*, qui connoissoient mieux les avenues du Palais, le conduisirent dans une grande salle, & le firent mettre au haut de la première table. Mon bon Génie me plaça dans un coin, de maniére que je pouvois voir toute la cérémonie sans être vu. D'abord après je vis entrer une jeune Vierge; elle servoit de conductrice à un Vieillard respectable qui avoit perdu la vuë. Elle portoit sous son bras gauche une harpe, & sur sa tête une guirlande. *Alexandre* qui connoissoit bien *Homère*, se leva quand il le vit entrer, & le fit asseoir à sa droite. La jeune Vierge, qui paroissoit être une

une des neuf sœurs qui composent la cour de la Déesse *Renommée*, leur sourit avec une grace inexprimable, & se retira. *Jules César* venoit ensuite ; quoique plusieurs Historiens lui offrissent leurs services pour l'introduire, il les laissa tous à la porte, & il ne voulut point d'autre introducteur que lui-même.

Le premier qui parut ensuite, avoit une physionomie laide, mais riante ; il étoit accompagné de personnes d'une figure plus grande qu'aucune de celles de tous ceux qui avoient paru jusques-là pour le même sujet. *Platon* étoit à sa droite, & *Xénophon* à sa gauche. Il s'inclina devant *Homère*, & celui-ci le fit asseoir. On s'attendoit que *Platon* occuperoit la place la plus voisine de son maître *Socrate*, quand on entendit tout à coup à la porte les clameurs de gens qui se disputoient. On les vit bientôt paroître avec *Aristote*, qui étoit à leur tête. Ce Philosophe, avec des raisonnemens forts, mais un peu rudement prononcés, convainquit ceux qui étoient à table, que la cinquiéme place lui étoit duë, & là-dessus il s'en empara.

A peine étoit-il assis, que la même jeune beauté qui avoit introduit *Homère*, présenta un autre homme, qui recula d'un pas en entrant,

trant, & qui ne ſeroit pas allé plus avant, ſi ſa modeſtie n'avoit été vaincue par les invitations de tous ceux qui étoient à table, à venir s'y aſſeoir avec eux. Son Introductrice & ſon air modeſte me firent comprendre que c'étoit *Virgile*. Après lui parut *Ciceron*; il prit d'abord ſa place. Il avoit cherché à la porte un certain *Lucceius* *, pour qu'il fût ſon introducteur; mais ne l'ayant pas trouvé là, il ſe contenta d'un cortége nombreux d'autres Ecrivains, qui paroiſſoient tous, excepté *Salluſte*, ſe plaire à cet office. Nous attendimes quelque tems le Héros qui devoit ſuivre; il vint enfin accompagné d'un grand nombre d'Hiſtoriens, dont je ne ſaurois dire les noms, parce qu'ils étoient pour la plûpart Carthaginois. Le Perſonnage qu'ils conduiſoient étoit *Annibal*; il paroiſſoit vivement affecté, & il ne pouvoit re-

* Pour entendre cette plaiſanterie de l'Auteur, il faut ſavoir que *Ciceron* vouloit que *Lucceius* écrivit ſon hiſtoire & qu'il lui prodiguât les éloges; il lui écrivit à ce ſujet une lettre, bien intéreſſante pour ceux qui veulent aprendre jusqu'où la vanité peut être pouſſée. *Quand une fois*, dit Ciceron dans cette Lettre, *on a paſſé les limites de la modeſtie, il faut que l'effronterie ſoit courageuſe & complette.* Et en commençant: *Je n'aurois pas oſé vous parler de tout ceci en face, par une mauvaiſe honte un peu mal apriſe, mais une lettre ne rougit point.* Epiſt. 12. Lib. V. ad famil.

retenir ſes plaintes ſur les affronts qu'il avoit eſſuiés de la part des Hiſtoriens Romains, qui, diſoit-il, avoient fait tous leurs èfforts pour le conduire dans les apartemens ſouterrains, & qui peut-être en ſeroient venus à bout, ajoutoit-il en montrant *Polybe*, ſans l'impartialité de cet honnête homme, le ſeul, excepté mes compatriotes, qui m'ait introduit ici volontairement & de bon cœur.

Lorſque le Général Carthaginois eut prit ſa place, *Pompée* entra avec un air de dignité, précédé de pluſieurs Hiſtoriens. A leur tête étoit le Poëte *Lucain*, qui voyant *Homère* & *Virgile* à table, alloit s'y placer lui-même, ſi *Virgile* ne lui eût dit à l'oreille, qu'il avoit perdu toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir à cet honneur, en ſe mêlant avec les Hiſtoriens. *Lucain*, piqué de cet affront, murmuroit entre ſes dents, & dit, que puiſqu'il ne pouvoit être placé lui-même parmi eux, il alloit introduire un homme qui valoit plus lui ſeul que toute l'aſſemblée. Là-deſſus il s'avança vers la porte, & préſenta *Caton d'Utique*. Ce grand homme parut devant l'aſſemblée d'un air qui marquoit qu'il mépriſoit un honneur ſur lequel il avoit des prétentions.

Voyant

Voyant que le ſiége vis-à-vis de Céſar étoit vacant, il s'en empara, en débitant deux ou trois maximes ſatyriques ſur la nature de la prééminence : *elle ne conſiſte pas*, diſoit-il, *dans la place, mais dans le mérite perſonnel. La place d'honneur eſt celle qu'occupe l'homme vertueux, où qu'il ſoit.* *Socrate* qui avoit un eſprit railleur, mais toujours ſage, ne put s'empêcher de ſourire, à l'idée d'une vertu ſi rude, qui prenoit ſi peu la peine de ſe rendre agréable. *Ciceron* en prit occaſion de faire un long diſcours à l'honneur de *Caton*, qu'il prononça avec force. *Céſar* y répondit avec un grand air de modération. Comme j'étois à une aſſez grande diſtance, je n'entendis pas un mot de ce qu'ils dirent l'un & l'autre. Mais ce que je remarquai bien, c'eſt que dans toutes les diſputes qui s'élevoient à la table, un mot, ou un ſigne d'*Homère* ſuffiſoit pour les terminer.

Après un court intervalle, *Auguſte* parut ; il regardoit d'un air complaiſant & affable tous les Hiſtoriens de ſon tems qui étoient autour de lui, & qui ſe diſputoient entr'eux à qui lui donneroit plus de marques de reconnoiſſance & de reſpect. *Virgile* quitta la Table pour lui aller au-devant ; mais quoique tout

le monde parût l'admettre avec plaisir au nombre des convives, on remarquoit plus d'empressement chez les gens de lettres que chez les Héros militaires.

L'extérieur de celui qui parut ensuite surprit tout le monde. Il s'avançoit en silence d'un pas grave & lent; il étoit couvert d'hiéroglyphes artistement brodés sur son habit: quand il fut au milieu de la salle, il en souleva une partie, & découvrit une cuisse d'or. A cet aspect, *Socrate* déclara, qu'il n'y avoit jamais eu de cuisse qui ne fût de chair & de sang, & il voulut que *Diogène Laërce* conduisit cet homme dans l'apartement des Héros fabuleux, ou dont l'existence est équivoque. En se retirant il leur disoit, qu'ils ne savoient pas quel homme ils renvoyoient, qu'il étoit à présent *Pythagore*, le premier des Philosophes, & qu'il avoit été autrefois un vaillant soldat au siége de Troye. Cela peut être vrai, lui dit *Socrate*, mais vous oubliez que pendant un tems vous avez été une femme célébre par sa mauvaise vie. Il fit place, en sortant, à *Archimède*, qui portoit avec lui des figures de Mathématique, parmi lesquelles je remarquai un cone & un cylindre.

Quand

Quand je vis la table pleine, je priai mon Guide de me conduire, pour varier le spectacle, dans l'apartement des hommes fabuleux. Sur la muraille on voyoit peintes des Gorgones, des Chiméres, des Centaures & d'autres figures emblématiques, dont je n'eus ni le tems ni l'habileté de déveloper le mystère. Toutes les places de la premiére table étoient occupées. Au haut on voyoit *Hercule*, qui apuyoit un de ses bras sur sa massuë; il avoit à sa droite *Achille* & *Ulysse*, au milieu desquels étoit *Enée*; à sa gauche étoient *Hector*, *Thésée* & *Jason*; au bas de la table, on voyoit *Orphée*, *Esope*, *Phalaris* & *Musæus*.

Ici, je fus réveillé tout à coup par un grand bruit qui mit fin à une vision qui m'étoit fort agréable; mais je pensai que je gagnois à me séparer des Héros fabuleux ou morts, pour me retrouver avec les plus illustres des Héros vrais & vivans.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

SECOND DISCOURS

Sur ces paroles:

Il est honteux d'avoir plus de ménagement pour les Vices que pour les Ridicules. *

LE Vice est une playe de l'ame, le Ridicule un dehors choquant; le premier cause dans la Société des desordres éclatans ou secrets; le second n'offense que les bienséances, soit naturelles, soit arbitraires.

Le Ridicule, dit un des plus grands Génies (*a*) de l'Antiquité, est une difformité sans douleur. Tout ce qui est l'indication du Vice n'est donc pas simplement Ridicule, c'est le symptôme d'une maladie.

Malheur aux Hommes qui ont perverti l'usage des bienséances, ou qui en ont établi de nouvelles

* Par Mr. *Valet* de Reganhac. Le premier Discours se trouve dans le Volume précédent.

(*a*) Aristote.

velles pour rendre agréables les apparences même du Vice !

(*a*) Les vrayes bienséances sont le fruit d'un goût épuré, de l'ordre & de la décence; elles ont prescrit des Loix d'éducation & de conduite propres à perfectionner le concert de la Société; c'est d'elles que les Hommes doivent apprendre à fléchir leur caractère & à reprimer les saillies de leur humeur. C'est peu d'être fidèle aux devoirs essentiels, il faut encore sçavoir vaincre ses goûts & ses répugnances, renoncer à ses opinions, & immoler son amour propre à celui de ses semblables.

(*b*) Sur ces loix générales les Sociétés particulières ont fondé des usages analogues au génie dominant qui les animoit, & c'est rompre l'harmonie qui doit y régner que de ne pas se conformer à ces règles.

(*c*) Mais si l'objet primitif des bienséances est de perfectionner les mœurs des Hommes, & non de donner au Vice des dehors séduisans, il n'est que trop vrai qu'on a sçû adapter des bienséances au Vice comme à la Vertu; non-seu-

(*a*) Loix générales des bienséances.
(*b*) Bienséances arbitraires.
(*c*) Bienséances abusives.

ſeulement ces bienſéances leur ont concilié les ſuffrages des Gens du Monde, mais par leur éclat impoſteur elles l'emportent ſur celles de la Vertu même.

Quelque dépravée que ſoit la Société, elle ne voit qu'avec horreur des Vices atroces, & ſi elle ſouffre dans ſon ſein des Hommes livrés à des habitudes flétriſſantes, elle eſt excuſable, parce qu'elle ignore leurs Vices, qu'ils ſont habiles à diſſimuler; elle laiſſe aux Tribunaux de la Juſtice le ſoin de les reprimer ou de les punir, & n'exerce ſa Juriſdiction que ſur des apparences choquantes, qu'elle eſt en droit de corriger par le piquant de la raillerie.

Mais en exerçant cette Juriſdiction légitime, la Société ne ſuit-elle point communément des maximes oppoſées à la nature même des bienſéances? Il y a des Vices qu'elle autoriſe à condition de ne ſe montrer qu'avec réſerve & à la faveur d'un *déguiſement* ingénieux; au lieu de condamner ce qu'ils ont de honteux en eux-mêmes, elle leur applaudit, & cenſure la vertu qui les déſapprouve; ce qui eſt flétriſſant ne lui paroît pas même ridicule, & ſon indulgence pour des Vices qui flatent adroitement ſa corruption, aigrit ſon injuſte mali-

 gnité

gnité contre de ſimples apparences qui bleſſent ſa délicateſſe.

Montrons à ceux qui aiment à juger leurs ſemblables d'après ces faux principes, toute la dépravation de leur propre cœur, & préſervons, s'il eſt poſſible, les Ames droites & ſincères d'être ſurpriſes dans un piège ſi ſéduiſant.

Premiere Partie.

La bonté, la douceur & la complaiſance ſont la baſe de la vraye politeſſe. Que l'on aide ces vertus aimables à ſe montrer dans tout leur jour, que l'éducation les dirige & les perfectionne, c'eſt l'objet primitif des bienſéances. Que les Ames à qui le Ciel n'a pas départi ces dons précieux s'efforcent de les acquérir par l'habitude, & ſe piquent d'en paroître doüées; la violence ſalutaire qu'elles ſe feront pourra corriger en elles la nature, & la Société profitera de cette heureuſe contrainte.

Mais renoncer au bonheur & à la paix ſolide que ces vertus ſeules peuvent procurer, déſerter leurs drapeaux pour être ingénieuſement cruel, envieux, cauſtique, & que ce ſoit une bienſéance de paroître tel, c'eſt ſans doute une dépravation honteuſe; il n'eſt pas moins flétriſſant

trissant d'être foible & adulateur : Mais tels sont néanmoins les usages introduits par la corruption de la Société.

Les Grands Hommes, ces Hommes qui joignent à l'élévation des sentimens la supériorité des lumières, & le goût délicat de la décence & des vertus sociales, semblent affranchis par la nature même du cérémonial des bienséances d'institution ; ils n'appartiennent à cet égard à aucune Nation, parce qu'ils sont à tout l'Univers, & qu'ils seroient les modèles du Genre Humain si leur exemple étoit proportionné à la foiblesse du commun des Hommes.

Mais dans cet assemblage & ce mêlange presque infini de caractères imparfaits & differmes, qu'on ne peut supposer tous exempts de Vice, les bienséances d'institution sont indispensables ; c'est d'elles qu'ils recevront les inflexions nécessaires pour s'assortir & se lier à la Société ; c'est par elles qu'ils se monteront au ton qui en règle l'harmonie générale.

Cependant à considérer ce but unique où devroient tendre les bienséances, & en même tems les diverses altérations qu'elles ont subi, ne diroit-on pas que les Hommes avoient d'abord trop présumé d'eux-mêmes, que d'un

accord unanime: ils ont étendu les liens qui les contraignoient, & que renonçant à l'avantage commun qui réjaillissoit de cette gêne particulière sur la Société, chacun d'eux lui a préféré le plaisir de suivre sous un voile artificieux la corruption de ses panchans?

Ainsi on n'a pas supprimé les bienséances, mais on en a inventé de nouvelles, qui ajoûtées aux premières, en ont altéré l'esprit; les unes n'étoient destinées qu'à la vertu, qu'elles supposoient lors même qu'elles se bornoient à la feindre; & les autres ont été proportionnées au Vice, à qui l'on a permis de se montrer sous leurs livrées; celles-là devoient épurer la vertu & la rendre plus aimable; celles-ci font servir les apparences de la vertu même à cacher les Vices qui la combattent.

Mais malgré toute l'adresse de ces inventions, le Vice transpire toûjours; tout ce qui vient de lui porte l'empreinte de son origine, & quelques concertés qu'en soient les dehors, il est non-seulement déshonorant de s'y livrer, mais il est honteux encore d'avoir pour eux de l'indulgence lorsqu'on les découvre dans les autres, tandis surtout qu'on se pique d'une excessive délicatesse pour les défauts les plus légers. La

La médiſance, la calomnie, l'envie, la perfidie ſont des Vices odieux, ſur leſquels on n'a point changé d'idée dans le Monde, & perſonne ne déſavouë les ravages qu'ils font dans la Société. Cependant ſous combien de formes n'eſt-il pas facile aujourd'hui à ces Vices de ſe répandre & d'être applaudis? Qu'ils n'ayent point la mal-adreſſe de paroître à découvert & dénués de quelque prétexte impoſant; leur nudité révolteroit les moins délicats; mais il ſera permis d'inſpirer de la défiance pour des Hommes reſpectables en leur ſuppoſant des vûës intéreſſées, de prémunir, ſous prétexte des devoirs de l'amitié, les Perſonnes qu'on aime le moins contre les fraudes & l'injuſtice prétenduës d'un Homme qu'on voit de mauvais œil, & de déprimer un mérite reconnu du Public ou récompenſé par le Souverain, en ſe récriant ſur les préventions des Hommes, ou en attribuant une élévation enviée à l'effort de la cabale, à l'adreſſe de l'intrigue ou aux abus de la faveur.

Cependant à travers ce zéle auſſi faux que dangereux pour la Société, le Sage découvre la Source de ces jalouſes détractions: Et de quel droit vous érigez-vous en Juge de vos

ſemblables? D'où prenez-vous votre autorité? où avez-vous puiſé des lumières aſſez pures & aſſez perçantes pour ſonder les cœurs? & qui nous répondra de votre intégrité?

La médiſance, quelque fidèle qu'on la ſuppoſe dans ſes rapports, eſt une injuſtice criante; elle enlève à celui dont elle revèle les foibleſſes la douceur de rentrer de lui-même dans le ſein de la vertu ſans ſubir la honte de paroître en être ſorti; elle décourage & retarde ſon retour vers le bien, & ôte à la ſageſſe un de ſes plus puiſſans attraits, celui d'être la ſource d'une réputation entière.

La calomnie, qui aux yeux peu clairvoyans des Hommes ſe confond avec la médiſance, ce monſtre qui attaque tout à la fois l'innocence, qu'elle déshonore en la transformant en hypocriſie; la Société, qu'elle ſcandaliſe & qu'elle déprave par la contagion de l'exemple, & la gloire même du Tout-Puiſſant, dont elle décrédite les graces, en diminuant en apparence le nombre de ſes Adorateurs; la calomnie ne reſpecte, ni la dignité des Rangs, ni la ſainteté des Profeſſions; il lui ſuffit, pour être autoriſée à ravager le Monde, de ſçavoir prêter au menſonge les couleurs

leurs de la vérité, & donner à l'injustice le prétexte du bien public.

La perfidie prend le nom de sage Politique, la licence voluptueuse des entretiens celui d'un badinage permis; ainsi la modestie, la retenue, la candeur ne sont plus des vertus d'usage, quoiqu'elles dûssent faire le charme de la Société; condamnées à gémir en secret des Vices qui blessent leurs yeux, elles seroient accusées de rudesse, d'hypocrisie, ou de simplicité, si elles les censuroient ouvertement; elles paroîtroient des Vices elles-mêmes, si elles osoient seulement faire au Vice des reproches de Ridicule.

Les Hommes corrompus sont donc bien peu d'accord avec eux-mêmes; non-seulement ce n'est pas la réalité de la vertu qu'ils recherchent, mais ce n'est que le Vice, à qui ils imposent la loi d'emprunter ses apparences; non-seulement les Vices les plus opposés entre eux sont également en droit de leur plaire à la faveur de ces déguisemens, mais les Hommes verroient avec peine que ces apparences de la vertu fussent fidéles. Ils approuvent en faveur du Vice ingénieux la réalité de l'hypocrisie, qu'ils imputent faussement à la vertu

ingénuë comme une flétrissure; la bonté sincère & désintéressée blesse leurs yeux, & ils lui font au moins des reproches d'imprudence, tandis qu'ils applaudissent tout à la fois, & à la calomnie qui la combat, & à la flaterie qui la contrefait; l'une est à leurs yeux une censure utile & légitime, & l'autre une industrie permise parce qu'elle favorise l'ambition.

Car tel est le motif secrétement dépravé qui décide le jugement que la plûpart des Hommes portent de leurs semblables; les ménagemens qu'ils ont pour certains Vices annoncent dans leur cœur une blessure de même genre qui les suggère; ils conviennent sans peine, en considérant ces Vices en eux-mêmes, & d'une manière abstraite, qu'ils flétrissent ceux qui en sont dominés; mais dans le cours de la vie, déterminés par un intérêt réfléchi, ils font semblant de les méconnoître, ou peut-être les méconnoissent-ils effectivement, parce qu'ils sont aveuglés par leur amour propre. L'esprit seul juge dans le secret & le silence; mais pour l'ordinaire c'est le cœur qui nous meut dans la Société.

C'est ainsi qu'on y fait grace surtout à ces ima-

images licencieuſes du plaiſir, à ces entretiens cyniques qui allarment la pudeur, où l'on s'attache moins par les adreſſes ingénieuſes de l'expreſſion à affoiblir l'obſcénité des Tableaux, qu'on ne cherche à les rendre ſéduiſans en flatant l'imagination, en exerçant la fineſſe de l'eſprit & en irritant la curioſité.

Un Vice ſi honteux ne pouvoit porter le voile d'aucune vertu, & la dépravation la plus induſtrieuſe a été réduite à ne prêter aux entretiens qu'elle ſuggère d'autre déguiſement que celui de l'abus des termes & du tiſſu brillant du langage. Sous ces galans auſpices il eſt permis au Vice de ſe gliſſer dans les Cercles, & de porter aux cœurs innocens des atteintes mortelles. On fait à ceux qui ſe diſtinguent dans cette Joûte un mérite chéri d'enflammer des paſſions funeſtes, pourvû qu'ils ſçachent fournir à la modeſtie concertée & à la fauſſe pudeur le prétexte de n'applaudir qu'à des détours adroits ou à la fineſſe des alluſions.

Toutefois tous ceux qui gardent avec les Vices des ménagemens dangereux, n'ont pas des motifs également repréhenſibles ; ce ſeroit faire à la Société l'injure d'en croire l'eſprit entiérement corrompu. La plûpart ſans doute

ſont

ſont atteints du mal qu'ils méconnoiſſent dans les autres; les Vices ſe careſſent mutuellement, ſe ménagent & ſe défendent; mais il eſt des Ames droites, quoique foibles & peu clairvoyantes, que l'apparence ſéduit. Tâchons de les prémunir contre l'attrait de la contagion & contre la force de l'exemple.

SECONDE PARTIE.

Les bienſéances perverties ont fait du Ridicule un glaive redoutable pour la défenſe du Vice: Quelle facilité ne lui donnent-elles pas de lancer des traits contre la vertu, & de ſe prévaloir à ſon préjudice des agrémens impoſteurs que ſes apparences lui prêtent? Le Vice devenu bienſéant aura toûjours l'avantage ſur la candeur, à qui ſa ſimplicité ne ſuffit pas pour être agréable. C'eſt ainſi que dans la Société l'agrément, ſi familier au Vice, décide entre lui & la vertu. On n'a point égard au caractère eſſentiellement oppoſé qui les diſtingue, aux maux dont l'un eſt la ſource, & aux biens que l'autre produit; c'eſt dans cette balance infidèle que la Société pèſe le mérite de ſes membres. Eh! comment l'artifice, d'intelligence avec le panchant qui doit les juger, ne

ne l'emporteroit-il pas sur la droiture & sur l'équité ?

Faut-il donc abandonner le commerce des Hommes afin de n'être pas complice de l'iniquité de leurs jugemens ? Ce seroit trancher un nœud que l'on n'auroit pas l'habileté de résoudre ; mais dût-on s'exposer soi-même à d'injustes persécutions en suivant les règles primitives des bienséances, qu'on s'en tienne uniquement à elles, & l'on triomphera du faux Ridicule à force de le braver.

Démêlons & détestons le Vice sous quelque forme qu'il se présente ; approuvons la vertu sous des déhors même choquans ; n'attaquons ces déhors que par des railleries modérées, & réservons aux seuls agrémens de la vertu épurée par les bienséances le droit de nous plaire & de nous charmer.

Il y a des vertus si aimables par elles-mêmes, que les bienséances ne sçauroient ajoûter à leurs graces naturelles ; leurs défauts extérieurs les embellissent, parce qu'ils ne peuvent provenir que d'elles, & qu'ils constatent aux yeux du Sage leur sincérité d'une manière plus infaillible que la pierre destinée à éprouver les métaux n'en démontre la pureté.

Vous

Vous qui craignez de tomber dans les piéges séduisans que la corruption des mœurs & celle des bienséances tendent à votre droiture, qui voulez être équitables envers le mérite réel quoique peu poli, & ne pas refuser aux agrémens d'une vertu embellie par la vraye politesse le surcroît d'éloges dont elle est digne; vous qui détestéz d'autant plus le Vice, qu'il prend plus de soin de paroître aimable, fixez-vous sur les loix invariables des bienséances primitives; ne vous arrêtez point à des dehors qui peuvent éblouïr. Circonspects dans les jugemens que vous portez sur les discours & les actions des Hommes, défiez-vous des intentions dont ils se parent lorsqu'ils blessent les règles de la justice & de la bonté; que le prétexte d'un devoir imaginaire ne leur serve jamais d'excuse auprès de vous pour violer un devoir sacré. Attentifs à vous préserver vous-même des vrais Ridicules, ne vous faites pas une fausse gloire de les relever dans les autres; vous vous associeriez par cette affectation maligne à des Hommes corrompus, qui s'étudient à détourner sur les légères imperfections d'autrui des regards que leur artificieuse défiance redoute pour leur secrète dépravation.

Le

Le Ridicule peut être l'effet de la supériorité de l'Ame aussi-bien que de la simple ingénuité. Connoissons enfin ce que c'est que la vertu, & les défauts dont elle est susceptible sans se démentir.

L'amour sincère de l'ordre dans tous ses points de vûë, à l'égard de Dieu, de soi-même & de la Société Politique, Civile & Domestique, la conformité, soit naturelle, soit acquise, de nos panchans & de nos actions aux divers rapports où nous sommes placés, telle est l'intégrité de la vertu.

Toutes les vertus particulières concourent à la former; une seule d'entre elles ne peut manquer à l'Ame qu'elle ne soit infirme: Mais de même que dans le concert le plus harmonieux une des voix qui le composent peut s'élever au-dessus de ses Compagnes & les couvrir sans rompre l'harmonie, ainsi une belle Ame peut posséder une vertu particulière avec une éminence qui la distingue; & telle est même la foible nature de l'Homme, que c'est ainsi que les grandes Ames sont ordinairement caractérisées.

Les vertus prédominantes dans une belle Ame peuvent donc lui donner des dehors sin-

ſinguliers; la franchiſe peut être trop ſimple; la ſageſſe trop réſervée, la haine du Vice trop farouche, la pudeur facile à s'allarmer: Heureuſes les Ames à qui la dépravation du ſiécle ne peut imputer que de pareils défauts!

C'eſt néanmoins contre ces défauts que le Vice ſe déchaine avec le plus d'animoſité, c'eſt ſur eux qu'il lance les traits de la raillerie la plus amère, parce qu'avec toute ſon induſtrie il ne ſçauroit réüſſir à les contrefaire, & à donner ainſi un caractère irréprochable de vérité aux vertus dont il emprunte l'apparence. Il ſe prévaut de l'eſprit des bienſéances primitives qui tendent à épurer les déhors de la vertu, & les Hommes corrompus s'enorgueilliſſent d'une politeſſe artificieuſe, qui fait le plus ſouvent tout leur mérite; ils en ont formé ce maſque brillant ſous lequel ils dérobent leur misère; l'innocence ſurpriſe applaudit ſans défiance à l'éclat de l'invention; l'uſage d'en être couvert a été bientôt changé en Loi. Cependant le ſtupide le laiſſe tomber par maladreſſe, le Sage le néglige par une noble liberté, l'innocence l'oublie ſans ceſſe, & le Vice le porte toûjours.

Le cœur ſeul enfante les Vices qui influënt

ſur

sur les mœurs; mais l'esprit, de même que *le* cœur, est souvent une source de Ridicules; & si des travers apparens, la préoccupation & la distraction, prouvent communément sa foiblesse, ils sont aussi quelquefois des signes de sa sublimité.

La justesse & la netteté suffisent pour rendre l'esprit sain; la sagacité, la pénétration, l'étenduë, la profondeur, la vivacité lui donnent du ressort & augmentent ses forces; le divers mêlange de ces qualités distingue les caractères; la prédominance de quelqu'une jusqu'à un certain point détermine la vocation aux diverses parties des Sciences & des Lettres, & peut occasionner une répugnance réfléchie, ou même un défaut d'aptitude aux bienséances d'institution, qui console les Gens du bel air de leur médiocrité, & fournit contre le mérite supérieur des armes à l'envie, toûjours prête à le *déprimer*.

Art funeste de plaire en altérant la nature; bienséances fatales du Vice, vous fascinez presque tous les yeux & pénétrez dans tous les cœurs! Les préjugés que vous inspirez font mépriser la beauté sincère, & dédaigner la décence modeste de la vertu; vous la déguisez

ſous un fard indigne d'elle, & lui raviſſez l'admiration utile qu'elle devroit inſpirer.

Mais d'où s'eſt formé dans nos Climats cet eſprit univerſel de la Société, cette ame générale des bienſéances arbitraires, cet Art de plaire qui ſubſtitue l'affectation au naturel, cet air du Monde que nous reſpirons, qui nous conforme, qui nous façonne, & ſans lequel, aux yeux du plus grand nombre, nous paroîtrions barbares dans notre Patrie?

J'oſe le dire, c'eſt de ce culte aveugle qu'on y rend aux Femmes, & qui eſt ſi reſſemblant à l'idolâtrie. O vous, la plus belle moitié du Genre Humain, ne craignez point que je manque aux égards qui vous ſont dûs. Notre foibleſſe eſt plus grande mille fois que la vôtre, que nous flatons ſans ceſſe; notre amour pour vous pourroit être juſte juſques dans ſes excès; mais nous avons l'indifférence de ne pas vous en rendre dignes: Pourquoi négligeons-nous d'éclairer, de fortifier, de perfectionner, par une ſoigneuſe culture, la délicateſſe exquiſe de ſentiment, la douceur fière & modeſte, la pudeur naïve que vous recevez de la nature? ....

Oui, les Femmes ſont ſuſceptibles des vertus

tus les plus élevées; la fermeté, la constance, *la* générosité, l'amour de la Patrie ne sont pas au-dessus des forces de leur Ame; elles peuvent en porter le caractère jusqu'à l'Héroïsme, l'inspirer aux Hommes, l'entretenir, le fortifier dans leurs cœurs, & le rendre recommandable à tout l'Univers. Que la France s'attache à former dans son sein des Cornélies & des Octavies, elle y verra bientôt des Gracques & des Marcellus. C'est ainsi que s'établiroit dans la Société le goût du vrai Beau & du Sublime dans les mœurs; c'est ainsi que le *principe* le plus actif de notre dépravation deviendroit la source des plus hautes vertus, & le gage de notre bonheur. Substituons Minerve à la Déesse de Gnide; que l'Amour soit le Fils de la Sagesse, & l'Univers sera tout étonné d'être réformé par le plaisir.

ARTICLE TROISIEME.

PROJET D'INOCULATION.

B*Rouinkan*, Docteur fameux & ſingulier, eſt arrivé de la Mecque. Qu'apporte-t-il en France?

Eſt-ce une nouvelle fabrique de Pantins? Non, vos jeunes Robins & vos Talons-rouges les perpétueront à jamais. Eſt-ce encore une compoſition de tabatiéres? Il a de plus grandes vûes. Sont-ce de nouveaux magots? En pourroit-il imaginer de plus ridicules que les maris du ſiécle? Seroit-ce des cabriolets plus élégants? Ils ont trop d'analogie avec les têtes Françoiſes pour oſer les rectifier. Qu'eſt-ce donc? C'eſt une nouvelle eſpéce d'*Inoculation*, bien extraordinaire, bien ſinguliére, bien folle. *Brouinkan* vous offre d'inoculer les vertus. Les vertus! vous écrierez-vous encore, que prétend-il faire en ce pays?

pays? Ce ſont des vertus, vous répondra-t-il, mais accommodées aux mœurs de la Nation, plus propres à étayer ſes paſſions qu'à les contrarier. Jugez-en vous-même d'après ce *Programme*.

I.

Brouinkan, ami du ſexe, moyennant l'inſertion ſecrette d'une poudre ſubtile, forcera les Belles à communiquer leurs charmes aux laides, en leur donnant ſimplement un baiſer; mais il exige, pour l'efficacité du remède, que l'embraſſade ſe faſſe de bonne foi de part & d'autre.

II.

Comme il cherche à plaire aux Dames, & à ſe rendre utile à tout le monde, il offre pour la tranquillité des ménages, d'inoculer aux maris une vertu bénigne, qui les raſſurera ſur le compte de leurs moitiés, & leur fera prendre en patience tous les petits ſoupers, les bals, & autres échapées nocturnes.

III.

Jaloux de s'accréditer dans le monde, il inoculera les petites maitreſſes, de maniére qu'elles pourront percer dix nuits de ſuite,

ſabler dix bouteilles de Champagne, & concilier autant d'intrigues. Elles lui devront de la variété dans les propos, de la prudence dans la conduite, & de vraies couleurs pour le teint.

IV.

Pour venger nos Belles de la légéreté des petits-maîtres, il inoculera à ceux-ci une conſtance à toute épreuve envers leurs maîtreſſes, de maniére qu'ils jouïront toujours de leurs faveurs, ſans jamais déchirer leur réputation. Il eſſayera même, malgré les mœurs du ſiécle, de leur inoculer quelques grains de ſentiment. On ménagera la doſe, de peur qu'elle n'occaſionne des bâillemens.

V.

A deſſein encore d'obliger le ſexe en général, il ſe propoſe d'inoculer aux Actrices ſubalternes une juſte connoiſſance d'elles-mêmes, afin que renonçant au luxe & à l'orgueil, elles ne s'égalent plus, par les ajuſtemens & les airs, aux femmes de diſtinction. Elles ne payeront rien pour ces ſortes de cures, qui ſe feront aux dépens des Entreteneurs, ſuivant l'uſage.

VI.

VI.

Il compte ſe rendre utile à la Nation Françoiſe, en inoculant à nos jeunes Seigneurs le don de lire & d'entendre Polybe, Tacite & Céſar, de préférer leurs lectures à celle des Bijoux, de Tanſaï, &c. Il leur inſpirera du goût pour le commandement, & les qualités requiſes pour s'y diſtinguer. Pour leur commodité, il débitera ſa poudre d'inoculation à la toilette des Actrices.

VII.

Les Orientaux ſont ſinguliers; celui-ci ſe perſuadant que le commerce eſt néceſſaire à un Etat, offre d'inoculer à quantité d'agréables inutiles le goût d'enrichir leurs maiſons & leur patrie, en faiſant le négoce. Il tient cette ſorte d'inoculation d'un ſimple marchand de beſtiaux d'Hollande, qui a ſoixante mille livres de rente. On trouvera ſans doute le principe du remède trop abject pour réuſſir en France.

VIII.

Des vûes de citoyen le portent à eſſayer d'inoculer les Financiers (ſi leurs individus ſont ſuſceptibles de cette délicate opération.) Il leur donnera du goût pour la ſobriété & la ſimplicité. Bientôt on les verra troquer

leurs Châteaux Seigneuriaux contre des demeures Bourgeoises, & courir des petites maisons dans les bureaux, pour imaginer des projets plus lucratifs pour le Prince qu'onereux pour le Peuple, qu'ils traiteront en frére, afin de ramener les choses dans l'ordre naturel.

IX.

Il inoculera sans douleur, mais avec peine, à nos jeunes Bénéficiers, de la simplicité, de la modestie, & de la tempérance en public, sauf à se dédommager dans le particulier, comme font les plus prudens. Attendu leur excessive économie, & pour ne pas courir les risques dangereux qui pourroient résulter de leur inimitié, il ne leur demandera, pour cette difficile opération, qu'un don gratuit.

X.

Il débarrassera le Public de nombre d'inutiles, qui le trompent & l'ennuïent sans cesse, en inoculant les nouvellistes de maniére à les rendre müets; fondé sur ce principe, *qu'il vaut mieux ne rien dire que de dire des riens.* Permis à eux de tracer des fortifications, des tranchées, des redoutes, sur le sable, avec leurs bâtons de vieillesse.

XI.

En ſaveur de nos élégans débiteurs, & pour leur ſauver le deſagrément des ventes de meubles, des ſaiſies de biens, & des priſes de corps, il inoculera aux Marchands un *anti-mémorial*, qui leur fera oublier les crédits qu'ils auront faits, enſorte qu'ils n'auront plus l'audace de redemander leur dû aux jeunes gens de famille, & de dire d'aucun d'eux, lorſqu'ils en ſeront éclabouſſés : *Voilà un gredin qui ſe pare de mes dépouilles.*

XII.

Il offre d'inoculer du bon ſens aux Auteurs de Romans, ſoit d'un ſexe ou de l'autre, une quantité ſuffiſante pour diſtinguer la critique générale, d'avec la ſatyre perſonnelle. Il leur fera tenir un juſte milieu entre le larmoïant tragique, & la gayeté obſcène. Enfin, ſuivant lui, on les lira ſans bâiller & ſans rougir.

XIII.

Il inoculera à nos jeunes Auteurs tragiques l'art de faire des Piéces intéreſſantes, ſans camps, ſans armées, ſans tableaux mouvans, ſans pantomimes romaneſques ; par ce moyen les Comédiens pourront rétablir leur théâtre, comme il étoit avant

Hyper-

Hypermnestre. Il sera libre à ces Poëtes de faire un plan de tragédie sans aller toiser le terrain, & les aveugles pourront prendre du plaisir aux Piéces nouvelles.

Il n'a fait sa composition qu'après avoir lû Sophocle, Euripide, Corneille & Racine; mais les jeunes Auteurs qui n'en prennent pas la peine, seront inoculés *gratis*, pour la satisfaction du Public.

XIV.

Attendu la grande disette d'Auteurs comiques, il inoculera aussi *pro Deo*, ceux qui aspirent aux lauriers de Thalie, de maniére que sans avoir lû Aristophane, Plaute ni Terence, ils pourront faire de bonnes Comédies, quoique dissemblables à celles de Moliere, Regnard & Dancourt. Pour la singularité, leurs intrigues & leurs caractères seront intéressans; leurs situations & leurs saillies seront comiques. Enfin il hazardera d'y faire rire, si cette nouveauté peut prendre.

Il avertit cependant les jeunes gens qu'il ne les inoculera, que dans le cas où ils ne voudront pas débuter par une piéce à caractére, vû les derniers accidens.

XV.

Notre Opera lui paroiſſant mériter tous ſes ſoins, il inoculera tout exprès des têtes poëtiques, qui moyennant vingt rimes riches, cinquante mots ſonores, petit nombre d'ariettes, & force ballets, nous feront les plus jolis petits opera du monde. Il eſt fâché de ne pouvoir offrir ſes ſervices aux Actrices de ce Spectacle, mais il avoue qu'elles ont trop d'eſprit, de talens & de mœurs, pour avoir beſoin de ſes ſecrets.

XVI.

Il prouvera ſon pouvoir, en mettant d'accord deux ennemies femelles, qui diſputent de rivalité, & ſe querellent ſérieuſement depuis cinq à ſix ans, ſans avoir jamais voulu ſe connoître & s'entendre. Ces deux fiéres antagoniſtes, ſont la Muſique Italienne & la Muſique Françoiſe. Il les inoculera dans l'organe flexible & ſonore d'un bon Muſicien, qui les connoîtra toutes deux, & qui ſaura placer & faire valoir tour-à-tour les graces & la légéreté de l'une, avec la majeſté & l'harmonie de l'autre.

S'il ne craignoit de déſobliger les François, il inoculeroit à l'un d'eux la force de démontrer

trer que depuis long-tems la Musique a le droit de tout animer, de tout peindre, & que ce n'est point seulement au génie d'une Nation, mais à celui du Musicien, qu'il appartient de le lui faire faire plus ou moins bien, en donnant aux tons les nuances de légéreté, de précision, de fougue, de rapidité, d'élévation & de force qui conviennent à chaque situation de l'objet qu'il peint, ou à chaque caractère de la passion qu'il exprime.

Enfin s'il ne craignoit de voir lapider son sujet inoculé, il lui donneroit la force de dire à ses Compatriotes, qu'il aime mieux un bon récitatif de Lully, chanté par un François vraiment homme, qu'une ariette de N.... glapie par un Italien mutilé.

XVII.

Et comme notre Savant est fort ami de la Littérature, il se propose d'inoculer aux gens d'esprit, qui souillent leur plume par des *miséres littéraires*, le goût de faire des histoires vraies de leur Nation; par ce moyen ils travailleront sans intérêt sordide, & les pensions données jusqu'à présent, sans fruit, pour pareils ouvrages, serviront amplement à indemniser les Auteurs modernes de l'Opéra Comi-

mique & de la Comédie Italienne ; car il faut *que tout* le monde vive.

XVIII.

Brouinkan offre à la République des Lettres d'inoculer, *ſourdement*, certains Auteurs de feuilles périodiques, de maniére qu'ils jugent avec équité, critiquent avec décence, & écrivent avec goût. De maniére qu'ils donnent des principes en relevant des fautes. De maniére que leurs ouvrages ſoient le flambeau des talens, ſans en être le bucher.

Il prévient que ſa compoſition ſera chère, parce qu'il faudra y faire entrer de puiſſans antidotes contre le venin, le fiel & le poiſon qui coulent dans les veines de ces Ecrivains.

ARTICLE QUATRIEME.

DIALOGUE

Entre le Prince de ******* & son Confident, sur quelques parties essentielles de l'Administration publique.

*LE jour étoit pris pour le couronnement du Prince de *******, qui avoit été désigné Successeur au Trône: Le Comte de **** Confident du Prince, entra de grand matin dans sa Chambre; il le trouva levé, & le voyant rêver d'un air fort occupé, il se tenoit à l'écart: Mais le Prince ayant levé les yeux sur lui, il l'aborda en lui parlant ainsi:*

LE COMTE. Voici le plus beau jour de ma vie, & un jour bienheureux pour les *******; mon Prince va régner sur eux.

LE PRINCE. Ah! mon cher Comte, plai-

* Par Mr. De Vattel.

plaise au Ciel que ce jour soit en effet heureux pour les ********! Mais il est bien redoutable pour moi.

LE COMTE. Hé quoi! vous semblez craindre ce que tous les hommes regardent comme le plus grand des biens, comme un état presque au dessus de la Condition humaine.

LE PRINCE. La Couronne n'est point un Bénéfice, destiné à l'avantage particulier du Possesseur; je la considère comme une Charge, aussi difficile qu'elle est importante.

LE COMTE. Ah! mon cher Prince, (vous me permettez cette expression; il n'en est point de plus agréable à votre cœur) dès que vous avez cette idée de la Royauté, je suis assuré que vous en remplirez parfaitement les fonctions.

LE PRINCE. J'oserois me le promettre de mes intentions, si la tâche étoit moins difficile. Mais qui pourroit suffire à tant d'objets importans, si variés, si compliqués? Cependant je crois pouvoir les réduire sous deux chefs généraux, la Gloire de l'Etre Suprême & le Bonheur de la Nation: Voilà le double but de mes soins, de mes actions; c'est la grande fin de tout juste Gouvernement.

LE

Le Comte. Vous pouvez la ſimplifier encore cette grande fin, puiſque ces deux objets ſont inſéparables & découlent l'un de l'autre. Choiſiſſez lequel il vous plaira pour le terme immédiat de toutes vos démarches; tendez y conſtamment & en Prince éclairé, vous arriverez ſurement auſſi à l'autre.

Le Prince. Ce que vous me dites-là, mon cher Comte, eſt très-beau, & paroit d'abord très-raiſonnable. Cependant il me reſte quelque embarras. On nous dit ſi ſouvent qu'il faut tout ſacrifier à la Gloire de Dieu, que les biens de ce Monde ne ſont point ceux que la Religion propoſe.

Le Comte. Le deſir de plaire à Dieu doit être, ſans-doute, le grand motif qui anime tout Etre intelligent, & nous devons tous manifeſter ce motif dans nos actions. Voilà ce que j'appelle glorifier Dieu. Mais cet Etre ſuprême n'a nul beſoin des hommes; il ne nous demande rien pour lui-même, & s'il nous donne des Loix, c'eſt en Pére infiniment bon & ſage; c'eſt pour notre propre bien. Il ſeroit donc aiſé de démontrer, que pour toute Créature raiſonnable, ſans exception, les voies de la ſaine Religion & celles

du

du vrai bonheur ſont une ſeule & même choſe; la pratique de la Vertu eſt l'art de ſe rendre heureux. Mais ne parlons maintenant que de l'Etat, de la Nation entiére. Vous reconnoiſſez que la Religion ne peut fleurir, s'étendre & déployer toute ſon efficace parmi les hommes, qu'à l'ombre de la paix, de la ſûreté & du bon ordre, dont on eſt redevable à l'établiſſement d'une Société civile bien gouvernée.

LE PRINCE. Cela eſt évident. Si les hommes vivoient ſans Loix, ſans forme de Gouvernement, chacun à ſa fantaiſie, la raiſon & l'expérience nous montre également, que la Religion ne ſçauroit ſe faire entendre, être étudiée, goûtée, pratiquée, au milieu de cette horrible confuſion.

LE COMTE. Vous voyez donc que la Religion elle-même eſt très fort intéreſſée à la proſpérité de l'Etat, & que vous la ſervirez fort bien en travaillant à cette proſpérité. Et concevez-vous rien de plus agréable au Pére commun des hommes, que de procurer le bonheur d'un nombre infini de ſes Créatures, de maintenir & d'aſſurer un Etabliſſement, à l'ombre duquel les hommes peuvent

s'appliquer à cultiver leur Ame, épurer leurs Mœurs, s'éclairer, apprendre à connoitre leur Créateur, & le servir en assistant leurs fréres. Permettez moi de vous citer à ce propos les paroles d'un Philosophe Payen: *Nihil est enim illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius, quàm concilia cœtusque hominum jure sociati, qui Civitates appellantur* *. C'est CICERON qui parle ainsi dans ce beau morceau, que l'on appelle *le Songe de Scipion.*

LE PRINCE. Voilà un Payen admirable! Il est bien honteux à plusieurs de nos Docteurs, avec tant de secours, que n'avoit point CICERON, de lui paroitre si inférieurs dans leurs raisonnemens sur la Morale.

LE COMTE. Ces sages Romains avoient entr'autres une Maxime excellente: On ne les vit jamais séparer les intérêts de la Religion du vrai bien de l'Etat: Au contraire, ils s'étudioient à maintenir constamment ces deux grands objets dans le plus parfait accord.

LE

* De tout ce qui se voit sur la terre, rien n'est plus agréable à ce Dieu suprême, qui gouverne le Monde entier, que ces Sociétés d'hommes unis par le lien des Loix, & que l'on appelle Etats ou Sociétés Civiles.

Le Prince. Cependant leur Religion étoit fausse. Et nous, qui avons le bonheur de connoitre la véritable, nous aurons tant de peine à la concilier avec le bien de l'Etat; nous la verrons souvent mise en opposition avec le bonheur de la Nation!

Le Comte. C'est que dans la République Romaine, les mêmes hommes présidoient aux Cérémonies de la Religion & aux Affaires d'Etat: On ne connoissoit point la distinction d'Ecclésiastiques & de Laïques. Les Sénateurs étoient Pontifes, Augures. Le Service des Autels, le soin de rendre la Justice, le commandement des Armées, tout cela n'étoit que différens Ministères de la République, souvent exercés par les mêmes personnes.

Le Prince. Mais tous les Citoyens, de quelque ordre qu'ils soient, ne devroient-ils pas concourir au même but? N'ont-ils pas un intérêt commun, la prospérité de l'Etat?

Le Comte. Vous apprendrez, mon Prince, que les hommes portent leurs passions & leur intérêt particulier jusques dans les choses les plus saintes.

Le Prince. Hélas! je ne le sçai que trop dès à présent. Je sçai de plus, que ces mêmes

hommes font plus artificieux, plus difficiles à démêler, quand ils fe trouvent engagés dans un état, qui oblige, pour l'ordinaire, à affecter de beaux dehors. Comment diftinguerai-je ceux qui mériteront ma confiance?

Le Comte. En voici le moyen, ce me femble. Quand vous verrez un Eccléfiaftique fage, modéré, charitable, animé d'un vrai zèle pour le bien du Royaume, écoutez-le, mon Prince, & faites cas de fes confeils, dans toutes les affaires qui concerneront la Religion.

Le Prince. Mais d'autres ne me parleront que des facrifices que l'on doit à Dieu; ils me diront que tout doit céder aux grands intérêts de la Foi.

Le Comte. Défiez vous de ce langage impofant. C'eft trop fouvent celui du fanatifme ou de l'hypocrifie. La vraie Piété, la Piété éclairée ne vous tiendra point des difcours vagues & obfcurs; elle vous fera voir conftamment fa Doctrine dans la plus heureufe harmonie avec la pratique d'une Morale raifonnable & d'une faine Politique. N'êtes-vous pas convenu tout-à-l'heure que la vraie Religion ne peut jamais s'oppofer au bonheur

de

de l'Etat? Elle en eſt, au contraire, le plus ferme appui. Dieu, qui approuve, qui protège les Sociétés Civiles, admettrà-t-il dans la Religion qu'il enſeigne aux hommes, aucun Dogme, aucune Pratique, aucune Maxime contraire à ces Etabliſſemens ſi ſalutaires? Quand vous voyez un Docteur inflexible, renouveller ſans ceſſe les diſputes ſur des matiéres inintelligibles, ou qui paſſent au moins la portée du vulgaire, & aſſez inutiles dans la pratique, ſe refuſer aux voyes de pacification, pourſuivre quiconque ne penſe pas comme lui; pouvez-vous douter que l'orgueil & l'eſprit de domination ne l'animent, bien plûtôt que le zèle d'une Religion, qui ne reſpire que douceur & charité? Vous lui ferez grace, ſi vous l'accuſez ſimplement de fanatiſme. Réprimez tous les zélés de cette eſpèce, & gardez-vous ſur-tout de leur prêter l'oreille, quand ils imploreront vôtre puiſſance, pour perſécuter leurs Adverſaires.

Le Prince. Mais ne dois-je pas protéger la Religion, & réprimer ſes ennemis?

Le Comte. Oui, Prince, vous le devez; mais il faut bien choiſir les moyens. Il n'appartient qu'à l'erreur, à la mauvaiſe foi,

de s'appuyer ſur la violence & la contrainte. Contente de forcer tout le monde à plier la tête ſous le joug, elle n'eſt point arrêtée par la crainte de faire des hypocrites. Mais la vraie Religion ne veut que le bonheur des hommes; elle dédaigne les conquêtes forcées, & ne prétend régner que ſur les cœurs. La Vérité ſe perſuade; elle n'entre point dans les ames par la violence. Et quand même un Eccléſiaſtique ne feroit pas dans la bonne-foi, ſi ſeulement il étoit ſage & prudent, il ſe garderoit de conſeiller, ou de ſolliciter jamais la perſécution. Le ſang des Martyrs de toute Secte, de toute Religion, vraie ou fauſſe, eſt une huile verſée ſur le feu, une ſemence qui produit à leur parti des milliers de Sectateurs. Joignez à cette conſidération celle des maux affreux, que la perſécution produit dans un Etat, & je m'aſſure que vous rejetterez avec horreur tous les conſeils des Perſécuteurs, & que vous réprimerez ces furieux.

Le Prince. Je loüe Dieu de ce qu'il m'a fait comprendre ſi évidemment, que la vraie Religion ne peut jamais rien exiger au préjudice du bien public. Je ne craindrai plus de manquer à cet Etre ſuprême, en travaillant

pour

pour ses Créatures. Le bonheur de mon Peuple, voilà ma grande régle: Je la crois mieux séante dans la main d'un Prince, & beaucoup plus sure, que toutes les subtilités des Théologiens. Mais si la Religion ne prescrit jamais rien de contraire au vrai bien de l'Etat, sera-t-il également vrai de dire, qu'aucune chose ne peut être avantageuse au Royaume, si elle n'est approuvée en même tems de la Religion, ou au moins tolérée? Certaines gens me donneroient là-dessus bien des doutes.

LE COMTE. Je m'estimerai fort heureux, si je puis vous lever ces doutes. Car de même que, dans la Morale ordinaire, SOCRATE & CICERON blâmoient souverainement ceux qui les premiers avoient distingué l'utile de l'honnête (*); je voudrois que dans tout Etat policé on rejettât avec indignation & celui qui voudroit opposer la Religion au bien de l'Etat, & celui qui oseroit vanter comme avantageux à la Société, ce qui blesse la Religion: Le premier est un Théologien ignorant, fanatique, ou de mauvaise foi; le second un politique faux & superficiel.

 LE

(*) Voyez Ciceron, *de Offic.* Lib. II. Cap. 3. & Lib. III. Cap. 3.

Le Prince. Je goûte vos Maximes, mon cher Comte, & il me semble en effet, que les choses doivent être ainsi. Aidez-moi seulement à me tirer de quelques difficultés que présentent les détails. Prenons le Luxe, par exemple. On vante son utilité dans un grand Royaume; & cependant, sans donner dans une trop grande austérité, il me semble que la Religion ne peut l'approuver.

Le Comte. Mais, mon Prince, c'est que le Luxe est aussi peu convenable au vrai bien de l'Etat qu'à la pureté de la Religion.

Le Prince. Vous en avez lû cependant de pompeux éloges, & vous les entendez tous les jours dans les conversations. On dit que le Luxe est, dans un grand Etat, l'ame du commerce, de l'industrie & du travail; une source de richesses, par le tribut que les étrangers payent à l'élégance, aux arts de toute espèce, dont il est le Pére. Vous ne pouvez disconvenir qu'il n'y ait quelque chose de vrai dans tout cela.

Le Comte. Avant que d'aller plus loin, il faut convenir d'abord de ce que nous appellerons Luxe. J'entens par ce terme un excès de dépense, qui passe les bornes, je ne dis pas

dû

du nécessaire & de l'utile seulement, mais en-*core* du commode, de l'agréable même, & de ce qu'exige la décence de la représentation, selon le rang & la condition. Je dis encore que cette dépense, pour l'ordinaire, passe les facultés de celui qui s'y livre, & qu'elle porte toûjours quelque caractère de frivolité.

LE PRINCE. Hé bien, le Luxe, tel que vous venez de le définir, occupe une infinité d'Ouvriers, les fait vivre, les enrichit, & par la réputation qu'il donne à nôtre goût, à nos Manufactures, il fait entrer chaque année des sommes considérables dans le Royaume.

LE COMTE. Je pourrois vous dire qu'il en fait sortir aussi de très-grandes. Nous n'avons pas chez nous, à beaucoup près, tout ce que le Luxe désire; nous manquons de mines d'or, d'argent, de pierres précieuses; les vins délicieux du Royaume ne suffisent point à nos tables délicates & somptueuses; la Hongrie, l'Espagne, les Isles leur en fournissent à grands fraix, & nos Fabriques si vantées ne nous empêchent point de rechercher celles des étrangers. Mais quand je conviendrois que le Luxe attire plus d'argent dans le Royaume qu'il n'en fait sortir, il ne s'ensuit pas encore qu'il soit utile.

LE

Le Prince. Cependant les richesses sont bien nécessaires pour la défense même du Royaume; elles sont une grande partie de ses forces.

Le Comte. Je ne vois guères personne aujourd'hui qui en doute. Cependant le Duc de Sully (*) vous apprendra à réduire cette maxime dans ses justes bornes. Quand le Royaume vous fourniroit, à beaucoup moins de fraix, des Armées plus nombreuses, plus solides, plus vaillantes, plus frugales, en seriez-vous moins puissant, avec de moindres revenus? Mais je veux me rendre facile: Passons au Luxe qu'il augmente les richesses du Royaume, & lui fournit ainsi un moyen d'étendre sa puissance; il n'a pas encore gagné sa cause pour cela.

Le Prince. Je crois voir où vous voulez venir. Mais poursuivez.

Le Comte. Premiérement, ce seroit une grande & belle question à examiner, de sçavoir, si nos Terres bien entretenues, bien cultivées, ne nous fourniroient pas des exportations aussi considérables, & d'un débit plus sûr, que toutes ces Manufactures soutenües par

(*) Voyez ses Mémoires.

par le Luxe. Or il est visible que ce Luxe fait négliger la culture des Terres & les Arts grossiers, purement utiles ou nécessaires; il dépeuple les Campagnes; tout se jette dans les Villes, où l'on voit des moyens de s'enrichir plus prompts & moins pénibles. La classe des Laboureurs, cette unique pepiniére de bons Soldats, diminue sensiblement: Et l'on viendra me dire après cela, que le Luxe augmente les forces de l'Etat!

Le Prince. O! mon cher Comte, vous commencez à m'allarmer, & je vois que ceux qui vantent cette peste publique, sont des Politiques bien superficiels: Ils n'ont considéré qu'une face brillante de leur objet.

Le Comte. Ce n'est pas tout encore. Voyons-la maintenant, cette peste, dans ses autres effets. Osera-t-on nier que le Luxe n'entretienne & ne fortifie de jour en jour cet esprit de mollesse & de frivolité, qui fait le caractère du Siécle? Et quel préjudice n'en doit-il pas résulter, en particulier pour vos Armées? Comment avec de pareilles dispositions, soutiendront-elles la Gloire de nos Péres, endurcis aux travaux, infatigables dans le champ d'honneur, & lorsque la paix les obligeoit à po-

poſer les armes, ne cherchant leurs amuſemens que dans des jeux & des exercices, où ils retrouvoient l'image des Combats?

LE PRINCE. L'honneur ſi naturel à ma Nobleſſe, ſoutiendra ſon courage. Elle vole de la toilette au champ de bataille, & on ne l'a point encore accuſée de s'y être démentie.

LE COMTE. Je le ſçai, mon Prince, j'en ai été le Témoin: Et plaiſe au Ciel que ce beau feu ſe ſoutienne toûjours, malgré la dépravation univerſelle des mœurs! Mais quand, par un privilège unique, des mœurs efféminées ne devroient jamais amollir le courage de nos jeunes Guerriers, la Valeur n'eſt pas la ſeule qualité néceſſaire dans les Armées. Il faut des têtes, pour bien diriger tous ces bras. Et certes, je ne vois pas comment un jeune Seigneur, tout occupé de ſes plaiſirs, de ſa parure, de ſes équipages, de bijoux, de colifichets; je ne vois pas, dis-je, comment il pourroit acquérir la prudence & les lumiéres, ſi néceſſaires à un Général, ni par quel heureux hazard la fermeté & la grandeur d'ame iroient habiter chez lui avec tant de bagatelles.

LE PRINCE. L'Hiſtoire ne confirme que trop

trop la vérité de ce que vous dites. Dès que les Romains donnérent dans les excès du Luxe, ils tombérent dans la molleſſe ; & leurs vertus guerriéres ne ſe ſoutinrent pas longtems. Cesar connoiſſoit bien l'effet de ces mœurs efféminées. Lorſqu'à la bataille de Pharſale, il ordonna à ſes Soldats de frapper l'ennemi au viſage, quelle idée avoit-il de cette Jeuneſſe de la Ville, qui combattoit ſous les ordres de Pompée ? La molleſſe n'avoit pû éteindre encore le courage de ces jeunes Romains ; elle avoit déja aſſez de force pour leur faire craindre la difformité, plus que la mort même.

Le Comte. Et j'ai vû ſouvent dans nos Armées, que les incommodités, les fatigues, l'inclémence des Saiſons répandoient un découragement preſque général, & rebutoient des gens, que la vûe des plus grands dangers n'avoient pû ébranler. Nos Guerriers mépriſoient la mort dans les Combats ; & dans nos marches, ils ne pouvoient ſupporter la privation de leurs équipages.

Le Prince. Ah ! j'en vois la raiſon : L'honneur leur impoſe encore la loi de braver le danger ; & malheureuſement il ne peut plus

les

les faire rougir d'une mollesse efféminée, aussi indigne cependant du véritable Guerrier, que la poltronnerie même. O! mon cher Comte, que je suis impatient d'exterminer la cause funeste d'une foiblesse si honteuse! Si je pouvois ramener les tems d'une mâle & vertueuse simplicité!

LE COMTE. Vous rendriez certainement la Nation plus puissante, plus respectable à ses Voisins, plus redoutable à ses Ennemis; je dis plus, vous rendriez même les Citoyens plus heureux. Tous ces raffinemens du Luxe deviennent nécessaires à une ame fondue dans ses délices; leur perte l'affligeroit, mais leur possession ne la rend point heureuse. Croyez-en l'air de lassitude, d'ennui & de dégoût, qui décéle presque toûjours ces prétendus fortunés du Siécle.

LE PRINCE. Que tardai-je donc à mettre la main à l'œuvre? Je veux commencer mon régne par une réforme si salutaire.

LE COMTE. Que cette chaleur est belle! qu'elle est digne d'amour & de louange! Je n'en crains point la vivacité, même dans une entreprise où il faut marcher à pas comptés; je connois vôtre prudence.

LE

LE PRINCE. Oui, Comte, je ſens que *cet* ouvrage demande du tems, de la prudence, des moyens propres & bien ménagés: Aidez-moi dans l'exécution. Vous m'avez échauffé contre le Luxe; je demande vos conſeils dans la guerre que je lui déclare.

LE COMTE. Je ſuis perſuadé, mon Prince, que vous voulez attaquer cet ennemi avec tous les ménagemens que l'humanité exige. Vous vous propoſez d'abbatre ſa tyrannie, ſans déſoler ſes malheureux ſujets, ſans réduire à la mendicité tous ceux qu'il fait vivre. Quand le Luxe a jetté de ſi profondes racines dans un Royaume, c'eſt une maladie invétérée, qu'il faut traiter par un ſage régime; une médecine violente pourroit jetter le Corps malade dans des convulſions dangereuſes. La maladie dont nous parlons a pluſieurs principes & pluſieurs branches, à chacune deſquelles on peut appliquer des remédes appropriés.

LE PRINCE. Par exemple, je puis couper court ſur un article: Tout ce que le Luxe tire du déhors, rien n'empêche que je n'en interdiſe l'uſage.

LE COMTE. Je ne vois point d'objection contre un réglement ſi ſage. Par-là vous épar-

épargnerez au Royaume tout l'argent que ces marchandiſes étrangéres en font ſortir. Il eſt une autre branche du Luxe, que vous pouvez couper de même ſans ménagement, & par un ſeul acte d'autorité, qu'il ſera plus aiſé encore de rendre efficace. Je veux parler de ce nombre prodigieux de Valets inutiles, que l'on entretient uniquement pour le faſte. Rien ne peut vous empêcher de nous délivrer de cet embarras vain & ruineux. Marquez à chacun le nombre de Laquais ou d'autres Domeſtiques, qu'il lui ſera permis d'entretenir, ſelon ſa condition, & ne ſouffrez point qu'on enléve au labourage, ou à vos Armées, les Sujets les mieux faits, les plus robuſtes, pour les voüer à l'oiſiveté & les corrompre dans les maiſons des grands & des riches.

LE PRINCE. Que n'eſt-il auſſi facile de détruire le Luxe dans ſes autres parties! Mais il ſera toûjours malaiſé de régler la dépenſe d'un chacun, pour la table, les ameublemens, les habits.

LE COMTE. Rien n'eſt plus vrai, mon Prince; & l'on ne ſçauroit même où s'arrêter à cet égard. Auſſi ne vous conſeillerai-je point d'y procéder par des Ordonnances. Les Loix ſomp-

somptuaires sont convenables, nécessaires même dans un petit Etat, & sur-tout dans une République. Mais dans un grand Royaume, & dans l'état où les choses sont venües parmi nous, vous feriez une sorte de révolution, en attaquant brusquement toutes ces bagatelles, auxquelles les hommes sont si attachés. Il est des moyens indirects, plus doux, plus convenables aux circonstances, & que je croirois aussi sûrs dans leur effet. Je mets au premier rang vôtre exemple. Si les Peuples ont été de tout tems empressés à suivre les goûts de leurs Maîtres, à leur plaire, à les imiter; que ne devez-vous point attendre d'une Nation, dont les yeux & les cœurs sont tournés vers vous? » Nos Rois, dit MONTAIGNE, peuvent » tout en telles réformations externes, leur in- » clination y sert de loi. *Quidquid Principes fa-* » *ciunt præcipere videntur.* Le reste de la Fran- » ce prend pour règle la règle de la Cour (*). Si vos Courtisans s'apperçoivent que les excès du Luxe & la frivolité vous déplaisent, on ne les verra plus se ruiner pour des bagatelles: Insen-

(*) Essais Liv. I. Chap. XLIII.

Insensiblement ils se réduiront dans les bornes de la raison & de la décence. Ils donneront le ton à la Noblesse, aux principaux Citoyens, & toute la Nation suivra bientôt.

LE PRINCE. Cela étoit bon autrefois, lorsque la Noblesse & les Grands du Royaume tenoient seuls un état capable de se faire remarquer. Aujourd'hui tout est plein de ces hommes nouveaux, qui ne pouvant être admis à la Cour, étalent dans les Villes, & principalement dans la Capitale, un Luxe contagieux.

LE COMTE. Il est heureux, mon Prince, que vous connoissiez cet abus, & que vous en sentiez les conséquences.

LE PRINCE. Oui, Comte, je les sens, & je vois le remède; je tarirai la source de ces fortunes rapides, & je délivrerai mon Peuple de ces hommes, qui sont tout ensemble ses tyrans & ses corrupteurs.

LE COMTE. Ah! Prince, vous comblez de joie un sujet fidèle. Par cette seule opération, par une réforme si nécessaire dans l'administration de vos Finances, vous allez donner une nouvelle face à ce beau Royaume. On n'y verra plus des membres inutiles, bouffis & gorgés de sang & de substance, tandis que

que la plûpart des autres périssent d'inanition. Les richesses circuleront au-loin, d'une maniére plus générale & plus soutenue; l'honnête abondance deviendra le fruit du travail, & se répandra avec une égalité, aussi conforme au vrai bien de l'Etat, qu'à la justice & à l'humanité.

Le Prince. Je sçai ce que m'objecteront les partisans intéressés de ces favoris de Plutus: Ils me diront, que des Financiers opulens sont une ressource toûjours présente, pour les besoins pressans de l'Etat. Vain appas, capable d'éblouïr seulement une vüe trop foible! L'argent, répandu avec plus d'égalité, n'est-il pas toûjours dans les mains des Citoyens? Je n'ai pas besoin de le trouver en monceaux; il coulera en abondance jusques dans mes Coffres, quand les besoins de l'Etat l'exigeront. Je suis assuré de pourvoir aisément à tout, même aux occurrences les plus difficiles, lorsque je gouvernerai avec sagesse un Peuple riche & heureux.

Le Comte. N'en doutez point, mon Prince. Vous posséderez la confiance & le cœur de vos Sujets; ils donneront avec joie tout ce que vous demanderez pour leur défense,

& vous allez les mettre en état de donner.

LE PRINCE. Oui, je voudrois leur procurer à tous les véritables commodités de la vie, & je sens que pour leur assurer un état aisé, il faudroit les empêcher de se livrer à des fantaisies ruïneuses, de rechercher des bagatelles, si inutiles à leur bonheur. Voici un point fort important pour le succès de mon entreprise; il faut marquer les vraies limites du Luxe, & le bien distinguer des dépenses que l'ou peut se permettre, & qu'il ne conviendroit pas de défendre : Car je ne voudrois point réduire mes Sujets à une sordide mesquinerie, obliger les gens riches à vivre comme s'ils étoient pauvres, & étouffer ainsi les Arts & l'Industrie.

LE COMTE. Je n'ai garde de vouloir pousser la réforme si loin. Un grand & riche Royaume ne doit point offrir la face d'un Etat pauvre. Cette austérité seroit peut-être aussi peu séante, que j'en jugerois l'introduction dangereuse, dans l'état où sont les choses. Il est une magnificence louable, quand elle ne passe point les forces de ceux qui s'y livrent. Le goût des gens riches pour les choses véritablement belles, pour les chefs-d'œuvre des Arts,

ne

ne peut qu'être utile dans le Royaume : Il anime l'Induſtrie, il excite le Génie & les Talens. Loin de vous oppoſer à ce goût, répandez-le vous-même ; protégez les beaux Arts ; qu'ils ſervent à relever l'éclat de vôtre grandeur ; qu'ils travaillent pour en donner une haute idée à toute la terre. La magnificence des Edifices publics, par exemple, ſied bien chez une Nation puiſſante ; elle lui concilie l'eſtime & le reſpect des étrangers ; elle convient à la majeſté de l'Etat. Les Grands vous imiteront, ſelon leurs forces ; tous les Citoyens ſuivront, à proportion de leur état. Et prenez garde que quand les inclinations des hommes ſe portent à des choſes louables, les excès n'y ſont pas tant à craindre ; leurs goûts conſervent dans leur marche & dans leurs effets, une impreſſion de la ſageſſe & de la ſolidité qui ſe voyent dans leur objet.

LE PRINCE. Il ne s'agiroit donc, pour arriver ſurement & ſans contrainte à mon but, que de retirer les hommes de la frivolité, de leur inſpirer des goûts ſages & ſolides.

LE COMTE. Vous voilà arrivé, mon Prince, au ſecond moyen général que je voulois vous propoſer, & qui ſerviroit tout enſemble

à détruire le Luxe, & à marquer les bornes de cette magnificence qui doit être permiſe. Réglez les goûts de vos Sujets; tout ſuivra de ſoi-même: Et pour régler leurs goûts, procurez leur une bonne éducation: C'eſt la baſe de toute bonne Police dans un Etat, le principe fécond de ſes avantages, de ſes ſuccès; comme une mauvaiſe éducation eſt la ſource impure d'où découlent tous les malheurs publics. Je tremble quand je penſe aux ſuites de celle que reçoivent aujourd'hui nos jeunes-gens de qualité. Que peut-on attendre d'un jeune homme, nourri & formé dans la frivolité, qui fait des plaiſirs ſa grande affaire, tout occupé de ſon élégance, de ſa parure, de ſes maniéres efféminées? Loin d'en rougir, il tire de ces miſères toute ſa gloire; c'eſt le *bon ton*, & il mépriſe inſolemment quiconque ne ſçait ou ne veut pas être auſſi frivole que lui. Je le dis ſans humeur & ſans exagération, ce *bon ton* ſuffit pour conduire un puiſſant Etat à ſa ruïne. » Ce ſont erreurs ſuperficielles, diſoit MONTAIGNE (*), » mais pourtant de » mauvais prognoſtique: Et ſommes advertis » que le maſſif ſe deſment, quand nous voyons „ fen-

(*) *Ibid.* Sur la fin.

» fendiller l'enduit & la croute de nos parois. «

LE PRINCE. Je vous promets, Comte, que je commencerai par bannir ce *bon ton* de ma Cour. Le souffle du mépris fera bientôt évanouïr ces puérilités. Et pour la suite, l'ambition des Péres me répondra de l'éducation qu'ils donneront à leurs Enfans. Je ferai connoître hautement, que dans tout le cours de mon régne, personne ne pourra prétendre à une place, s'il ne s'est rendu capable de la remplir.

LE COMTE. Puissiez-vous régner longtems sur une Nation dont vous ferez la gloire ! Vous la rendrez heureuse, & vous ne pourrez manquer d'être heureux vous-même.

LE PRINCE. Vous m'êtes d'un heureux augure, mon cher Comte: Les premiers discours que j'entens, en montant sur le Trône, sont ceux d'un Serviteur fidèle. Fasse le Ciel que je n'en écoute jamais d'autres !

ARTICLE CINQUIEME.

LA FEMME PRUDENTE.*

UN négociant considérable de Londres, dont je cacherai le véritable nom sous celui de Wilson, avoit épousé une femme d'une grande fortune, & d'un mérite encore plus grand. Ils vécurent heureux pendant quelques années, sans que rien troublât leur bonheur, que le chagrin de n'avoir point d'enfans. Le mari qui se voyoit tous les jours plus riche, souhaitoit ardemment d'avoir un héritier; & comme le tems diminuoit plutôt que d'augmenter l'espérance d'en avoir un, il tomba peu à peu dans une indifférence, qui dégénera enfin en aversion pour sa femme.

Ce changement la plongea dans l'affliction la plus accablante; mais elle étoit d'un naturel si doux, qu'elle ne se plaignoit que par ses

* Traduit de l'Anglois.

ſes larmes; encore étoit-ce rarement, & ſeulement lorſque les duretés & les mauvais traitemens de ſon époux la rendoient incapable de les retenir.

C'eſt une maxime de quelques philoſophes mariés, que les larmes d'une femme ſont un ſpécifique pour chaſſer la pitié du cœur d'un mari. Mr. Wilſon me pardonnera ſi je le range pour ce tems-là, parmi les Philoſophes. Il avoit pris depuis peu un logement à la campagne, à peu de diſtance de la ville; il s'y retiroit ordinairement le ſoir, pour éviter ce qu'il apelloit les perſécutions de ſa femme.

Celle-ci paſſa une année entiére ſans ſe plaindre, dans cette cruelle ſéparation; voyant rarement ſon époux, à moins que les affaires ne l'amenaſſent dans ſa maiſon, & ne partageant plus ſon lit. Au bout de ce tems-là cependant les procedés de Wilſon devinrent un peu plus gracieux, il voyoit plus ſouvent ſa femme, & commençoit à lui parler avec tendreſſe, & avec bonté.

Un matin qu'il venoit de prendre congé d'elle d'une façon obligeante, pour aller paſſer le jour à ſa maiſon de campagne, elle alla faire une viſite à une amie logée à

l'au-

l'autre bout de la ville, & s'étant arrêtée, en retournant au logis, chez une marchande de fil, dans une rue écartée près de St. James, elle aperçut Mr. Wilſon traverſant la rue, & allant heurter à la porte d'une jolie maiſon vis-à-vis; un laquais en livrée ouvrit, & la porte ſe referma tout de ſuite, ſans qu'on eût dit un mot. Cette maniére d'entrer, jointe à ce qu'elle ignoroit que ſon mari eût aucune connoiſſance dans cette rue, l'allarmant un peu, elle demanda à la marchande, ſi elle connoiſſoit le Monſieur qui étoit logé dans cette maiſon. » Vous venez de le voir, Madame, répondit cette femme. » Il s'apelle Mr. Ro» berts, on dit qu'il eſt puiſſamment riche. » Sa femme « .... A ces mots Me. Wilſon changea de couleur; & l'interrompant, » ſa » femme, Madame! dit-elle, je croyois » que... Donnez moi un verre d'eau, je vous » prie, cette promenade m'a ſi fort fatiguée... » Je vous prie, donnez moi un verre d'eau.... » Je ſuis prête à m'évanouïr de fatigue. « La bonne Marchande courut elle-même chercher de l'eau, qui jointe à un peu de corne de cerf qu'elle avoit ſous la main, rendit en aparence Me. Wilſon paſſablement tranquille. Elle examina

alors

alors le fil qu'elle vouloit acheter, & aïant demandé qu'on lui fit venir un carosse; » Je » crois, dit-elle, que vous êtes fort ef» frayée de me voir si pâle, mais j'ai fait beau» coup de chemin, & je me serois certainement » évanouïe, si je ne m'étois pas arrêtée dans » votre boutique... Mais vous parliez de ce » Monsieur qui vient de passer... Il me sem» bloit que je le connoissois; mais il s'apelle » Roberts, dites-vous. Est-il marié, je vous » prie? Le plus heureusement du monde, » Madame, repliqua la marchande, il sou» haitoit passionnément d'avoir des enfans, & » à sa grande satisfaction, sa femme vient de » lui en donner un, qui doit être bâtisé ce » soir, le plus beau garçon, à ce qu'on dit, » qu'on ait jamais vu. « Dans ce moment, & comme si une bonne fortune s'en fût mêlée, pour épargner une seconde prise de corne de cerf, le carosse qu'on avoit demandé arriva. Madame s'y jetta tout de suite après avoir bégayé des excuses à la Marchande, pour le trouble qu'elle lui avoit causé. Nous la laisserons dans ce carosse, retournant chez elle, dans des angoisses qu'il lui est, dit-elle, impossible de décrire.

Mes

Mes Lecteurs ont vu que Mr. Wilſon avoit une maiſon de campagne, où l'on ſuppoſoit qu'il ſe retiroit preſque tous les ſoirs, depuis qu'il étoit dégouté de ſa femme; mais en effet c'étoit dans cette maiſon près de St. James qu'il ſe rendoit conſtamment. Il avoit à la vérité loué la maiſon de campagne, mais par un autre motif que celui d'éviter ſa femme: voici quelle en fut l'occaſion.

Un jour que deſœuvré il ſe promenoit dans le parc, il vit une jeune femme aſſiſe ſeule ſur un banc, vétue proprement, quoique ſimplement, & dont l'air & l'extérieur annonçoient une perſonne au deſſus du commun. Il s'aprocha d'elle ſans être aperçu, & vit ſur ſon viſage, avec un air d'innocence & de la beauté, la plus profonde mélancholie qu'on puiſſe imaginer. Il s'arrêta quelque tems pour la conſiderer; mais elle, s'en étant enfin aperçue, ſe leva bruſquement avec quelque confuſion, & voulut s'éloigner. La crainte de la perdre donna à Mr. Wilſon le courage de l'aborder. Il lui demanda pardon de ce qu'il la troubloit dans ſa ſolitude, & rejetta ſa curioſité ſur l'extrême beauté de cette Dame, & ſur l'air de mélancholie qui l'accompagnoit.

Un

Un Auteur fort ſage, dont j'ai oublié le nom & l'ouvrage, remarque que le cœur d'une femme n'eſt jamais ſi rempli d'affliction, qu'il n'y reſte quelque coin pour la flaterie; & comme d'ailleurs Wilſon étoit un joli homme, qui ſe préſentoit de bonne grace, la Dame ſe laiſſa bientôt perſuader de reprendre ſa place, & de permettre qu'il s'aſſit à côté d'elle. Wilſon qui avoit réellement le cœur touché, lui fit mille proteſtations d'eſtime & d'amitié, la conjurant de lui dire s'il pouvoit, par ſa fortune, ou ſes ſervices, contribuer à la rendre heureuſe, & jurant qu'il ne la quitteroit pas juſqu'à ce qu'elle l'eût inſtruit du ſujet de ſa douleur.

Il y eut alors une petite pauſe, & après un profond ſoupir, accompagné d'un torrent de larmes, la Dame parla ainſi: » Si vous êtes, » Monſieur, ce que vous paroiſſez être, je » rendrai graces au ciel de vous avoir ren» contré: Je ſuis la veuve infortunée d'un offi» cier qui a été tué à la bataille de Dettin» gen. Il n'étoit que Lieutenant, & ſon em» ploi faiſoit toute ſa fortune. Je l'épouſai » contre le gré de ma mére, dont j'ai encou» ru la diſgrace par ce mariage. A préſent » que j'ai perdu cet époux pour toujours, je

» ne

„ ne vous dirai pas combien je l'aimois,
„ combien il m'aimoit, quoiqu'il me soit
„ impossible de l'oublier. A mon retour en
„ Angleterre, (car j'ai suivi constamment
„ sa fortune) j'obtins, avec quelque peine
„ la pension de veuve d'un subalterne, &
„ je pris un logement à Chelsea.

„ De cette retraite j'écrivis à ma mére,
„ pour l'informer de la perte que j'avois fai-
„ te, & de ma pauvreté, & pour la prier de
„ me pardonner ma désobéissance ; mais la
„ cruelle réponse que j'en reçus me détermi-
„ na à ne plus l'importuner, quoi qu'il m'en
„ pût arriver.

„ Je vivois de ma petite pension, avec tou-
„ te l'œconomie imaginable, lorsque je fus dé-
„ couverte à l'église par un vieux officier, qui
„ avoit été ami de mon mari : il me fit
„ une visite, & j'ai été long-tems redevable
„ à ce bienfaiteur d'une pension de vingt pié-
„ ces par an, qu'il me payoit par quartier.
„ Comme il étoit fort ponctuel dans ses paye-
„ mens, que je recevois constamment le jour
„ de l'échéance, m'étonnant de ne l'avoir point
„ vu, & de n'avoir point apris de ses nou-
„ velles, quoique ce fût hier le jour du paye-

„ ment,

„ *ment*, je ſuis ſortie de bonne heure ce ma-
„ *tin* de Chelſea, pour aller au Pall-Mall, où
„ *il loge*. Mais comment vous dirai-je, Mon-
„ ſieur, la nouvelle que j'y ai apriſe! .... Cet
„ ami, cet ami généreux & deſintéreſſé, fut
„ tué hier en duel à Hyde-Parc.“

Elle s'arrêta, pour laiſſer couler un torrent de larmes, après quoi elle continua ainſi: „ J'ai
„ été ſi étourdie de ce coup, que je ne ſavois
„ où aller. C'eſt par hazard, plûtôt que par
„ choix, que je ſuis venue ici: ſi j'y ai trou-
„ vé un bienfaiteur, ... & certes, Monſieur,
„ j'en ai bien beſoin ... je regarderai ce ha-
„ zard comme le plus heureux de ma vie.“

La veuve acheva ainſi de raconter ſon hiſtoire, qui étoit vraie à la lettre: elle le fit d'une maniére ſi engageante, & ſi intéreſſante, que Wilſon dans ce peu de minutes, en prit de l'amour pour un ſiécle. Il la remercia de ſa confiance, & jura qu'il ne l'abandonneroit jamais. Il lui demanda la faveur de l'accompagner chez elle, à quoi elle conſentit volontiers; elle ſortit avec lui par la porte de Buckingham, où l'on fit venir un caroſſe qui les conduiſit à Chelſea. Wilſon y dina avec elle, & prit un logement dans la même maiſon, ſe

ſe faiſant apeller Roberts, & ſe donnant pour garçon. C'eſt le logement dont j'ai parlé au commencement de cette hiſtoire ; là, par une générosité ſans bornes, & par une conſtante aſſiduité, il avoit triomphé, au bout de peu de ſemaines, de l'honneur de cette belle veuve.

Je m'arrêterai un moment ici, pour avertir les vertueuſes veuves qui liſent cette Hiſtoire, de ne pas ſe hâter à la traiter de fable : ſi elles veulent bien conſidérer la ſituation de cette Dame, allarmée par la pauvreté, engagée par la reconnoiſſance, preſſée par un joli homme, elles conviendront, que dans un monde qui a près de ſix mille ans d'ancienneté, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe ſoit trouvé un pareil exemple de fragilité, même dans une veuve jeune & belle. Mais je reviens à mon hiſtoire.

Les effets de cette intime liaiſon parurent bientôt à la taille de la Dame, circonſtance qui augmenta de beaucoup le bonheur de Wilſon. Il réſolut de la loger en ville, & prit cette maiſon près de St. James, où Me. Wilſon l'avoit vu entrer, & où ſa maitreſſe, qui paſſoit dans le voiſinage pour ſon épouſe, étoit en couche dans ce tems-là.

Je

Je reviens à présent à Me. Wilson, que nous avons laissée retournant chez elle dans un fiacre, avec tous les transports de la jalousie & du desespoir. Elle étoit heureusement d'une bonne constitution & d'une grande fermeté d'ame; elle m'a dit souvent, qu'elle passa la nuit qui suivit ce jour, dans un état peu différent de la rage.

Son mari revint le matin, & comme il avoit le cœur content, & qu'il ne soupçonnoit point qu'il fût découvert, il montra à sa femme plus d'empressement qu'à l'ordinaire. Elle le reçut avec sa gaieté accoutumée, & aprenant que ses affaires le retiendroient pendant quelques heures à la cité, elle résolut, quoi qu'il lui en dût couter, de faire tout de suite une visite à la maitresse de son époux, & d'y rester jusqu'à-ce qu'il y vint. Elle fit donc venir un carosse, & dans l'ajustement le plus propre, après avoir composé son air aussi bien qu'elle le put, elle se rendit tout de suite à la maison en question. Elle demanda à la porte si Mr. Roberts étoit au logis. On lui dit que non, mais qu'il reviendroit pour diner. Elle demanda si Madame étoit assez bien pour voir compagnie, ajoutant que, comme elle venoit de loin, & qu'elle

 avoit

avoit des affaires avec Mr. Roberts, elle feroit charmée de l'attendre dans l'apartement de fon époufe. Le laquais monte fur le champ, & revient tout de fuite dire, de la part de fa maitreffe, à Me. Wilfon, qu'elle fera charmée de la voir.

Me. Wilfon avoue que, dans ce moment, malgré la réfolution qu'elle avoit prife, fon courage l'abandonna totalement, & qu'elle fuivit le Domeftique avec des genoux tremblans, & un vifage plus pâle que la mort. Elle entra dans la chambre où étoit la Dame, fans fe rapeller le motif qui l'amenoit; mais la vue de tant de beauté, & de la parure qui l'accompagnoit, lui rapella toutes fes idées, & ne lui laiffa que la force de fe jetter fur une chaife, d'où elle tomba auffi-tôt par terre, évanouïe.

Toute la maifon fut en allarme à cette occafion; chacun s'empreffa à fecourir l'étrangère, mais plus que tous, la maitreffe elle-même, qui étoit véritablement pleine d'humanité, & qui étoit peut-être agitée d'autres mouvemens. Dans peu de minutes, au moyen des fecours convenables, Madame *Wilfon* commença à recouvrer fes fens. D'abord elle regarda autour d'elle avec étonnement, ne fe rapellant pas où elle étoit; mais fe voyant foutenuë par fa riva-

le,

le, qui avec le plus tendre intérêt lui demandoit comment elle se trouvoit, elle se sentit prête à tomber dans une seconde défaillance. Elle rapella alors tout le courage dont elle étoit capable; ce qui joint à un torrent de larmes qui vint à son secours, la mit en état, quand les domestiques furent sortis, de parler en ces termes:

» Je suis à la vérité, Madame, une femme » infortunée, & sujette à ces défaillances; mais » je ne serai plus une occasion de trouble dans » cette maison. Vous êtes une charmante fem» me, & vous méritez d'avoir le meilleur des » époux. J'ai un époux aussi, mais j'ai perdu » son affection. Il n'est pas inconnu à Mr. Ro» berts, quoique j'aye le malheur de n'en être » pas connue. C'étoit pour lui demander ses con» seils & ses secours, que j'ai fait cette visite, & » ne l'aïant pas trouvé au logis, j'ai demandé » son épouse que j'étois impatiente de voir & » d'entretenir. «

» Moi, Madame! répondit la prétenduë Me. Roberts, avec quelque émotion, » avez» vous ouï parler de moi? On vous a » dépeinte à moi telle que je vous trouve, » Madame, repliqua l'étrangère, & l'on m'a » dit que vous aviez comblé le bonheur de

» Mr. Roberts en lui donnant un beau garçon.
» Puis-je le voir, Madame? Je l'aimerai pour
» l'amour de ſon Père. Son Père, Mada-
» me! repliqua la maitreſſe de la maiſon,
» ſon Père, dites-vous? J'ai donc mal entendu,
» je croyois que vous ne le connoiſſiez point.
» Non point perſonnellement, je l'avouë,
dit Madame Wilſon, » mais je le connois de
» réputation, & c'eſt pour cela que j'aimerai
» tendrement ſon enfant. Si ce n'eſt pas trop
» d'embarras pour vous, Madame, faites moi
» la grace de me le montrer. «

L'empreſſement avec lequel étoit faite cette demande, l'évanouïſſement ſurvenu d'abord, & l'impreſſion profonde de douleur que la Dame de la maiſon voyoit ſur le viſage de cette inconnuë, lui donnèrent les plus vives allarmes. Elle eut cependant aſſez de préſence d'eſprit pour aller chercher elle-même l'enfant, afin d'examiner ſans témoin la conduite de l'étrangère. Madame Wilſon le prit dans ſes bras, & verſant un torrent de larmes; » C'eſt un charmant en-
» fant, Madame, dit-elle. Oh ſi j'en
» avois un pareil! Que j'aurois été heureuſe
» s'il eût été à moi! « En prononçant ces mots, & dans l'agitation d'une douleur & d'un

d'un attendrissement qu'elle s'efforçoit de cacher, elle baisa l'enfant, & le rendit à sa Mère.

Il fut heureux pour celle-ci qu'elle eût un prétexte pour sortir de la chambre; elle en avoit assez vu & entendu pour la faire fremir à son tour; & ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, après avoir remis l'enfant à sa nourrice, qu'elle put gagner sur elle de rentrer. Elles se rassirent toutes deux; elles furent pendant quelque tems dans un morne silence. Madame Roberts le rompit enfin.

» Vous vous trouvez malheureuse, Madame, dit-elle, de n'avoir point d'enfans. » Dieu veuille que le mien ne soit pas un sujet » de douleur pour moi! Mais je vous conjure, » par la bonté de caractère que vous me mon- » trez, de m'instruire de votre histoire. Peut- » être y suis-je intéressée; le cœur me le dit, » mes pressentimens ne me trompent guères. » Mais quoi qu'il m'en puisse arriver, dût-il » m'en couter la vie, je serai juste à votre égard.«

Madame Wilson étoit si touchée de ce discours généreux, qu'elle se seroit peut-être découverte, si dans ce moment elle n'eût ouï heurter à la porte, & vû immédiatement après son mari entrer dans la chambre. Il s'avançoit

vers sa maitresse avec le plus grand empressement, quand tout à coup la vuë de son épouse le rendit immobile, & le jetta dans un étonnement qu'il n'est pas possible de décrire. Les yeux des deux Dames se fixèrent en même tems sur lui; ce qui augmenta si fort sa confusion, que Madame Wilson, par pitié pour ce qu'il souffroit, & pour soulager sa compagne, lui parla en ces termes. » Je ne m'étonne pas, » Monsieur, que vous soyez surpris de voir ici » une femme qui vous est parfaitement incon- » nuë; mais j'ai une affaire avec le maitre de » cette maison, & si vous voulez bien m'accor- » der audience dans une autre chambre, ce sera » ajouter encore à la politesse avec laquelle j'ai » été reçue par votre épouse.

Wilson qui s'attendoit à un autre compliment, fut si bien ressuscité par la prudence de sa femme, que le mouvement lui revint, & sortant de la chambre, il la conduisit dans une Salle basse. Ils n'y furent pas plutôt entrés, que le mari se jetta dans un fauteuil, n'osant lever les yeux, pendant que sa femme lui parla en ces termes.

» Il n'est pas besoin que je vous dise par » quel hazard j'ai découvert votre secret, & » combien cette découverte m'a causé de tour-

» mens.

» mens. Il vous ſuffira de ſavoir que je ſuis de-
» ſtinée à être malheureuſe pour le reſte de
» mes jours. Ce que j'ai à vous dire ſera bien-
» tôt dit : je n'ai qu'une queſtion à vous faire,
» avant que de prendre un éternel congé de
» vous dans ce monde. Dites moi donc, avec
» la vérité ſelon laquelle vous devrez parler un
» jour, ſi vous avez ſéduit cette Dame, en
» vous donnant pour ce que vous n'étiez pas,
» ou ſi vous êtes tombé vous-même dans ſes
» piéges ? Je vous répondrai à l'inſtant, dit
Wilſon, » mais j'ai auparavant une queſtion
» à vous faire. Sait-elle qui je ſuis, & que
» vous êtes ma femme ? Non, ſur mon
» honneur, repliqua-t-elle ; elle a une phy-
» ſionomie ſi aimable, & ſes procedés envers
» moi ont été ſi gracieux, que je n'ai pas eu
» le cœur de lui cauſer un ſi grand chagrin.
» Si elle a deviné qui je ſuis, ce n'eſt qu'à ma
» douleur que je n'ai pu lui cacher. Vous
» avez agi noblement, répondit Wilſon, &
» vous m'avez enfin ouvert les yeux : je vous
» vois telle que vous êtes, & je vous admire.
» A préſent, ſi vous avez la patience de m'é-
» couter, vous ſaurez tout.

Wilſon inſtruiſit alors ſon épouſe de la pre-

miére rencontre qu'il avoit faite de cette Dame, & de tout ce qui étoit arrivé depuis, & il finit en disant qu'il étoit résolu de la quitter, & en faisant mille promesses de fidélité à son épouse, si elle étoit assez généreuse, malgré tout ce qui s'étoit passé, pour consentir à le recevoir comme époux.... » Il faut qu'elle y » consente, s'écria alors Madame Roberts, en entrant brusquement dans la chambre, » il » faut qu'elle y consente. Vous êtes son époux, » & vous avez droit de l'exiger. Pour moi, » Madame, continua-t-elle, en se tournant vers Madame Wilson, » il ne me verra plus. » Je vous ai fait une injustice par ignorance, » mais j'en ferai une pleine expiation. C'est » vôtre mari, Madame, & vous devez le re- » cevoir. J'ai ouï tout ce qui s'est dit, & je » viens ici joindre mes sollicitations aux sien- » nes, pour vous faire consentir à vôtre bon- » heur.

Je serois trop long si je voulois raconter tout ce qui fut dit à cette occasion. Wilson n'étoit que soumission, & reconnoissance : sa femme pleuroit, & hésitoit; & la veuve juroit de ne le revoir jamais. Enfin, pour abréger, l'harmonie entre les deux époux fut dès ce

mo-

moment fixée pour toûjours. La veuve fut honnêtement pourvuë, & elle céda son enfant aux instances de Madame Wilson, qui le prit dans sa maison, où au bout d'une année, après tant de traverses, elle eut le bonheur de lui donner une sœur, avec laquelle il doit partager la fortune de son pére. Sa mére se retira de la campagne, & deux ans après elle épousa un homme fort riche, à qui elle raconta, dès la premiére proposition de mariage qu'il lui fit, toutes les circonstances de son histoire. Son fils va la voir une fois tous les ans, & il est actuellement chez elle avec sa sœur. Mr. Wilson vit très-heureusement avec son épouse, & il m'a envoyé cette réflexion morale, écrite de sa propre main, pour l'ajouter à son histoire.

» Quoique la prudence, & les procedés gé-
» néreux ne suffisent pas toûjours pour conser-
» ver le cœur d'un époux, cependant une con-
» stante persévérance dans cette conduite, le
» regagnera tôt ou tard.

ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

REFLEXIONS

Sur la nature, l'origine & les principes des Langues anciennes & modernes. *

UN ſiécle & demi s'eſt à peine écoulé depuis que les Sçavans de l'Europe, dédaignant leurs mœurs & leur langue, ne s'occupoient preſque que de l'Antiquité dont ils empruntoient le langage, comme le ſeul qui fût digne & même capable de répandre & leurs Ouvrages & leur réputation (1). On ſentit enfin combien il étoit contraire à la dignité de l'eſprit humain de ſubordonner la penſée à la mémoire, & l'objet aux moyens. On dut

* Par Mr. l'Abbé *Arnaud*.

(1) Je n'excepte pas même l'Italie. La Langue Italienne avoit atteint ſa perfection quand *Manuce* ne la jugeoit propre ni à l'Hiſtoire, ni à l'Eloquence, ni à la Philoſophie. *Petrarque* & *Bocace* n'avoient pas daigné s'en ſervir eux-mêmes, lorſqu'ils avoient voulu traiter des matiéres importantes & relevées.

dut être sur-tout frappé de l'impossibilité qu'il y a de faire passer son ame & ses traits dans la langue d'un Peuple dont les mœurs n'existent plus. On mit à pénétrer & à étendre les ressources de sa propre langue, la meilleure partie du tems qu'on employoit presque tout entier à l'étude des anciennes. Les hommes de génie, à qui seuls il est donné de renverser & d'établir, osérent faire parler dans tous les genres leur langue naturelle; & les Sciences, les Lettres & les Arts dont on avoit cru que les seuls alphabets de la Grèce & de Rome pussent être dépositaires, furent annoncés & se présentérent sous toutes les formes des différens idiomes de l'Europe. Le génie, l'esprit & le caractère des Peuples se tracérent dès-lors & se peignirent plus particuliérement dans leurs Ouvrages, dont la connoissance est devenue l'objet le plus digne de l'attention des Philosophes & des gens de Lettres.

Or est-il une langue plus propre à faire connoître ces Ouvrages que la Langue Françoise? Ce que la Latine obtint des conquêtes de ce Peuple immortel, qui moins jaloux de subjuguer les hommes que de commander à l'esprit humain, mit ses Loix dans le cœur & son langage

dans

dans la bouche de toutes les Nations de la Terre, la Langue Françoiſe ne l'a-t-elle pas obtenu du conſentement univerſel de l'Europe? C'eſt ainſi qu'avant même qu'*Alexandre* eût introduit la Langue Greçque dans les vaſtes contrées que lui fit parcourir ſon ambition, on la vit ſe répandre dans pluſieurs parties de l'Aſie & de l'Europe, où les Grecs n'avoient jamais porté la guerre, & que des Princes barbares qui déteſtoient & les mœurs & la liberté de la Gréce, non-ſeulement s'empreſſérent d'apprendre, mais ſe plurent à parler ſon langage. Plût au Ciel, qu'en ſuccédant au bonheur des Langues Grecque & Latine, la nôtre eût conſervé les mêmes avantages & les mêmes reſſources!

Il n'eſt pas poſſible de connoitre la Langue Grecque, & d'y réfléchir, ſans partager l'enthouſiaſme avec lequel en ont parlé preſque tous les Sçavans qui l'ont approfondie.

Elle ne fut pas l'ouvrage des Dieux ſans doute; mais elle le fut inconteſtablement des hommes les plus ſenſibles, le plus heureuſement organiſés qui fuſſent jamais. On diroit que la Nature à laquelle il ſemble qu'ils tenoient de plus près, s'étoit offerte à eux par ſes

ſes côtés les plus frappans & les plus riches ; qu'avant d'avoir rien nommé, ils avoient parcouru l'univerſalité des choſes, & en avoient ſaiſi les rapports, les différences, l'enchainement, en un mot, toutes les propriétés : tant cette Langue eſt l'image fidelle de l'action des objets ſur les ſens, & de l'action de l'ame ſur elle-même. Des mots, qui par le mêlange heureux des élémens qui les compoſent, forment ou plutôt deviennent des tableaux, qui s'étendent, ſe nuancent & ſe ramifient conformément à la nature des ſenſations ou des idées dont ils ſont, je ne dis pas l'inſtrument, mais la plus vive image ; qui de leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher & de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majeſtueux & plus ſonores ; qui par la tranſpoſition à laquelle ils ſe prêtent, tantôt procédent comme la raiſon tranquille, tantôt s'élancent, ſe troublent & ſe déſordonnent comme les paſſions ; des ſyſtêmes entiers renfermés, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans leur ſein (1) ; des

(1) Voyez le Cratyle de *Platon*.

des combinaiſons variées à l'infini, d'où réſulte une harmonie enchantereſſe, mais (1) dont la partie la plus ſenſible a péri; une marche pleine de mouvemens, dont toutes les propriétés ſont connues & toujours heureuſement employées; une infinité de formules, qui, ſemblables à ces Plantes ſpontanées qu'on voit embellir & vivifier les corps auxquels elles s'attachent, portent le mouvement & la grace dans toutes les parties du diſcours: tel eſt le caractère de cette Langue, qui, pour me ſervir de l'expreſſion de *Laſcaris*, eſt aux Sciences & aux Arts ce que la lumière eſt aux couleurs, & paroît avoir été formée moins par le beſoin & par la convention que par la Nature même.

La plûpart de ces propriétés ſe retracèrent dans la Langue Latine, qui dut à la Grecque la plus grande partie de ſes mots, & ſur-tout l'Art de les ordonner. Mais ces mots, en paſſant aux Latins, ſubirent les altérations que dût néceſſairement leur faire éprouver la différence du génie & du caractère des Peuples. Les élémens en furent tranſpoſés ou corrompus; les inflexions en devinrent plus dures,

(1) Les accens.

zes, & les terminaiſons plus ſourdes & plus trainantes. Il s'en faut beaucoup qu'on trouve dans la Langue Latine l'abondance, la hardieſſe & la mélodie du langage des Grecs; mais ce qu'elle perdit du côté de l'agrément & de la fécondité, elle le gagna peut-être par la pompe & la magnificence de ſon ſtyle, où ſe réfléchiſſent encore l'éclat & la majeſté de la République Romaine. Cette Langue, après avoir atteint toute ſa perfection ſous Auguſte, dégénéra inſenſiblement avec l'ame du Peuple qui la parloit; la tranſlation de l'Empire dans la Grèce & l'irruption des Barbares en achevérent la décadence. L'édifice de la Langue tomba, & entraîna dans ſa chûte & les Sciences & les Lettres & les Arts & les mœurs & les Loix dont elle étoit dépoſitaire. Forcés de recourir à ſes ruines, les deſcendans des Maîtres du Monde y puiſérent le peu de mots dont pouvoient avoir beſoin des hommes avilis par l'ignorance & par la ſervitude. Ces mots furent pris comme au hazard, ſans choix & ſans réflexion; l'énergie en fut rétrécie & même ſouvent dénaturée: il étoit impoſſible que des eſclaves ignorans pénétraſſent & ſaiſiſſent le ſens qu'y avoient attaché des ames inſtruites

&

& libres. Enfin cette analogie précieuse qu'on voit régner dans les Langues Grecque & Latine, & qui répond si fidellement à la chaîne des connoissances humaines, fut déchirée & mise en piéces. De-là l'indigence, la foiblesse, l'imperfection, en un mot, l'air de délabrement & de ruine que nous sommes forcés de déplorer encore dans les Langues qui se sont formées de la Latine.

Des trois Idiomes (1) dont elle fut la source commune, l'Italien arriva le plutôt à la perfection dont il étoit susceptible. Vers le commencement du dixiéme siécle, les principales Villes de l'Italie ayant secoué le joug de l'autorité, & s'étant érigées en Républiques populaires, l'Italie se vit en proie à des dissentions intestines, qui lui furent encore plus funestes que le fer des Barbares qui l'avoient subjuguée. Cependant la Langue d'un Peuple ardent, libre, séditieux, & dont tous les membres pouvoient élever la voix, dût nécessairement s'animer & s'étendre. La Langue Provençale, la première dont l'urbanité

(1) Je ne parle point de la Langue Provençale, qui fut, sans contredit, l'ainée des Langues *Romances*, & à laquelle toutes les autres sont redevables du méchanisme & des procédés de leur versification.

nité ait fait uſage depuis l'extinction de la Langue Romaine, lui fournit de nouvelles richeſſes, qui s'accrurent encore par le ſéjour que les Florentins firent en France, lorſqu'après la déroute de Monte-aperti, ils ſe virent forcés de venir y chercher un aſyle. Mais l'Italien n'avoit encore fait parler que ſes beſoins & ſes paſſions: un homme s'éleva qui entreprit d'ennoblir & de fixer le langage de ſa Patrie. Le *Dante* écrivit ce Poëme célèbre, dont les endroits ſublimes n'ont été égalés par aucun Poëte de l'Italie: mais ſon ſtyle trop figuré, ſouvent même ſauvage, modélé, dit *Gravina*, ſur le ſtyle des Prophêtes bien plus que ſur celui des Grecs & des Latins, étoit trop éloigné du génie & des mœurs de ſa Nation; le Dante fut univerſellement admiré, perſonne ne l'imita. *Petrarque* fut plus heureux: ce grand homme de qui un ſçavant Italien a dit, qu'il ſembloit n'avoir choiſi & ordonné ſes mots que d'après le conſentement univerſel de l'Italie, déploya dans ſes ſonnets & ſes chanſons toute la grace, l'élégance & l'harmonie dont ſa Langue étoit ſuſceptible: il en fixa la Poëſie lyrique, dont il fut & l'Auteur & le modéle. *Bocace*, preſque dans le même tems, fit & régla pour jamais la deſtinée de la

Profe. Heureufe la Langue Italienne, fi à l'exemple du Dante, ces grands Hommes l'avoient appliquée à des fujets plus grands, plus élevés, plus étendus, plus dignes de leur génie!

Lorfque les Grecs, à qui il étoit réfervé d'éclairer deux fois l'Europe, vinrent après la prife de Conftantinople chercher un afyle en Italie, les Lettres que Pétrarque avoit ofé ranimer, mais dont la lumiére encore trop foible n'avoit pû percer les ombres de la barbarie, les Lettres reprirent tout-à-coup leur ancienne fplendeur. L'Italie produifit à la fois une foule de fçavans Hommes, qui peu contens de s'être mis à portée de connoître les modéles qu'on venoit de leur propofer, oférent fe mefurer avec eux. Mais l'Italien fe paffionna fi fort pour les Langues anciennes, qu'il parut oublier & vouloir en quelque forte abandonner la fienne propre. Quelques Lettrés même allérent jufqu'à avancer qu'il n'étoit permis d'employer la Langue vulgaire qu'à ceux qui n'étoient point en état de manier la Grecque ou la Latine. Les ftances admirables du fçavant *Politien* ne détruifirent point cette opinion : fes vers furent regardés comme le badinage d'un homme d'ef-

prit,

prit, qui, par complaisance ou par politique, avoit bien voulu se prêter un moment à l'ignorance du Peuple. Le *Bembe* vint, qui abolit pour jamais un préjugé si funeste à la gloire de la Langue Italienne. Après avoir étudié long-tems les Langues Grecque & Latine, le Bembe réfléchit profondément sur la sienne. Il remonta jusqu'à son origine; il voulut sur-tout en pénétrer la partie grammaticale jusqu'alors inconnue & négligée; il parvint à la démêler, & la réduisit en Art. Il doit en être des Langues comme des mœurs dont elles sont la premiére expression: lorsqu'elles ont acquis toute la pureté, toute la perfection dont elles sont susceptibles, il faut les fixer par les Loix. C'est d'après l'examen profond des Ouvrages de Pétrarque & de Bocace, que le Bembe établit des principes & des régles. Ce n'est pas que les progrès qu'avoit fait depuis ce tems-là l'esprit humain, n'eussent donné naissance à une infinité de termes nouveaux; mais tels que ces ruisseaux qu'on voit se confondre avec les fleuves dont ils augmentent la surface, la profondeur & le mouvement, ces mots s'unirent ou plutôt s'assimilérent au corps de la Langue, & l'enrichirent sans en altérer la substance & le caractère.

La Langue Italienne a conſervé preſque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des Langues Grecque & Latine. Elle trouble & rompt à ſon gré l'ordre grammatical & naturel, pour y ſubſtituer l'ordre *muſical*, je veux dire, ce déſordre harmonieux de paroles à qui ſeul il apartient de rendre les Langues ſuſceptibles de ces figures hardies, impétueuſes & robuſtes, qui ſemblent moins naître de l'Art que de la vivacité du ſentiment & de la véhémence des paſſions.

Abondante, riche, variée, propre à toutes les ſortes de ſtyle, la Langue Italienne ſe porte plus ſouvent & plus volontiers vers la tendreſſe & vers la douceur. La fréquence des voyelles dont elle eſt compoſée, & par leſquelles ſont terminés tous ſes mots, ſemble la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les mêmes élémens y ſubiſſent, font diſparoître entiérement cette uniformité; elle eſt tout au plus ſenſible à l'œil; l'oreille ne la ſoupçonne même pas; ou, ſi l'on veut, c'eſt uniformité, mais ce n'eſt point monotonie. Elle tire au contraire de la *quantité* de ſes ſyllabes, infiniment plus vague que celle du Grec & du Latin, mais beaucoup plus reſ-

ressentie que celle de l'Espagnol & du François, des mouvemens variés, soutenus & cadencés. Mais ce que cette Langue a de plus propre, ou plutôt d'exclusif, c'est que, quoiqu'elle ait son caractère, elle se prête à celui de toutes les Langues, qu'elle en prend & la forme & les couleurs, sans violence & même sans contrainte.

La Langue Latine nâquit de la Grecque; l'Italienne sortit des débris de la Latine; l'Espagnole & la Françoise furent l'ouvrage des victoires & des conquêtes du Peuple Romain.

Des altérations différentes que subit en Espagne la Langue Latine, d'abord en passant sur les lévres de l'Espagnol, ensuite par l'invasion des Visigots & des Vandales, & successivement par le long empire qu'excercérent sur cette partie de l'Europe les Maures & les Arabes, sortit cet idiome, qui, comme l'Italien, perdit le plus précieux caractère de son origine, je veux dire, l'analogie; mais dont la noblesse & l'élévation prouvent au moins que la longue servitude sous laquelle l'Espagnol avoit gémi, n'avoit point atteint son ame. Cette Langue dont le poids & la gravité, dit *Bentivoglio*, semblent porter plus avant dans l'esprit

prit les choſes qu'elle exprime ; qui, par ſa marche lente & majeſtueuſe, fait ſouvenir de ces chants ſpondaïques que Platon vouloit qui fuſſent excluſivement conſacrés au culte des Dieux, s'éleva au plus haut degré de ſa perfection, quand l'Eſpagne atteignit le plus haut point de ſa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes dont la connoiſſance profonde & réfléchie de l'Antiquité eût pû former le goût, & ſur-tout reprimer l'imagination. Mais comment la lecture & la réflexion auroient-elles fait ſur eux ce que l'exemple, la ſociété, la néceſſité même d'écrire en Latin, ne purent faire ſur *Senèque*, *Lucain*, *Martial*, que leur façon de penſer & de s'exprimer diſtingue ſi fort de tous les Auteurs Latins, & dont les beautés & les défauts, ou plutôt les excès, ſe ſont conſtamment reproduits dans les ouvrages de leurs compatriotes ? La Langue Eſpagnole ſe prête aux inverſions : mais elle les employe avec beaucoup plus de ſobriété & de modération que l'Italienne. La *denſité* de ſes mots l'y rend infiniment moins propre ; d'ailleurs ſes ſyllabes compoſées ſouvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de réſonnance,

ce, qu'elle reſte toujours nombreuſe, lors même qu'elle s'aſſujettit le plus à l'ordre naturel & grammatical. Du reſte, c'eſt à leur méchaniſme que les Langues Italienne & Eſpagnole ont dû l'avantage d'être fixées plutôt que la Françoiſe. Toutes les Langues des Peuples polis & cultivés tendent à l'euphonie, c'eſt-a-dire, à la prononciation la plus douce & la plus agréable qui puiſſe convenir à leur caractére. C'eſt la partie dont elles ſont le plus jalouſes: les étymologies, les rapports, le ſens même y ont été ſouvent ſacrifiés. Or des Langues dont les élémens ſont tous prononcés & ſonores, ont dû faire ſentir tout d'un coup à l'oreille, à qui ſeule il apartient de juger de la perfection extérieure du langage, tous les rapports, toute l'harmonie, en un mot, tout l'effet dont elles étoient ſuſceptibles.

Je n'entrerai point ici dans le détail des mutations & des viciſſitudes que ſubit la Langue Latine en ſe répandant dans les Gaules, où elle perdit comme en Italie & en Eſpagne tous ſes rapports, ſoit harmoniques, ſoit philoſophiques: je n'en dirai que ce qui pourra ſervir à faire connoitre une partie du caractère extérieur & ſenſible de notre Langue. Pre-

 mié-

miérement, en remplaçant par un élément muet la derniére syllabe des mots latins, à laquelle les Italiens & les Espagnols avoient substitué un élément vocal, nous détruisîmes la variété des terminaisons propres à désigner les genres dans les substances, & les personnes dans les verbes. Ce procédé entraina la nécessité des pronoms; il dénatura en même tems & détruisit les rapports de la pénultiéme syllabe, dont le mouvement (1) animoit, si j'ose m'exprimer ainsi, le corps du mot; d'où notre Langue devint tout à la fois sourde & languissante. Secondement, le penchant que j'ai déja dit que toutes les Langues ont vers l'euphonie, dut insensiblement abolir la prononciation des terminaisons latines que nous avions adoptées. Ces terminaisons dures & choquantes l'étoient infiniment moins pour les Latins; ils en étoient dédommagés par l'harmonie qui résultoit de la valeur fixe, déterminée & invariable des syllabes dont leurs mots étoient composés, & dans laquelle ils avoient fait consister, à l'exemple des

(1) Prononcez *perfidè* en Latin & *perfide* en François: le même mot sera plein de mouvement & d'action dans une Langue, & se trainera dans l'autre.

des Grecs, la perfection de leur langage. Mais cette harmonie étoit devenue absolument étrangère à notre Langue; de sorte que blessée par des terminaisons dont rien ne rachetoit la sécheresse & la dureté, l'oreille, ce sens dédaigneux & superbe, en proscrivit la prononciation. De-là la différence qui se trouve entre la maniére dont notre Langue est écrite, & celle dont elle est prononcée: de-là encore l'uniformité, ou plutôt la monotonie de la plûpart de nos désinences. Une discussion plus profonde sur le matériel de la Langue m'éloigneroit trop de mon objet: je me bornerai à quelques observations.

Pendant que l'Italie se montroit la rivale d'Athènes & de Rome, les Lettres ne jettoient encore qu'une foible lueur en France. D'ailleurs les Politien, les Sannazar, les Bembe, les La Casa ne dédaignoient pas de se servir de leur Langue naturelle, tandis que ceux des François qui cultivoient les Lettres ne jugeoient pas la leur digne de porter leurs idèes. Notre Langue n'étoit encore que familiére, badine & naïve, lorsque *Ronsard* essaya de l'élever, de l'ennoblir & de l'étendre, en y transportant les formes des langages Grec & Latin.

Ce

Ce Poëte eut d'abord les plus grands succès & même la plus grande réputation : mais il les dut uniquement aux Sçavans de sa Nation qui ne voyoient & ne sentoient dans sa Poësie que les rapports qu'elle avoit avec la Poësie des Langues anciennes, dont le caractère leur étoit bien plus connu que celui de leur propre Langue. Ronsard avoit du génie, de l'enthousiasme & l'ame véritablement poëtique ; il ne lui manqua que d'avoir senti la sorte d'harmonie qui convenoit à sa Langue. Il ne vit pas que la fréquence de nos terminaisons muettes n'admettoit ni les diminutifs, ni la composition des mots ; que la nécessité d'employer les pronoms ne permettoit guères de rompre l'ordre grammatical, sans porter le trouble dans le sens ; que ces formes hardies & singulières qui donnent tant de force, d'élévation & de fierté aux Langues Grecque & Latine, faisoient grimacer la sienne ; qu'en un mot, chaque idiome a sa Grammaire, sa Rhétorique & sa Poëtique. *Ronsard* fut oublié, & la Langue ne cherchoit qu'à se délivrer de la violence que ce Poëte & ses imitateurs lui avoient faite ; elle tendoit uniquement à l'ordre, à la clarté ; elle y sacrifioit les plus puissantes ressources de l'élocution ; elle abandonnoit sans regret

gret aux Langues étrangères l'avantage de peindre les passions ; elle n'ambitionnoit que la gloire de devenir la Langue du raisonnement. Pendant que nos voisins ne mesuroient la perfection de leur Poësie que sur l'étendue de l'espace qui la séparoit du discours ordinaire, la nôtre s'élevoit à peine au-dessus de la Prose, & n'en différoit essentiellement que par le son & par le mètre, c'est-à-dire, par l'uniformité des repos & des désinences (1). Après tout, ces tems n'étoient plus, où la Poësie dictoit les Loix, régloit les mœurs & faisoit détester les Tyrans ; elle avoit perdu le droit de faire descendre les Dieux sur la terre, & de leur égaler les hommes. L'éloquence, autrefois maîtresse des Loix, maîtresse même du sort des Républiques, n'avoit plus besoin des traits vigoureux & terribles dont Démosthène & Ciceron l'avoient armée ; les passions avoient perdu leur plus grand ressort ; les principales sources du merveilleux étoient taries. A la Philosophie ancienne, qui n'envisageoit les êtres que rélativement à l'homme, succédoit une Philosophie, qui fondée sur l'obser-

(1) Il ne s'agit point ici de la *Poësie d'Images* (on ne nous la conteste pas), mais de la *Poësie de Stile*, comparée à celle des Anciens & de nos voisins.

ſervation & ſur l'expérience, ne conſidéroit les choſes que dans le rapport qu'elles ont avec l'univers. *Deſcartes* enſeigna l'Art de la penſée & du doute. Les hommes, que juſqu'alors rien ne ſéparoit tant de la vérité que leurs propres connoiſſances, s'interrogérent ſur leurs opinions: ils voulurent connoître l'origine, la chaîne & l'ordre de leurs idées; l'exercice de l'entendement & de la réflexion détruiſoit de jour en jour & les objets & la puiſſance de l'imagination, à qui l'ignorance & l'erreur donnent tant de force & d'empire. Faut-il être ſurpris qu'une Langue claire, nette, méthodique, qui procéde comme la penſée & l'obſervation, que la Langue Françoiſe, en un mot, ſoit devenue la Langue dominante de l'Europe!

Pendant que nous donnions à nos Ouvrages l'ordre, la méthode, la clarté, la préciſion & l'élégance qui caractériſent notre Langue; celle des Anglois s'étendoit & s'enrichiſſoit plus encore qu'elle ne ſe formoit. Ce Peuple que la Nature, en lui refuſant les talens agréables, ſemble punir d'avoir oſé la regarder & la connoître, tient peu de compte de la perfection extérieure du langage. Plus occupé des choſes que de la façon de les rendre, il n'enviſage

les mots que rélativement au besoin qu'il en a pour exprimer sa pensée, & non rélativement à l'effet que leur arrangement & leurs rapports peuvent produire. Tout terme, soit Latin, soit François, soit Italien, qui paroît à l'Anglois le plus propre à rendre son idée, est acquis à sa Langue, qui l'admet sur le champ, sans même se soucier de le fléchir par des terminaisons qui lui soient analogues. (1) Je n'ai garde d'entreprendre de définir les propriétés & les formes d'une Langue, dont le caractère est de se plier au caractère, aux besoins, aux caprices de chaque Ecrivain.

On a déja dit, & je le répéte : Toutes les Langues des Peuples non encore civilisés ont été poëtiques. Premiérement des hommes dont les passions étoient entières & libres, & qui n'avoient

(1) Ceci me fait souvenir de ce que *Pic de la Mirandole* écrivoit à son ami *Barbaro*. Ce n'est point, disoit-il, dans les jardins délicieux des Muses qu'un Philosophe doit cueillir ses expressions : c'est dans le puits ténébreux & profond, où Héraclite a dit que la vérité étoit cachée, qu'il doit les chercher & les prendre. Si Pythagore avoit pû vivre, sans avoir besoin de nourriture, il se seroit abstenu même de légumes ; s'il avoit pu se faire entendre, sans le secours des paroles, il n'auroit pas même parlé : tant il étoit éloigné de polir & d'orner le langage.

n'avoient d'autre exercice que celui des sens & de l'imagination, durent transporter à tout ce qui les environnoit les sentimens qu'ils éprouvoient eux-mêmes (2). Secondement, la sensation que faisoient sur eux les météores effrayans, & les divers phénomènes dont leurs sens étoient frappés, & dont la cause leur étoit inconnue, dut leur arracher ces expressions vives, fortes & sublimes qui font le caractère de la grande Poësie, & que la Poësie ne doit qu'à l'étonnement, à la surprise, à l'ignorance. Enfin le langage de ces hommes incultes, qui dut, comme le geste, désigner l'objet des affections, avant que de désigner les affections mêmes, dut en même tems être tumultueux & désordonné comme les mouvemens de leur ame.

La Langue Allemande, dont la substance a souffert peu d'altérations, qui n'a presque rien emprunté des Langues des anciens Peuples polis de l'Europe, & que très peu d'Ecrivains, parmi les Sçavans qu'a produits & que produit encore cette Nation, ont cultivée, ren-

(2) Les Sauvages de l'Amérique disent, lorsqu'il tonne, que *le Ciel frémit*; que *les arbres pleurent*, lorsqu'ils transpirent; que *le feu est un animal furieux qui s'attache au bois, le dévore & s'en nourrit.*

renferme les expressions les plus sublimes, les formes les plus poëtiques; & la transposition lui est naturelle (3). Observons que les inversions ne commencent à y être moins en usage, que depuis qu'elle est maniée par ceux des sçavans Hommes de cette Nation qui ont cultivé la Philosophie & notre Langue. Du reste, la Langue Allemande est extrêmement riche: son abondance même exclut les équivoques & les plaisanteries dont les (4) *Homonymes* sont dans la notre une source si féconde. Sa *quantité* plus ressentie encore que celle de l'Italienne, sans cependant être fixe & déterminée comme celle

(3) Je pourrois encore faire observer, pourquoi les Peuples de l'Antiquité, qui cultivérent la Philosophie, comme les Grecs & les Latins, conservérent la transposition; combien elle étoit convenable & même nécessaire à des Peuples Républicains & sensibles; les moyens que fournissoient leurs Langues pour empêcher que les inversions ne portassent le trouble dans le sens; comment enfin le style des Philosophes & des Orateurs mêmes, quand ils ne s'adressoient plus à l'imagination, se rapprochoit de l'ordre que nous appellons naturel & grammatical.

(4) On sait que les *Synonymes* sont des mots différens, qui désignent une chose à peu près la même, & que les *Homonymes* sont les mêmes mots dont on se sert pour désigner des choses d'une nature très-différente, comme *sens*, *sens*, &c.

celle de la Grecque & de la Latine, rend le méchanifme de fa verfification incertain & par-là plus difficile. Elle ne fçait point peindre les ridicules, mais l'Allemand doit-il fe plaindre de cette indigence ? Si jamais il parvient à rendre fa Langue propre à les repréfenter auffi heureufement que nous, bien-tôt ils lui paroîtront plus redoutables que les vices.

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LES FEMMES.

CE nom ſeul touche l'ame, mais il ne l'éléve pas toûjours; il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent un moment après des ſenſations inquiétes, ou des ſentimens tendres; & le Philoſophe qui croit contempler, n'eſt bien-tôt qu'un homme qui déſire, ou qu'un amant qui rêve.

Une femme ſe faiſoit peindre; ce qui lui manquoit pour être belle, étoit précisément ce qui la rendoit jolie. Elle vouloit qu'on ajoutât à ſa beauté, ſans rien ôter à ſes graces; elle vouloit tout à la fois, & que le peintre fût infidèle, & que le portrait fût reſſemblant: voilà ce qu'elles ſeront toutes pour l'écrivain qui doit parler d'elles.

Cette moitié du genre humain, comparée phyſiquement à l'autre, lui eſt ſupérieure en agrémens, inférieure en forces. La rondeur des for-

mes, la fineſſe des traits, l'éclat du teint, voilà ſes attributs diſtinctifs.

Les femmes ne différent pas moins des hommes par le cœur & par l'eſprit, que par la taille & par la figure; mais l'éducation a modifié leurs diſpoſitions naturelles en tant de maniéres, la diſſimulation qui ſemble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame ſi ſecrette, les exceptions ſont en ſi grand nombre, ſi confondues avec les généralités, que plus on fait d'obſervations, moins on trouve de réſultats.

Il en eſt de l'ame des femmes comme de leur beauté; il ſemble qu'elles ne faſſent apercevoir que pour laiſſer imaginer. Il en eſt des caractères en général, comme des couleurs; il y en a de primitives, il y en a de changeantes; il y a des nuances à l'infini, pour paſſer de l'une à l'autre. Les femmes n'ont guére que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables; ſoit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre, ſoit que la délicateſſe de leur organiſation faſſe de leur ame une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement, & n'en conſerve aucun.

Qui peut définir les femmes? Tout à la vérité par-

parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paroit la plus indifférente, est quelquefois la plus sensible; la plus indiscrette passe souvent pour la plus fausse: toûjours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons; & l'esprit le plus juste, celui qui les a le mieux étudiées, en croyant resoudre les problèmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. Il y a trois choses, disoit un bel esprit, que j'ai toûjours bien aimées sans jamais y rien comprendre, la peinture, la musique, & les femmes.

S'il est vrai que de la foiblesse naît la timidité, de la timidité la finesse, & de la finesse la fausseté, il faut conclure que la vérité est une vertu bien estimable dans les femmes.

Si cette même délicatesse d'organes qui rend l'imagination des femmes plus vive, rend leur esprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles aperçoivent plus vite, peuvent voir aussi bien, regardent moins long-tems.

Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuses me paroissent intrépides dans le vice!

La jeunesse des femmes est plus courte &

plus brillante que celle des hommes ; leur vieillesse est plus fâcheuse & plus longue.

Les femmes sont vindicatives. La vengeance qui est l'acte d'une puissance momentanée, est une preuve de foiblesse. Les plus foibles & les plus timides doivent être cruelles : c'est la loi générale de la nature, qui dans tous les êtres sensibles proportionne le ressentiment au danger.

Comment seroient-elles discrettes ? elles sont curieuses ; & comment ne seroient-elles pas curieuses ? on leur fait mystère de tout : elles ne sont appellées ni au conseil ni à l'exécution.

Il y a moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles n'ont qu'un objet.

Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages presque égaux. La nature a mis d'un côté la force & la majesté, le courage & la raison ; de l'autre, les graces & la beauté, la finesse & le sentiment. Ces avantages ne sont pas toûjours incompatibles ; ce sont quelquefois des attributs différens qui se servent de contrepoids ; ce sont quelquefois les mêmes qualités, mais dans un degré différent. Ce qui est agrément ou vertu dans un sexe, est défaut ou dif-

difformité dans l'autre. Les différences de la nature devoient en mettre dans l'éducation; c'eſt la main du ſtatuaire qui pouvoit donner tant de prix à un morceau d'argille.

Pour les hommes qui partagent entre eux les emplois de la vie civile, l'état auquel ils ſont deſtinés décide l'éducation & la différence. Pour les femmes, l'éducation eſt d'autant plus mauvaiſe qu'elle eſt plus générale, & d'autant plus négligée qu'elle eſt plus utile. On doit être ſurpris que des ames ſi incultes puiſſent produire tant de vertus, & qu'il n'y germe pas plus de vices.

Des femmes qui ont renoncé au monde avant que de le connoître, ſont chargées de donner des principes à celles qui doivent y vivre. C'eſt de-là que ſouvent une fille eſt menée devant un autel, pour s'impoſer par ſerment des devoirs qu'elle ne connoit point, & s'unir pour toûjours à un homme qu'elle n'a jamais vû. Plus ſouvent elle eſt rappellée dans ſa famille, pour y recevoir une ſeconde éducation, qui renverſe toutes les idées de la premiére, & qui portant plus ſur les maniéres que ſur les mœurs, échange continuellement des diamans mal-taillés ou mal-aſſortis, contre des pierres de compoſition.

C'est alors, c'est après avoir passé les trois quarts du jour devant un miroir & devant un clavecin, que Chloé entre avec sa mére dans le labyrinthe du monde: là son esprit errant s'égare dans mille détours, dont on ne peut sortir qu'avec le fil de l'expérience: là toûjours droite & silentieuse, sans aucune connoissance de ce qui est digne d'estime ou de mépris, elle ne sçait que penser, elle craint de sentir, elle n'ose ni voir ni entendre; ou plutôt observant tout avec autant de curiosité que d'ignorance, voit souvent plus qu'il n'y en a, entend plus qu'on ne dit, rougit indécemment, soûrit à contre-sens, & sûre d'être également reprise de ce qu'elle a paru sçavoir & de ce qu'elle ignore, attend avec impatience, dans la contrainte & dans l'ennui, qu'un changement de nom la méne à l'indépendance & au plaisir.

On ne l'entretient que de sa beauté, qui est un moyen simple & naturel de plaire, quand on n'en est point occupé; & de la parure, qui est un systême de moyens artificiels pour augmenter l'effet du premier, ou pour en tenir lieu, & qui le plus souvent ne fait ni l'un ni l'autre. L'éloge du caractère ou de l'esprit d'une femme est presque toûjours une preuve

de

de laideur ; il semble que le sentiment & la raison ne soient que le supplément de la beauté. Après avoir formé Chloé pour l'amour, on a soin de lui en défendre l'usage.

La nature semble avoir conferé aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art pour s'affranchir. Les deux sexes ont abusé réciproquement de leurs avantages, de la force & de la beauté, ces deux moyens de faire des malheureux. Les hommes ont augmenté leur puissance naturelle par les loix qu'ils ont dictées ; les femmes ont augmenté le prix de leur possession par la difficulté de l'obtenir. Il ne seroit pas difficile de dire de quel côté est aujourd'hui la servitude. Quoi qu'il en soit, l'autorité est le but où tendent les femmes : l'amour qu'elles donnent les y conduit ; celui qu'elles prennent les en éloigne ; tâcher d'en inspirer, s'efforcer de n'en point sentir, ou de cacher du moins celui qu'elles sentent, voilà toute leur politique & toute leur morale.

Cet art de plaire, ce désir de plaire à tous, cette envie de plaire plus qu'une autre, ce silence du cœur, ce déréglement de l'esprit, ce mensonge continuel appellé *coquetterie*, semble être dans les femmes un caractère primitif,

 qui

qui né de leur condition naturellement ſubordonnée, injuſtement ſervile, étendu & fortifié par l'éducation, ne peut être affoibli que par un effort de raiſon, & détruit que par une grande chaleur de ſentiment: on a même comparé ce caractère au feu ſacré qui ne s'éteint jamais.

Voyez entrer Chloé ſur la ſcène du monde, celui qui vient de lui donner le droit d'aller ſeule, trop aimable pour aimer ſa femme, ou trop diſgracié de la nature, trop déſigné par le devoir pour en être aimé, ſemble lui donner encore le droit d'en aimer un autre. Vaine & légère, moins empreſſée de voir que de ſe montrer, Chloé vole à tous les ſpectacles, à toutes les fêtes: à peine y paroit-elle, qu'elle eſt entourée de ces hommes, qui confians & dédaigneux, ſans vertus & ſans talens, ſéduiſent les femmes par des travers, mettent leur gloire à les deshonorer, ſe font un plaiſir de leur deſeſpoir, & qui par les indiſcrétions, les infidélités & les ruptures, ſemblent augmenter chaque jour le nombre de leurs bonnes fortunes; eſpèce d'oiſeleurs qui font crier les oiſeaux qu'ils ont pris pour en appeller d'autres.

Suivez Chloé au milieu de cette foule empreſſée; c'eſt la coquette venue de l'iſle de Créte au temple de Gnide; elle ſoûrit à l'un, par-

le

le à l'oreille à l'autre, soûtient son bras sur un troisiéme, fait signe à deux autres de la suivre : l'un d'eux lui parle-t-il de son amour? c'est Armide, elle le quitte en ce moment, elle le rejoint un moment après, & puis le quitte encore : sont-ils jaloux les uns des autres? c'est la Céliméne du Misantrope, elle les rassûre tour-à-tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ses rivaux; ainsi mêlant artificieusement les dédains & les préférences, elle reprime la témérité par un regard sévère, elle ranime l'espérance avec un soûris tendre : c'est la *femme trompeuse* d'Archiloque, qui tient l'eau d'une main & le feu de l'autre.

Mais plus les femmes ont perfectionné l'art de faire desirer, espérer, poursuivre ce qu'elles ont résolu de ne point accorder, plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la possession : l'art d'inspirer des desirs qu'on ne veut point satisfaire, a tout-au-plus produit l'art de feindre des sentimens qu'on n'a pas. Chloé ne veut se cacher qu'après avoir été vûe; Damis fait l'arrêter en feignant de ne la point voir : l'un & l'autre, après avoir parcouru tous les détours de l'art, se retrouvent enfin où la nature les avoit placés.

Il y a dans tous les cœurs un principe secret

cret d'union. Il y a un feu qui, caché plus ou moins long-tems, s'allume à notre insçû, s'étend d'autant plus qu'on fait plus d'efforts pour l'éteindre, & qui ensuite s'éteint malgré nous. Il y a un germe où sont renfermés la crainte & l'espérance, la peine & le plaisir, le mystère & l'indiscrétion; qui contient les querelles & les raccommodemens, les plaintes & les ris, les larmes douces & amères : répandu par-tout, il est plus ou moins prompt à se développer, selon les secours qu'on lui prête, & les obstacles qu'on lui oppose.

Comme un foible enfant qu'elle protège, Chloé prend l'amour sur ses genoux, badine avec son arc, se joue avec ses traits, coupe l'extrémité de ses aîles, lui lie les mains avec des fleurs; & déja prise elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas, se croit encore en liberté. Tandis qu'elle l'approche de son sein, qu'elle l'écoute, qu'elle lui soûrit, qu'elle s'amuse également & de ceux qui s'en plaignent & de celles qui en ont peur, un charme involontaire la fait tout-à-coup le presser dans ses bras, & déja l'amour est dans son cœur : elle n'ose encore s'avoüer qu'elle aime, elle commence à penser qu'il est doux d'aimer. Tous ces amans qu'elle traîne en triomphe à

sa

ſa ſuite, elle ſent plus d'envie de les écarter qu'elle n'eut de plaiſir à les attirer. Il en eſt un ſur qui ſes yeux ſe portent ſans ceſſe, dont ils ſe détournent toûjours. On diroit quelquefois qu'elle s'aperçoit à peine de ſa préſence, mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vû. S'il parle, elle ne paroit point l'écouter; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu: lui parle-t-elle au contraire? ſa voix devient plus timide, ſes expreſſions ſont plus animées. Va-t-elle au ſpectacle, eſt-il moins en vûe? il eſt pourtant le premier qu'elle y voit, ſon nom eſt toûjours le dernier qu'elle prononce. Si le ſentiment de ſon cœur eſt encore ignoré, ce n'eſt plus que d'elle ſeule; il a été dévoilé par tout ce qu'elle a fait pour le cacher; il s'eſt irrité par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre: elle eſt triſte, mais ſa triſteſſe eſt un des charmes de l'amour. Elle ceſſe enfin d'être coquette à meſure qu'elle devient ſenſible, & ſemble n'avoir tendu perpétuellement des piéges que pour y tomber elle-même.

J'ai lû que de toutes les paſſions l'amour eſt celle qui ſied le mieux aux femmes; il eſt du moins vrai qu'elles portent ce ſentiment, qui eſt le plus tendre caractère de l'humanité, à un

un degré de délicateſſe & de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puiſſent atteindre. Leur ame ſemble n'avoir été faite que pour ſentir; elles ſemblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. A cette paſſion qui leur eſt ſi naturelle, on donne pour antagoniſte une privation qu'on appelle l'*honneur*; mais on a dit, & il n'eſt que trop vrai, que l'honneur ſemble n'avoir été imaginé que pour être ſacrifié.

A peine Chloé a-t-elle prononcé le mot fatal à ſa liberté, qu'elle fait de ſon amant l'objet de toutes ſes vûes, le but de toutes ſes actions, l'arbitre de ſa vie. Elle ne connoiſſoit que l'amuſement & l'ennui, elle ignoroit la peine & le plaiſir. Tous ſes jours ſont pleins, toutes ſes heures ſont vivantes, plus d'intervalles languiſſans; le tems, toûjours trop lent ou trop rapide pour elle, coule cependant à ſon inſû; tous ces noms ſi vains, ſi chers, ce doux commerce de regards & de soûrires, ce ſilence plus éloquent que la parole, mille ſouvenirs, mille projets, mille idées, mille ſentimens, viennent à tous les inſtans renouveller ſon ame & étendre ſon exiſtence; mais la derniére preuve de ſa ſenſibilité eſt la premiére épo-

époque de l'inconſtance de ſon amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent-ils donc jamais ſe reſſerrer d'un côté, qu'ils ne ſe relâchent de l'autre ?

S'il eſt parmi les hommes quelques ames privilégiées, en qui l'amour, loin d'être affoibli par les plaiſirs, ſemble emprunter d'eux de nouvelles forces, pour la plûpart c'eſt une fauſſe joüiſſance, qui, précédée d'un deſir incertain, eſt immédiatement ſuivie d'un dégoût marqué, qu'accompagne encore trop ſouvent la haine ou le mépris. On dit qu'il croît ſur le rivage d'une mer, des fruits d'une beauté rare, qui, dès qu'on y touche, tombent en pouſſiére : c'eſt l'image de cet amour éphémère, vaine ſaillie de l'imagination, fragile ouvrage des ſens, foible tribut qu'on paye à la beauté. Quand la ſource des plaiſirs eſt dans le cœur, elle ne tarit point ; l'amour fondé ſur l'eſtime eſt inaltérable, il eſt le charme de la vie & le prix de la vertu..

Uniquement occupée de ſon amant, Chloé s'apperçoit d'abord qu'il eſt moins tendre, elle ſoupçonne bientôt qu'il eſt infidéle ; elle ſe plaint, il la raſſure ; il continue d'avoir des torts, elle recommence à ſe plaindre ; les in-

infidélités ſe ſuccèdent d'un côté, les reproches ſe multiplient de l'autre : les querelles ſont vives & fréquentes, les brouilleries longues, les raccommodemens froids ; les rendez-vous s'éloignent, les têtes-à-têtes s'abrègent, toutes les larmes ſont améres. Chloé demande juſtice à l'Amour. Qu'eſt devenue, dit-elle, la foi des ſermens....? Mais c'en eſt fait, Chloé eſt quittée ; elle eſt quittée pour une autre, elle eſt quittée avec éclat.

Livrée à la honte & à la douleur, elle fait autant de ſermens de n'aimer jamais, qu'elle en avoit fait d'aimer toûjours ; mais quand une fois on a vécu pour l'amour, on ne peut plus vivre que pour lui. Quand il s'établit dans une ame, il y répand je ne ſai quel charme qui altère la ſource de tous les autres plaiſirs ; quand il s'envole, il y laiſſe toute l'horreur du déſert & de la ſolitude : c'eſt ſans doute ce qui a fait dire qu'il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu d'engagement, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un.

Le déſeſpoir de Chloé ſe change inſenſiblement en une langueur qui fait de tous ſes jours un tiſſu d'ennuis ; accablée du poids de ſon exiſtence, elle ne ſait plus que faire de

la

la vie, c'est un rocher aride auquel elle est attachée. Mais d'anciens amans rentrent chez elle avec l'espérance, de nouveaux se déclarent, des femmes arrangent des soupers; elle consent à se distraire, elle finit par se consoler. Elle a fait un nouveau choix qui ne sera guère plus heureux que le premier, quoique plus volontaire, & qui bientôt sera suivi d'un autre. Elle appartenoit à l'amour, la voilà qui appartient au plaisir; ses sens étoient à l'usage de son cœur, son esprit est à l'usage de ses sens: l'art, si facile à distinguer partout ailleurs de la nature, n'en est ici séparé que par une nuance imperceptible: Chloé s'y méprend quelquefois elle-même; eh qu'importe que son amant y soit trompé, s'il est heureux! Il en est des mensonges de la galanterie comme des fictions de théatre, où la vraisemblance a souvent plus d'attraits que la vérité.

Horace fait ainsi la peinture des mœurs de son tems, *od. vj. l. III.* » A peine une » fille est-elle sortie des jeux innocens de la » tendre enfance, qu'elle se plaît à étudier des » danses voluptueuses, & tous les arts & tous » les mystères de l'amour. A peine une femme » est-elle assise à la table de son mari, que

» d'un

» d'un regard inquiet elle y cherche un amant ;
» bientôt elle ne choisit plus, elle croit que
» dans l'obscurité tous les plaisirs sont légiti-
» mes. « Bientôt aussi Chloé arrivera à ce dernier période de la galanterie. Déjà elle sait donner à la volupté toutes les apparences du sentiment, à la complaisance tous les charmes de la volupté. Elle sait également & dissimuler des desirs & feindre des sentimens, & composer des ris & verser des larmes. Elle a rarement dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux ; elle n'a presque jamais sur les lévres, ni ce qu'elle a dans les yeux, ni ce qu'elle a dans l'ame : ce qu'elle a fait en secret, elle se persuade ne l'avoir point fait ; ce qu'on lui a vû faire, elle sait persuader qu'on ne l'a point vû ; & ce que l'artifice des paroles ne peut justifier, ses larmes le font excuser, ses caresses le font oublier.

Les femmes galantes ont aussi leur morale. Chloé s'est fait un code où elle a dit qu'il est malhonnête à une femme, quelque goût qu'on ait pour elle, quelque passion qu'on lui témoigne, de prendre l'amant d'une femme de sa société. Il y est dit encore qu'il n'y a point d'amours éternels, mais qu'on ne doit jamais for-

former un engagement, quand on en prévoit la fin. Elle a ajoûté qu'entre une rupture & un nouveau nœud, il faut un intervalle de six mois; & tout de suite elle a établi qu'il ne faut jamais quitter un amant sans lui avoir désigné un successeur.

Chloé vient enfin à penser qu'il n'y a qu'un engagement solide, ou ce qu'elle apelle *une affaire suivie*, qui perde une femme. Elle se conduit en conséquence; elle n'a plus que de ces goûts passagers qu'elle apelle *fantaisies*, qui peuvent bien laisser former un soupçon, mais qui ne lui donnent jamais le tems de se changer en certitude. Le public porte à peine la vûe sur un objet, qu'il lui échappe, déjà remplacé par un autre; je n'ose dire que souvent il s'en présente plusieurs tout-à-la fois. Dans les *fantaisies* de Chloé, l'esprit est d'abord subordonné à la figure, bientôt la figure est subordonnée à la fortune; elle néglige à la Cour ceux qu'elle a recherchés à la Ville, méconnoit à la Ville ceux qu'elle a prévenus à la campagne, & oublie si parfaitement le soir la *fantaisie* du matin, qu'elle en fait presque douter celui qui en a été l'objet. Dans son dépit il se croit dispensé de taire ce qu'on l'a dis-

difpenfé de mériter, oubliant à fon tour qu'une femme a toûjours le droit de nier ce qu'un homme n'a jamais le droit de dire. Il eft bien plus sûr de montrer des defirs à Chloé, que de lui déclarer des fentimens: quelquefois elle permet encore des fermens de conftance & de fidélité; mais qui la perfuade eft mal-adroit, qui lui tient parole eft perfide. Le feul moyen qu'il y auroit de la rendre conftante, feroit peut-être de lui pardonner d'être infidelle; elle craint plus la jaloufie que le parjure, l'importunité que l'abandon. Elle pardonne tout à fes amans, & fe permet tout à elle-même, excepté l'amour.

Plus que galante, elle croit cependant n'être que coquette. C'eft dans cette perfuafion qu'à une table de jeu, alternativement attentive & diftraite, elle répond du genou à l'un, ferre la main à l'autre en louant fes dentelles, & jette en même tems quelques mots convenus à un troifiéme. Elle fe dit fans préjugés, parce qu'elle eft fans principes; elle s'arroge le titre d'*honnête homme*, parce qu'elle a renoncé à celui d'*honnête femme*; & ce qui pourra vous furprendre, c'eft que dans toute la varieté de fes *fantaifies* le plaifir lui ferviroit rarement d'excufe.

Elle

Elle a un grand nom, & un mari facile: tant qu'elle aura de la beauté ou des graces, ou du moins les agrémens de la jeuneſſe, les déſirs des hommes, la jalouſie des femmes, lui tiendront lieu de conſidération. Ses travers ne l'exileront de la ſociété, que lorſqu'ils ſeront confirmés par le ridicule. Il arrive enfin ce ridicule, plus cruel que le deshonneur. Chloé ceſſe de plaire, & ne veut point ceſſer d'aimer; elle veut toûjours paroître, & perſonne ne veut ſe montrer avec elle. Dans cette poſition, ſa vie eſt un ſommeil inquiet & pénible, un accablement profond, mêlé d'agitations; elle n'a guére que l'alternative du bel-eſprit ou de la dévotion. La véritable dévotion eſt l'aſyle le plus honnête pour les femmes galantes; mais il en eſt peu qui puiſſent paſſer de l'amour des hommes à l'amour de Dieu: il en eſt peu qui pleurant de regret, ſachent ſe perſuader que c'eſt de repentir: il en eſt peu même qui, après avoir affiché le vice, puiſſent ſe déterminer à feindre du moins la vertu.

Il en eſt beaucoup moins qui puiſſent paſſer du temple de l'amour dans le ſanctuaire des muſes, & qui gagnent à ſe faire entendre, ce

qu'elles perdent à ſe laiſſer voir. Quoi qu'il en ſoit, Choé qui s'eſt tant de fois égarée, courant toûjours après de vains plaiſirs, & s'éloignant toûjours du bonheur, s'égare encore en prenant une nouvelle route. Après avoir perdu quinze ou vingt ans à lorgner, à perſiffler, à minauder, à faire des nœuds & des tracaſſeries; après avoir rendu quelque honnête-homme malheureux, s'être livrée à un fat, s'être prêtée à une foule de ſots, cette folle change de rôle, paſſe d'un théatre ſur un autre; & ne pouvant plus être *Phryné*, croit pouvoir être *Aſpaſie*.

Je ſuis sûr qu'aucune femme ne ſe reconnoitra dans le portrait de Chloé; en effet il y en a peu dont la vie ait eu ſes périodes auſſi marqués.

Il eſt une femme qui a de l'eſprit pour ſe faire aimer, non pour ſe faire craindre, de la vertu pour ſe faire eſtimer, non pour mépriſer les autres; aſſez de beauté pour donner du prix à ſa vertu. Egalement éloignée de la honte d'aimer ſans retenue, du tourment de n'oſer aimer, & de l'ennui de vivre ſans amour, elle a tant d'indulgence pour les foibleſſes de ſon ſexe, que la femme la plus ga-

lan-

lante lui pardonne d'être fidéle ; elle a tant de respect pour les bienséances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laissant aux folles dont elle est entourée, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse ; au milieu de ces commerces contagieux, elle consulte toûjours son cœur qui est pur, & sa raison qui est saine, préférablement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne si despotiquement les insensés & les sots. Heureuse la femme qui posséde ces avantages ! plus heureux celui qui posséde le cœur d'une telle femme !

Enfin il en est une autre plus solidement heureuse encore ; son bonheur est d'ignorer ce que le monde appelle *les plaisirs*, sa gloire est de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mére, elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures : occupée du gouvernement de sa famille, elle régne sur son mari par la complaisance, sur ses enfans par la douceur, sur ses domestiques par la bonté : sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale,

de l'amour conjugal, de la tendreſſe maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux ſommeil, & de la ſanté : économe & ſédentaire, elle en écarte les paſſions & les beſoins ; l'indigent qui ſe préſente à ſa porte, n'en eſt jamais repouſſé ; l'homme licentieux ne s'y préſente point. Elle a un caractère de réſerve & de dignité qui la fait reſpecter, d'indulgence & de ſenſibilité qui la fait aimer, de prudence & de fermeté qui la fait craindre ; elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumiére pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne. Eſt-ce la nature qui l'a placée, ou la raiſon qui l'a conduite au rang ſuprême où je la vois ?

ARTICLE HUITIEME.

DISCOURS
SUR
L'AMOUR DU DEVOIR.*

DAns toutes nos actions nous nous déterminons presque toujours sans connoitre ni le motif qui nous fait agir, ni le motif qui doit nous faire agir.

Occupés sans cesse de découvertes aussi vaines que stériles, la recherche de ce grand principe est la seule qui nous échappe.

Le caprice guide les uns, l'intérêt méne les autres; ceux-ci sont entrainés par le plaisir, ceux-là sont éblouïs par une fausse gloire; principes d'autant plus incertains, plus faux, & moins stables, que dépendants du hazard, ils changent avec les circonstances, & nous font changer avec elles.

 De-

* Par Mr. ...., Membre de l'Académie de Lyon, Auteur de plusieurs autres excellens Discours, qui se trouvent dans les Volumes précédens de ce Recueil.

De-là cette inconſtance répandue dans tous les états; ce chagrin, & cet ennui qui nous dévore dans les conditions même les plus élevées, & jusques ſur le Tribunal de la Juſtice. De-là ce trouble, & cette agitation qui nous rendent chaque jour ſi diſſemblables à nous-mêmes.

Non, il n'eſt qu'une régle de conduite, qu'un principe ſeul vrai, ſeul digne de fixer nos vûes, c'eſt l'Amour du Devoir, motif de nos actions le plus noble, le plus ſûr, & le plus ſatisfaiſant.

Le Devoir, à le conſidérer en lui-même, n'eſt pas une vertu particuliére; c'eſt le reſſort général qui met en mouvement toutes les vertus, qui ſaiſit l'ame, qui la ravit, la tranſporte, & l'éléve au deſſus de tous les objets étrangers qui l'environnent.

Son origine eſt d'autant plus relevée qu'elle prend ſa ſource dans l'engagement ſolemnel que nous avons contracté avec le Souverain Etre qui en eſt le mobile, & avec nos ſemblables qui en ſont l'objet. C'eſt un lien qui nous unit intimément les uns aux autres, & qui nous tient attachés à tout ce qui peut entretenir l'harmonie de l'univers...

Quoi-

Quoique différent dans ses effets, & dans l'éclat qu'il prête à nos actions suivant le rang que nous occupons, sous ces diverses formes il est toujours le même pour ceux qui le consultent.

Il est amour de ses Peuples & de la Justice dans les Rois; il est zêle du bien public & de la tranquillité des sujets dans le Magistrat; il est courage & désir de servir son Prince & l'Etat dans les Généraux; il est soumission & obéissance dans les petits; dans tous, il est l'amour de l'ordre & de la vérité; quoi de plus sublime?

Mais plus on est élevé, plus il suppose dans celui qu'il fait agir, de grandeur d'ame, de supériorité de sentimens.

En effet, qu'on se fasse l'idée d'un homme placé au premier rang & que le devoir conduit; l'agitation de tout ce qui l'environne ne l'ébranle pas un moment: tout change, & il ne change pas; le succès ne décide point à son égard; les revers ne lui font rien perdre de sa dignité; la flatterie ne séduit point son cœur; s'il connoit les passions, c'est pour les dompter.

Ce héros que l'imagination se forme, l'amour du Devoir, est seul capable de le produire. Si

nous

nous le trouvons dans un homme public, dans un Magiſtrat indépendant des égards & des applaudiſſements, c'eſt ce reſſort ſupérieur qui le fait agir. A peine fait-il attention s'il a des ſpectateurs, leur ſuffrage ne peut le ſatisfaire, ſi le ſien lui manque; vertueux parce qu'il doit l'être, il lui ſuffit de l'être à ſes yeux. La voix ſolitaire du devoir parle plus haut que toutes celles des flatteurs; le ſoin de ſa réputation n'eſt point la fin qu'il ſe propoſe, elle ne vient qu'à la ſuite du devoir; ainſi généreux juſqu'à lui ſacrifier ſa gloire même, il ajoute au bonheur de le connoitre le goût qui conduit à le remplir.

Tel eſt l'unique principe qui doit animer le Magiſtrat, & qui peut ſeul le ſoutenir dans ces occaſions délicates où il s'agit de défendre ſon cœur contre lui-même, où il s'agit d'oppoſer le cri de ſa conſcience toujours ſévére & toujours juſte à la force d'un intérêt puiſſant, à l'attrait d'une ſollicitation ſéduiſante, dans ces momens critiques où pour être tout, & parvenir à tout, il pourroit embraſſer le parti de l'injuſtice ſans hazarder ſon honneur, & où tenant ferme pour la vérité, il riſque ſa gloire, ſa fortune, & ſes eſpérances. Le Devoir pro-

poſe

pose la règle, & jamais des tempéramens; il parle, & toutes les passions se taisent devant lui. Mais pour conserver cette supériorité d'ame que nous donne l'amour du Devoir, ne confondons jamais ce qui le caractérise avec ce qui n'en a que l'apparence. Combien est-il dangereux d'en prendre le phantôme pour la réalité!

Se persuader que le devoir attaché à son rang consiste à exercer sa domination, à la faire sentir; croire qu'on n'est dépositaire du glaive de la Justice que pour l'appesantir indifféremment sur l'innocent & sur le coupable; c'est abuser de son devoir pour le faire servir à son orgueil. Le motif est superbe, mais il n'est pas grand.

S'imaginer que les intérêts publics sont remis au caprice de ses décisions, ne regarder la dignité dont on est revétu que comme un bouclier pour se mettre à couvert, & ses amis, ou que comme un glaive pour percer ses ennemis, c'est asservir le devoir à ses passions.

Entreprendre sur la jurisdiction d'autrui, ne pas se contenter du partage que l'ordre public a fait entre les différens Juges & les différens Tribunaux, c'est excéder les bornes du Devoir pour soulager son activité

natu-

naturelle, c'eſt maſquer un eſprit inquiet & ambitieux ſous les apparences du Devoir même.

Par une illuſion contraire, négliger les travaux attachés à un emploi laborieux, s'endormir dans l'inaction d'une vie privée, ſe faire un mérite de mépriſer les honneurs attachés à la place que l'on occupe, donner cependant à ſa nonchalance & à ſon goût dominant un prétexte de modeſtie, ou de timidité, c'eſt méconnoitre ſon devoir par une fauſſe crainte de le tranſgreſſer.

Prodiguer ſon tems à des connoiſſances plus amuſantes que néceſſaires, conſacrer ſa pénétration à des ſciences abſtraites ſouvent hors de ſa ſphère, & cependant refuſer ſon attention à l'étude ſérieuſe des Loix, & à l'examen du droit des parties qui nous eſt confié, c'eſt ſacrifier le Devoir au libertinage de ſon eſprit, c'eſt chercher à ſe faire des devoirs écartés, aux dépens du véritable devoir.

Quand nous nous laiſſons ainſi éblouir par ces images trompeuſes, nous croyons agir par devoir, lorſque nous n'agiſſons que par orgueil, par tempérament, ou par caprice. Ainſi nos paſſions ſe jouent à leur gré, & nous perſuadent tour à tour ce qui les flatte.

Faut-

Faut-il nous déterminer ? elles nous présentent les motifs les plus opposés au devoir, & les substituent au devoir même ; erreur d'autant plus fatale que nous nous en défions moins ! Ce qui nous plait nous entraine, & dès-lors tous les pas que nous faisons sont autant de fausses démarches qui nous éloignent du véritable but. Si la source est empoisonnée, les eaux qui en couleront conserveront leur malignité sous quelque forme qu'on les déguise.

Serons-nous donc toujours ainsi exposés à nous abuser, & ne démêlerons-nous jamais la réalité d'avec les apparences ? Non ; tout imparfaits que nous sommes, nous avons dans nous-mêmes des règles certaines pour découvrir ce principe seul vrai, seul grand, seul digne d'animer nos actions ; il est tracé dans nos cœurs avec des traits si lumineux qu'il n'est pas possible de le méconnoitre.

Interrogeons nous sévérement quand il s'agira de nous déterminer. Si par quelque retour trop intéressant sur nous-mêmes, si par les charmes de quelque objet étranger nous sommes entraînés vers ce prétendu devoir, craignons d'être séduits, & redoublons nos précautions.

Le

Le véritable Devoir eſt indépendant des déhors ; toujours libre, & jamais aſſervi aux égards de l'amour propre ; il porte avec lui un éclat qui fait diſparoître les préjugés, & ne nous laiſſe appercevoir que lui ſeul. La lumiére qu'il répand nous aſſure de ſa préſence, elle nous rend fermes, intrépides, inébranlables. On ne ſent à ſa ſuite ni retour fâcheux, ni remords importuns. Lorſque le véritable devoir s'eſt montré, l'ame goûte une tranquillité qu'elle n'éprouve point après le tumulte des paſſions. Ainſi le ſentiment du Devoir n'eſt autre choſe que l'impreſſion d'une raiſon épurée qui nous inſpire ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter dans des circonſtances douteuſes.

Tant que l'homme agit par d'autres principes, il n'eſt pas ſurprenant qu'il change à chaque inſtant ; frappé de pluſieurs impreſſions tout-à-la fois, il devient incertain, indécis ; pour n'avoir pas jetté les yeux ſur le ſeul aſtre qui devoit régler ſa courſe, il vogue au gré de pluſieurs vents contraires qui l'agitent ſans le conduire au terme ; la colère ou la vengeance le transportent, la crainte ou le point d'honneur l'arrêtent ; des paſſions plus dou-

douces lui procurent un calme d'un moment, calme qui dégénère ſouvent en fureur, & en déſeſpoir ; en changeant de ſituation, il ne fait que changer d'eſclavage.

Dans cet état tout eſt à craindre pour lui ; le plus léger intérêt le fait ſuccomber, la moindre diſgrace l'abbat, ou l'étonne ; il ſe laiſſe éblouïr par des honneurs momentanés ; une heureuſe circonſtance l'avoit fait briller, un contretemps l'éclipſe ; il reconnoit, mais trop tard, l'inſtabilité de cette gloire apparente que ſon amour propre avoit ſçu lui ſurfaire.

Oui, le Devoir, ce maitre rigoureux qui ne ſçait ni flatter ni ſe taire, eſt le ſeul principe certain, immuable qui nous dirige ſans nous égarer, c'eſt le Tribunal Souverain où nous devons nous juger ſans appel. Dans ces moments où nôtre cœur combattu par les objets les plus flatteurs eſt le joüet de ſes déſirs, le Devoir ſeul eſt capable de le fixer. Qu'une puiſſante ſollicitation ait ébranlé ce Magiſtrat, le Devoir parle, il eſt plus puiſſant que la ſollicitation ; une ſecrette antipathie tenoit en ſuſpens la balance, l'amour du Devoir la fait pancher pour la juſtice.

En vain les Romains aſſemblés veulent perſua-

ſuader à Regulus qu'un ſerment forcé qu'on a exigé de lui dans une terre ennemie n'a pû l'engager; en vain le Pontife conſulté fait parler la Religion; en vain ſa famille en pleurs employe la voix du ſang & de la nature pour l'émouvoir, le Devoir tient à Regulus un tout autre langage, lui ſeul l'a conduit à Rome pour perſuader la guerre qu'il croyoit utile aux intérêts de ſa patrie; c'eſt ce guide certain, c'eſt ce devoir invariable qui va le reconduire à Carthage pour ſatisfaire à ſon ſerment, ſans que les tourments qu'on lui prépare puiſſent l'en détourner; il ſort plus glorieux de Rome que s'il y avoit triomphé.

Ainſi, ſemblable à ce Ciel que les Philoſophes appellent le premier mobile, le Devoir régit l'homme entier, & met l'harmonie dans les différentes parties qui le compoſent. C'eſt lui qui diſſipe les nuages, qui détermine les irréſolutions de l'eſprit; c'eſt lui qui tranquilliſe les agitations du cœur. Enfin c'eſt le Devoir qui preſcrit aux Magiſtrats les bienſéances de leur état; ſi ce principe manque, il n'y a plus de régle aſſurée de conduite, plus de digue impénétrable à l'iniquité, plus de décence invariable & propre des états les

plus

plus sérieux ; plus de barriére qu'on ne transgresse, & par conséquent plus de gloire & de tranquillité constante à espérer.

Telle est la peine du Magistrat qui n'agit point par devoir ; il voudroit sans cesse se cacher à lui-même, & il se retrouve toujours ; il échappera peut-être au public, mais il ne se soustraira point à ses remords. Celui, au contraire, qui n'a en vûe que son devoir, trouve sa récompense dans son devoir même ; sa conscience a été le ressort de sa conduite, elle lui sert de consolation dans ses traverses, elle enchaine à ses pieds ses revers ; il l'interroge, & se tranquillise ; chaque jour plus digne des emplois les plus éclatans, si la faveur ne le choisit pas pour les remplir, il lui suffit que la vertu l'y nomme.

Ses jours parfaitement semblables raménent successivement les mêmes occupations avec les mêmes vertus ; sa dignité le suit par-tout, parce que l'amour du devoir ne l'abandonne jamais.

Eh ! qui pourroit le faire déchoir de cette situation consolante ? seroit-ce l'espérance des récompenses honorables ? son devoir fait toute son ambition, & ses vertus toute sa parure ;

ſeroit-ce l'intérêt ? il a des ſentimens trop élevés pour qu'un objet ſi mépriſable puiſſe faire impreſſion ſur ſon cœur. Seroit-ce les attraits impoſteurs de la volupté ? le devoir a des charmes ſecrets encore plus vifs pour qui veut l'écouter.

Elles ſont connues, ces douceurs intérieures, dans ce Tribunal reſpectable, où l'amour de l'ordre & du bien public ſont l'unique objet de ceux qui le compoſent. Toutes leurs démarches ne tendent qu'à former ce grand corps de lumiére qui fait trembler l'iniquité, qui aſſure le repos & la tranquillité des familles, & qui leur eſt un ſûr garant de l'amour & du reſpect des Peuples.

ARTICLE NEUVIEME.

MAXIMES

De Philoſophie, de Politique & de Morale. *

CHacun eſt ce qu'il eſt, & non ce que furent ſes ayeux. Il faut avouer que c'eſt un bonheur de naître dans la ſplendeur; du néant, on paſſe dans un berceau environné de gloire; & on y a, dès ſon aurore, le front orné de guirlandes. Le premier uſage qu'on fait de ſes mains, eſt de cueillir des lauriers immortels; le premier uſage qu'on fait de ſes yeux, eſt de contempler des dépouilles victorieuſes; le premier uſage qu'on fait de ſes oreilles, eſt d'entendre de flateuſes louanges; le premier uſage qu'on fait de ſes piés, c'eſt pour remplir, dès les premiers pas, une vaſte carriére, au milieu de laquelle on ſe trouvoit porté, par le hazard, avant que de pouvoir marcher.

K 2 Le

* Traduites de l'Eſpagnol.

Le fils, véritablement noble, eſt celui qui a hérité du nom, de la célébrité, du crédit, de la valeur & des vertus du pére qui lui donna l'être. La nobleſſe excite l'émulation; la ſeule vûe d'un homme, qui a cet avantage, inſpire un ardent deſir de lui reſſembler. Le nom d'Alexandre fit un Céſar; & celui de Céſar a fait pluſieurs Alexandres. On a cru que la nobleſſe étoit même une participation de la majeſté ſouveraine. De là, la fabuleuſe origine que les anciens donnoient à leurs héros, qui deſcendoient tous de quelque prétendue divinité. Ceux d'Homère ſont appellés communément *la race des dieux*; & l'Enée de Virgile n'a conſtamment d'autre qualification, que celle de *fils de la Déeſſe*. La nobleſſe impoſe l'heureuſe néceſſité, d'avoir de la valeur & de la vertu; chaque monument eſt pour elle une exhortation énergique au bien; chaque titre, un engagement; chaque ayeul illuſtre, une obligation; chaque ſtatue, un conſeil éternel, qui avertit moins de ce que les morts firent, que de ce que devroient faire les vivans. Plus on eſt noble, plus les fautes qu'on commet ſont graves: les taches de l'homme ordinaire, que ſon obſcurité envelope, ſont des monſ-

truosités dans celui que son propre lustre expose dans le plus grand jour à tous les regards. Le Plébeïen, qui manque à son devoir, ne commet qu'une faute; l'homme noble, qui manque au sien, en commet deux: l'un n'avoit à respecter que sa qualité d'homme; l'autre doit encore des égards à la dignité de son extraction. On demanda un jour à Caton, qui s'animoit à la pratique de la vertu par la contemplation des statues Romaines, pourquoi on n'y voyoit pas la sienne aussi? J'aime mieux, répondit-il, qu'on me demande pourquoi on ne la voit point, que de m'entendre demander pourquoi on la voit? Il est beaucoup plus honorable de se donner la noblesse, que de l'hériter: la gloire n'est pas pour celui qui naît Prince, elle est dûe à qui le devient par son mérite. Le mépris ne devroit pas non plus tomber sur celui qui a fait, d'une maniére obscure, son entrée dans ce monde; on n'est vil, que quand on ne fait rien pour sortir de son obscurité; on n'est bas, que quand on ne tente aucun effort pour s'élever. Personne n'a vécu ni n'a pû vivre pour notre gloire; personne n'est savant par les connoissances de son pére; personne n'est vaillant par les bras de son ayeul:

nos qualités personnelles n'ont pas existé avant nous; elles n'existent, qu'autant que nous les créons.

L'éducation est une seconde nature. L'enfance est un augure pour les âges suivans; c'est la racine d'où provient la tige qui, dure, verte & vermeille successivement, produit, dans la même progression, le tronc, les feuilles & la fleur. On plie un arbre qui est tendre; on modifie un homme qui est jeune. L'ours, pére, est un modéle pour les hommes, qui sont dans le même cas; ils ne sauroient mieux faire que de le consulter; & s'ils l'imitent, ils auront fait parfaitement: mais il a des entrailles; & rarement les hommes en ont-ils pour leurs enfans. Pour empêcher que ses petits, encore informes, ne prennent trop tôt un état de consistence, il s'occupe sans cesse à les polir avec sa langue; attention peu imitée par l'espèce qui se pique de valoir mieux.

Diligence & Lenteur. Elles doivent être tempérées l'une par l'autre. Dès la naissance du jour, le soleil est radieux, aussi brillant quand il se léve que quand il est au milieu de sa course. L'enfance, qui est un lieu de séjour pour le commun des hommes, n'est qu'un lieu

de

de paſſage pour les héros. Dans cet ordre, chacun eſt le fils de ſa magnanimité, qui ne connoit point les lenteurs de la tardive nature. Il faut cependant éviter la précipitation : il eſt eſſentiel de commencer avantageuſement. Un heureux début eſt le pére de mille victoires, & le précurſeur d'une haute réputation. Se démentir, ſeroit en perdre tout le fruit. Qu'on marche en tortue, quand il s'agit de ſe réſoudre; qu'on vole en aigle à l'exécution. Le flegme patient de Fabius arrête & ſurmonte la bouillante impétuoſité d'Annibal.

Perſonne n'eſt éminent en tout genre. L'univerſalité des talens ne ſe réaliſe jamais : c'eſt un objet métaphyſique, qui n'exiſte que dans l'eſprit de ceux par qui il eſt conçu. On a toujours un côté foible. Le lion, ce roi des animaux, fait trembler tous les ſujets de ſon empire; un coq vient à crier, le lion lui-même tremble. Poſſéder bien une partie, eſt peu : poſſéder un peu de différente parties, eſt beaucoup : poſſéder à fond toutes les parties, ce ſeroit être parfait : il eſt poſſible qu'on paroiſſe l'être, impoſſible qu'on le ſoit. Nous ſommes chacun dans un cercle, plus grand, à la vérité, pour les uns que pour les autres; mais per-

perſonne ne peut franchir la circonférence du ſien. Eſſayer audacieuſement de s'en échaper, ce ſeroit s'expoſer au riſque d'être emporté par les tourbillons d'une atmoſphère inconnue. Savoir tout, pratiquer tout, ne conviendroit pas même à tout le monde. Les opérations matérielles concernent le corps; les ſpirituelles, l'ame. Les piés, ſuivant leur deſtination, marchent; les mains travaillent; les yeux voyent; la tête commande, & tout le reſte obéit.

La vertu eſt de tout âge. Il y a des hommes qui naiſſent vieux. Valerius Corvinus étoit Conſul à vingt ans; Scipion l'Africain en avoit moins, lorſqu'il commença à commander les armées; Pompée n'en avoit guères plus, lorſqu'il ſe trouva à la tête de trois légions.

Les ſeuls agrémens de l'ame méritent d'être eſtimés. La beauté eſt un bien fragile; ou plutôt, elle n'eſt pas un bien, puiſque, ſujette à s'altérer par le moindre accident, elle n'eſt pas immortelle. Fût-elle plus ſolide, elle ne ſeroit pas un appanage eſſentiel au mérite. L'ame d'un Auguſte & le corps d'un Therſite ſe ſont trouvés plus d'une fois unis. Sapho avoit beſoin de compenſer, par les charmes de ſon génie, ceux qui lui manquoient d'ailleurs.

Uliſſe,

Ulisse, qui avoit tant d'éloquence, n'avoit pas une figure agréable. Horace & le Dante étoient deux grands Poëtes d'une très-petite stature: la nature en les formant prodigua l'esprit & économisa la matiére. Il est certain néanmoins qu'une disproportion extérieure passe pour un préjugé défavorable, & qu'elle excite même souvent la causticité, tandis qu'un extérieur décent concilie l'autorité & attire le respect.

Avant que d'entrer dans une carriére, voyez comment vous en sortirez. La prévoyance est toujours nécessaire, & la plus réfléchie ne l'est pas assez, la plûpart du temps, pour découvrir & pour éviter les périls de toutes les espéces, qui bordent les différens points de ce globe. La prévoyance est l'anneau de Gigès, qui, sans être apperçu, fait appercevoir: c'est le fil d'or d'Ariadne; malheur à qui, sans s'être précautionné de ce secours essentiel, s'engage dans le labyrinthe de quelque négociation! Le sort funeste d'un seul Icare auroit dû suffire pour l'instruction de l'univers entier, & l'expérience de l'univers entier ne suffit pas pour détourner un seul Icare. Venez à la lumiére, mais considerez l'imprudent papillon, qui périt pour s'en être trop approché. *Vou-*

Voulez-vous ne point vous perdre? Connoiſſez-vous vous-même. Mercure voulut ſavoir un jour, quel rang il tenoit dans l'eſtime des mortels : il jugea à propos de s'habiller en homme, pour éviter l'inconvénient de l'adulation. Il alla dans cette vue chez un Statuaire; Combien voulez-vous, lui dit-il en entrant, de ce Jupiter que je vois-là? Une réale, lui répondit-on. Combien, continua-t-il en riant, de cette Junon? La réponſe fut qu'elle étoit encore plus chère. Combien de ce Mercure? ajouta-t-il, perſuadé qu'en ſa qualité d'envoyé des Dieux, & de Dieu protecteur du commerce, il ſeroit porté à un plus haut prix. On le déſabuſa ſur le champ, en lui diſant : Si vous êtes d'humeur de prendre le Jupiter & la Junon pour la ſomme qu'ils valent, nous vous donnerons volontiers le Mercure pour rien. L'arrogance & la préſomption ſont les défauts de qui ne ſe connoît pas. Vouloir & pouvoir ſe connoître, ſont la même choſe. Un miroir qui vous préſentera à vous-même tel que vous êtes intrinſéquement, c'eſt un ami, ſi vous le voulez, & la voix publique, quand même vous ne le voudriez point. Jamais un ſeul individu n'en impoſa à toute la multitude; jamais

toute

toute la multitude n'en imposa à un seul individu. Ce qui achéveroit de nous donner la connoissance de nous-mêmes, ce seroit d'avoir celle des autres. Nous n'avons point de mesure précise de nos vertus & de nos vices considérés absolument : il faut que nous les considérions rélativement, quand nous voulons les mesurer ; c'est-à-dire, qu'il faut que nous comparions nos vices à d'autres vices, nos vertus à d'autres vertus, ou du moins aux effets sensibles que les vertus & les vices produisent dans les autres. De cette comparaison résulteroit dans notre esprit une idée juste de la force & de la foiblesse d'autrui, ainsi que la détermination de nôtre ascendant, de nôtre infériorité, ou de notre équilibre. Il en résulteroit encore que nous corrigerions l'estime que nous avons pour nous-mêmes, & le mépris que nous avons pour les autres : nous nous estimerions très-peu, & nous ne mépriserions personne. Le sanglier a l'ouïe plus délicate que tous les autres animaux ; l'araignée, le tact plus fin ; le vautour, l'odorat plus tendre ; le singe, le goût plus sur ; & le linx, la vue plus perçante. Il en est de même parmi nous des qualités : elles sont partagées ; il n'y a personne qui les aït toutes, personne qui n'en ait quelqu'une

qu'une de notable, perſonne conſéquemment ni mépriſable, ni parfait.

Le luxe cauſe plus de dommage que d'utilité. Ses objets principaux ſont la table, les habits & l'éducation. L'art d'aſſaiſonner les mets a détruit plus d'hommes que le poiſon. Peu de ceux qui ne ſont plus ont péri pour n'avoir pas pris aſſez de nourriture; beaucoup, pour en avoir pris trop. Le catalogue de ceux qui ſont morts de faim n'eſt pas long; le catalogue de ceux qui ont fini par de honteuſes indigeſtions eſt plus ample, & on l'augmente tous les jours. Choſe ſurprenante, dit Sénèque, qu'une forêt ſuffiſe & ſatisfaſſe à pluſieurs éléphans; un pâturage, à pluſieurs troupeaux; une montagne, à pluſieurs parties de chaſſe: & qu'il n'y en ait aſſez, ni de l'étendue immenſe des mers avec tous les poiſſons qui y nagent, ni des régions ſpacieuſes de l'air avec tous les oiſeaux qui y volent, ni de la vaſte ſuperficie de la terre avec tous les animaux qui y rampent & avec toutes les plantes qui végètent, pour fournir à la voracité, toujours renaiſſante & toujours plaintive, d'un homme dont le plaiſir dure à peine deux inſtans, & dont l'organe, ſi difficile à contenter, n'a pas plus de quatre

doigts

doigts de contour dans toute ſa dimenſion. Comment concevoir que, peu étant beaucoup pour tant d'êtres, tant d'objets ſoient ſi peu de choſe pour un être unique? Les habits ſont un autre objet du luxe, & un autre motif pour mettre auſſi à contribution les mêmes élémens. On déchire les entrailles de la terre, pour en arracher le lin & l'or; on deſcend juſques dans le fond de la mer, pour en tirer le pourpre & les perles; on ſe guinde dans les airs, pour y dépouiller l'autruche de ſon plumage: il n'y a que le feu d'épargné, encore eſt-il ſouvent de ſervice? Quelle illuſion de ſe glorifier d'un ornement, que poſſèdent dans un plus grand éclat un arbre, une bête féroce, un oiſeau, une fleur! A la bonne heure, ſi les ajuſtemens faiſoient accroître la ſageſſe, la valeur & la vertu; mais ils les efféminent, ils les énervent, ils les anéantiſſent plutôt. Les tempêtes ſont ce qui affermit les rochers; c'eſt à la rigueur de l'hyver, que la campagne doit les fleurs dont elle ſe couronne, & les fruits qui l'enrichiſſent. Né dans un terrain abandonné & inculte, pour vivre des ſiécles, un chêne, vainqueur du fier aquilon, éléve ſa tête altiére juſqu'aux nues: dans ces jardins ſymétriſés,

éclât

éclôt au contraire la beauté éphémère d'une fleur qu'un souffle fait évanouïr. L'éducation, troisiéme objet du luxe. Je serois assez embarrassé pour expliquer ce que je vois, dit Végèce: mais je vois que les plaisirs attachent à la vie, & que celui qui en goûte le moins est aussi celui qui redoute le moins la mort. Si le luxe n'eût pas régné aussi universellement dans la Pouille, ou que le Général Africain n'y fût pas entré, peut-être que Carthage seroit devenue, au lieu de Rome, la dominatrice du monde.

Vous serez tel que ceux avec qui vous serez lié. Rien de plus pernicieux que l'amitié & la conversation des méchans: ils amusent, ils plaisent, on les aime; & dès qu'on aime les hommes vicieux, on touche au moment d'aimer le vice. La ressemblance est la mére & la fille de l'amour: on se ressemble; c'est une raison pour s'aimer: on s'aime; c'est une raison pour se ressembler.

On ne doit point compter sur une apparence d'amitié. C'est dans les Palais, surtout, que la tortueuse fourberie fait son séjour. Là se voyent son trône, son sceptre, sa couronne, son autel: là s'épuisent en ténébreuses perfidies, ses victi-

mes,

mes, ſes miniſtres, ſes favoris. C'eſt-là qu'elle gouverne, qu'elle régne, qu'elle triomphe d'autant plus, que plus ſoupçonnée elle en diſſimule plus profondément. Mais ſon empire ne s'y borne point; toute la terre eſt ſa cour; tous les hommes ſont ſes ſujets, parce que tous les hommes ſont faux. Un renard, qui, dans une malheureuſe expédition ne put ſe ſauver qu'aux dépens de ſa queue qu'il fut obligé de laiſſer, haranguoit ſes confréres aſſemblés, pour les réſoudre à ſe défaire auſſi de leurs queues. On juge bien que l'orateur ne ſe négligea point: tours captieux, enthymêmes urgens, ton pathétique, c'étoit en un mot le diſcours d'un renard émérite, qui auroit converti tout autre auditoire; mais il parloit à des renards comme lui, qui l'étoient même plus, puiſqu'ils le pénétrérent. Le renard orateur, image des artifices que l'impoſture employe pour ſéduire; les renards auditoire, image de l'incrédulité, que la prudence oppoſe à l'artifice. . . .

Ce que nous appellons amis, ne déſempare point d'auprès de nous, tant que dure notre faveur, & déſerte dès l'inſtant de notre diſgrace. Mes chers amis, répétoit ſouvent Socrate, il n'y a point

point d'ami. Le monde entier ſe croit plein de cette eſpèce, la plus charmante qu'on puiſſe imaginer, mais qui n'exiſte point. Je me trompe : il y a des amis où il y a des richeſſes ; ce ſont les richeſſes qu'on aime, & non la perſonne. Néron bannit de ſon palais Agrippine ſa mére : elle eſt oubliée auſſi-tôt que proſcrite ; quelques femmes ſeulement la vont-voir, peut-être par un principe d'attachement, peut-être par un motif de barbare curioſité, pour ſe donner l'odieux ſpectacle de ſon humiliation. O ma fille, dit Jupiter à Minerve, qui préféra l'olivier aux autres arbres, à cauſe de ſa fécondité, ô ma fille, c'eſt avec raiſon qu'on vous appelle ſage : vous l'êtes en effet, & c'eſt une folie d'aſpirer à une gloire ſtérile ; le ſeul utile eſt véritablement glorieux. Telle eſt la manière de penſer & d'agir des Dieux de la terre, & de leurs adorateurs. Nous trouverons dans la maſſe totale quelques molécules à excepter ; molécules rares qui prouvent plutôt la poſſibilité de l'amitié, parce qu'elle a exiſté autrefois, que ſon exiſtence actuelle : parmi les Grecs, Oreſte & Pilade, qu'il ſuffit de nommer ; parmi les Romains pluſieurs eſclaves, ceux de C. Pl. Plancus, entr'autres. On employa la rigueur, les careſſes, les récompen-

penses, pour les forcer à indiquer la retraite de leur maître, qu'on cherchoit à immoler : tourmens, douceurs, promesses furent inutiles. Le maître, confus de voir dans des hommes subordonnés plus de fermeté qu'il n'en avoit montré lui-même, se découvrit généreusement, & offrit sa tête à la fureur du soldat. Qui méritoit plus d'éloges, d'eux qui se montrérent fidéles pour ne le point exposer à la mort, ou de lui qui se montra si magnanime pour les en délivrer? C'est ce qu'il seroit difficile de déterminer exactement. O sort! il dépend de toi, que le corps soit dans une ignominieuse servitude : mais la noblesse des sentimens & la liberté de l'esprit ne sont point tributaires de ta frivole puissance.

L'amitié une fois rompue ne se renoue point. Les ruptures font naître une inimitié, qui passe même au-delà des barriéres de la vie, & une haine que conservent encore les cendres. Zisca ordonna, dans son testament, qu'on l'écorchât après sa mort, pour faire de sa peau une caisse, dont il vouloit que le cruel son animât au combat ceux de son parti, & l'engageât, lui-même dans l'autre monde, à poursuivre sans cesse les

Catholiques de Bohême, jusqu'à leur entiére extinction.... ,

La plus haute fortune est celle dont l'acquisition coûte le plus, & dont la possession expose davantage. Un tronc d'arbre, parvenu à être l'image d'un Saint, fut adoré sur les Autels, servi avec un frappant appareil de lumiéres, & respectueusement encensé; peuples, vous le croyez heureux, & vous le regardez avec des yeux jaloux: mais considerez qu'il ne fut d'abord qu'un arbuste, qui, pour se former, eut à essuyer tous les outrages des frimats, de la canicule, & des vents. Un fer tranchant l'attaqua par le pié pour l'abattre, un acier aiguisé lui ôta son écorce, les dents d'une scie le partagérent en tronçons, une hache le fit voler en éclats, un rabot déchira sa surface pour la polir, & un autre instrument lui entra jusqu'au cœur. Enviez-vous encore une gloire qui coûte si cher? La fortune est un verre cassant, à proportion de son éclat: l'honnête médiocrité seule donne la sécurité.

On change tard son caractère, ou pour mieux dire, on ne le change point. Le caractère est quelque chose d'inné, dit Quintilien. Le loup a beau vieillir, le poil lui tombe, l'inclination lui

lui reste. La fourmi étoit un laboureur avare qui empiétoit sur ses voisins : pour le punir Jupiter le métamorphosa ; mais en prenant une nouvelle forme, il ne quitta point son ancien penchant. Le buisson étoit un voleur de grands chemins ; il accroche encore aujourd'hui tout ce qu'il peut atteindre. Aracné ourdissoit de la toile ; c'est de la toile qu'elle ourdit encore à présent, aux dépens de sa propre substance. L'art réussit rarement à dénaturer l'organisation : Sénèque, Socrate, David : Quels maîtres ! Néron, Alcibiade, Absalon : Quels éléves ! On fait cependant quelquefois violence à son naturel, ou par un principe de vertu, ou par des vûes de politique, ou par une influence d'éducation. Vainquez-vous vous-même, nous dit la vertu : cachez-vous, nous dit la politique, jusqu'à ce que vous ayez vû qu'on ne vous voit point : cachez-vous quelquefois, vainquez-vous constamment, nous dit l'éducation, dont la force & l'efficace sont merveilleuses. Bonne, elle convertit les bêtes en hommes : mauvaise, elle convertit les hommes en bêtes. L'instruction adoucit la férocité ; la culture féconde la stérilité même ; l'art enfante des prodiges. Par lui, le cheval asservit ses pas

à la mesure & à la cadence ; par lui, l'éléphant souffre un frein ; par lui, l'oiseau articule distinctement ; par lui, l'automate parle & chante ; par lui, le caractère se corrige : mais il ne se réforme point.

Le plus petit ennemi est à craindre. Il n'y a point de petit ennemi. Tibère faisoit son jouet d'un dragon que les fourmis lui dévorérent : Il m'amusoit ; je le regrette, dit-il : cette perte légère, quoïque sensible, est pour moi une grande leçon, qui m'apprend à redouter la multitude, quelque foibles que soient les parties qui la composent.

Il n'y eut jamais de sureté pour le méchant. Qui séme l'injustice, moissonnera l'infortune. Ce sont les paroles de l'Eternel. Le châtiment vient d'ordinaire en raison directe de la vîtesse avec laquelle on est allé vers le mal ; & pour être lent quelquefois, il n'en est pas moins inévitable. On n'est pas méchant sans le savoir, & dès qu'on sent qu'on l'est, on est puni. Point d'impunité pour le méchant : sa conscience est sa punition.

Il y a de la démence à vouloir se détruire soi-même, pour se venger d'un ennemi. La fureur ne pourroit pas souffrir sa propre vûe ; & elle est

eſt ſon propre tourment. Eſt-il poſſible que l'homme veuille, ou qu'il puiſſe vivre avec un monſtre, qui a un viſage de tigre, des yeux de baſilic, des cheveux de couleuvre, une bouche d'enfer, des mains de louve, une poitrine d'acier, un cœur de bronze, un caractère de lionne, & l'ame d'un démon? Il y a de la lâcheté, de l'indécence, & de l'aveuglement à ſe venger. Il faut de la fermeté & de la conſtance pour ſouffrir; il faut de la force & de la valeur pour vaincre, en ne ſe vengeant point, l'envie qu'on auroit de ſe venger. La vengeance ne doute point, ne balance point, ne conſulte point: indécente, en ce que tous les moyens lui conviennent, pourvû qu'elle parvienne à ſa fin; & aveugle, en ce qu'elle n'y parvient pas encore.

Une autre eſpèce de fureur, c'eſt celle qui, pour faire éviter un mal, jètte inconſidérément dans un mal plus grand. L'inquiétude, le goût de la nouveauté, les ſujets que l'on croît avoir de ſe plaindre de la fortune, ſont les cauſes de cette fureur. Quel intérêt prenez-vous à ce qui me regarde? dit un jour Denys à une vieille femme, qui fatiguoit les dieux à force de leur demander la conſervation du Tyran. Un in-

térêt eſſentiel, lui répondit-elle; & voici comment. Le premier maître que j'ai vû étoit méchant; le ſecond, pire que le premier; le troiſiéme, qui les efface aiſément l'un & l'autre, enchérit ſur eux, & c'eſt vous. Dans ces circonſtances, je crains avec raiſon, que ſi nous avons le malheur de vous perdre, une furie ne ſe déchaîne dans les enfers, pour venir prendre ici votre place, & pour nous faire éprouver qu'on peut vous vaincre en méchanceté, comme vous vainquez vous-même tous vos prédéceſſeurs.

Le mal retombe ſur celui qui le commet. Par une ſage diſpoſition du Ciel, le méchant creuſe lui-même ſon abîme. Le premier malheureux que les flammes firent mugir dans le taureau de bronze, fut Perillus, ſon inventeur. L'artiſan d'une trahiſon eſt tel qu'une vipère qui enfante; ils périſſent l'un & l'autre. Un Général Anglois attira quelques Eſpagnols aux portes d'une place, leur promettant de la leur rendre; doublement perfide, il ne la rendit point, & il les fit égorger. Encore fumant de ce monſtrueux aſſaſſinat, il courut vers la Reine pour recevoir la récompenſe de ſon action: Voilà, lui dit-elle, en lui donnant quelques pièces d'or, le ſalaire

salaire de votre crime; mais ne paroissez plus devant moi, jusqu'à ce que j'aye besoin de quelqu'un pour faire le rôle d'un traître: je vous appellerai pour lors.

Soyez réservé dans vos paroles, qui annoncent les dispositions de l'ame, comme les titres annoncent les sujets dont traitent les livres. Si vous aviez autant de sagesse que de loquacité, disoit Démosthène à un homme qui lui paroissoit un parleur éternel, je vous assure que vous ne parleriez pas tant, & que vous n'auriez garde de prendre pour de l'éloquence ce qui n'est qu'un pur babil. La conséquence tirée du style concis, en faveur de l'excellence de l'esprit, est juste. Boccalini introduit assez plaisamment un peuple de la Grèce, qui condamna à huit mois de prison un auteur du pays, pour avoir rendu en trois paroles une pensée qui pouvoit se rendre en deux mots. Il ajoute qu'Apollon, interposant son autorité, annulla la sentence, & ordonna que le coupable liroit une fois seulement la guerre de Pise par Guicchardin: mais le lecteur se crut si peu favorisé par la commutation de sa peine, qu'après avoir essayé quelques pages avec un ennui mortel, il pria instamment ses juges de l'envoyer aux galères

 per-

perpétuelles, ou de le faire écorcher vif, plutôt que de l'obliger d'achever cette assommante lecture; leur représentant, que, périr pour périr, il aimoit mieux une mort de son choix, que de mourir noyé dans un fatras d'expressions lourdement inutiles. C'est un bonheur qu'il ne soit pas défendu, sous peine d'être renfermé, de donner dans le verbiage. Une pareille défense, seroit en elle-même moins absurde que sévère. Mais que d'auteurs quitteroient la plume, ou passeroient leur vie en prison! Soyons sobres & graves dans nos discours: sobres en parlant peu; & quand nous parlons, employant peu de mots: graves, en observant d'empêcher que nos paroles ne jurent avec notre état. Celles d'un Prince doivent être non-seulement gracieuses, mais bienfaisantes.

L'importance du secret. Alexandre scella les lévres de son confident avec l'anneau dont il se servoit pour sceller ses lettres. Le secret est analogue à ce minéral actif, qui, à moins qu'on n'ait la précaution de le tenir serré, est dans un mouvement continuel, jusqu'à ce qu'il se soit dispersé totalement. Se découvrir, seroit se perdre; se découvrir même à un ami sans restric-

restriction, seroit au moins se préparer une matiére de chagrin & de repentir. Le seul éternel est immuable. Il n'est point d'ami (dût tout le genre humain prendre pour un outrage cet aveu qu'exige l'expérience) il n'est point d'ami, qui ne puisse cesser de l'être. Dans le cas d'une pareille cessation, quel desespoir d'avoir communiqué tout, sans se rien réserver! Pourquoi d'ailleurs dévoiler tous ses défauts? Manquer n'est le plus souvent qu'une foiblesse; dire qu'on a manqué est toujours une folie, quelquefois une méchanceté. Car enfin, pourquoi indiquer les traces des pas que vous avez faits hors du sentier de la vertu? Est-ce afin qu'on les suive? Vous seriez un homme scandaleux. Est-ce afin qu'on vous en loue? Vous seriez un impie. Est-ce afin qu'on le sache seulement? Vous seriez un insensé, d'ajouter à votre infamie en la publiant.

Soyez modeste dans la prospérité, & constant dans les revers.

Cavallo desbocado es la fortuna:
O amigo Fabio, guarda de fiarte
Por mas que tengas su melena asida.
Desmontar es lo cuerdo, que importuna
Querrà darte tal vez para quitarte,
Y por perderte perderà su vida.

La

La fortune, ami Fabius, eſt un cheval qui n'a point de bouche; ne vous y fiez point, quelque adreſſe que vous vous piquiez d'avoir pour le mener. Deſcendre eſt le parti le plus sûr: importune, elle affectera ſouvent de vous obéir, pour vous ſurprendre; & elle périra pour vous perdre: ce ſont ſes jeux ordinaires.

On doit plus à l'entendement qu'aux mains. Deux grands tableaux de la Divinité, dit Plutarque, ce ſont le Soleil dans le ciel, un Roi ſur la terre: il pouvoit ajouter, & l'entendement dans l'homme. Cette faculté eſt une, relativement à ſa ſubſtance, & rélativement à ſon opération, qui ſe diviſe en trois rameaux, formés par la perception, par l'affirmation & par le raiſonnement. Elle s'élance avec promptitude, comme eſprit; elle approfondit avec force, comme jugement; elle retient avec fidélité toutes les impreſſions, comme mémoire. L'eſprit eſt une facilité de ſaiſir tous les objets: c'eſt la chaleur de l'ame; c'eſt ſa reſſource dans les occurrences les plus inattendues; c'eſt enfin une arme offenſive & défenſive. Le jugement, qui vient en ſecond lieu, eſt le complément de l'eſprit: celui-ci a frayé pluſieurs routes; celui-là les examine, & marque celle qui

qui mérite la préférence. La mémoire est comme la trésoriére de l'entendement; chargée de veiller à la garde de son dépôt général, elle conserve ce qui a affecté les organes de la vûe, de l'ouïe, du tact, les sons, les couleurs, toutes les causes occasionnelles des sensations. La science est aussi nécessaire à un Prince pour régner, que l'ame l'est au corps pour vivre, suivant Platon qui pense, de plus, que les Etats ne seront heureux, que quand ou des Philosophes les gouverneront, ou quand ceux qui les gouvernent seront philosophes. Les lettres & les arts paroissent, au contraire, un poison exécrable & la peste des Républiques à Licinius, en cela d'accord avec ce Sénateur de Cumes, qui opina qu'il ne convenoit point d'accorder à Homère la récompense qu'on lui destinoit, de peur que la Ville ne se trouvât peuplée d'une foule d'Homères, par une pareille libéralité. O têtes bizarres, véritablement dignes des oreilles de Midas! les cris aigres des cigales & des oisons auroient, sans doute, fait votre enchantement, puisque les doux accens des rossignols & des cignes vous ennuyent.

Prudence singulière de savoir choisir, entre deux

deux maux, le moindre. Un castor poursuivi par des chasseurs & sur le point d'en être atteint, se coupa cette partie de son corps, à laquelle il savoit que ses ennemis en vouloient, & la leur jetta, pour sauver sa vie.

On ne sait pas vivre, si l'on ne sait pas céder. La nécessité de céder est incontestable; les loix de la société veulent que nous cédions réciproquement. La société ne subsiste que par l'égalité & la subordination; il est contre l'une & contre l'autre de ne point céder. Les loix de la guerre le demandent; aussi, souvent c'est parce qu'on a cédé, qu'on a remporté la victoire. Les Parthes, le dernier des Horaces & Fabius, prouvent cette vérité. Céder toujours, seroit une foiblesse; ne céder jamais, est pure opiniâtreté: céder par crainte, est une lâcheté; céder avec art, est une vertu.

C'est une grande sagesse, de composer la sienne des folies d'autrui. Boccalini feint, qu'à la mort d'Henri IV. Roi de France, Apollon, voulant détourner les guerres qui menaçoient ce Royaume, y envoya une armée de soixante mille hommes, tirée de l'Arcadie, pour y éterniser la paix; & qu'il répondit à ceux qui

qui lui témoignérent leur étonnement, sur la nature de ce secours remarquable : Laissez-les aller ; la France n'a besoin que de sa propre expérience, pour la garantir. L'âne ne l'est jamais au point de vouloir repasser par un endroit où il se souvient d'avoir été maltraité. Les malheurs passés sont encore présens dans l'esprit des François, que ce souvenir empêchera, à l'avenir, de s'exposer à de nouveaux périls. Hommes, profitez de la salutaire leçon que l'âne vous donne ; & au lieu de rougir du maître que je vous propose, rougissez de ce que vous ne savez pas l'imiter. Plusieurs Arcadies ne suffiroient point, pour fournir de ces maîtres à toutes les parties de la terre qui en auroient besoin.

On peut espérer de sortir de la plus triste situation. La mobilité de la fortune entretient l'espérance dans le cœur du malheureux.

Aidez-vous, afin que le Ciel vous aide. Nous avons une bouche pour implorer du secours, & des mains pour nous en donner nous-mêmes.

Profitez de l'occasion qui se présente, si vous ne voulez pas la chercher long-temps en vain. Quoi, vous avez le pié sur une roue ? dit

Ausone à l'Occasion. Oui, lui répond-elle ; & la chose est ainsi, parce que je suis volage. Vous vous couvrez le visage avec vos cheveux ? Je le fais, parce que je ne veux pas qu'on me reconnoisse. Mais, d'où vient la nudité que j'apperçois sur la partie postérieure de votre tête ? Elle vient de ce que je serois fâchée de fournir un moyen de me retenir, lorsque je fuis avec rapidité.

La rigueur peut moins que la douceur. C'est au commandement, sur-tout, que la bonté doit présider. Un Roi, qui est le pére de ses sujets, comme un pére est le roi de ses enfans, devient, quand il a de la clémence, un Dieu charmant, qui, laissant reposer continuellement son terrible tonnerre, obtient tout, amour, encens, sacrifice, parce que sa condescendance lui captive les coeurs, que la sévérité éloigne toujours.

On ne sauroit vous suivre, si vous ne marchez pas devant. Les sujets sont l'ombre du Prince, qui, étant le plus grand par sa dignité, est obligé d'être aussi, & de paroître le meilleur par sa conduite.

L'union est invincible. La seule inspection du temple de Vénus la chauve nous le dit hautement.

ment. Au siége d'Aquilée, les femmes, avec les tresses de leurs cheveux, armérent les arcs de leurs époux; la puissante union de ces filets déliés, suppléant à leur debilité.

L'avarice ne sait ni jouïr ni laisser jouïr de ses richesses. Toutes les passions sont déraisonnables; mais la plus déraisonnable de toutes, c'est l'avarice; elle est la déraison même. Toutes les autres colorent au moins leurs démarches par quelque motif: ou c'est l'intérêt qui les remue, ou le plaisir qui les excite, ou l'usage qui les entraîne. L'avarice accumule brutalement, pour accumuler: elle veut entasser, parce qu'elle le veut. Brûlée d'une soif qui la consume, sans compassion, sans humanité, sans jugement, il est impossible qu'elle soit heureuse, parce qu'il est impossible qu'elle soit contente. Elle cesseroit d'être dès le moment qu'elle cesseroit ou de souhaiter avec fureur la possession de ce qu'elle n'a point, ou de craindre avec excès la perte de ce qu'elle posséde. Ce qu'elle a n'est ni pour elle ni pour les autres; il n'est point pour elle, puisqu'elle n'y touche point; il n'est point pour les autres, puisqu'elle est prête à tout souffrir, plutôt que de s'en laisser dépouiller.

Modération des taxes. Le repos public dé-

pend

pend des armes, les armes de la ſolde, & la ſolde des impoſitions ; l'argent eſt le nerf de la guerre, & même celui de la paix. La gloire qui vous diſtingue, dit Pline à Trajan, c'eſt que ſouvent un ſimple citoyen triomphe des prétentions du fiſc, dont la cauſe n'eſt jamais mauvaiſe, que quand on eſt gouverné par un bon Prince. Darius avoit coutume de demander, ſi le tribut impoſé ſurpaſſoit les forces de ſon peuple ; quand on lui répondoit qu'on le trouvoit réglé par la modération, il le réduiſoit encore à la moitié ; & c'eſt probablement de cette moitié, qu'Héſiode diſoit, qu'elle étoit plus grande que l'entier dans ſa totalité ; plus grande, c'eſt-à-dire, plus avantageuſe.

Tout eſt poſſible aux dons. Ils gagnent les hommes & les Dieux. Pyrrhus demanda un jour à Cynéas ce qu'il penſoit de Rome. Je dois vous dire, Seigneur, lui répondit-il, que tous les habitans de cette ville ſont autant de Rois : je n'en ai pas trouvé un ſeul, dont la main ait voulu s'ouvrir pour recevoir un préſent.

Veillez vous-même à vos propres intérêts. L'œil du maître voit toujours plus clair que des yeux étrangers. La main qui porte le ſceptre, eſt auſſi la main la plus propre pour tenir les rênes

rênes du gouvernement. Les anciens ont attribué des chars à plusieurs Divinités ; chaque Divinité menoit elle-même son char.

Soyez contre l'adulation, ou vous donnerez dans ses piéges. La Reine Stratonice, femme de Seleucus, étoit chauve ; un poëte, affamé sans doute, ne l'en loua pas moins magnifiquement sur sa blonde chevelure, & n'en fut pas moins payé. Cette adulation grossiére, qui est plutôt une imposture, n'est pas dangereuse : elle ne sauroit plaire qu'à un amour-propre aussi grossier qu'elle. Il en est une plus à craindre, parce qu'elle est plus délicate ; celle-ci s'énonce quelquefois par des paroles, quelquefois par des actions ; & c'est dans ce dernier cas qu'elle est la plus redoutable. Quevedo remarque, avec sa sagacité ordinaire, que, pour perdre César, la malice & la noire trahison, après avoir épuisé leurs détestables ressources, ne trouvérent point de moyen plus infaillibile, que celui d'étendre les honneurs & les droits de sa souveraineté, en divinisant son nom & ses titres. Elles mirent sur la tête de sa statue un diadême, bien dangereux pour sa personne. La couronne, qu'on voyoit sur le portrait, étoit la plus grave accusation contre l'original. On inscrivit sur les monumens, qui le

repréſentoient, ces paroles, *Céſar Roi*, afin que le peuple, indigné en les liſant, le déclarât publiquement Tyran, & non Dictateur. Il n'y avoit que la haine la plus ſanguinaire, qui pût imaginer une couronne, pour en faire tomber une autre; décerner des honneurs, qui flétriſſent l'honneur; communiquer une immortalité, qui empoiſonnât la vie; rendre une adoration, qui produisît le mépris, & donner des applaudiſſemens, qui fiſſent naître la haine.

Celui qui veut vivre après ſa mort, doit mourir de ſon vivant.

Puiſque mourir eſt une néceſſité pour les hommes Rois, ainſi que pour ceux qui ne le ſont pas, de quelque excellence qu'ils ſoient doués, & que le ſage tire ſon éclat de ſon éclipſe même; que la ſageſſe, faiſant oublier au Souverain l'éminence de ſes priviléges, le porte à s'eſſayer avec la mort: il fera ainſi, de l'être le plus vain, l'être le plus précieux.

ARTICLE DIXIEME.

BOZALDAB.

Conte Oriental. *

> Duc me, Parens, celsique dominator poli;
> Quocunque placuit. SENEC. *in Cleanti*

BOzaldab, Caliphe d'Egypte, avoit passé des jours tranquilles & heureux, pendant un grand nombre d'années, sous les pavillons du plaisir; il avoit oint chaque matin sa tête de l'huile de joye, lorsque son fils unique *Aboram*, en faveur duquel il avoit amassé de grands trésors, & étendu ses conquêtes, fut blessé à la chasse par une fléche qui partit d'une main inconnue, & expira sur le champ.

Bozaldab se livra au désespoir; il refusa de rentrer dans son palais, & se retira dans la grotte la plus obscure de la montagne voisine; il se rouloit sur la poussiére, déchiroit ses

* Traduit de l'Anglois.

ſes habits, arrachoit les poils de ſa barbe vénérable, ne vouloit pas prendre la coupe de conſolation des mains de la *Patience*. Il ne permettoit pas à ſes domeſtiques de l'aprocher; il n'écoutoit que les cris lugubres des oiſeaux nocturnes qui voloient autour de ſa grotte ténébreuſe. » Peut-on appeller Dieu un Etre » bienfaiſant, diſoit-il ſans ceſſe, lui qui ſe » plait à bleſſer l'ame par des coups inattendus, » lui qui écraſe ſes créatures par des malheurs » ſans remède? Vous, Imans impoſteurs, ne nous » parlez plus de la juſtice & de la bonté d'une » *Providence* qui dirige tous les événemens, & » qui aime le genre humain. Celui que vous » prétendez qui régne dans les Cieux, eſt ſi » éloigné de protéger les miſerables enfans des » hommes, qu'il ſe plait plutôt à brouïr les » plus douces fleurs dans le jardin de l'*Eſpé*» *rance*, & comme un Géant impitoyable, à » renverſer les plus fortes tours du *Bonheur* » avec la maſſue de fer de ſa colère. Si cet » être avoit cette bonté dont ſes Prêtres chan» tent les louanges, il ſeroit porté ſans doute » à bannir ces maux qui font de ce monde une » priſon d'angoiſſes & une vallée de vanité & » d'infortunes.... je n'y veux plus demeurer. «

Il

Il leva alors avec fureur sa main que le désespoir avoit armée d'un poignard, & voulut s'en percer le cœur, lorsque tout à coup des éclairs brillérent dans la caverne; un Etre d'une beauté & d'une grandeur plus qu'humaine, vétu d'une robe d'un bleu céleste, couronné d'amaranthes, & remuant une branche de palmier qu'il tenoit dans sa main droite, arrêta le bras du Caliphe tremblant & étonné, & lui dit avec un sourire majestueux, » Sui moi au haut de cette » montagne.

Lorsqu'ils y furent arrivés, » Je suis *Caloc*, » l'Ange de la paix, « lui dit son Conducteur respectable, » tourne tes yeux du côté de la » Vallée. « *Bozaldab* vit une Isle déserte, stérile, brulante; au milieu il aperçut une figure maigre, pâle & mourante; c'étoit un marchand qui périssoit de faim, & qui faisoit de tristes lamentations de ce qu'il ne trouvoit ni graine ni source d'eau dans ce désert; il imploroit la protection du ciel contre les tigres qui étoient prêts à le dévorer. Il tenoit dans ses mains un petit coffre plein de bijoux, qu'il jetta sur le sable comme lui étant inutile, & se traina avec beaucoup de peine vers une éminence où il alloit tous les soirs, pour don-

ner un signal au premier vaisseau que le hazard conduiroit dans cette Isle. » Maître des Cieux, « dit *Bozaldab*, « ne permets pas que cet infor» tuné soit dévoré par les bêtes sauvages ! « Tai» toi, dit l'Ange, & observe. Il regarda, & vit un vaisseau qui abordoit à l'Isle déserte. On ne peut exprimer le ravissement du marchand affamé, lorsque le capitaine lui offrit de le conduire dans sa patrie, s'il pouvoit lui donner quelque récompense. Le marchand lui offrit la moitié de ses bijoux ; le capitaine l'ayant acceptée, tint conseil avec ses gens, qui furent d'avis de s'emparer du reste des bijoux, & d'abandonner à son malheureux sort cet infortuné, qui chercha en vain à les attendrir par ses supplications & par ses larmes.

» Ciel, permettras-tu une injustice si atroce ! s'écria *Bozaldab*. » Regarde, dit l'Ange, voi ce » vaisseau, dans lequel tu aurois souhaité que » ce malheureux fût entré, réduit en piéces par » un rocher contre lequel il a heurté ; n'entens» tu pas les cris lamentables des matelots ? » Laisse gouverner le monde par le grand & » sage Dispensateur qui l'a créé ! Bientot il ti» rera de ce désert affreux cet homme dont le » sort le fait pousser des plaintes & des murmu» res,

» res, mais par des moyens que lui ſeul connoit.
» Son cœur étant dominé par l'avarice, il étoit
» non-ſeulement le plus mépriſé, mais auſſi le
» plus malheureux des hommes; il s'imaginoit
» qu'il y avoit dans les richeſſes un charme
» puiſſant, tel que celui de la baguette d'*Abdiel*,
» au moyen duquel il ſatisferoit tous ſes déſirs,
» & il ne pourroit jamais rien craindre. Aujour-
» d'hui, non-ſeulement il a commencé à mepriſer,
» mais encore à avoir en horreur les richeſſes; en
» jettant ſes bijoux ſur le ſable, il en a ſenti l'inuti-
» lité; & la conduite des matelots lui a montré
» combien elles peuvent être pernicieuſes; il ſait
» à préſent qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes,
» utiles ou nuiſibles, ſuivant le caractère de
» celui qui les poſſéde. Heureux l'homme qui
» a apris la ſageſſe à l'école de l'adverſité! Tour-
» ne-toi maintenant; voici un ſpectacle qui t'in-
» téreſſera encore plus que celui dont tu viens
» d'être le témoin.

Au même inſtant le Caliphe vit un magnifique palais, orné des ſtatues de jaſpe de ſes ancêtres, des portes d'yvoire, qui tournant ſur des gonds d'or de Golconde, préſentérent aux regards un Throne de diamans, environné de *Rajas* de cinquante nations & d'Ambaſſadeurs vêtus d'ha-

 bits

bits de toutes ſortes de couleurs : ſur ce throne ſiégeoit *Aboram*, ce fils de *Bozaldab* dont il pleuroit la mort ; à ſes côtés étoit une Princeſſe plus belle qu'une *Houri*.

» O bienfaiſant *Alla*, c'eſt mon fils, ſécria le » Caliphe ; ah ! laiſſez moi le prendre dans mes » bras, & l'approcher de mon cœur ! « L'Ange lui répondit : » Tu ne peux pas embraſſer un » être qui n'a point de ſubſtance ; ce n'eſt ici » qu'une viſion ; je te montre ſeulement quelle » auroit été la deſtinée de ton fils, s'il eût » vécu plus long temps. Et pourquoi, s'écria *Bozaldab*, » ne lui a-t-il pas été permis de » vivre ? Pourquoi n'ai-je pas la ſatisfaction de le » voir jouïr de tant de bonheur & de puiſſan- » ce ? Atten ! repliqua l'habitant du 5me Ciel. *Bozaldab* continua de regarder attentivement ; il vit que le viſage de ſon fils, ſur lequel il avoit accoutumé de voir un ſourire agréable. & les vives couleurs de la ſanté, étoit tantôt troublé par la rage, & tantôt qu'il annonçoit l'yvreſſe où il s'étoit plongé ; il y voyoit peints le dédain, la frayeur, & les flétriſſures de la débauche ; ſes mains étoient teintes de ſang ; il entroit en fureur : le palais où éclatoit auparavant toute la pompe orientale, fut tout à coup changé

changé en un noir cachot; son fils étoit étendu sur le pavé, lié, garotté, & ses yeux arrachés; bientot après il vit la Sultane favorite, dont la beauté l'avoit frapé, présenter à *Aboram* une coupe empoisonnée qu'elle le força de boire, & se marier avec son successeur au throne.

» Heureux, dit *Caloc*, celui que la Providen-» ce a arraché au crime par l'Ange de la mort, » à qui elle a enlevé une puissance qui auroit fait » fondre sur lui la plus affreuse misére!

» C'est assez, s'écria *Bozaldab*, j'adore les des-» seins impénétrables de la Toute-puissance! De » quels terribles maux mon fils n'a-t-il pas été » délivré par cette mort sur laquelle j'ai tant versé » de larmes! c'est une mort d'innocence & de » paix, qui a laissé sur la terre sa mémoire en bé-» nédiction, & a placé son ame dans les cieux.

» Jette ce poignard, lui dit le Messager céleste, » dont tu voulois te frapper; change tes plain-» tes en un respectueux silence, & tes doutes en » adoration profonde; un mortel peut-il regar-» der, sans confusion & sans que la tête lui tour-» ne, dans l'abyme immense de l'éternité? Un » esprit qui ne voit qu'à une distance infiniment » petite, peut-il découvrir toute la suite des évé-» nemens? Ces canaux que tu as fait creuser pour

» rece-

» recevoir les inondations annuelles du Nil, » peuvent-ils contenir les eaux de l'Océan ? Sou» vien-toi, que le bonheur parfait ne peut pas » être donné à une créature : le bonheur parfait » est un attribut du grand Etre, qui ne peut pas » plus se communiquer que la puissance infinie & » l'éternité.

Après avoir ainsi parlé, l'Ange étendit ses ailes & s'envola vers l'empyrée. *Bozaldab* retourna dans son palais ; il trouva dans les paroles de *Caloc* le principe du vrai bonheur.

ARTICLE ONZIEME.

LETTRE
SUR
La Politesse. Portrait de Trypherus. *

MONSIEUR,

VOus avez souvent communiqué à vos Lecteurs une réflexion plus vraie que neuve, c'est que la vie se passe, en grande partie, dans de petits événemens; que nos heures s'écoulent dans des bagatelles & de frivoles amusemens, & qu'il se présente rarement des occasions d'exercer de grandes vertus ou de montrer de grands talens.

Il arrive, pour l'ordinaire, que la spéculation n'a point d'influence sur la conduite. Des raisonnemens solides, dûs à une méditation sérieuse & des recherches pénibles, sont, en quelque

* Traduite de l'Anglois.

que ſorte, mis en réſerve dans le thréſor de la mémoire, & deviennent auſſi inutiles que l'or renfermé dans des coffres, l'eſt aux autres & à nous-mêmes, dans les miſéres de la vie. Comme pluſieurs ne ſont pas plus riches à cauſe du grand nombre de leurs poſſeſſions, de même il en eſt beaucoup que la multitude de leurs idées ne rend pas plus ſages.

Vous nous avez ſouvent fait des deſcriptions de l'état de l'homme; mais il me ſemble que vous n'avez pas toujours bien réglé vos préceptes ſur vos deſcriptions, que vous avez peint les hommes comme n'agiſſant preſque jamais que lorſqu'ils ſont animés par de violentes paſſions, ou qu'il ont de grands projets, & ne recevant de la peine ou du plaiſir que lorſqu'ils ſont produits par des cauſes puiſſantes & par de grands événemens.

Un Auteur qui n'écrit pas ſur quelque art en particulier, qui ne ſe propoſe pas d'établir une doctrine controverſée, en un mot qui n'a pas un ſeul objet en vuë, mais qui cherche tout ce qui peut contribuer à l'utilité & au bonheur de toutes les claſſes d'hommes, ne doit rien négliger de tout ce qui peut augmenter le plaiſir de la converſation, & multiplier ces amuſe-

mens

mens journaliers qui peuvent rendre si doux le cours ordinaire de la vie.

En conséquence de cela vous n'auriez fait aucun tort à votre réputation, si vous aviez parlé quelquefois des petits devoirs de tout être qui vit en société, si vous aviez recommandé la pratique de certaines cérémonies, qui peuvent paroitre de peu d'importance à un savant, & dont on peut croire que le détail ne sied pas à la dignité d'un philosophe, qui cependant contribuent à l'ordre du monde en facilitant le commerce de la vie. Les François ont marqué le cas qu'ils faisoient de ces cérémonies, en nommant *Savoir vivre*, la connoissance & la pratique de ces cérémonies.

La *Politesse* est un de ces avantages dont on ne connoit bien le prix que par les inconvéniens qui resultent de leur perte. Son influence sur les maniéres est si constante & si uniforme, que, semblable à un mouvement lent & égal, nous ne l'appercevons pas. Mais comme la maladie fait sentir tout le prix de la santé, la fréquentation de ceux qui ne sont occupés que de leurs propres plaisirs, qui réglent toujours leur conduite sur leur volonté particuliére, la fréquentation, dis-je, de ces gens-là fera de même sentir

la

la néceſſité d'établir certains uſages & certaines formalités qui contribuent au bonheur de chaque individu qui compoſe la ſocieté.

La ſageſſe ſeule & la vertu ne ſuffiſent pas, ſans les régles que donne la bonne éducation, pour empêcher que la liberté ne devienne groſſiéreté, & l'amour propre inſolence. On peut offenſer en mille maniéres, & négliger un grand nombre de devoirs, ſans éprouver un ſeul remords de conſcience, & un ſeul reproche de la raiſon.

La vraie politeſſe met plutôt les gens à leur aiſe qu'elle ne leur donne du plaiſir. Plaire aux autres, eſt un préſent de la nature; les préceptes ne le donnent pas; on ne peut guéres l'acquérir par l'imitation; cependant quoique le privilége de plaire & de charmer ne ſoit accordé qu'à un petit nombre d'hommes, chacun peut ſe flatter qu'au moyen de certaines régles & de certaines précautions, il ne fera de la peine à perſonne, qu'il pourra même ſe faire aimer, s'il ne peut pas prétendre à de plus hautes diſtinctions.

Un axiome univerſel, duquel découlent toutes les formalités que l'uſage a établies chez les nations civiliſées, c'eſt celui-ci: *Il ne faut jamais*

mais se préférer aux autres. Cette maxime est si générale & si sure, qu'on ne pourroit peut-être pas imaginer une seule espéce d'impolitesse, qui n'ait été commise parce qu'on a négligé de la suivre.

Il y a cependant dans chaque état quelques usages particuliers, quelques cérémonies, qui font partie de la bonne éducation, qui, étant arbitraires & accidentelles, ne peuvent être connues que par la conversation & l'habitude; telles sont de certaines façons de saluer, de certaines préférences, &c. On peut manquer à cet égard-là, sans cependant offenser, pourvû qu'il paroisse évidemment que la malice ni l'orgueil n'y ont aucune part; mais il y a des gens dont l'amour propre est si grand, qu'ils ne pardonnent pas même dans ces cas-là; ils sont plus coupables que ceux qui ont manqué à leur égard.

Je n'ai jamais moins trouvé de cette complaisance vraie & réelle, si estimable, que chez ces personnes qui passent tout leur temps à faire des visites & à en recevoir, qui se trouvent dans toutes les assemblées publiques, qui étudient sans cesse le cérémonial en usage, & le suivent dans toutes ses variations. Ils savent exactement

à quelle heure il faut frapper à la porte de leurs connoiſſances, combien de pas il faut faire devant la maiſon avant de ſe préſenter, l'intervalle qu'il faut mettre entre une viſite & une autre; mais rarement leurs attentions ſe portent-elles au-delà du ſimple extérieur & des actes les moins eſſentiels de la politeſſe; ils ne ſavent rien refuſer à leur vanité de tout ce qui peut la ſatisfaire, lors même que c'eſt aux dépens des autres.

Trypherus ſe diſtingue par ſa beauté & par ſes dépenſes; ayant été placé par ſa naiſſance & ſa fortune dans un rang élevé, il a acquis un air de dignité, & la fréquentation de la Cour a formé en lui l'habitude des complimens & de l'extérieur de la politeſſe. Cependant *Trypherus*, ſans aucune mauvaiſe intention, mais en partie par ignorance des hommes, en partie par l'habitude qu'il a contractée de conſidérer avec complaiſance ſa grandeur & ſa fortune, dégoute de ſon commerce tous ceux que le hazard ou l'intérêt aménent auprès de lui. Se trouve-t-il avec un homme réduit par la néceſſité à ſe loger dans une petite maiſon? il ne ceſſe de déclamer ſur le plaiſir qu'il y a à habiter de grands appartemens, à pouvoir changer de chambre ſuivant

les

les ſaiſons de l'année; & il conclut en diſant, que ſi ſa maiſon étoit plus petite qu'elle n'eſt, à ſon réveil il croiroit toujours être dans une priſon.

Se trouve-t-il avec *Eucrates*, qui eſt d'une naiſſance auſſi illuſtre que la ſienne, mais dont la fortune eſt très-bornée? il fait un étalage de ſa vaiſſelle, de ſes meubles, &c. il convient que ce ne ſont-là que des bagatelles qui coûtent beaucoup d'argent, mais qu'un homme ne peut ſans cela ſe dire *gentilhomme*; que par raport à lui, ſi ſes biens étoient moins conſidérables, il ne penſeroit pas à en jouïr, mais à les augmenter, & qu'il chercheroit à mettre ſon fils ainé dans le commerce.

A l'imitation de beaucoup de gens, plus fins obſervateurs que lui, il a ramaſſé tous les artifices dont la pauvreté ſe ſert pour ſe cacher aux yeux des autres; s'il ſe trouve parmi des perſonnes du ſexe qui vivent dans la médiocrité, il ne manque jamais de parler de la friperie, & de l'utilité d'un deuil général.

Il m'a inſulté mille fois en me faiſant le détail de ſes tableaux, de ſes bijoux, de ſes raretés, qu'il conclut pour l'ordinaire, (quoiqu'il connoiſſe l'humble ſimplicité de ma demeure) en

me diſant, qu'il ne voit jamais une maiſon tant ſoit peu fournie, qu'il ne ſoit revolté par ſon peu de goût, ou ne gémiſſe ſur ſa pauvreté.

Par ce moyen, *Trypherus* eſt la terreur de tous ceux qui ſont moins riches que lui; il s'eſt fait un grand nombre d'ennemis, quoiqu'il n'ait point eu de mauvaiſes intentions à leur égard.

Sans reſſembler en tout à *Trypherus*, il y a cependant bien des gens qui ſatisfont leur vanité en forçant les autres à ſe comparer avec eux, lorſqu'ils voyent que l'avantage eſt de leur côté; ces gens-là ne conſidérent pas, que c'eſt une eſpéce de tyrannie que de faire naitre, ſans néceſſité, dans l'eſprit des autres, des idées deſagréables; qu'il n'y a point de ſorte de ridicule plus frappant que celui-là, & qui nous faſſe plus mépriſer de ceux qui en ſont les témoins.

ARTICLE DOUZIEME.

ISMENE.

Elégie. *

L'Aimable Isméne est morte sans que son ami ait pû recueillir le dernier de ses soupirs, ni parsemer de fleurs son tombeau! Mais il n'est point de bornes pour les pensées! L'éloignement des lieux ne sauroit empécher mon ame de profiter des heures que la nuit consacre à un sombre recueillement, pour visiter cette plaine semée de cadavres, où ses cendres cheriès reposent parmi celles des Chrétiens endormis, & où peut-être, au retour du printemps, elles produiront *quelques fleurs modestes.* (†) Isméne, c'est auprès de tes cendres que je vai m'arrêter, & me livrer, dans le silence majestueux de la nuit, à ces profondes rêve-

* Traduite de l'Allemand.

(†) Expressions de l'Original.

ries qui ſemblent ſortir de ces Tombeaux pour s'inſinuer dans mon ame.

Ombre fortunée! ſi tu erres encore autour des débris épars de ton aimable demeure, ou ſi attirée par la ſimpathie & par un attachement éternel tu es devenue le Génie tutelaire de *Serene*.... de la meilleure ame qui anime encore un corps terreſtre.... pardonne ces larmes.... c'eſt la tendreſſe, & non la douleur, qui les répand.

Qu'il m'eſt doux de penſer à toi, de me rapeller notre amitié, qui fut fondée ſur la vertu & guidée par la ſageſſe. Combien mon ame ne s'aplaudit-elle pas, de ce que les couleurs de la brillante jeuneſſe, de ce que tous les charmes dont tu étois ornée & dont il ne reſte aucune trace ſous ce tombeau, n'ont pû m'engager à te conſidérer autrement que comme une eſſence immortelle, qu'il falloit que je rencontraſſe pour lui offrir une main amie, qui pût l'affermir dans les routes du bonheur & de la vertu, dont actuellement elle recueillit les ſuites heureuſes, parmi ces ames fortunées qui ont achevé leur carriére.

Qu'il eſt heureux que ton ami penſat déja alors

alors comme il penſe à préſent ſur ton tombeau! O vous, idées céleſtes, majeſtueuſes & ſublimes! ſentimens qui élevez mon ame, puiſſiez-vous ne jamais vous éteindre! Douces idées du trépas, que votre influence eſt ſalutaire & conſolante! mon cœur vous chérit, & s'entretient auſſi volontiers avec vous qu'avec ſes plus intimes amis. Que les diſpoſitions ſérieuſes & ſpirituelles que vous inſpirez, répondent bien à notre deſtination! Oh combien elles ſont plus douces que les joies inſenſées de la folie! Qu'elles ſont bien faites pour une ame bannie du Ciel, qui, pour l'épreuve de ſa vertu, erre dans un déſert, où elle doit moins agir que ſouffrir, où elle ne fait qu'entrevoir ſa félicité!

Les plaiſirs bruïants ſont pour le fou, qui borne tous ſes déſirs à la vie animale, & qui, dans les bras de la volupté, eſpére de retourner dans ſon ancien néant. Le Chrétien, (quelle dignité n'exprime pas ce mot!) le Chrétien ne trouve rien ici-bas qui puiſſe le ravir & fixer ſes penchants, rien, ſi ce n'eſt des beautés immortelles, telles que la vertu, l'innocence & la ſageſſe, plantes étrangères dans un ſol terreſtre, mais qui bien-tôt tranſplantées dans

les plaines céleftes, leur véritable demeure, y fleuriront jufqu'à la perfection angelique.

Excepté la vertu, qu'eft-ce que notre ame peut appeller un bien réel, fans être bien-tôt obligée à fe contredire elle-même ? Ne fentons-nous pas chaque jour, que tout ce qui ne peut nous fuivre dans une autre vie, n'eft que frivolité ? Y a-t-il jamais eu de joie mondaine qui n'ait pas trompé notre attente ? Cependant nous fommes fi foibles que nous nous expofons fans ceffe à être trompés de nouveau !

Venez à mon fecours, images de la mort, du tombeau & de la févére éternité ! Arrêtez mon ame, lorfqu'elle fera tentée de s'éloigner du fentier de la vertu ; quand un défir flatteur voudra me rendre infidéle à la beauté fuprême, feule digne d'être aimée ; quand les grandeurs, les richeffes & la puiffance voudront fe montrer à moi dans un éclat, qu'elles n'empruntent que d'une imagination déréglée ; quand ma fermeté fe laiffera ébranler par quelque obftacle ; quand je voudrai, féduit par l'exemple triomphant du monde, ceffer de penfer comme je parle, d'agir comme j'enfeigne, & d'être tel que je parois être. Venez alors, idées de la mort, images d'un

d'un obscur avenir, souvenir de la derniére heure & du jour solemnel du jugement! Venez, & dissipez les prestiges des sens; inspirez à mon cœur un nouveau courage, armez-le d'une force invincible; que je triomphe de la partie la moins noble de mon être, & que je continue toujours plus rapidement la course que j'ai commencée avec foiblesse. La plus haute sagesse de l'homme consiste à vivre de maniére, qu'à l'entrée des portes de l'éternité, il puisse regarder derriére lui sans terreur & avec une juste satisfaction.... Céleste Ismène, tel est le sublime orgueil dont je suis animé; il aspire à penser déja ici-bas comme tu penses dans le Ciel. Toi qui vois la vie, la mort & l'éternité sous leur véritable point de vuë! L'approbation des hommes ne me suffit pas; je veux celle de spectateurs invisibles; je veux que tu puisses me sourire avec un regard satisfait.

Mon ame reconnoit sa dignité; elle sait quelles sont ses occupations; telles que les tiennes, elles consistent à glorifier Dieu! que tous mes efforts tendent invariablement à ce but! que je sois dans ce corps ou hors de ce corps,

ſur cette terre étrangére, ou dans la véritable patrie des ames.

Ta mort, chère Iſmène, doit affermir dans de telles diſpoſitions ceux qui t'aiment. Quelle meilleure preuve peut-on te donner d'une amitié pure & immortelle, que de ſe rendre digne d'être encore aimé de toi, & de t'être réuni pour ne te quitter jamais!

ARTICLE TREIZIEME.

EPITRE

A un Ami sur le Voyage de la Hollande.

PArmi les mers & cent canaux
Entourés de quais & de rues,
Où les mâts de mille vaisseaux,
Où des forêts de leurs rameaux
Vont frapper & percer les nues;
Du pays où s'engloutit l'or,
Où les humains tristes & chiches
Calculant, renflant leur trésor,
N'aspirent qu'à mourir bien riches,
Et jouïssent pour tout plaisir
De celui de ne pas jouïr;
Recevez en forme lyrique
Ma prose sans grace & sans sel,
Enfantée, hélas! sous un ciel
Un peu trop anti-poëtique.
Mais sur les climats différens
La nature féconde & sage,

D'une

D'une main égale partage
Et ſes bienfaits & les talents.
Ces peuples tranquilles, ſans chaines,
Et libres du joug des grandeurs,
Dans l'égalité de leurs plaines
Offrent l'image de leurs mœurs.
Rival du maître du tonnerre,
Ici l'homme a créé la terre,
Plutus y ſéme des Palais;
Le travail en fit ſa patrie;
Flore même pour ces marais
A ſouvent quitté l'Heſpérie.
Fiers citoyens de l'Univers,
Là, cent vaiſſeaux, tyrans des mers,
Sillonnent les timides herbes;
L'on voit leurs pavillons flottans
Se mêler aux chênes ſuperbes,
Et régner au loin ſur les champs.
Ces prés émaillés de verdure,
Où bondiſſent mille troupeaux,
Jadis la main de la nature
Les avoit plongé ſous les flots.
Des barriéres impénétrables,
Et des rochers inébranlables,
Par d'éternels & durs travaux,
Repouſſent les mers fugitives.
J'ai vu l'Océan s'étonner,

Rugir,

Rugir, expirer ſur les rives
Qu'il eſt forcé d'abandonner.
Partout, d'élégans édifices,
Au bord des tranquilles canaux,
Où je vogue en un plein repos,
M'offrent leurs riches frontiſpices;
Ils ſont entourés de berceaux,
Où, par d'induſtrieux ciſeaux,
Chaque feuille eſt miſe à ſa place,
Et que réfléchit la ſurface
Du criſtal mobile des eaux.
L'ame errante, incertaine, avide,
Suit à peine d'un œil rapide
Les points de vüe ingénieux,
Tantôt nobles, tantôt ruſtiques,
Et les percés miſterieux
Des pompeux & ſombres portiques.
Chaque parterre eſt décoré
De ſon pavillon hexagone,
Et d'un Mercure bien doré.
Elevé comme ſur un trône,
Un Balcon ſur l'onde eſt porté;
Là, ſéant avec gravité,
Fume un bon pére de famille;
Près de lui ſa femme & ſa fille
En ſilence boivent le thé.
Au ſein de ces plaines heureuſes,

De

De leurs clochers majeſtueux
Vingt Cités riches & fameuſes
Lancent les fléches dans les cieux,
Harlem & Leyde la ſçavante,
Delft, Almaïer, Tergaw, Dordrecht,
Et les Janſéniſtes d'Utrecht,
Et Rotterdam la floriſſante,
Le beau village aux cent Palais,
Où Marlborough, Heinſius, Eugène,
Forgeoient le tonnerre, & les traits
Qu'ils croyoient lancer ſur la Seine.
Et dans les magaſins divers
Amſterdam la grande épiciére,
De ſes vaiſſeaux peuple les mers,
Et de harengs la terre entiére.
Qu'un autre dans ſes nobles vers,
De Pinto chante le bocage,
Marſen, & ſon brillant rivage,
Bevarwick, & ſes parcs nombreux:
C'eſt Serdam le laborieux,
Serdam aux ailes étendues,
Qui ſemblent pourſuivre les nues,
Que célébreront mes accents!
Brouck ſur-tout enchante mes ſens!
Dans ſes chaumiéres bigarrées
Des plus éclatantes couleurs,
D'arbuſtes, de fruits & de fleurs,

De

De canaux, d'ombrage entourées,
L'Hymen a ses portes sacrées,
Qui n'obéissent qu'à sa voix,
Et que l'on n'ouvre qu'une fois.
A l'envi toujours assidues,
L'élégance & la propreté
Parent ce séjour enchanté;
Le sable qui jonche les rues
Chaque jour reçoit de leurs mains
Et ses contours & ses desseins.
Non, de Tempé la bergerie,
Et les beaux jours de l'âge d'or,
Ne sont point une rêverie!
Chloé, Lise existent encor;
Mon œil les suit dans la prairie;
Dans un seau de pourpre & d'asur
Leur main fait couler le lait pur
De la genisse bondissante,
Que l'on prendroit à son air fier,
A sa fourrure éblouïssante,
Pour l'amante de Jupiter.
Loin de ce charme solitaire,
Qu'avec son peuple de Midas,
Et sa banque que je revère,
Amsterdam a bien peu d'appas!
Il se fait admirer sans plaire;

En-

En vain à combler ſes deſirs
S'empreſſent Mercure & Neptune;
J'ai vû le tombeau des plaiſirs
Dans le Temple de la Fortune.
Du vil eſclave condamné
A dérober l'or de la terre,
Ou du Creſus qui l'y reſſerre,
Quel eſt le plus infortuné?
Celui que l'avarice ronge
N'a qu'un vice, un malheur de plus;
Parmi ſes tréſors ſuperflûs
Tout ſon bonheur n'eſt qu'un vain ſonge.
Loin de tout aimable tranſport,
Son ame n'eſt qu'un coffre fort.
Seroit-ce donc une chimère
Que l'eſprit, le goût, le plaiſir?
Leur charme ſeul peut adoucir
Notre court deſtin ſur la terre.
Il faut penſer, jouïr, ſentir,
Il faut deſirer, il faut plaire.
La raiſon s'égare par fois;
L'erreur, la folie ont leurs droits,
Il en eſt de plus ou moins ſottes,
Et le phlegme des Hollandois
Eſt la plus triſte des marottes.
Parmi ces Bourgeois aſſoupis

Dans

Dans leurs insipides usages,
Il est pourtant quelques vrais sages,
Des beaux arts vivement épris;
Vandervert, Tariere, & Negris,
Ont souvent enchanté ma vue;
Des cabinets dignes des Rois
M'ont fait passer plus d'une fois
La création en revue.
Le peuple de chaque élément
Y conserve à jamais son être;
Tout insecte a droït d'y paroitre;
Mais il leur manque heureusement
Celui qu'on nomme petit-maître.
Sans tous nos déhors élégans,
Sans nos chimeriques délices
Leur esprit est tout en bon sens;
Ils n'ont rien de nos agrémens,
Mais du moins ils n'ont pas nos vices.
Point de nos bavards imposans,
Point de belles par artifice,
Jouant l'esprit ou le caprice,
Et quelquefois le sentiment;
Ni de fats en titre d'office,
Deshonorés si plaisamment,
Et ruinés si noblement.
Mais quoi! de l'amitié touchante

La voix dans mon cœur a gémi ;
Je revole en son sein chéri :
Calmer mon ame impatiente.
Pour jamais, ami, j'ai quitté
Ces plaisirs vastes, uniformes ;
Je revois sous toutes ses formes
La nature dans sa beauté :
Tandis que la poussiére aride,
Sous l'aissieu de mon char rapide,
Eléve de vains tourbillons,
Que de la route sablonneuse
Ma vuë active & curieuse
Suit au loin les larges sillons,
Tour à tour je vois disparoitre,
Et se succéder & renaitre,
Les Scénes & les Horizons.
Tantôt des doux fruits de Pomone
Je vois un côteau couronné ;
Tantôt un vallon fortuné,
Où la paix a placé son trône.
Là, ce sont de nombreux troupeaux
Qui paissent l'herbe renaissante
Au bruit paisible des ruisseaux.
Ici dans la rapide pente,
Un fleuve, l'effroi des rochers,
Roulant ses ondes écumantes,

Arroſe des plaines riantes,
Ou ſe briſe au pié des rochers.
Du ſommet des fiéres montagnes
Sur les floriſſantes campagnes
Mon œil s'égare, & s'éblouït.
Ainſi qu'un torrent qui s'écoule,
Dans mon ame qui s'aggrandit,
Mille objets s'élancent en foule.
Bientôt, d'une antique forêt
Je traverſe les routes ſombres;
J'éprouve un ſenſible intérêt
Dans l'horreur même de ſes ombres.
Un orage obſcurcit les airs,
Les vents agitent le feuillage;
Il ſemble que mon cœur partage
Tous ſes fremiſſemens divers.
Tout à coup perçant le nuage
Le Soleil de long traits de feux
Embraſe les feuilles tremblantes,
Et j'admire, en baiſſant les yeux,
Leurs ténèbres étincelantes.
J'apperçois cent châteaux pompeux,
Dont l'orgueil ſe perd dans les nues;
Leurs terraſſes, leurs avenues,
Dominent les humbles hameaux,
Et les chaumiéres habitées

Par les vertus & les travaux.
J'arrive aux portes redoutées
Des cités ſanglantes de Mars ;
J'obſerve ces tours, ces remparts,
Couverts de bouches infernales,
Tout remplis d'embuches fatales,
Et ces angles & ces glacis
Recelans ſous eux le Tenare.
Honteux d'être homme, je maudis
Cet être follement barbare,
Plus heureux, lorſque je le vois
Dans le ſein d'un ſéjour tranquille,
Loin des nobles crimes des Rois,
Décorer le riant azile
De la paix, des arts, & des loix.
Nancy, Commercy, Luneville,
Séjour brillant, & révéré,
De l'humanité couronnée,
Où j'ai vû le ſage adoré,
Dont les bontés ont honoré,
Ont embelli ma deſtinée :
Parmi les faſtes éternels,
Et des vertus & de la gloire,
De ſes ſentimens immortels
Mon cœur a gravé la mémoire.

ARTI-

ARTICLE QUATORZIEME.

JULIE A OVIDE.

Heroïde. *

AH ! je ſuis libre enfin, & d'une main
tremblante,
J'oſe tracer ces traits... Ils ſont de ton Amante:
Mon trouble, ma douleur s'y font connoître aſſez;
Et mes pleurs, tu le vois, les ont preſqu'effacés.
Ovide, que fais-tu, quelle eſt ta deſtinée?
Ecri-moi, répon-moi... Que dis-je, infortunée!
Et quel eſt mon eſpoir? Peut-être en ces momens
Le vaiſſeau qui te porte eſt briſé par les vents.
Peut-être mon Amant, ſur un lointain rivage,

* On compte Ovide parmi les Amans qu'eut *Julie*; on croit même que c'eſt ce qui fut cauſe de l'exil de ce Poëte. L'Auteur de cette Héroïde a travaillé ſur cette conjecture.

Défiguré, ſanglant, eſt jetté par l'orage.
Mais ſi tu vois ces bords, ces climats déteſtés,
Effroyables déſerts, par le Géte habités;
Dis, en liſant ces traits, dictés par l'Amour même :
Dans l'Univers encore il eſt un cœur qui m'aime.
Oui, je brûle pour toi : ton exil rigoureux,
Ton abſence, tes maux ont redoublé mes feux.
Je t'aimerai toujours, tout mon cœur te le jure :
Tu ſçais, juſqu'à préſent, s'il connut l'impoſture.
Je t'aimerai toûjours... Et ne te verrai plus!
Auguſte ainſi l'ordonne... Ah! regrets ſuperflus!
Quel exil! quel départ! j'en frémis ... Nuit affreuſe!
O nuit pour une Amante à jamais douloureuſe!

Accuſant & mon pére & le ſort & les Dieux,
A peine il me fallut recevoir tes adieux;
Je te ſentis à peine, ô moment que j'abhorre!
T'arracher de mes bras, qui te preſſoient encore;
Du trépas à l'inſtant la funeſte langueur
Enchaîna tous mes ſens, & paſſa dans mon cœur.
Je ne voyois plus rien : mourante, évanouïe,
En perdant mon Amant, j'avois perdu la vie.
Mais je renais, hélas! c'eſt toi, cruel amour,
Qui pour mieux m'accabler voulut me rendre au jour.

Ciel!

Ciel! que devins-je alors? Muëtte, confonduë,
J'interroge des yeux une foule éperduë;
Je te demande encore, & les vents furieux,
Sans espoir de retour t'éloignent de ces lieux....
Rien ne me retient plus à cette horrible image:
Je m'échappe, je vole & j'atteins le rivage.
Je le fais retentir de mes tristes sanglots;
Mes yeux, baignés de pleurs, attachés sur les flots,
Et cherchant ton vaisseau sur cet immense espace,
Croyoient dans le lointain en découvrir la trace;
Je croyois voir tes pas sur le sable imprimés,
De ton fatal départ témoins inanimés;
Et je voulois, en proie à ma douleur profonde,
Tromper mes surveillans, & m'élancer dans l'onde.
Puissent les mers, disois-je, au gré de mes transports,
Me porter, cher Amant, sur tes sauvages bords!
Puisses-tu, parcourant cette rive effrayante,
Y retrouver encor ta malheureuse Amante!
Et, chérissant en moi jusqu'aux traits du trépas,
Pour la derniére fois me serrer dans tes bras!

On me raméne enfin; pour comble de misére,
J'entre dans le Palais, & j'y trouve mon pére,
Ou plutôt mon tyran & mon persécuteur,

De tes malheurs, dès miens impitoyable auteur,
Qui brave mes soupirs, qui méprise mes larmes,
Et dans mon désespoir semble trouver des
charmes.
De quel droit ose-t-il, forçant mes sentimens,
Ainsi que ses Romains, maîtriser mes penchants ?
Ah ! qu'il régne, qu'il fasse ou la paix ou la
guerre ;
Qu'il décide à son gré des destins de la terre :
Je ne voulois qu'un coeur, je régnois sur le tien :
Qu'il garde son empire, & me laisse le mien.
Les Romains désormais, vils esclaves du Trône,
Ne pourront-ils aimer, sans qu'un maître l'or-
donne ?
Pourquoi t'exile-t-on ? O dépit ! ô fureurs !
Frémi, pére cruel, frémi de mes douleurs.
Ne vien pas d'un Amant m'opposer la naissance,
Entre des Citoyens il n'est point de distance.
Je l'adore, il suffit, il est digne de moi.
Est-ce un crime si grand d'être haï de toi ?
Mais dans un rang obscur le Ciel l'eût-il fait
naître,
Sa gloire, ses talens l'approchent de son maître.
Les favoris des Arts, dignes enfans des Dieux,
Ont-ils besoin d'un nom transmis par des ayeux ?
Oui, quel que soit ton rang, & ton pouvoir
suprême,
Le

Le génie ennoblit autant qu'un Diadême :
Toi-même tu le ſçais, tu ſçais qu'un feu ſi beau
Peut ſeul te dérober à la nuit du tombeau :
Homère, plus qu'Hector, immortaliſe Achille,
Et que ne dois-tu pas au pinceau de Virgile ?

Ovide, c'eſt ainſi que, fier de t'adorer,
Mon cœur à l'Univers aime à te préférer.
De tes rivaux altiers la foule en vain s'empreſſe
A demander ce cœur, à briguer ma tendreſſe :
Va, la triſte JULIE eſt loin d'y conſentir :
Je t'aime trop, hélas ! pour ne les point haïr....

Je cours, je vais, je viens, incertaine, égarée ;
Rien ne peut conſoler ton Amante éplorée.
Le jour à peine luit, j'en ſouhaite la fin ;
Sans ordre mes cheveux ſont épars ſur mon ſein.
Tout ornement me péſe, & dans mon infortune,
Je déteſte l'éclat d'une pompe importune.
Je te dirai bien plus : mes yeux ſont ſatisfaits,
Quand les larmes enfin ont obſcurci mes traits.
Quelle parure, hélas ! m'eſt encor néceſſaire :
Je ne vois plus l'Amant à qui je voulois plaire.
Je cherche les rochers & les antres déſerts,
Aziles ténébreux à ma douleur offerts ;
Là, de tes traits, de toi profondément remplie,
Dans un ſombre plaiſir je reſte enſevelie.

J'entends avec transport les Aquilons fougueux,
Frémir, se déchaîner sous un ciel orageux;
Je crois que tout prend part aux tourmens que j'endure,
Et que mon deuil s'étend sur toute la nature.

Cette image me flatte, & plait à mes ennuis;
Je lis dans ces momens, sans cesse je relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendresse,
Gages de ton bonheur, & nés de notre yvresse;
* Cet art que je t'appris, cet écrit enflammé,
Dont j'offrois le modéle à ton esprit charmé.
Des pleurs, en le lisant, inondent mon visage,
Ne pouvant rien de plus, j'embrasse ton Ouvrage;
Cet Ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
Vénus se reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous, qui le lirez, ô vous, races futures!
De ce Livre enchanteur dévorez les peintures;
Non, d'un génie oisif ce ne sont point les jeux;
C'est le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.
Amans, c'est un Amant qui cherche à vous instruire:
Il vous dicte les loix de celle qui l'inspire:

Seule

* L'Art d'aimer.

Seule je l'inspirai, je ne m'en défends pas;
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.

Pardonne cet orgueil, cet aveu qui te flatte;
Il faut avec le tien que mon triomphe éclate.
Si quelquefois l'amour de fleurs t'a couronné,
De myrte par mes mains si ton front fut orné;
Laisse, laisse, ta gloire en sera plus brillante,
Tomber quelques lauriers sur le front d'une Amante;
J'exige cet hommage, & je l'ai mérité;
Ta Maîtresse a des droits à l'Immortalité.
Ne te souviens-tu pas que la tendre JULIE,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie,
Par ses Vers amoureux t'exprimoit ses desirs,
Se joignoit à ta voix, & chantoit ses plaisirs,
Dans ces rians Jardins, où bien souvent l'Aurore,
En ramenant le jour nous retrouvoit encore?...
Ah! je les ai revû ces Jardins, ces beaux lieux,
Aziles fortunés, confidens de nos feux.
Quel changement, ô Ciel! & quelle différence!
Ce n'est plus ce séjour qu'animoit ta présence;
Déja l'on n'y voit plus tes jeunes arbrisseaux
Unir, entrelacer leurs dociles rameaux;
On n'y voit plus des fleurs la tige renaissante
Se disputer l'honneur d'embellir ton Amante.

Les

Les oiseaux n'y font plus entendre leurs concerts;
Et Philoméle seule y trouble encor les airs.

Que dis-je? O souvenir.... O mortelles allarmes!
Je ne puis retenir mes soupirs & mes larmes.
Un songe en ce lieu même, un songe plein d'horreur,
Dans mes sens éperdus a jetté la terreur.

Je crus qu'on me portoit dans une isle écartée,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monstres errans.
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives;
Les flots en gémissant se brisent sur les rives;
La terre au loin mugit, je frissonne & je croi
Que tout va dans l'instant s'engloutir avec moi.
Je succombe, je meurs... Tout change, l'horreur cesse;
Le jour luit, je n'entens que des chants d'allégresse;
J'apperçois des bosquets, de roses couronnés,
Des gazons, des berceaux à l'amour destinés;
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquille,
Qui proméne ses eaux dans un riant azile.

J'admire, je renais, je sens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance;
Une jeune beauté l'accompagne en silence....
Dieu! quel maintien! quels traits! je m'approche sans bruit....
Ce mortel, c'étoit toi... Ton Amante te suit.
Au fond d'un bois épais je te vois la conduire,
Je te vois lui parler, l'embrasser, lui sourire;
Je te vois... & les yeux de rage étincelans,
Je cours me présenter à tes regards tremblans.
Tu fuis, je te retiens; tu rougis, je soupire:
Mais la vengeance enfin reprenant son empire,
Je saisis ma rivale, & déja sur son sein
Je léve avec fureur une sanglante main....
Je m'éveille à l'instant: ah! rassure ma flamme,
Et détrui ce soupçon qui déchire mon ame.

Ovide, est-il bien vrai que ton cœur me trahit?
Dois-je en croire, grands Dieux! ce qu'un songe me dit?
Non, l'Amant que j'adore est sensible à mes peines;
A-t-il pû m'oublier, & former d'autres chaînes?
Est-il quelques beautés dans ton exil affreux,
Dignes de m'allarmer, & de plaire à tes yeux?
Il me semble les voir, ces sauvages mortelles,

Qui

Qui ressentent l'amour sans en être plus belles :
Dans leurs cœurs cet attrait, cet aimable penchant,
Est un farouche instinct, plutôt qu'un sentiment.
Sans décence, sans frein, leur grossiére imposture,
Même en suivant ses loix, avilit la nature ....
Que j'aime à m'abuser ! foibles raisons ! hélas !
Tu peux en lieux charmans transformer ces climats.
A ces tristes beautés, qui te plairont peut-être,
Tu peux, si tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour tu verras, sans t'occuper de moi,
Leurs appas se former, & s'embellir pour toi;
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton Ouvrage.

Ah ! si je le croyois, je franchirois les mers,
J'irois, n'en doute pas, au fond de tes déserts,
Furieuse, prenant la vengeance pour guide,
Un poignard à la main, immoler un perfide.....
Pardonne, tu connois mes transports violens,
Tu connois mon amour, mes malheurs, mes tourmens,
Je t'aime avec fureur, &, si j'étois trahie,
Oui, je voudrois troubler le bonheur de ta vie.

Voi ta JULIE en proie aux regards d'une Cour,

Qui

Qui pour flatter Auguste, insulte à mon amour.
Voi-moi toûjours sensible en cet état funeste,
Et, si tu me trahis, voi quel espoir me reste.
Je n'ai d'autre soutien qu'un Pére rigoureux;
Auteur de ton exil, contraire à tous mes vœux,
Qui voudroit, sous le joug d'un fatal himenée,
Enchaîner à jamais ma triste destinée;
Et qui de sa grandeur follement enyvré,
Croit toujours qu'en t'aimant je l'ai deshonoré.

Puisse un jour mon exil à ses yeux me soustraire? *
Puisse être mon bonheur un don de sa colére!
C'est alors que brisant de si cruels liens,
A l'abri de mes maux, j'irai finir les tiens.
Sur ces horribles bords qu'embellit ta présence,
J'irai te consoler d'une si longue absence.

Là, séparés des Cours, & loin d'un joug pompeux,
Nous vivrons pour nous seuls, & nous vivrons heureux.
D'un tyran absolu l'orgueilleuse tendresse
Ne me troublera plus au sein de mon yvresse;
Je ne verrai que toi; contente de mes fers,
J'oublîrai dans tes bras & Rome & l'Univers.

ARTI-

* Julie fut effectivement exilée par son pére.

ARTICLE QUINZIEME.

L'ADVERSITÉ.

Ode.

A La honte de l'Homme, une heureuse im-
puissance
Est un frein nécessaire aux Tyrans de son cœur :
Souvent à sa foiblesse il doit son innocence :
La crainte enchaîne sa fureur.
L'Histoire des Héros est le tableau des crimes :
A peine la vengeance a marqué leurs Victimes ;
Que je vois déchirer leur flanc.
Funeste Ambition, poursuis-tu la Victoire ?
Les Villes sont en cendre, & les Champs de la
Gloire
Sont couverts de torrens de sang.

Mortels, Dieux des Mortels, vous que la
foule encense,
Vous qu'enchaîne l'Erreur sous un joug fastueux,
Dites-nous : Les soucis, l'orgueil de la Puissance
Sçavent-ils faire des Heureux ?
Sous ces lambris dorés, séjour de l'imposture,
Où

Où l'art pour l'embellir efface la Nature,
Tout irrite & sert vos desirs.
La Couronne a son poids, la Grandeur ses misères.
O! nouveaux Damoclés, ces biens imaginaires
Enfantent-ils les vrais plaisirs?

Sous un Climat de fer l'Homme rebut de l'Homme,
Aux sueurs, aux travaux doit la paix de son cœur:
Sans trouble, sans murmure, à l'abri d'un vil chaume,
Il respire le vrai bonheur.
Il ignore à jamais les plaisirs tyranniques,
L'aimable illusion, dont les voiles magiques
Aveuglent & charment nos sens.
Les Dieux d'un Ciel d'airain lui font un Ciel trànquille;
Des paisibles Vertus sa retraite est l'asyle,
Son cœur des plaisirs innocens.

Mars avec le Printemps ramène les allarmes;
Mais les jours de l'Hyver sont les jours de la paix;
Mère du doux repos, la nuit sèche les larmes;
Ses tenèbres sont des bienfaits.
Infortune, tes cris ont désarmé l'envie:
Quel prodige! à tes pieds l'implacable furie
Etouffe ses serpens affreux.

Ami-

Amitié, plaisir vrai, présent de la sagesse,
Vis-tu sur les Autels de l'aveugle Déesse,
Ou dans le cœur des Malheureux ?

La rigueur de mon sort à mon bonheur conspire.
Un pli de rose blesse un Grand dans les plaisirs ;
Le plus léger brouillard trouble l'air qu'il respire ;
Le dégoût glace ses desirs.
Ainsi la frêle nef, amour des Néréides,
Porte les Alcions sur les plaines liquides,
Loin des fougueux tyrans des airs ;
Tandis qu'un autre Argo * vole aux lointaines Plages,
Triomphe des écueils, affronte les orages,
Et semble subjuguer les Mers.

Vérité, voix du Ciel, que l'Homme craint d'entendre,
De la faveur des Grands retrace-moi les jeux ;
Qu'aux trésors de Plutus je cesse de prétendre,
Et que je tremble d'être heureux.
Le calme de la Mer est un repos perfide.
La foule éléve un Temple au courage intrépide,
Le Sage au mérite abbattu.

Me

---

* Vaisseau des Argonautes.

Me plaindrois-je du fer qui guerit mes blessures?
Sort cruel, contre moi que peuvent tes injures
Elles me laissent ma Vertu.

Sur ton Trône escarpé, que l'Hyver environne,
Dieu des Alpes, tu vois la trace des Guerriers:
Annibal aux sommets inconnus à Bellone,
Moissonne les plus beaux Lauriers.
Que la Nature & l'art défendent tes frontières,
Que mille affreux rochers unissent leurs barrières,
Vains obstacles à sa valeur!
Ciel! il cesse de vaincre: A-t-il cessé de vivre?
A quels revers honteux la mollesse le livre!
Capouë est l'écueil du Vainqueur.

Le jour de ta défaite est le jour de ta gloire,
Peuple-Roi! tes malheurs enfantent tes Héros:
Ton Aigle de son sang rachète la victoire;
Ta splendeur s'accroît de tes maux.
Fais à jamais la gloire & le sort de la Terre;
Mais crain sous tes lauriers, fier Enfant de la Guerre,
L'écueil de la prospérité.
O revers! ta grandeur s'éclipse avec Carthage:
Tu tombes . . . . Tu devois ta gloire à ton courage,
Ton courage à l'Adversité.

Oui, la disgrace forme & pare le Grand Homme,
Fait d'un Héros un Sage, un Roi d'un Conquérant.
Sans les revers Camille auroit-il sauvé Rome?
Fabius seroit-il si Grand?
Gloire de Marius, du Vulgaire ignorée!
Ses longs malheurs sur lui jettent l'horreur sacrée
Que respecte encor l'Univers.
Marcellus doit son Nom, Fortune, à tes outrages,
Hercule à ses travaux, Ulysse à ses naufrages;
Porus étoit Roi dans les fers.

Au flambeau des revers j'apprens à me connoître.
Amis de ma fortune, étiez-vous mes Amis?
Aveugle Dieu des cœurs, as-tu pû faire naître
Les biens que tu m'avois promis?
Instruit par les fléaux qui traversent ma vie,
Frappé d'un nouveau jour, j'entrevois sans envie
L'enchantement de la Grandeur.
Au sort des Malheureux mon sort me rend sensible.
J'ignore de quel prix est la gloire terrible:
Je connois le prix du malheur.

Tel

Tel qu'un Fils* de Neptune afferrni par sa
chûte,
Retrouvoit sa vigueur dans son épuisement,
Tel brille le Héros à tous les traits en bute,
La vertu dans l'abbaissement.
Que Curtius est Grand au bord du précipice!
Régulus dans les fers! .... La honte du supplice
Prête-t-elle un lustre nouveau?
C'est la haine des Dieux qui fait un Dieu d'Alcide.
Les chaînes dont l'envie accabloit Aristide
Etoient un glorieux fardeau.

Connoît-il le bonheur, se connoît-il lui-même,
Ce Mortel entraîné de projets en projets?
Ciel, tu vois son cœur vuide au sein du bien
suprême,
Et malheureux par tes bienfaits.
L'Humanité gémit des succès de la guerre;
Ces monumens, la honte & l'orgueil de la Terre,
Dégradent la prospérité.
Qui nous a détrompés, aveugles que nous sommes?
Qui des Rois destructeurs fit les Amis des hommes?
Le jour de la calamité.

 Les

* Antée.

Les revers de Loüis ont conſacré ſa gloire ;
Pour lui contre lui-même ils avoient combattu :
Il vit d'un œil ſerein l'erreur de la Victoire ;
Son Egide fut ſa vertu.
Egalement Héros dans le calme & l'orage,
Il combat en Céſar, règne en Roi, dompte en Sage
L'orgueil de la proſpérité.
Que le ſort inconſtant le couronne ou l'opprime ;
Il eſt dans la ſplendeur craint, adoré, ſublime ;
Il eſt Grand dans l'Adverſité.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. HIstoire Litteraire de la France. T. XIe. *Paris*, chez *Chaubert*. Ce nouveau Volume contient soixante-six Articles, dont plusieurs sont peu intéressans.

II. Réponse de Mr. *de Guignes* aux Doutes proposés par Mr. Deshauterayes sur la Dissertation qui a pour titre: Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie Egyptienne. Brochure. *Paris*, chez *Lambert*.

III. La Mort d'Abel, Poëme en 5 Chants, traduit de l'Allemand de Mr. Gessner, par Mr. *Huber*. *Paris*, chez *Hardy*. Très-intéressant.

IV. Lettres choisies de Christine, Reine de Suède, à Des Cartes, Gassendi &c. *Paris*, chez *Humblot*.

V. Bibliotheque Portative des Péres de l'Eglise, qui renferme l'Histoire abrégée de leur vie, l'Analyse de leurs principaux Ouvrages, &c. Tome 3me. *Paris*, chez *Lottin l'ainé*. Il est question dans ce nouveau Volume de St. *Ambroise*, St. *Epiphane*, St. *Jérome* & St. *Paulin*.

VI. Lettres de Miladi Goods Berrys & du Chevalier Hynson, traduites de l'Anglois, *ou*, Réflexions différentes de celles des Moralistes du téms, addressées à ceux qui voudront les lire, 1 Vol. in-12. *Paris*, chez *Cellot*, au Palais. Ces lettres roulent sur la *fausse Philosophie*, la *mode*, les *mauvais livres* &c. Il y a de bonnes réflexions.

VII. Supplément à la France Litteraire de l'année 1758. pour les années 1759 & 1760. *Paris*, chez *Duchesne*. Ce supplément contient les Ouvrages Anonymes & les Autheurs qui n'existent plus, avec un Etat des Académies & des Journaux qui doivent paroitre pendant l'année 1760.

VIII. Etrennes Chronometriques, ou Calendrier pour l'Année Bissextile 1760, contenant ce que l'on sait de plus intéressant sur la division & la mesure du Tems, par Mr. *Leroi* l'ainé. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. Très-curieuses.

IX. Histoire du Bas-Empire, en commençant à Constantin le Grand; par Mr. *Le Beau*, Professeur &c. Tomes 3.

& 4. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. Ces deux nouveaux Volumes commencent à *Constance*, & finissent au partage de l'Empire sous *Gratien* & *Theodose*.

X. Tables Astronomiques de Mr. Halley pour les Planétes & les Cométes, réduites au nouveau style & au Meridien de Paris, augmentées de plusieurs Tables nouvelles de différens Auteurs pour les Satellites de Jupiter, avec des explications détaillées, & l'Histoire de la Comete de 1759. Par Mr. *De la Lande*, de l'Acad. Royale des Sciences de Paris & de Berlin. *Paris*, chez *Durand*.

HOLLANDE.

I. INstitutions Politiques par M. le Baron de *Bielfeld*. A *La Haye*, chez *Pierre Gosse Junior*. 2 Vol. in-4. Excellent Ouvrage.

II. Oeuvres diverses de Mr. *David Hume*, contenant 1°. l'Hist. Naturelle de la Religion, avec un Examen Critique & Philos. de cet Ouvrage. 2°. Dissert. sur les Passions, sur la Tragédie & sur la Régle du Goût, 2 vol. *petit* 8. *Amst.* 1759.

III. Essai sur le Beau par le P. *André*, Nouv. Edit. avec un Discours Préliminaire, & des Réflexions sur le Goût, par Mr. *Formey*, 8. *Amst.* 1759.

SUISSE & GÉNÉVE.

I. L'Onanisme, ou, Dissertation Physique sur les Maladies produites par la Masturbation. Traduit du Latin de Mr. *Tissot*, D. M. Avec un Discours Philos. & Moral sur le même sujet. 2 Vol. in-12. 1760. *Lausanne*, chez *F. Grasset*. Ouvrage propre à effrayer les plus hardis débauchés.

II. Considérations sur les Causes de la Grandeur des Romains, & de leur décadence. Nouv. Edit. avec le Dialogue de Sylla & d'Eucrate, le Temple de Gnide, & l'Essai sur le Goût, *grand in*-12. 1760.

III. Soins faciles pour la conservation des Dents, par Mr. *Bourdet* 12. 1760.

IV. Code de la Nature, ou le véritable Esprit de ses Loix, Nouv. Edit. grand in-12. 1760.

V. Mémoires pour servir à l'Histoire de Fréderic le Grand, 8°. Tome 1er. 1760. *avec fig.*

TABLE

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. *La Table de la Renommée.* Vision. pag. 3
ART. II. Second Discours sur ces paroles : *Il est honteux d'avoir plus de ménagement pour les Vices que pour les Ridicules.* 17
ART. III. *Projet d'Inoculation.* 36
ART. IV. *Dialogue entre le Prince de ****** & son Confident, sur quelques parties essentielles de l'Admiministration publique.* 46
ART. V. *La Femme prudente.* 72
ART. VI. *Réflexions sur la nature, l'origine & les principes des Langues anciennes & modernes.* 90
ART. VII. *Réflexions sur les Femmes.* 113
ART. VIII. *Discours sur l'Amour du Devoir.* 135
ART. IX. *Maximes de Philosophie, de Politique & de Morale.* 147
ART. X. *Bozaldab.* Conte Oriental. 179
ART. XI. *Lettre sur la Politesse. Portrait de Trypherus.* 187
ART. XII. *Ismêne.* Elégie. 195
ART. XIII. *Epître à un Ami sur le voyage de la Hollande.* 201
ART. XIV. *Julie à Ovide.* Héroïde. 211
ART. XV. *L'Adversité.* Ode. 222
Nouvelles Litteraires. 229

FIN du Tome vingt-uniéme.

AVIS.

Les fréres *Philibert* offrent au Public les Livres de leurs Catalogues François, Latins, Italiens, Espagnols, & Anglois, aux conditions suivantes, sçavoir :

I. Les personnes qui souhaiteront s'en pourvoir jusqu'à la fin d'Avril prochain, auront un rabais de quarante pour cent sur les prix ordinaires tels qu'ils se trouvent fixés dans leurs Catalogues †, ou dans ceux d'autres Libraires de cette Ville, soit en monnoye courante, soit en monnoye de France.

II. On réduira le rabais au tiers depuis le 1er. May, & au quart, depuis le 1er. Juin, jusqu'à la fin de Décembre de la présente Année.

III. Les acheteurs payeront comptant jusqu'à la somme de 100. Livres de France, soit 60. Livres Courantes. Mais ceux qui feront des emplettes plus considérables, auront, s'ils le souhaitent, un terme de quelques mois plus ou moins, moyennant de bons billets ou Lettres de Change, avec un modique intérêt.

IV. Comme il y a un grand nombre de Livres dont il ne reste que quelques exemplaires qui vraisemblablement seront débités dans peu, on ne s'engage point à fournir tous ceux qui sont indiqués sur les différents Catalogues, mais seulement ceux qui se trouveront en Magazin lors qu'on les demandera.

V. On fera brocher *gratis* les vol. in 8. ou in-12. en faveur de ceux qui le souhaiteront, mais l'on payera à part la relieure en veau ou bazane pour les Livres qui se trouveront reliés.

---

† *On en excepte le Catalogue soit Projet de Vente publié en Juillet 1758. où les prix sont marqués sans aucun rabais, de même que les articles qui s'impriment par souscription.*

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ ſemper digniſſima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME VINGT-DEUXIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Ghez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LX.

AVEC PERMISSION.

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISCOURS.*

Combien un esprit trop subtil ressemble à un esprit faux.

DANS ces jours fortunés, où la raison s'épure & s'enrichit de plus en plus entre les mains de la saine Philosophie; dans ce siécle privilégié, où tous les esprits, sans en excepter les esprits les moins faits pour la lumiére, commencent à la chercher & à l'entrevoir; quel plus bel em-

* Par le Pére *Cerutti*, Jésuite.

emploi pour l'Eloquence, que celui de nourrir, de fortifier dans les hommes ce premier goût de la vérité, deja si propre à les y conduire; de lever les obstacles, qui se présentent à eux en foule dès l'entrée de la carriére; de leur apprendre avant toutes choses à distinguer des routes qui les ménent au vrai, celles qui les précipitent dans le faux?

Quoique peu capable de remplir une fin si sublime, j'ose néanmoins me la proposer dans ce Discours. Je vais, en traçant le tableau de l'esprit trop subtil, essayer d'y découvrir une des principales sources de nos erreurs; un des plus grands obstacles au progrès des Sciences & des Arts, le premier principe de leur corruption & de leur décadence; le vrai germe de cette fausse Philosophie, qui se détruit elle même en détruisant la Religion & les mœurs; tout le caractère, en un mot, & toute la marche d'un esprit fait pour combattre, ou du moins pour méconnoître le vrai, c'est-à-dire d'un esprit faux.

Dans ce dessein, rassemblant sous un même coup-d'œil & les propriétés & les effets de l'esprit trop subtil, je le considère d'abord dans ce qu'il est par rapport à lui-même; ensuite

ſuite dans ce qu'il eſt par rapport aux différens genres où il a coutume de s'exercer. Le premier point de vuë m'offre les principes, le ſecond l'étendue de ſes erreurs. Dans l'un & dans l'autre j'apperçois un eſprit qui ne reſſemble en rien à l'eſprit vrai, & qui par là reſſemble entiérement à l'eſprit faux. Livrons-nous à un examen ſi intéreſſant, & ne craignons point de creuſer bien avant dans un ſujet, où l'on ne voit qu'à meſure que l'on approfondit.

PREMIERE PARTIE.

L'eſprit vrai, ou ce qui eſt le même, le talent de ſaiſir dans les différents objets cette proportion, cette ſymmétrie, cette unité frappante, qui en tout conſtituent le vrai & le beau, porte ſur trois qualités auſſi précieuſes que rares; ſur une juſteſſe d'eſprit, qui par le fil d'un heureux raiſonnement, en partant d'un principe aſſuré, conduiſe à des conſéquences vraies & naturelles; ſur un coup-d'œil aſſez étendu pour embraſſer tout le ſyſtême des choſes, pour pénétrer chaque objet dans ſa totalité, avec tous ſes rapports, toutes ſes convenances, ſon origine, ſa nature, ſa fin

& toutes ſes révolutions; enfin ſur une vivacité de ſentiment, & une fineſſe de tact, qui ne permette pas à l'ame de méconnoitre, encore moins de rejetter l'image incorruptible du vrai & du beau, par-tout où ils viendront ſe peindre; qui à leur aſpect couronne le plaiſir par l'enthouſiaſme, & les premiéres lueurs de la conviction par tout l'éclat de l'évidence.

Il n'appartient qu'aux génies en qui la main du Créateur a raſſemblé ces trois brillantes qualités, d'approcher du ſanctuaire des Sciences & des Arts; il eſt réſervé à eux ſeuls d'allumer & de porter devant la foule le flambeau ſacré de la Philoſophie; de peſer chaque choſe, & d'en indiquer au juſte la valeur; de ſe dégager du ténébreux labirinthe où le préjugé & le ſophiſme ont confiné l'eſprit humain; & de là de voler juſques dans la région la plus ſublime de la lumiére, pour y puiſer la vérité dans des ſources que le poiſon de l'erreur n'ait pas encore infectées.

Mais cet eſprit étendu, juſte, & ſenſible, oracle né & juge infaillible du vrai & du beau, l'eſprit trop ſubtil ne lui reſſemble en rien. Ce miſérable talent de tout décompoſer, de tout exagérer, & d'héſiter ſur tout; ce talent, dis-

je,

je, qui réunit toutes les propriétés de l'esprit trop subtil, en exclut néceſſairement toutes celles de l'esprit vrai. C'eſt une ſuite naturelle autant que la preuve invincible, premiérement d'un défaut d'étendue, qui en dérobant à ſes regards la moitié des objets, ne lui permet de juger de l'enſemble que par la décompoſition des parties; ſecondement, d'un défaut de juſteſſe, qui l'éloigne à chaque inſtant de ſon but, en l'éloignant de la route qui y méne; enfin, d'un défaut de ſentiment, & d'une foibleſſe de tact, qui confond en lui les impreſſions les plus oppoſées, lui fait regarder du même œil l'être & le fantôme, le bien & le mal, la vérité & le menſonge, le nuage changeant de l'incertitude, & le rayon immuable de l'évidence. Trois défauts de l'eſprit trop ſubtil, dont chacun eſt pour lui une ſource intariſſable d'erreurs. Reprenons-les exactement l'un après l'autre, & appliquons à cette idée générale, qui ne fait qu'ébaucher mon ſujet, toute la lumiére & les couleurs qui peuvent le rendre ſenſible.

Un défaut d'étendue, c'eſt le premier trait qui caractériſe l'eſprit trop ſubtil. Pour nous en convaincre, deſcendons avec lui dans ces ténébreuſes profondeurs, où loin des regards

vulgaires il ſe plait à déveloper ſes reſſorts, & ſà obſervons-en rapidement tout le jeu & toute la marche.

Confiné dans un cercle étroit d'idées, je le vois qui eſſaie d'y tout ramener, qui prétend reſſerrer dans les limites de ſon intelligence ſtérile toutes ſortes de vérités, & celles même dont la racine s'étend le plus loin, & dont les branches ſe diviſent preſque à l'infini. Pour cela il s'élance comme hors de lui-même, & croyant ſuppléer à ſon peu d'étendue par ſon activité infatigable, il marche, plein de confiance, à la découverte de la vérité. Par-tout où il voit fructifier quelque germe de lumière, il accourt pour l'enlever, il paſſe avec rapidité d'une région à l'autre; il meſure & compare tous les objets qu'il parcourt; tantôt il réunit & tantôt il ſépare la foule de ſes idées; il entaſſe lueurs ſur lueurs, richeſſes ſur richeſſes; il n'oublie rien pour remonter juſqu'aux premiers principes, pour nouer les conſéquences les unes aux autres, pour tirer de ce tiſſu de notions ainſi rapprochées & combinées un fil ſuivi & durable de ſyſtême. Mais inutiles efforts! peines infructueuſes! une idée repouſſe l'autre; les notions ſe croiſent & ſe con-

confondent; la chaîne de la vérité se rompt; quelque effort que l'esprit trop subtil fasse pour la retenir, elle s'échappe de ses foibles mains; toutes ses lumiéres ont disparu, & après avoir couru si long-tems après l'évidence, il n'en est encore qu'à douter.

Non; dépourvu de cette étendue d'intelligence, qui sans le tirer de sa place lui feroit tout voir d'un coup-d'œil, c'est en vain qu'il s'efforce d'élargir sa sphére; en s'agitant, en prenant à chaque instant son essor, il ne fera jamais que tourner autour du cercle qui l'emprisonne; & en tournant ainsi sans cesse, peut-il faire autre chose que de s'étourdir?

Instruit par l'expérience de l'inutilité de ses courses, il a recours à ce stratagême pour les abréger. Il abandonne sans peine à des génies plus étendus l'avantage de saisir d'un coup-d'œil cette multitude de rapports, d'analogies, de points de vue, dont l'ensemble forme le corps de la vérité; pour lui il ne prend ces rapports, ces analogies, ces points de vue, ces membres de la vérité, qu'un à un; bien plus, armé de toute la pointe de la Métaphysique, il s'applique à les décomposer, diviser, subdiviser; à les séparer en autant de parties qu'ils

présentent de faces, de nuances, de points; à les presser, les déchirer, les amoindrir, jusqu'à ce que réduits presque à leur moindre extension, ses regards puissent les embrasser sans les confondre, les parcourir l'un après l'autre sans en perdre aucun de vue.

C'est ainsi que l'esprit trop subtil ne saisit aucun objet dans son entier ni avec toutes ses propriétés. C'est ainsi qu'avant d'appliquer sur une vérité son coup-d'œil observateur, il commence par la dénaturer, par en détacher la plus grande partie, par la dépouiller de ses principaux traits, par en détruire les liaisons les plus marquées, par en couper mille branches qui y tiennent comme à leur tronc, par en détourner mille ruisseaux, qui pour s'éloigner d'elle, n'en découlent pas moins comme de leur source.

Après cela faut-il s'étonner que le défaut d'étendue, principe d'une telle décomposition, le soit aussi des plus grandes erreurs? faut-il s'étonner que des vérités qui perdent leurs analogies, leurs rapports, leurs points de vue les plus essentiels, qui sortent de leur sphère naturelle, & changent de forme, d'étendue, de propriétés, faut-il s'étonner que des vérités déchirées, démembrées, mutilées de la sorte, cessent enfin d'être des

des vérités ? que l'esprit trop subtil les cherche en vain dans une situation où il vient de les faire disparoître ; ou qu'il les place dans une situation où il n'y aura d'elles que le nom & les débris ? que de tant d'examens si raisonnés, si profonds, il rapporte à peine quelques lueurs vagues & incertaines, trop foibles pour l'éclairer, assez vives pour l'éblouir ? qu'il n'embrasse des objets que le squelette & l'ombre, & que dupe de ces vains fantômes dont il est le pére, il nomme la vérité erreur & l'erreur vérité ?

Ici se présente la seconde propriété caractéristique de l'esprit trop subtil, le second principe de ses erreurs, son défaut de justesse. C'est ainsi que j'appelle cette intempérance de raison, qui à chaque pas heurte de front les premiéres regles de l'art de bien juger.

Chaque vérité a une façon de se présenter qui lui est propre & qui la distingue, & c'est aussi sous un point de vue tout particulier qu'elle demande à être saisie. Ici elle emprunte pour nous toucher la voix du sentiment : c'est donc au tribunal du sentiment que nous la devons citer, & non à celui d'une raison pointilleuse, plus propre à détruire qu'à connoître les vérités de ce genre. Là elle exige pour se montrer

trer un calcul réfléchi & le microscope des abstractions idéales : ce n'est que peu à peu, le creuset à la main, & par des sentiers étroits & tortueux, qu'on peut espérer d'y parvenir. Tantôt c'est un vrai essentiel, un vrai indépendant, un vrai marqué tout fraîchement encore au sceau de la nature : essayez, essayez contre lui toutes les armes de la raison ; appliquez-y l'œil de la plus sublime Philosophie ; ne vous lassez point de creuser autour de ses fondemens, c'est le moyen d'en connoître toute la solidité. Tantôt ce sera un vrai de convention, de caprice, d'habitude : avant que de l'apprécier, il s'agit donc de remonter jusqu'à sa source, d'en observer le tour & l'étendue, d'en marquer les changements & les rapports ; il s'agit de démêler dans l'ouvrage même du caprice l'empreinte de la raison ; il ne faut pas oublier surtout, que c'est le propre de notre imagination d'être autant & quelquefois plus émue de ce qui est selon l'usage que de ce qui est selon la nature. Tantôt enfin ce sera un vrai musical, un vrai optique, un vrai fait en grande partie pour les organes : l'organe doit donc le juger de concert avec l'esprit. Qu'appellé par la voix des Muses, le génie immortel de Rameau

Rameau paroiſſe ſur la ſcéne lyrique, & y étale tous les tréſors de la mélodie; dans cette foule de ſpectateurs qui admirent, quel en ſera l'eſtimateur le plus compétent? n'eſt-ce pas celui qui, toutes choſes égales d'ailleurs, joindra à des nerfs plus flexibles une oreille plus harmonique?

C'eſt la premiére regle de l'art de bien juger, que de juger par l'endroit propre. La ſeconde regle, c'eſt de juger à la diſtance convenable. L'œil de la raiſon a une place marquée pour contempler le vrai: cette place eſt entre le trop loin & le trop près. De trop loin les objets s'applaniſſant peu à peu, diſparoîtront enfin; de trop près l'œil eſt accablé par l'objet, un atome y devient un coloſſe, à force de voir on ne voit plus rien.

La troiſiéme & derniére regle, c'eſt de ne jamais franchir les limites fixées par l'auteur de la nature à l'eſprit humain. Savez-vous les atteindre ſans les paſſer? vous êtes au point de la plus grande lumiére, vous touchez à l'évidence. Mais venez-vous malheureuſement à les franchir? vous prétendiez avancer dans la route de l'évidence, & vous n'y êtes déja plus, & vous entrez dans une carriére, où la rapidité

pidité de votre courſe ne ſervira qu'à marquer celle de votre écart. Cette fidélité à reſpecter les bornes preſcrites eſt une des marques les moins équivoques d'une vraie Philoſophie. C'eſt juſques-là qu'elle s'avance; mais là elle ne rougit point de s'arrêter, convaincue que dans l'art de penſer, comme dans celui d'écrire, la moitié du talent auſſi-bien que du ſuccès conſiſte à ſavoir s'arrêter à propos.

Trois regles de l'art de bien juger abſolument néceſſaires à quiconque s'adonne à l'étude du vrai; mais trois regles que la plupart des eſprits qui jugent, connoiſſent & gardent bien rarement; trois regles que l'eſprit trop ſubtil méconnoît & viole toujours. Ce défaut de juſteſſe eſt de tous ſes défauts celui qui me frappe le plus conſtamment dans les ouvrages qui portent ſon empreinte. J'y découvre par-tout un génie ſans regle, ſans frein; un génie qui dans l'art de poſer les principes s'attache uniquement à en poſer de vrais en eux-mêmes, & jamais à en poſer de propres au ſujet; qui prend toujours le côté le plus étroit, le plus obſcur, le moins favorable; qui péſe dans la même balance les objets les plus diſtingués entre eux; qui meſure avec le compas de l'art les

les bonds impétueux de l'imagination; exige des raiſons lorsque l'expérience décide, & des démonſtrations géométriques là où il ne faut que des preuves de fait; qui veut calculer, creuſer un vrai qui ne veut qu'être apperçu, ou qu'être touché; qui en un mot, parmi les différentes routes qui ménent aux différentes vérités, choiſit toujours la moins propre à le conduire à la vérité qu'il cherche.

De plus, je ſens dans ces ouvrages ſi déraiſonnablement réfléchis, & ſi ingénieuſement faux, où l'erreur eſt portée comme en triomphe par l'eſprit trop ſubtil, j'y ſens à chaque pas un eſprit qui n'eſt jamais à la diſtance convenable; qui jaloux de pénétrer juſqu'au centre de l'objet, s'y enfonce, pour ainſi dire, tout entier, & par là le perd entiérement de vue, ou du moins ne le voit plus tel qu'il eſt; un eſprit qui ne connoiſſant point de milieu, n'eſt jamais qu'à l'un des deux extrêmes, aux yeux de qui tout s'enfle & groſſit exceſſivement, qui outre le faux comme le vrai, le laid comme le beau, le mal comme le bien, & détruit tout en tout exagérant. Enfin j'y ſens un eſprit emporté à chaque inſtant au delà des bornes preſcrites; un eſprit que le ſeul nom de myſtére, de

ſecret

secret de la Providence, de profondeur impénétrable, choque & révolte jusqu'à la fureur; qui veut lire dans le livre même de la Divinité, & mesurer avec sa foible intelligence le ciel, la terre, & les enfers; qui veut arracher des mains de la Nature la clef de ses abymes, manier les ressorts dont elle meut le monde soit physique soit moral, déchirer le nuage dont elle couvre sa marche & la plus belle partie de ses ouvrages; c'est-à-dire que je découvre partout un esprit qu'un défaut de justesse empêche de connoître & d'observer les regles les plus importantes de l'art de bien juger, & dans qui par conséquent ce défaut est un des principes les plus marqués de ses erreurs.

Au défaut de justesse ajoutons le défaut du sentiment, comme la derniére propriété caractéristique de l'esprit trop subtil. Je n'en veux point d'autre preuve que l'usage opiniâtre qu'il fait d'une réflexion profonde à côté même de ces objets qui n'intéressent que le sentiment, & où le sentiment devroit seul agir & répondre. Que le vrai dans son plus grand éclat vienne à frapper ses regards; que paré de la main des graces, le beau essaie sur lui ses charmes les plus puissants: il arrêtera sur le champ l'im-

l'impreſſion de l'un & de l'autre; il détournera l'œil de la lumiere; il briſera le trait qui l'a frappé; il ſe roidira contre les attaques du plaiſir & de l'évidence; en un mot il fermera toutes les avenues au ſentiment; & appellant auſſi-tôt la réflexion, il s'attachera à raiſonner ſubtilement un vrai & un beau, qu'il ne faudroit que ſentir avec chaleur, & qu'il ne raiſonne ſi ſubtilement que parce qu'il ne les ſent du tout point.

En effet qu'eſt-ce que le ſentiment? Le don de concevoir le vrai & le beau promptement & vivement. Or trouverons-nous cette promptitude de conception qui vole au devant des objets dans cette conception rampante, qui ſe traîne lentement & avec effort autour de la vérité, qui calcule tous ſes pas, décompoſe toutes ſes idées, s'appeſantit & expire ſur un atome? Trouverons-nous cette vivacité de conception, qui à l'aſpect d'une idée raſſemble tous ſes feux & inonde l'ame de chaleur, la trouverons-nous dans cette Logique peſante dont l'eſprit trop ſubtil ſe nourrit; dans ce ſang froid avec lequel il contemple, il apprécie les beautés les plus attrayantes; dans cette glace d'eſprit, qui ne fond pas même, ſi j'oſe ainſi parler, au ſoleil de l'évidence?

Don heureux du ſentiment, don que la Nature a refuſé à l'eſprit trop ſubtil. Quel refus plus déplorable ! Dénué de cette ſeconde ame, il ſera étranger dans toutes les régions qu'elle doit habiter. Là, ſemblable à une plante qui ne conſerve hors de ſon terroir naturel ni fécondité ni vie, il languira, il ſéchera triſtement, tandis qu'à ſes côtés tout fleurira avec éclat. Au milieu de l'applaudiſſement le plus univerſel, il n'en ſera encore qu'à en chercher la raiſon. Ce qui ébranle, agite, emporte les eſprits ſenſibles, le laiſſera dans une morne & glaçante inaction, gliſſera à peine ſur lui, ne le touchera pas même. Incapable de cet enthouſiaſme ſublime en quoi conſiſte le plus haut degré du ſentiment, il cherchera même à y jetter un ridicule apparent par des arguments captieux, auxquels on ne pourra répondre qu'en guériſſant ou qu'en plaignant ſon inſenſibilité. Il attribuera à un préjugé populaire les loix du goût les mieux fondées dans la Nature ; il en établira d'autres dont le fruit ſera de rétrecir ou de reculer outre meſure les bornes de l'art, de rendre nos plaiſirs ou trop faciles ou trop rares, d'arrêter ou de précipiter le vol du génie.

nie. Il se jettera tout entier dans les paradoxes, ces moyens méprisables de répandre sur le mensonge le plus marqué un coloris de vérité & presque d'évidence; en un mot, il en viendra jusqu'à méconnoître ce qu'il y a de plus aisé à concevoir, je veux dire les vérités sensibles; il ne se lassera point de chercher le vrai dans le vrai, le beau dans le beau, & dans l'instant de la plus grande lumiere une lumiere plus grande encore.

Un défaut d'étenduë, qui en lui dérobant la moitié des objets, le force à les décomposer, & par là même à les détruire; un défaut de justesse, qui l'éloigne à chaque instant de son but en l'éloignant de la route qui y mene; un défaut de sentiment, qui efface dans lui tous les caracteres du vrai & du beau, & rend par conséquent inutiles leurs plus vives impressions; voilà ce-qu'offre l'esprit trop subtil considéré par rapport à lui-même. Considérons-le maintenant par rapport aux différents genres où il a coutume de s'exercer. Après avoir saisi les principes de ses erreurs, il est naturel d'en observer l'étendue.

SECONDE PARTIE.

L'étenduë de ses erreurs. Et ici quelle im-

menſe carriere s'ouvre devant moi! La Philoſophie, dont il a multiplié les erreurs, & prolongé ſi long-tems l'enfance; la Politique, dont il dérange les reſſorts & anéantit tout le ſiſtême; les Beaux-Arts, où s'érigeant en arbitre & en ſouverain, il eſt prêt à cauſer les plus fatales révolutions; la Société, qu'il nous a peinte des couleurs les plus odieuſes, & dont il a cherché à ſapper les fondements; l'Eloquence, qu'il a énervée, flétrie, & deſſéchée juſques dans ſa racine; la Religion, qu'il dépouille de toute ſa majeſté, & dont il a fait un problême; tels ſont les différents points de vue qu'il faudroit parcourir avec l'eſprit trop ſubtil, pour embraſſer toute la ſuite de ſes erreurs. Mais reſſerrés dans une ſphere étroite de tems, abrégeons la carriere, & bornons-nous uniquement aux deux derniers objets, comme à ceux qui ſe préſentent les premiers, & qui ſont d'ailleurs les plus intéreſſants pour le cœur humain.

La partie de l'empire littéraire où l'eſprit trop ſubtil a fait le plus de ravages, c'eſt l'Eloquence. Incapable d'enviſager en grand ce talent merveilleux d'éteindre, ou d'allumer d'un ſouffle tout le feu des paſſions humaines; effrayé

au

au bruit de son tonnerre; insensible à tous ses charmes, & ne considérant dans le corps de l'Eloquence que la partie qui va à éclairer, à instruire, quels efforts n'a-t-il pas faits pour l'y enfermer toute entiere; pour briser dans ses mains ces armes redoutables qui font sa force & sa grandeur; pour faner ses fleurs les plus naturelles; pour la dégrader, la rétrecir, la mutiler indignement, & la proportioner ainsi à sa propre foiblesse! Loin de vous, s'est-il souvent écrié devant elle, loin de vous, organe de la vérité, ces écarts rapides, ces bonds imprévus qui vous égarent; ces vols hardis où je ne saurois vous suivre; cette magnificence, ou, pour mieux dire, ce faste de discours, qui vous dépare sans vous agrandir, & m'étonne sans me toucher. Loin de vous ces traits brûlants, qui embrasent l'ame au lieu de l'éclairer; ces tours énergiques & impétueux, qui étourdissent la raison au lieu de la fléchir; ces figures véhémentes & pathétiques, qui tourmentent le cœur, secouent les organes, & ne disent rien à l'esprit: loin de vous cette élévation, où je ne trouve qu'enflure; ce coloris, où je ne vois que fard; ce feu, qui ne me donne que de la fumée; cet enthousias-

thousiasme, que j'ai droit de nommer phrénésie.

Oui, un arrangement géométrique d'idées qui naissent immédiatement les unes des autres, & qui se tiennent toutes comme par la main; un enchaînement étudié de raisons, qui se succedent rapidement les unes aux autres, sans laisser à l'imagination le tems de leur donner du corps, & au sentiment celui de leur donner une ame; le soin d'analyser son sujet, de calculer ses preuves, de poser ses principes, de déduire ses conséquences; le talent de disséquer une idée, d'en parcourir toutes les faces, d'en remuer les fils les plus imperceptibles; d'exprimer le suc le plus subtil des choses; de tout envelopper dans d'ingénieuses ténebres; de la méthode qui n'est que sécheresse; de la profondeur qui dégénere en obscurité; une suite de réflexions, mais qui sont autant d'énigmes que l'on donne à deviner; des vérités, mais qui ne sont qu'à demi écloses, & ne se montrent, pour ainsi dire, qu'en fuyant; de la préeision, non dans les idées que l'on voit jaillir de tout côté avec autant de désordre que d'abondance, mais dans l'expression où l'on rejette tout ornement comme superflu,

perflu, où l'on étouffe tout ſentiment comme étranger, où l'on oublie l'organe, & où l'on ne parle jamais qu'à l'entendement; en deux mots, l'art de méditer profondément, froidement & méthodiquement, voilà l'Eloquence telle que la conçoit & telle que l'exige l'eſprit trop ſubtil.

Il n'admire, il ne célebre qu'elle; il là préfere ſans peine à l'Eloquence ſublime qui fit parler & adorer en même tems les Démoſthenes, les Cicerons, les Boſſuets; il n'oublie rien pour l'accréditer parmi nous, pour la mettre en poſſeſſion de toutes les chaires, pour l'établir ſouveraine de tous les eſprits & de tous les cœurs. Hélas! il ne parle pas en vain: on voit tous les jours la véritable Eloquence perdre entre les mains d'une multitude d'eſprits plus ſubtils que féconds les plus beaux traits de ſa force & de ſa beauté. Son trône ébranlé de toutes parts tombe en ruines, & ſur ſes débris s'éleve & triomphe ce monſtre ingénieux, je veux dire ce compoſé bizarre de fauſſe Métaphyſique & de fauſſe Eloquence, l'ouvrage & les délices de l'eſprit trop ſubtil.

Témoins tant d'Orateurs jaloux d'appliquer

le calcul & les compas géométriques à des ſujets où la raiſon devroit laiſſer parler le ſentiment tout ſeul. Toute leur éloquence ne devoit être que mouvements impétueux, qu'images touchantes, que peintures vives & naturelles; & ce n'eſt que préciſion, que raiſonnements, que portraits ſecs & obſcurs, contre leſquels l'imagination & le cœur réclament de concert. Témoins tant d'Orateurs partiſans opiniâtres d'un ſtile myſtérieux & ſyllogiſtique, où l'on ne marche que par principes, par conſéquences, par preuves compliquées ; leurs diſcours ne ſont qu'une compilation laborieuſe d'idées egalement neuves & abſtraites; que de profonds traités, où à peine dans une longue nuit de ſubtilité brillent quelques eclairs de vraie philoſophie ou de vrai pathétique. Témoins enfin tant d'Orateurs méthodiques à l'excès, qui dès l'entrée même d'un diſcours ſe hâtent d'en expoſer l'ordre, les proportions, la marche, les diviſions & les ſous-diviſions preſqu'à l'infini; qui à tout inſtant mettent dans les mains de l'auditeur le fil du ſujet, rappellent ſans ceſſe ſon eſprit & au point d'où ils ſont partis, & à celui où ils vont aboutir, & par là banniſſent cette ſuſpenſion agréable

qui,

qui, ſans fatiguer, entraîne, & attache d'autant plus vivement, que l'Orateur en déguiſant l'art, ſait en mettre davantage.

Mais un ſpectacle bien plus intéreſſant frappe ici mes regards; c'eſt la Religion abandonnée à toute la fureur de l'eſprit trop ſubtil. Je le vois, cet eſprit redoutable, je le vois armé de ſes paradoxes funeſtes lui faire chaque jour mille plaies nouvelles, anéantir ſes reſſorts les plus puiſſants, dépeupler ſon empire, renverſer ſes autels, ne rien omettre enfin pour réduire en poudre le majeſtueux autant qu'inébranlable édifice du Chriſtianiſme.

N'eſt-ce pas à l'eſprit trop ſubtil, n'eſt-ce pas à ce talent dangereux de tout décompoſer, d'héſiter ſur tout, de tout exagérer, qu'il faut rapporter comme à leur ſource impure ces eſſais de fauſſe philoſophie, ou pour mieux dire, ces chefs-d'œuvre de vraie impiété, où l'irréligion ſubtilement raiſonnée prend à côté de quelques principes équivoques, mais préſentés avec art, un air de ſyſtême ſuivi, & ne paroît preſque plus qu'une conſéquence juſte & naturelle? Et à quel autre que lui devons-nous ces examens téméraires & ſcandaleux, où des vérités toutes divines, dont la preuve eſt

bien plutôt dans le cœur que dans l'esprit, livrées en proie à une raison sophistique & superbe, en deviennent le jouet méprisable, excitent ses risées, subissent ses arrêts, & ne sortent de ses mains sacrileges, qu'après avoir été travesties en ridicule, & marquées au coin de l'erreur la plus grossiere?

Oui; c'est lui qui, obstiné à tout voir, à tout approfondir, à porter partout l'œil de la Metaphysique, même dans cette partie de la Religion où l'œil de la Foi peut seul distinguer & seul soutenir la lumiere, a pris le parti insensé de l'obscurcir & de la décrier, ne pouvant la connoître. C'est lui qui hors d'état de saisir d'un coup d'œil, & sous un point de vue précis & convainquant, cette multitude triomphante de preuves, dont la réunion forme autour du Christianisme comme un tissu d'évidence où viendront se perdre, ainsi que dans un piege inévitable, tous les doutes & toute l'audace de l'impie; c'est lui, dis-je, qui en décompose l'ensemble, en interrompt la chaîne, en coupe les liaisons les plus immédiates; affoiblit, & même renverse ce grand tout, en désunissant ses parties & en détruisant ce rapport mutuel qui en est comme la base.

C'est

C'eſt lui qui bleſſé, révolté de cette auguſte ſimplicité qui caractériſe les annales de notre Religion, & qui doit ſeule en démontrer l'authenticité, y a cherché & a cru y voir, tantôt le langage groſſier d'une populace ſéduite, & tantôt le langage artificieux d'un corps de ſéducteurs ; lui qui a trouvé le moyen de flétrir tant d'autorités vénérables, tant de traditions non ſuſpectes, en ne les montrant que du côté le moins favorable, & à travers le nuage inſultant du préjugé ; lui, qui confondant les objets, à force de les conſidérer de trop près, voit le fanatiſme dans l'héroïſme le plus avéré, les farces monſtrueuſes de l'imbécille ſuperſtition dans les ſpectacles ſublimes qu'offre un culte auſſi pur que néceſſaire, les délires d'une imagination échauffée dans les ſaillies d'un céleſte enthouſiaſme ; une morale ennemie du bonheur des hommes dans une morale qui ne coupe la racine de tous leurs vices, que pour couper celle de tous leurs malheurs ; tous les caracteres en un mot, tout le foible, tout l'équivoque des inſtitutions humaines dans une Religion où la main du Tout-puiſſant s'eſt plû à graver de tout côté ſon image, & dont la vive & incorruptible lumiere triomphera dans

tous

tous les siécles des ténebres dont l'erreur, la passion, & une aveugle philosophie s'efforceront dans tous les siécles de l'obscurcir.

SAUVEUR des hommes, vous qui êtes venu leur apporter avec les véritables vertus les véritables lumiéres, éclairez ces esprits superbes qui s'opposent à votre immortel ouvrage; dépouillez leur raison de cette fausse subtilité qui prétend vous dérober des secrets que vous avez cachés dans les abymes de l'infini, qui veut aprofondir là où il faut adorer, & combattre encore lorsque la Foi & la saine Philosophie l'avertissent de céder. Détruisez cette vaine sagesse qui n'est que témérité & qui n'enfante qu'illusion, & donnez-nous cette sagesse céléste, où résident, comme dans leur germe, avec toutes les vérités tous les biens.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

VOYAGE DE....,
A
MADAME DE....

Par Mr. Des Mahis.

Vous qui fixez ſur vos brillantes traces
Les ris badins, les amours ingenus,
Et qui pourriez, par de nouvelles graces,
Mieux que Pſiché, l'emporter ſur Venus,
  Vous que le Dieu du goût éclaire,
Obtenez-moi de lui l'heureux talent de plaire:
Jadis il inſpira Chapelle & Bachaumont;
De leur voyage on veut que je prenne le ton:
Ils ont un naturel qui ne s'imite guére,
  Mais ſi ma plume eſt moins légére,
  Mon voyage eſt auſſi moins long.

Ces deux Hommes inimitables ſe ſeroient ſans doute ſurpaſſés, s'ils vous euſſent addreſſé, Madame, les riens charmans qui les ont rendus célébres. Je n'ai pas le génie de ces Meſſieurs,

ſleurs; mais j'écris ſous les yeux de la plus jolie Femme de Paris, à la plus belle Femme de la Cour; combien la beauté & les graces n'ont-elles pas créé de talens? Dans cette confiance, je commence ma Narration.

Les Gens aimables avec qui je ſuis venu ici, ayant fait une ample proviſion de gayeté & de Philoſophie, avec ces ballots légers nous ſortimes de Paris par le Cours.

Jadis c'étoit le Rendez-vous
De nos coquettes les plus vaines,
De nos prudes les plus humaines,
De nos jeunes gens les plus fous.
C'eſt là, qu'en dépit des jaloux,
Qui ſe jettoient à la traverſe,
Il ſe faiſoit aux yeux de tous
Un diſcret & tendre commerce
De regards & de billets doux.
Les bruyans Etats de Cythére
S'y tenoient ſur la fin du jour:
De tous les freres de l'Amour,
Il n'y manquoit que le myſtére:
Mais aujourdhui que nos beautés
Brillantes d'appas empruntés...
Comme ces faux oiſeaux qui craignent la lumiére
Dès que l'Aſtre du jour a fini ſa carriére,

Dans

Dans un jardin bien resserré,
De treillages rempli, de maisons entouré,
Dans une espéce de voliére
Où jamais nul Zephir n'entra,
Vont au sortir de l'Opera,
Respirer l'ambre & la poussiére;
On ne rencontre plus au Cours
Que des Societés obscures,
De tendres amitiés, de fidéles Amours,
Et d'assez maussades Figures.

L'heure n'étoit pas favorable pour y trouver beaucoup de ces sirotesques. Un homme qui nous parut fort content de lui même, gesticuloit, grimaçoit, & parloit seul; je voulus parier que c'étoit ce qu'on appelle un Poëte. Un autre pâle & rêveur marchoit à pas lents; il avoit tout à fait l'air de ces Amans malheureux d'autrefois. Le vieux Marquis & la jeune Marquise de **** se promenoient en silence dans un vieux Carosse; c'étoit sans doute pour la santé de l'un, plutôt que pour le plaisir de l'autre. Ces insipides Personnages furent aussitôt oubliés qu'apperçus.

En parlant de vous, Madame, en vous regrettant, nous nous trouvames sur le Pont de Neuilly. Je remarquai à gauche une maison peu

peu remarquable par elle-même, & je m'écriai :

Je vois cet agréable lieu,
Ces bords riants, cette terrasse,
Où Courtin, La Farre & Chaulieu,
Loin des sots & des gens en place,
Pensant beaucoup, écrivant peu,
Plaisantoient, railloient avec grace
Et faisoient des vers plein de feu.
Enfans d'Aristippe & d'Horace,
Dans la saine Morale instruits,
Du Portique ils cueilloient les fruits;
Couronné des fleurs du Parnasse,
Ils répandoient à pleines mains
Un sel rare dont quelques grains
Eussent rempli de jalousie
Les plus aimables des Romains,
Et tous ces gens contemporains
D'Alcibiade & d'Aspasie.
Ils puisoient dans la Poësie
Ce Nectar par elle inventé;
Le goût, l'esprit, l'urbanité
Leur servoient la seule Ambroisie
Qui donne l'immortalité.
Philosophes sans vanité
Beaux esprits sans rivalité,

Entre

Entre l'étude & la pareſſe,
Dans les bras de la volupté,
Ils avoient placé la ſageſſe.
Où trouver encor dans Paris
Des mœurs & des talens ſemblables?
Il n'eſt que trop de Beaux Eſprits,
Mais qu'il eſt peu de gens aimables!

Je me ſentis penetré, Madame, d'un certain reſpect qui tenoit un peu de l'Idolatrie, pour cet ancien Temple des Muſes. Si au lieu de Madame de **** vous euſſiez préſidé à ſes Miſtéres, Gnide & Paphos n'en avoient point pour qui j'euſſe eu plus de dévotion, & j'y aurois été en pélérinage plus volontiers qu'à Nanterre, où nous arrivames un moment aprés. L'Abbé avec ce ton moitié profane que vous lui connoiſſez, vint à ſon tour à s'écrier:

C'eſt dans ces agréables plaines,
Sur ces côteaux du Ciel chéris,
Que la Patrone de Paris
A mérité tant de Neuvaines.
Aujourdhui dans le Paradis
Geneviéve, en ce lieu champêtre,
Quenouille en main, menoit jadis
Dévotement ſes moutons paitre;

 De

De la laine de ses Brébis
Elle filoit là ses habits;
De la jeune & simple Bergére
L'innocence filoit les jours

. . . .
. . . .
. . . .

Mais nous voici à Ruel: ce fut la demeure d'un des plus grands Ministres que la France ait eu: Souffrés, Madame, que je change de ton pour parler de lui.

Richelieu d'un égal courage,
Sçut lancer le tonnerre, & conjurer l'orage;
Il étendit sur tout ses regards penétrans;
Il domina son Maître, il abbaissa les Grands,
Il arrêta le vol de l'Aigle Impériale;
Il cultiva les Arts d'une main libérale,
Mais sur ce grand Théatre où je le vois monté
Evoquant la vengeance & respirant la haine
Son inflexible dureté
A trop ensanglanté la Scène.

Croyez vous, Madame, que cet homme immortel ait pû gouter un instant de bonheur dans toute sa vie? Je n'oserois me vanter d'être heureux; mais je ne changerois pas mon obscurité, ma liberté, mon loisir, mes douces occupations

occupations contre sa Pourpre, son Ministére, son Genie même.

Il fut haï, craint, envié,
De sa triste grandeur l'image m'importune;
Il a servi la gloire & la fortune,
Je sers l'amour & l'amitié.
L'amour dans la saison de plaire,
Est le premier besoin du cœur:
Sa flamme vive & passagére
L'épure mieux que la colére
D'une Douegne ou d'un Gouverneur.
L'amitié toûjours necessaire
Donne un feu plus foible en chaleur,
Mais aussi plus fort en lumiére;
Et qui perd la faveur du Frére
N'est consolé que par la Sœur.

Sur cette matiére je ne taris point. Heureusement pour vous, Madame, voilà St. Germain qui me remit dans la route dont je m'étois si fort écarté.

C'est ici * que Jaques Second
Sans Ministres & sans Maitresse,
Le matin alloit à la Messe,
Et le soir alloit au Sermon.

 Ce-

* St. Germain en Laye.

Cependant l'heureux Hamilton,
Plein d'enjouement & de finesse,
Sçavoit trouver dans ce Canton
Tantôt les rives du Permesse,
Et tantôt celles du Lignon.
Il joignit le goût au génie;
Il n'eut point la sotte manie
D'écrire pour se faire un nom,
Et ne quitta jamais le ton
De la meilleure Compagnie.
Sans doute à l'Ombre de ces bois,
Surtout dans ces routes secretes,
Sous ce tilleul que j'apperçois,
Il venoit rêver quelquefois
Avec un Livre & des Tablettes.
Que cet air frais, voluptueux,
Cette lumiere presque obscure,
Ce desordre majestueux,
Ce silence de la nature
Me font bien sentir l'imposture
De ces ornemens fastueux,
De ces plaisirs tumultueux
Qu'à force d'Art on se procure!

Au milieu de cette forêt, je me representois la demeure du silence; il me paroit aussi digne d'être personnifié, que le Sommeil & tant

tant d'autres à qui les Poëtes ont fait cet honneur. S'il est un Demon du bruit, pourquoi le silence n'auroit-il pas un Gènie? A tout hazard je lui addressai cette priére:

Silence, frere du repos,
Habitant de la Solitude,
Ami des Arts & de l'Etude,
Qui fuit la pourpre & les faisceaux;
Toi par qui le Sage se venge
Des Critiques, des Cabaleurs,
Des Ignorans & des Railleurs,
Reçois cet hymne à ta louange,
Et me preserves en échange
Du commerce des grands parleurs.
Quand notre oreille est affligée
Par de froids & bruyants discours
C'est à toi seul qu'elle a recours.
Après avoir, par la parole,
Amusé le sot genre humain,
La science toujours frivole,
Et le bel esprit toujours vain,
Privés du renom qui s'envole,
Vont se reposer dans ton sein.
Tu peins les amoureuses flammes
Mieux que les plus galans propos;
Les plus ingenieux bons mots

Ne valent pas tes Epigrammes ;
Tu conſerve l'honneur des femmes
Et tu tiens lieu d'eſprit aux ſots.

En ſortant de la forêt de St. Germain, nous crumes entrer dans la vallée de Tempé ; Un ſpectacle, tel que l'Idile n'en a peut-être jamais peint de plus agréable, s'offrit à notre vûe. C'étoit un lendemain de noces ; c'étoit l'hymen payſan, l'amour berger, la joye naïve ; c'étoit une fête vraiment ruſtique, bien préférable à celles de nos operas.

Toi qui vrai, riant & facile,
Peignis des fêtes ſous l'Ormeau,
Titire enflant un chalumeau,
Eglé danſant d'un pas agile
Et Siléne ſur un tonneau ;
Teniers viens tracer ce tableau ;
La nature à ton art docile,
Sembloit naitre ſous ton pinceau.
Pour trois jours Reine du hameau
Ayant un bouquet pour parure,
Pour couronne un petit chapeau
Qui ſe perdoit dans ſa coëffure,
Pour throne un ſiége de verdure,
Et pour dais un humble arbriſſeau ;

La jeune Epouſe de la veille,
Tout à la fois pâle & vermeille,
Et tout enſemble heureuſe & ſage,
Laiſſoit lire ſur ſon viſage
Le plaiſir qu'elle avoit donné.
Sa ſimplicité la décore
Mieux que le plus riche appareil,
Son èpoux la regarde encore,
Yvre d'amour & de ſommeil;
Son bonheur naiſſant ſe déploye
Sur ſon front noir & radieux,
Et le Dieu qui ferme ſes yeux,
N'en a point éclipſé la joye.
Autour d'eux, formant un ballet,
Tous les amours de ces contrées,
Les graces en petit corſet,
Les ris avec leur air follet,
De l'hymen portent les livrées;
Des Céladons & des Aſtrées
Danſent au ſon du flageolet.
Voyés-les, dans leur joye extrême,
Aller, revenir, ſe croiſer;
L'un d'eux à la Brune qu'il aime,
En paſſant ravit un baiſer;
Contre un larcin qu'elle pardonne,
La belle s'arme de rigueur,

 Et

Et bien vite au fond de son cœur,
Cache le plaisir qu'il lui donne.
Qui s'en seroit jamais douté,
Que ces Bergers pussent connoître
La pudeur & la volupté?
Pour finir ce groupe champêtre,
Quelques vieillards sont à côté
Qui dans leur cœur sentant renaitre
Des étincelles de gaîté,
Comme en hyver on voit paroître
Quelques heures d'un jour d'été,
Racontent ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

Nous fumes tous tentés de prendre la pannetiére & la houlette. C'est avec des idées si douces que nous arrivames à . . . . Il me reste à vous rendre compte, Madame, de la vie que nous menons ici.

Dans les états d'une beauté
Qui n'est ni coquette ni prude,
Dans un Château peu fréquenté,
Et dont l'abord est assés rude,
Mais d'où l'œil est au loin porté
Sur une rare multitude
D'objets pleins de varieté,

Logent

Logent l'Amitié, la gaîté,
La franchiſe, la liberté.
Exempts de ſoins, d'inquiétude,
Ici nous goutons aujourd'hui
La retraite ſans ſolitude,
Avec le repos ſans ennui.
Nous conſacrons les matinées
Aux arts, au loiſir ſtudieux;
De mille riens ingénieux
Nous ſçavons remplir nos journées,
Qui ſont ſagement terminées
Par des ſoupers delicieux:
La chère eſt ſimple & delicate,
Il ne faut pour plaire à Comus,
Ni le luxe de Lucullus,
Ni le régime d'Hipocrate.
Minerve eſt auprès de Momus;
Et ſi nous admettons Socrate,
Epicure n'eſt point exclus.
Sur toutes ſortes de chapitres
Nous tenons de joyeux propos;
Sans reſpect des rangs ni des titres,
En dépit des mortiers, des mitres,
Nous faiſons le procès aux ſots.
Nous parlons de tout ſans myſtere,
Et de tout ce que l'on a dit,

 Ou

Ou de l'Olimpe, ou de Cythére,
Sur le merite ſans credit,
Ou la faveur héréditaire;
Quand l'entretien ſe refroidit
Il n'eſt rien que l'on voulut taire.
Enfin dans ce riant ſéjour,
Les plaiſirs régnent tout le jour,
Eux ſeuls habitent ces retraites;
J'excepte les peines ſecrettes
Que pourroit y cauſer l'amour.

Voilà, Madame, une peinture fidéle de notre vie champêtre; venez-en augmenter les douceurs en les partageant. Venez écouter nos Eglogues; venez fixer toute notre attention ſur cette belle terraſſe, d'où l'on croit voir toute la nature; nous y verrions ce quelle a fait de plus aimable & de plus ſeduiſant, ſi nous avions le bonheur de vous y poſſéder.

ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS
DE
Mr. LE FRANC
DE POMPIGNAN,

Élu par l'Academie Françoise, à la place de feu Mr. De Maupertuis.

MESSIEURS,

VOus avez perdu un Homme de Lettres & un Philosophe. Cette double perte est difficile à réparer. Quelque goût qu'on ait aujourd'hui pour la Littérature & pour la Philosophie, les Hommes vraiment lettrés, les vrais Philosophes sont aussi rares que jamais.

Des prétentions ne sont pas des titres. C'est par le fruit des études qu'il faut juger de leur succès. On n'est pas précisément Homme de Lettres parce qu'on a beaucoup lû & beaucoup écrit,

écrit, qu'on poſsède les Langues, qu'on a fouillé les ruines de l'Antiquité; parce qu'enfin on eſt Orateur, Poëte ou Hiſtorien. On n'eſt pas toujours Philoſophe pour avoir fait des Traités de Morale, ſondé les profondeurs de la Métaphyſique, atteint les hauteurs de la plus ſublime Géométrie, révélé les ſecrets de l'Hiſtoire Naturelle, deviné le ſyſtême de l'Univers. Le Savant inſtruit & rendu meilleur par ſes Livres, voilà l'Homme de Lettres. Le Sage, Vertueux & Chrétien, voilà le Philoſophe.

Ce n'eſt donc pas la profeſſion ſeule des Lettres & des Sciences qui en fait la gloire & l'utilité. S'il étoit vrai que dans le ſiècle où nous vivons, dans ce ſiècle enyvré de l'eſprit Philoſophique & de l'amour des Arts, l'abus des Talens, le mépris de la Religion, & la haine de l'autorité, fuſſent le caractère dominant de nos Productions, n'en doutons pas, MESSIEURS, la Poſtérité, ce Juge impartial de tous les ſiècles, prononceroit ſouverainement que nous n'avons eu qu'une fauſſe Littérature & qu'une vaine Philoſophie.

Et quel exemple en effet, quelles inſtructions donneroient au genre humain des Gens

de

de Lettres présomptueux qui nous enseigneroient à mépriser les plus grands modèles; de prétendus Philosophes qui voudroient nous ôter jusqu'aux premières notions de la vertu; les uns & les autres se déchirant sans cesse entr'eux, se poursuivant avec fureur jusqu'au tombeau; décriant respectivement leur esprit, leur ame, leurs mœurs; s'élevant avec une liberté cynique contre ce que la naissance & les dignités ont de plus éminent; faisant tout retentir de leurs cabales, de leurs jalousies, de leurs animosités; & forçant enfin le Public à regarder comme un problème, si les Lettres, les Sciences & les Arts ont plus contribué à épurer les mœurs, qu'à les corrompre.

De-là l'étonnante controverse élevée de nos jours, & défendue de part & d'autre avec cette force, avec cet air de conviction qui semblent n'appartenir qu'à la vérité. Je suis bien éloigné, MESSIEURS, de vouloir applaudir à ce nouveau paradoxe. Ce n'est point dans le Sanctuaire des Lettres que j'afficherai l'anathème qui les proscrit. Mais pourquoi le dissimuler? Ce sentiment si pernicieux dans les consequences, si faux dans le principe, se trouve vrai néanmoins dans l'exception; &

mal-

malheur au Siècle que cette humiliante exception déſigneroit. En vain ſe vanteroit-il lui-même d'être un Siècle de lumiere, de raiſon & de goût, ſes propres monumens ſerviroient bientôt à le confondre. Les Bibliothèques, les Cabinets des Curieux, ces dépôts durables de la ſageſſe & du délire de l'eſprit humain, ne juſtifieroient que trop l'accuſation & le jugement. Ici, ce ſeroit une ſuite immenſe de Libelles ſcandaleux, de Vers inſolens, d'Ecrits frivoles ou licentieux. Là, dans la claſſe des Philoſophes, ſe verroit un long étalage d'opinions haſardées, de ſyſtèmes ouvertement impies, ou d'alluſions indirectes contre la Religion. Ailleurs, l'Hiſtoire nous préſenteroit des faits malignement déguiſés, des anecdotes imaginaires, des traits ſatyriques contre les choſes les plus ſaintes, & contre les maximes les plus ſaines du Gouvernement. Tout en un mot, dans ces livres multipliés à l'infini, porteroit l'empreinte d'une Littérature dépravée, d'une morale corrompue, & d'une Philoſophie altière, qui ſappe également le Trône & l'Autel.

Quelle digue oppoſer à ce torrent? Un Corps Littéraire, où les principes qui perpétuent la tradition du goût, des bonnes mœurs & du reſpect

respect pour la Religion, ne varient jamais; un Corps de qui l'on puisse publier qu'il est tel aujourd'hui qu'il fut dans son origine, & qu'il sera jusqu'aux derniers temps; un Corps toujours animé de l'ame des Corneille & des Bossuet; pour tout dire enfin, la Compagnie célèbre dans laquelle appellé, MESSIEURS, par vos suffrages, j'ai l'honneur d'être admis aujourd'hui.

C'est pour remplir, pour perfectioner, s'il étoit possible, le plan de votre Institution, que depuis quelques années vous avez voulu vous associer des Philosophes illustres qui avoient déja senti la nécessité de cultiver les Lettres, pour donner aux Sciences plus d'agrément. Votre choix n'est tombé que sur des cœurs droits, sur des esprits vigoureux, mais sages, qui n'ont apporté parmi vous que des sentimens épurés sur tout ce qui fait l'objet de notre culte & de notre vénération.

Mr. de Maupertuis fut un des premiers que l'Academie des Sciences vous offrit. Il étoit Homme de Lettres, ses écrits en font la preuve. Il étoit Philosophe, sa mort nous l'a mieux appris encore que ses écrits.

Il avoit porté les armes pendant sa jeunesse.

Il

Il quitta le ſervice, où il occupoit un poſte honorable, pour ſe livrer aux Lettres, & principalement aux Sciences. Mais au milieu de ſes études il retrouva plus d'une fois ſa premiére deſtination; & l'on peut dire que, ſoit dans ſes Expéditions aſtronomiques, ſoit dans les Campagnes qu'il fit à la ſuite d'un Roi belliqueux, le courage du Guerrier lui fut ſouvent auſſi néceſſaire que la fermeté du Philoſophe. L'eſtime & les bienfaits de ce même Prince l'avoient attiré en Allemagne; des liens indiſſolubles le fixèrent à Berlin. Il y fut quelque tems heureux, ſi un François peut l'être ailleurs que dans ſa Patrie, & ſous un autre Roi que le ſien.

La Préſidence & la Direction d'une Académie floriſſante furent confiées à ſes ſoins. On ſait que cette Compagnie embraſſe toutes les parties des hautes Sciences & de la Littérature. Ses Mémoires ſont enrichis de différens morceaux de Mr. de Maupertuis dans des genres ſi oppoſés. On y reconnoît par-tout un Membre diſtingué de l'Académie des Sciences. Quelques matiéres qu'il traite, ſon ſtyle eſt énergique, naturel, clair & correct. Il poſſédoit toutes les richeſſes de notre Langue, & les

em-

employoit, non pas en Rhéteur, mais en Philosophe.

Un Géomètre, un Métaphysicien qui sait bien sa Langue, la sait mieux que le simple Grammairien. Celui-ci d'ordinaire ne connoît qu'une méthode inanimée, qu'une théorie, pour ainsi dire, extérieure, & qui ne pénètre point le mécanisme interne & primitif des Langues. L'autre au contraire accoutumé aux méditations profondes, à l'analyse, au calcul, combine les règles de la Langue avec les opérations de l'esprit, la suit pas à pas, remonte à son origine, saisit l'instant où les premiers mots naquirent des prèmieres sensations. Revenant ensuite sur la formation progressive & développée du Langage, il l'apperçoit dans le progrès & dans le développement des idées. Plein de cette analogie & de ces rapports, il découvre dans la source le système grammatical. Il voit que chaque chose a son mot propre, & qui ne peut être suppléé qu'imparfaitement; que les diverses facultés de l'ame, que le sentiment, que nos perceptions & leurs nuances ont créé par l'organe de la voix des signes représentatifs qui leur conviennent; que les modifications de la pensée ont produit les modes

du discours, & qu'à considérer les choses dans leur essence, l'art de parler appartient plus qu'un autre au raisonnement, & n'a pas peu contribué à le former. C'est par cette Grammaire Philosophique qu'il se garantit de l'abus des mots tant reproché par Locke à tous les Ecrivains en général. C'est elle qui lui apprend à s'exprimer avec autant d'ordre & de netteté qu'il conçoit, & à caractériser son style par cette heureuse propriété des termes, qui seule fait l'exactitude & la justesse de l'expression.

Ces traits distinctifs se font remarquer dans les Ecrits de Mr. de Maupertuis. Nous avons de lui des Réflexions Philosophiques, & une Dissertation sur les Langues. Il y a dans ces deux morceaux des vûes nouvelles, des principes féconds; & si on les examine sur-tout du côté du style, ainsi que ses autres ouvrages, on avouera que nul Ecrivain n'a mieux connu, ni mieux fait sentir la valeur réelle des expressions, & la signification rigoureuse des mots.

Ce n'est pas que son élégance & sa précision géométrique n'aient paru quelquefois un peu sèches. Je joins ici la critique à l'éloge, & ce

ce n'est guère l'usage en pareille occasion. Mais quand on loue des Philosophes, ce doit être à leur manière, sans flatterie & sans partialité. D'ailleurs cette ombre imperceptible n'obscurcira point le tableau des talens de ce respectable Académicien. J'oserois même, si mon sentiment étoit de quelque poids, j'oserois combattre sur ce point les Censeurs de Mr. de Maupertuis, & je dirois qu'il seroit à souhaiter que le procédé du Géomètre s'introduisît plus souvent dans les ouvrages de Littérature. Ils en seroient moins chargés de vains ornemens & de digressions étrangères au sujet, moins enflés de citations inutiles, mieux discutés, plus solides, plus instructifs.

J'ajouterai que si, de l'aveu même de Mr. de Maupertuis, on a pu reprocher à quelqu'un de ses Ouvrages *un style triste & sec*, ce sont ses propres termes *(a)*, il a bien montré dans d'autres Ecrits qu'il ne manquoit ni de sentiment, ni d'imagination, & que la nature en lui ordonnant d'être Géomètre & Physicien, lui avoit permis d'être Poëte & Orateur,

 Il

(a) Préface qui est à la tête de l'*Essai de Morale sur le Bonheur*. *Tom.* I. des Oeuvres de Mr. de Maupertuis. Edition de Lyon, 1756.

Il devint Orateur par néceſſité, & comme il le dit lui-même, pour remplir les fonctions de ſa Charge (*a*); il ſe trouva qu'il étoit né éloquent. Il écrivit ſur la génération des Animaux, & ſous ſa plume naquit de la Poëſie.

Que d'agrément, que d'images raviſſantes dans ſa Venus Phyſique! Ceux qui n'en connoiſſent l'Auteur que comme un Savant livré à tout ce qu'il y a d'auſtère & d'abſtrait dans les connoiſſances humaines, ſeront étonnés du charme inexprimable qui règne dans pluſieurs morceaux de cet Ouvrage. On croiroit quelquefois qu'il traduit Homère ou Milton (*b*).

Le Diſcours ſur la meſure de la Terre au Cercle polaire, préſente au Lecteur les mêmes traits de génie. Tandis qu'environné de pendules, de quarts de cercle, de ſecteurs & de tout l'arſenal des Mathématiques, il détermine avec ſes dignes Compagnons la direction d'une longue ſuite de triangles; que ſur des couches multipliées de neige il meſure, la perche à la main, une baſe de trois lieues de longueur, & qu'il

(*a*) Epître à M. l'Abbé Trublet, à la tête du 3e vol. même Edition.

(*b*) Voyez dans la Venus Phyſique, ſeconde Partie, l'endroit qui commence ainſi: *Quand l'Aſtre du Jour a diſparu . . .*

qu'il expose à la Nation des Astronomes le résultat lumineux de ses opérations, son pinceau toujours varié joint au détail de ces travaux le spectacle nouveau pour nous des Terres, des Habitans & des Cieux voisins du Pole. Il peint avec tant de chaleur, avec tant de vérité, qu'il nous transporte aux lieux mêmes qu'il décrit. On escalade avec lui les sommets de l'*Horrilakero*; on le suit sur les eaux glacées du *Torneo*; on vole à ses côtés sur les traîneaux fragiles du Lapon.

A cet art de peindre, aux talens de l'esprit, il unissoit le goût de la bonne Littérature. Admirateur des Anciens, il les avoit lûs & médités. Il s'en sert souvent, & l'on peut juger par ses Ouvrages que les Poëtes, les Orateurs & les Historiens de l'antiquité lui étoient également connus. Ce sont là nos Maîtres, ils le seront toujours. Je dis plus; ils sont des modèles pour les genres mêmes qu'ils ont ignorés, & ceci n'est point un paradoxe. C'est qu'ils ont puisé dans la nature toutes les règles de l'Art; c'est qu'ils ne s'écartent jamais du vrai, de ce vrai qui *seul est beau*, qui *seul est aimable*, comme l'a caractérisé l'Horace François; & que dans toute sorte de littérature,

dans toute production du génie, soit qu'on invente, soit qu'on perfectionne, ce vrai primitif & universel ne sauroit ressembler qu'à lui-même. Tel est le sceau ineffaçable de ces chefs-d'œuvres immortels, qui font tant d'honneur à la Grèce & à Rome. Appliquons à leurs Auteurs en général ce que Quintilien disoit de Ciceron en particulier, & croyons que ceux-là seulement sont Gens de Lettres qui connoissent le mérite & le prix des Anciens.

La Lecture de leurs Ecrits n'est pas moins utile au cœur qu'à l'esprit. Ils nous apprennent que le véritable amour des Lettres ne consiste pas seulement à exceller dans les genres qu'on a choisis; mais qu'il nous porte encore à partager le succès de nos Emules, & nous oblige à concilier à nos études la confiance & le respect du Public.

Quelle estime aura-t-il pour des hommes qui se méprisent, ou qui feignent du moins de se mépriser mutuellement ? La haine les aveugle & les perd. Imprudens, qui pour la satisfaction cruelle de décrier un Livre, ou de diffamer un rival, se privent eux-mêmes des fruits inestimables de leur Art. Ils pouvoient s'immortaliser par leurs travaux : ils n'immortaliseront

taliſeront peut-être que l'opprobre affreux dont ils couvrent la profeſſion d'Homme de Lettres, & que le triſte emploi de leurs talens.

On n'accuſera point de pareils excès Mr. de Maupertuis, ni comme Homme de Lettres, ni comme Philoſophe. Il eſt modeſte, ingénu dans ſes Ecrits; penſant juſte, ſans commander aux autres de penſer comme lui. Ce ne ſont point de ces déciſions hautaines qui revoltent l'amour propre contre l'inſtruction, ſouvent même contre la vérité. Il doute, il propoſe. Il éclaircit. Il ne donne à ſes opinions Littéraires ou Philoſophiques ni l'ambiguité affectée des Oracles, ni le langage impératif des Loix. Ce caractère de retenue, de ſageſſe & de candeur, ne s'eſt point démenti dans les circonſtances qui pouvoient, ce ſemble, l'altérer. Des conteſtations ſur une découverte de Phyſique lui avoient attiré de fâcheux démêlés; mais il ne s'en ſouvenoit qu'en Philoſophe, & ce qu'il m'en a dit lui-même, faiſoit l'éloge de ſon cœur ſans nuire à la réputation de ſes adverſaires.

De plus rudes épreuves l'attendoient. Les malheurs de l'Allemagne furent le commencement des ſiens. Quelle fut ſa ſituation, quand

il vit le Roi de Prusse allumer le flambeau d'une guerre qui devoit armer la France contre lui! Concevons l'état pénible & douloureux où M. de Maupertuis dût alors se trouver. D'un côté c'est son Souverain naturel, un Souverain qu'il voyoit l'idole de sa Nation, & dont la douceur est célébrée chez tous les Peuples de l'Europe. De l'autre c'est un Roi généreux, qui se l'est attaché par des établissemens aussi utiles qu'honorables; un Roi doué de qualités brillantes que la France a long-temps chéries dans son Allié, & qu'elle admire encore dans son ennemi. Ses voeux n'étoient point partagés; mais son cœur pouvoit l'être. Il étoit né François, il en eut toujours les sentimens. Son état le lioit à la Prusse; il y avoit ses emplois, sa fortune, une épouse enfin; c'est-à dire, le bien le plus cher & le plus sacré qu'on puisse posseder sur la terre.

C'est dans ces conjonctures que la constance humaine a besoin de toutes ses forces. Il manquoit encore aux disgraces de M. de Maupertuis les infirmités du corps & les menaces d'une mort prochaine. Tout cela ne tarda pas à se réunir. Le dépérissement visible de sa santé, des maux presqu'irremédiables lui annoncerent

bien-

bientôt sa fin. Il s'étoit séparé malgré lui d'une épouse aimable & vertueuse. C'eût été dans ces momens sa plus douce consolation. Il la désiroit, il se la refusa. Livré à lui-même, la Philosophie le soutint dans l'infortune & dans les douleurs, répandit le calme dans son esprit, lui tint lieu de tout ce qu'il alloit perdre, de ses biens, de ses emplois, & de l'unique objet qui l'attachoit à la vie.

Mais à quelle Philosophie eut-il recours? Implora-t-il, comme tant d'autres, cette sagesse purement humaine, qui prétend tirer de son propre fonds ses ressources & ses vertus; qui ne veut rien devoir à la Religion, qui la proscrit même; qui ravit à l'homme la spiritualité de son ame pour ne lui laisser que des passions grossières, & qui le dégrade & l'avilit sous prétexte de le rendre heureux? Cette Philosophie trompeuse qui dément ses maximes par ses actions; qui déclame tout haut contre les richesses, & porte envie secrettement aux riches; qui montre du mépris pour les dignités, & desire de les obtenir; qui recommande aux hommes la sociabilité, & cherche à perdre ses rivaux; qui se dit l'organe de la verité, & sert d'instrument à la calomnie; qui vante

ſa modeſtie & ſa modération, & ſe nourrit d'emportement & d'orgueil? Cette Philoſophie dont les Sectateurs fiers & hardis la plume à la main, ſont bas & tremblans dans la conduite; qui n'ont rien d'aſſuré dans les principes, rien de conſolant dans la morale, point de règle pour le préſent, point d'objet pour l'avenir; qui ſe jouent de leurs opinions, les ſoutiennent, les abandonnent ſuivant leur crainte ou leurs beſoins; & dont les exemples ſont auſſi dangereux que les leçons?

Avec de tels guides, vainement courons-nous après le bonheur. Ce phantôme s'évanouit dans le tourbillon d'idées confuſes où l'on croyoit le fixer. Il ne nous en reſte que de l'inquiétude, de l'agitation, & qu'un vuide immenſe qui s'aggrandit toujours devant nos deſirs.

Peut-être, Messieurs, que cette Philoſophie qui n'a point l'art de nous procurer une vie heureuſe, a du moins le ſecret de nous apprendre à mourir. Mais c'eſt où l'inſuffiſance & la foibleſſe de ſon appui ſe démontrent plus que jamais. Qu'offre-t-elle dans leurs derniers momens aux infortunés qu'elle a ſéduits? Quel ſoulagement apporte-t-elle aux douleurs

du

du corps, aux troubles de l'esprit? Que nous fait-elle envisager? La matérialité de l'ame, & l'espérance de sa destruction. Je dis l'espérance; car aucun des Partisans de cette monstrueuse Philosophie n'a osé parler encore de certitude à cet égard. D'où il arrive qu'aux approches de la mort, la plupart des incrédules, mal affermis dans leur doctrine, passent de l'incertitude au désespoir, & que les plus courageux sont ceux qui tombent alors dans un étourdissement stupide, ou dans une morne insensibilité.

Ce ne fut pas dans les bras de cette Philosophie que Mr. de Maupertuis chercha du remède à ses maux, & qu'il voulut terminer ses jours. Celle qu'il avoit cultivée étoit bien différente, & dans les derniers temps de sa vie il ne la sépara plus des lumières de la Religion.

C'est dans cet assemblage heureux que le Philosophe Chrétien trouve encore plus de secours & de consolation qu'un Fidèle moins instruit. Ses études ont fortifié sa foi. Il n'a point acquis de connoissances qui ne soient pour lui de nouveaux motifs de croire; mais il n'en connoît que mieux aussi le néant du

ſavoir & de la réputation littéraire. Mr. de Maupertuis en étoit venu là par degrés. Plus la fin de ſa carriére approchoit, & plus la Religion opéroit en lui le détachement de tout ce que l'amour propre a de plus cher. Il employa les derniers mois de ſa vie à méditer ſur les vérités éternelles de la Religion. Jamais il ne montra plus de courage & de douceur. La ſérénité de ſon viſage, la tranquillité de ſon eſprit, ſa patience inaltérable dans les douleurs, étoient l'effet ſenſible de ces ſalutaires réflexions. Il remplit ſes devoirs de Chrétien, non pas avec cette décence affectée qui ne ſuppoſe qu'un reſpect extérieur pour le culte reçu, mais avec les marques les moins douteuſes d'une foi pleine & entière, & d'une réſignation parfaite.

Perſonne n'a été plus jaloux que lui de la réputation de Chrétien ſincère & décidé. Des Ecrivains, très-ſuſpects d'ailleurs dans leur croyance, ayant voulu, ſans doute pour ſe prévaloir de l'autorité de ſon ſuffrage, trouver dans ſes Ecrits des principes contraires à la Religion, ou en tirer des conſéquences dangereuſes, il ſe plaignit hautement de cette injuſtice, & diſſipa juſqu'aux plus légers ſoupçons qui auroient pû s'élever contre lui. Ob-

Obſervons ici, Messieurs, & je me flatte que vous me ſaurez gré d'une remarque trop importante pour la laiſſer échapper, obſervons que ſes juſtifications ſur cette matière n'étoient point vagues, ni captieuſes, & qu'on n'y démêloit pas cet orgueil ſecret qui s'irrite plus du reproche, qu'il ne cherche à s'en diſculper. Il ne s'enveloppoit pas dans des proteſtations générales de vénération & de reſpect pour la beauté des Livres ſaints, & pour la morale de l'Evangile, toutes choſes que l'idolâtre, le Muſulman, le Déiſte même, pourroient dire & penſer comme le Chrétien. Ses aſſertions ſur ce point n'étoient pas équivoques. Nous avons dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages des garants inconteſtables de ſa foi. Il adoroit & croyoit la Doctrine du Chriſtianiſme, les Myſtères, la Révélation. Que ceux qu'on ſoupçonneroit d'incrédulité, prononcent ce mot. Toute autre apologie eſt ſuperflue; qui croit la Religion révélée, croit tout.

Ce ſeroit donc ſans ſuccés que les Incrédules voudroient s'appuyer des ſentimens de Mr. de Maupertuis. Quoi qu'ils diſent, quoi qu'ils écrivent, ſon nom ne groſſira point le Nécrologe des Eſprits-Forts. Pour vous, Messieurs, qui

qui verriez avec douleur les moindres écarts d'un de vos Confrères, vous n'aurez jamais de doute ni de regret sur les mœurs, ni sur la religion de l'Homme illustre que vous avez perdu; & vous conserverez avec joye dans vos Fastes la mémoire d'un Académicien qui sut unir la vraie Littérature à la saine Philosophie. Une attention scrupuleuse à choisir des hommes qui lui ressemblent, soutiendra la grandeur & la dignité de votre Etablissement.

Cette Compagnie a été fondée par un Homme d'Etat, qui étoit en même temps un grand Homme de Lettres, & qui de toutes les parties de la Philosophie possédoit éminemment la plus noble & la plus utile, l'art de gouverner. Il falloit que votre Fondateur eût toutes les qualités, tous les talens qu'on peut desirer dans un Académicien lettré, & dans un Ministre Philosophe. Sans cela, votre Institution n'eût été qu'imparfaite & peu solide.

Avant le Cardinal de Richelieu, des grands Souverains, des Ministres éclairés avoient chéri les Sciences & les Beaux Arts, encouragé ceux qui s'y distinguoient. Leur Règne ou leur Ministère en avoit reçu de l'éclat; leurs Nations s'en étoient avantageusement ressenties. Mais

les effets de cette protection étoient passagers comme elle. L'Empire des Lettres n'avoit encore acquis chez aucun Peuple poli une consistance fixe, qui le mît à l'abri des révolutions causées par l'ignorance ou par le mauvais goût. Les Protecteurs des Talens n'avoient été que d'illustres Amateurs. Les Académies qui éxistoient déja en Europe, n'étoient que des Sociétés Littéraires abandonnées à elles-mêmes, qui dépendoient du zèle plus ou moins ardent de leurs Membres, & qui ne faisoient pas partie du Corps Politique de l'Etat.

Richelieu concevoit tout en grand, & l'exécutoit de même. Il n'aimoit pas les Lettres seulement pour l'utilité particulière, ou pour le plaisir qu'il en pouvoit retirer. Il ne bornoit pas son Administration à jouir durant sa vie de cette plénitude de pouvoir & de cette tranquillité personnelle que des Hommes d'Etat, qui n'en avoient que le nom, ont souvent achetées, ou par des guerres injustes, ou par des Traités de Paix honteux, ou par des Négociations ruineuses. Son ambition servoit son Maître & la France. Il vouloit qu'après sa mort, comme dans le cours de son Ministère, son Roi fût le plus grand Roi du monde, &

les

les François la premiére Nation de l'Univers. Pour parvenir à ce but, trois moyens lui étoient également néceſſaires; la réputation de nos Armes; le nerf & la ſtabilité du Gouvernement Politique; l'encouragement & le progrès des Sciences, des Lettres & des Arts.

Mais dans quel état ſe trouvoit alors la France par rapport à ces trois objets? Puiſſante, heureuſe, reſpectée pendant le dernier Règne, elle étoit retombée dans l'anarchie, pourquoi ne dirois-je pas dans l'aviliſſement? Nos Armées commandées par des Favoris, demandoient en vain des Généraux. Les Ennemis du Royaume avoient repris de toutes parts leur ancienne ſupériorité. Cette Politique de Henri le Grand, ſi franche & ſi droite, mais ſi vaſte & ſi éclairée, & qui avoit gouverné tous les Cabinets de l'Europe, ſe voyoit réduite à de petites intrigues de Cour, & rampoit devant l'incapacité myſtérieuſe du Miniſtère Eſpagnol. Notre Littérature, elle étoit nulle. Les Arts, ils nous venoient de l'Etranger. Les Sciences, Deſcartes n'avoit point paru. Corneille lui-même ſe laiſſoit à peine entrevoir dans la médiocrité de ſes premiers Eſſais. Richelieu ſe montre; il prend les rênes du Gouvernement. Tout ſe

développe

développe, tout se régénère. Le secret & l'habileté rentrent dans nos Conseils; nos Armes triomphent; la révolte est abattue, l'Hérésie forcée dans ses remparts; les Lettres fleurissent; les Talens renaissent, les Arts se perfectionnent, les Cours étrangères se troublent, leurs projets sont déconcertés; la face de l'Europe est changée, & le génie créateur d'un seul homme enfante en un clin d'œil cette prodigieuse révolution.

C'est de ces matériaux dispersés & presque inconnus, que Richelieu construisit l'Edifice immortel de la puissance & de la grandeur de cet Empire. La Fondation de cette Compagnie fut un des principaux ornemens de son ouvrage. Il l'institua, non pour en former une simple Association de Beaux Esprits & de Gens de Lettres, mais pour établir un Corps qui fût spécialement chargé du dépôt de la Langue Françoise, & c'est un des traits qui marquent le mieux l'étendue & la profondeur de ses vûes. Par-là notre Langue, dont il jugeoit la conservation précieuse au Gouvernement, & nécessaire à la splendeur de l'Etat, ne dépendoit plus de l'inconstance & des caprices de la Nation. L'Usage, ce Souverain

abſolu des Langues, n'en conſervoit pas moins ſes droits; mais cet Uſage n'eſt pas toujours ſuffiſamment reconnu. L'Académie ſeule en fait l'application, ou en déclare la légitimité; ſemblable aux Tribunaux qui ſont eux-mêmes ſoumis aux Loix dont l'exécution leur eſt confiée.

Remplis de cet eſprit, fidèles aux principes de votre Inſtituteur, vous veillez, MESSIEURS, ſur la deſtinée de la Langue Françoiſe, & vous diſtinguez les acquiſitions qui l'enrichiſſent, d'avec les innovations qui l'altèrent. Juſtement prévenus contre l'amour outré du nouveau que produit la diſette du neuf, vous rejettez tout ce qui n'a que le mérite de la ſingularité; & ce qui caractériſe bien le goût uniforme & sûr, & la Littérature Philoſophique qui préſident à vos travaux, c'eſt que nul Académicien n'a eſſayé d'y faire prévaloir ſes ſyſtèmes particuliers, & que chacun de vous s'attache au plan genéral, comme ſi c'étoit le ſien propre. Accord patriotique, intelligence de Citoyens, ſans laquelle les changemens moins biſarres qu'inſuffiſans, qu'on a voulu introduire dans l'Ortographe, & un déluge de mots inventés arbitrairement, euſſent déja rendu méconnoiſſable la plus ſage & la plus utile des Langues modernes. Ainſi

Ainsi le Systême Littéraire du Cardinal de Richelieu a eu son entier accomplissement; puisqu'il a mis la Langue & l'Académie Françoise dans l'heureuse nécessité de conserver perpétuellement leur forme & leurs Loix.

Ce grand Homme sentoit bien, Messieurs, qu'il communiquoit à votre Etablissement tout ce qui pouvoit le préserver des vicissitudes humaines. Il assuroit le sort de l'Académie, il préparoit ses beaux jours; mais il lui laissoit des accroissemens de gloire à desirer. Elle méritoit d'appartenir au Trône.

Louis le Grand, ce Roi qui eut autant de justesse dans l'esprit, que d'élévation dans l'ame, & qui ne tint qui de lui seul l'art de régner, avoit porté sa vigilance & ses soins sur toutes les branches du Gouvernement, & sur les différentes parties de l'Etat. Il jetta les yeux sur l'Académie Françoise; il en connut l'importance & l'utilité, & voulut que cette Compagnie fût à l'avenir, comme les premiers Corps de son Royaume, sous sa protection directe, & sous ses regards immédiats. Il daigna donc succéder, en qualité de Protecteur, au Chancelier Seguier, dont la mémoire

ſera révérée tant qu'il y aura des Magiſtrats & des Gens de Lettres.

Ce bienfait fut pour l'Académie un nouveau lien qui l'attachoit plus étroitement au ſervice & à la gloire de ſes Maîtres. Grace aux vues politiques de ſon Fondateur, adoptées par nos Souverains, elle a, de même que les divers Ordres de l'Etat, une portion conſidérable de la réputation du Nom François à ſoutenir. Tandis que nos Tribunaux ſe ſignaleront par le zèle déſintéreſſé pour la Juſtice & pour les Loix, que nos Légions combattront avec valeur pour le bien de la Patrie, que notre Commerce & les Arts fleuriront, que nos Négociateurs ſoutiendront dans les Cours étrangères la dignité de cette Monarchie, l'Académie Françoiſe conſervera pour tous dans ſon élégance & dans ſa pureté, cette Langue devenue preſque univerſelle, & que tant de Peuples de l'Europe ne peuvent employer, comme ils le font, dans leur Juriſprudence, dans leurs Actes publics, dans les Traités, dans le cours ordinaire de la vie, ſans rendre hommage en quelque ſorte à la prééminence de notre Nation.

L'Univers en eſt témoin, MESSIEURS. Cette prééminence en vain conteſtée, a ſouvent armé

mé contre nous des Voiſins ambitieux; comme ſi ce Peuple, que nous ſavons eſtimer, malgré ſes préjugés injuſtes, pouvoit par la haine qu'il nous porte, ou par des mépris affectés, diminuer la ſupériorité que les François ſe ſont acquiſe à tant d'égards. Répondez-moi, Hommes aveuglés par vos ſuccès, & qui prétendez être aujourd'hui les ſeuls Philoſophes de la terre. Où trouverez-vous cette Philoſophie naturelle du Droit des Gens ſi précieuſe à l'humanité? Eſt-ce dans les hoſtilités que vous avez exercées contre nous ſans motifs, ni déclaration de guerre; ou dans la modération d'un Roi magnanime, qui pouvoit, avant la derniere Paix, pouſſer ſi loin ſes conquêtes, multiplier tellement ſes victoires, que ſes Ennemis en euſſent été accablés? Vous l'avez reçue de lui cette Paix pour laquelle il combat encore, & qui n'eſt pas moins l'objet de ſes vœux que de ſes Traités. Elle renaîtra ſans doute, & vous en connoîtrez mieux le prix. Puiſſe-t-elle alors n'être plus expoſée à des infractions arbitraires. Puiſſions-nous, François, Anglois, Allemans, ne plus reſpirer que l'avantage commun de tous les Peuples, & que l'amour du Genre Humain.

Pour nous, Sujets d'un Roi que nous chériſſons, & qui nous aime, applaudiſſons-nous de concourir à des deſſeins qui ne tendent qu'au rétabliſſement de la félicité publique & de la tranquillité des Nations. La cauſe la plus juſte eſt ſouvent éprouvée par des diſgraces. La France a quelquefois eſſuyé des revers qui euſſent détruit toute autre Puiſſance que la ſienne. Mais elle a toujours trouvé des reſſources dans le courage inébranlable de ſes Rois, dans ſon amour inviolable pour eux, & dans l'orgueil même de ſes Ennemis.

Et ne ſeroit-ce point par l'yvreſſe de leur joie qu'ils nous annonceroient leur prochaine humiliation? Souhaitons du moins que déſabuſés de l'idée chimérique de nous impoſer des Loix, ils ouvrent les yeux ſur leurs véritables intérêts. Les nôtres ſont inſéparablement liés à la gloire du Souverain qui nous gouverne. Perſuadé que la Paix n'eſt pas moins néceſſaire à ſes Peuples qu'au reſte de l'Europe, il eſt pénétré de leurs beſoins; il ſent leurs malheurs; il ſe les exagère peut-être à lui-même, & cela ſeul, MESSIEURS, ſuffiroit pour les adoucir. Mais que dis-je! Les François unis entr'eux, fidèles à leur devoir, chers à leur Roi, ne ſeront jamais malheureux.

REPONSE

De M. Dupré de Saint Maur, *Directeur de l'Académie Françoise, au Discours prononcé par Mr.* Le Franc de Pompignan.

MONSIEUR,

Vous souhaitiez depuis long-tems de participer à nos Séances, pour observer de concert avec nous les particularités d'un Règne qui fixe l'attention de tous les Peuples; nous voyions avec peine l'intervalle qui vous séparoit de nous. Enfin vous avez surmonté les obstacles que vos occupations vous suscitoient. Nous venons d'entendre les expressions de votre reconnoissance, & les applaudissemens du Public sont la preuve qu'il la partage avec vous. Il se rappelle en ce moment avec quelle énergie votre voix s'est élevée pour lui en différentes occasions.

A quel âge vous a-t-il vu marcher sur les

traces de Virgile ? Par quel art avez-vous mis dans une action que lui-même ne désavoueroit pas, ses admirables récits ?

Nourri des meilleurs Auteurs anciens & modernes, riche de votre propre fonds, soutenu du commerce de la bonne compagnie, vous avez connu dans les autres les désordres du cœur, dans le vôtre les règles du devoir, & l'exacte bienséance,

Vous vous êtes accoutumé de bonne heure à considérer les traits de la belle nature, toujours sûre de plaire par la régularité des proportions & l'unité de dessein; à rejetter les fausses teintes, & les fleurs monstrueuses qu'assemblent sans choix la vanité, l'ignorance & le mauvais goût; à donner aux passions le degré de force & le ton convenable.

Vous nous rendez, MONSIEUR, un Confrère dont l'absence excitoit souvent nos regrets; vous séjournerez parmi nous, & vos lumiéres nous en seront plus présentes. Celui que vous remplacez voloit de Royaume en Royaume, & d'une Académie à l'autre; tant qu'il a vécu cependant, nous ne le regardions pas comme entièrement perdu pour nous; ses Ouvrages restoient dans nos mains, son espérance

rance étoit de ſe réunir un jour à nos Aſſemblées, & ſa conſolation, d'entretenir dans l'amour de notre Langue un Prince qui s'applaudit moins de ſes propres talens, que de ſon eſtime pour la France, & de ſon goût pour nos Ecrivains.

Il n'eſt point de Société deſtinée à cultiver les Sciences, qui ne reconnût M. de Maupertuis ou pour un Chef, ou pour un de ſes Membres diſtingués; & par cètte adoption littéraire il pouvoit ſe dire Citoyen du Monde entier.

Les mers, les montagnes, les neiges, les forêts lui préſentoient d'impuiſſantes barrières; & jamais les ſuffrages des Villes, ni les graces des Cours ne le retinrent dans un enchantement oiſif.

Tantôt Uranie le tranſportant dans les Régions les plus ſublimes, lui découvroit les reſſorts ſecrets du mouvement des Aſtres; tantôt Vénus lui remettant ſa ceinture (a), l'inſtruiſoit à préſenter ſous une image agréable les myſtères les plus cachés de la nature.

Ses recherches épineuſes & délicates ſur la propriété des Expreſſions & des Langues, ſur le Progrès des Sciences, ſur les Objets Aca-

(a) *Venus Phyſique* de M. de Maupertuis.

démiques ; ſes Voyages, ſes Lettres, tout dans ſes Ouvrages annonce l'Homme de réflexion, l'Homme d'eſprit, & l'honnête Homme.

Ses Adverſaires même, car on ne doit pas ſe diſſimuler qu'il n'en ait eu, n'ont pu lui refuſer des louanges, & peut-être des pleurs.

Vous arriviez pour le ſecourir, Epouſe déſolée, qui par la nobleſſe de vos ſentimens annoncez celle de vos Aïeux : votre eſtimable tendreſſe a mérité que le Ciel, en retirant à lui l'Epoux qu'il vous avoit donné, pensât à vous épargner le triſte ſpectacle de ſa fin. Vos larmes ſincères dépoſeront long-temps qu'il avoit en partage toutes les Vertus ſociales.

Des études communes & une amitié réciproque le lioient étroitement avec deux des principaux Citoyens dont Baſle s'honore, les célèbres Bernoulli. C'eſt là que la mort a terminé ſa carrière ; mais malgré ſon pouvoir ſur tout ce qui reſpire, elle ne détruira jamais ſes Ouvrages.

Je l'ai vu peu de jours avant qu'une maladie trop long-temps négligée nous l'enlevât, & j'ai preſque recueilli ſes derniers ſoupirs. Le diſcours qu'il me tint au fort de ſes douleurs, me met en état de vous le repréſenter,

tour-

tournant tendrement les yeux vers ſa Patrie, & ſe repoſant ſur l'eſpérance d'un digne Succeſſeur.

J'ai vécu, me dit-il, un autre va vous être aſſocié. Votre Nom, MONSIEUR, ſortit auſſi-tôt de ſa bouche. Sans doute ſon dévouement pour cette Compagnie l'engageoit à m'indiquer un choix auquel l'eſtime nous portoit de nous-mêmes.

Déjà nous avions vu triompher dans vos Odes ſacrées la Religion & la Poëſie; dans vos Diſcours Oratoires la Juſtice & l'Eloquence, la pureté du Style, la nobleſſe des Sentimens, la fermeté d'Ame, l'Intégrité, la Vérité. Aſſemblage qui vous paroîtroit à vous-même plus rare, s'il ne brilloit depuis long-temps ſous vos yeux dans les productions d'un Frère de qui les pas dans la carrière des Lettres n'ont pas été moins rapides. Plus réunis encore l'un à l'autre par la conformité de vos goûts & de vos ſentiments, que par les liens du ſang, tout nous retrace en vous l'image de ces deux Frères, qui furent conſacrés l'un comme Juge, l'autre comme Pontife, pour opérer des Miracles dans Iſraël.

L'extrême foibleſſe de M. de Maupertuis ne lui permettoit pas de m'entretenir long-

temps;

temps ; s'occupant de plus grands intérêts, fidèle à la Religion de ses Peres, dont il a fait gloire de consommer l'acte le plus authentique à la face d'une Ville séparée de notre Eglise, il m'ajouta qu'il repassoit continuellement dans l'amertume de son ame toutes les années de sa vie.

Quel usage n'en avoit-il pas fait pour l'instruction du Genre humain, & pour l'agrément de la Société? Il les envisageoit alors par rapport à celui qui est quand les autres ne sont plus. Son existence nécessaire se découvre d'une infinité de manières, aux personnes même qui s'efforcent de tenir les yeux fermés. M. de Maupertuis se l'étoit démontrée par une méthode propre à quiconque est capable d'appliquer les spéculations de la Physique aux abstractions Métaphysiques. Sachons toujours gré à ceux qui nous tracent de nouveaux chemins, quand ils ne tendent pas à nous perdre dans les labyrinthes favorables à l'erreur. Les circuits nécessaires pour adoucir les pentes, nous découvrent quelquefois des points de vue qu'il est utile de connoître.

Nous n'avons point hésité, Monsieur, à nous conformer aux dernières volontés de M. de

de Maupertuis par rapport à vous ; & cette exécution, libre de notre part, tourne tout à la fois à sa gloire, à la vôtre, à la nôtre. Qui sait si vous ne couronnerez point un jour vous-même un Confrère qu'il vous avoit adjoint, dont il chérissoit les vertus & les talens, & avec lequel il partageoit la bienveillance d'un Monarque, Protecteur des Lettres, des Sciences & des Arts, au-dessus des éloges même; à qui nous devons une Reine vertueuse, & dont les augustes Petits-fils sont déja nos délices ?

Les murs de ses Cités, & les toits de ses Villages publient sa bienfaisance. Ici le fer, là le bronze, annonceront aux siècles futurs en caractères ineffaçables les preuves signalées de son héroïque attachement pour le plus Grand des Rois, pour un Maître que nous servons, que nous aimons, & que la Terre en combustion dans les quatre Parties du Monde, chérira d'autant plus qu'il saura lui procurer une Paix & plus prompte & plus durable. Puisse le siècle présent en jouir bientôt sans interruption, & puissent les Peuples réunis bénir à jamais les Auteurs de leur Félicité!

ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

DIALOGUE
ENTRE
PIERRE LE GRAND
ET
CHARLES XII.

Par Mr. De Vattel.

CHARLES XII. J'apprens *que* l'on vous donne sur la terre le nom de Grand.

PIERRE LE GRAND. J'avoue que je suis très flatté de ce titre glorieux, qui m'est confirmé, après ma mort, par mes sujets & par toutes les nations.

CHARLES XII. Cependant, si vous m'avez vaincu à *Pultova*, vous ne pouvez en tirer tant de gloire; des accidens malheureux vous donnoient trop d'avantages: Je me trouvois blessé, lorsqu'il fallut combattre, je ne pouvois monter à cheval; mes braves Suédois manquoient de

de poudre & des choses les plus nécessaires.

PIERRE LE GRAND. Je pourrois vour répondre, que la bonne conduite est une partie essentielle à un grand Capitaine, & qu'il n'y avoit pas peu de mérite à vous avoir réduit dans ce fâcheux état, qui m'assura la victoire: Mais j'aime mieux vous dire simplement, que je ne dois point à ma victoire ce titre, qui me flatte même dans ce séjour, & qui fait une partie de mon bonheur.

CHARLES XII. Et à quoi donc le devez-vous, je vous prie? Avoir vaincu CHARLES XII. & ses Suédois, de quelque maniére que ce soit, est, ce me semble, un exploit assez glorieux; c'est le trait le plus brillant de vôtre vie.

PIERRE LE GRAND. Ce fut du moins le plus utile & le plus nécessaire, puisqu'enfin vous étiez implacable, & qu'il falloit vous vaincre, ou périr. Mais seriez-vous encore assez livré aux préjugés, pour regarder la gloire des armes comme la plus digne d'un Souverain; pour croire qu'une bataille gagnée est tout ce qu'il peut exécuter de plus grand?

CHARLES XII. Laissons ce que l'on doit penser ici; il est question de ce qui fait la gloire

gloire des hommes sur la terre. Je n'y vois rien au dessus d'un grand Capitaine, qui tient la victoire attachée à son char, & qui fait le destin des nations.

PIERRE LE GRAND. Ce Capitaine est un homme très-important, sans doute, il fait beaucoup de bruit, & il jouit d'une grande puissance: Mais tout cela ne fait pas la gloire. NERON donnoit des Loix à la meilleure partie du Monde connu; son pouvoir étoit énorme; on parloit beaucoup de lui: Vous ne voudriez pas d'une renommée pareille à la sienne. La bonne réputation consiste dans les jugemens favorables que les hommes portent de nous: Ces mêmes jugemens favorables produisent la gloire, quand il se rapportent à des objets plus grands & plus éclatans.

CHARLES XII. En un mot, la gloire consiste à être généralement regardé comme un grand-homme.

PIERRE LE GRAND. Et le grand-homme est celui qui réunit, sans un indigne mélange, plusieurs qualités rares & excellentes.

CHARLES XII. Hé-bien! telles sont les qualités qui font le grand Capitaine.

PIERRE LE GRAND. Il faut sans-doute de grandes

grandes vertus & de rares talens, pour exceller à la guerre. Je n'éxamine point encore si ces vertus guerriéres doivent l'emporter, dans l'estime des hommes, sur celles qui font les grands-hommes en d'autres genres. Mais prenez garde à ce que l'on entend par des qualités excellentes : Ce sont des qualités utiles au genre-humain. Les hommes estimeront-ils celles qui leur sont funestes ; leur atacheront-ils ce brillant vernis de gloire, si propre à les faire rechercher? Je ne les crois pas encore parvenus à ce comble de la folie. Supposez deux Chimistes également profonds dans leur art : L'un compose des remèdes salutaires, il soulage les miséres de l'humanité, c'est un Boerhaave ; l'autre est un empoisonneur ; disciple infame de *Locuste*, ses talens ne sont estimables qu'aux yeux d'un *Neron*. Je mets à côté du prémier le généreux Capitaine, qui combat pour la défense de la Patrie ; le second est comparable, dans sa barbare cruauté, au Guerrier sanguinaire, qui sacrifie la vie des hommes à son ambition. Vous voyez que la gloire n'est pas dûe aux talens seuls ; elle doit être le prix du bon usage que l'on en sçait faire. *Cartouche* avoit du courage &

du génie; fécond en reſſources, il eût été..

CHARLES XII. Ha! ne faites point de comparaiſons odieuſes.

PIERRE LE GRAND. Elles ſont mortifiantes pour l'orgueilleux, qui croit éblouir le monde de ſa gloire, lorſqu'il le remplit de feux & de carnage. Mais, tout préjugé à part, ce Conquérant injuſte, qui ravage des provinces & des royaumes, qui répand de tout côté la misère & la mort, n'eſt-il pas plus terrible, plus funeſte à l'humanité, & par conſéquent plus exécrable encore que *Cartouche*? Répréſentez-vous ſes odieux exploits; tracez-vous en un tableau fidèle. Mais que dis-je, un tableau! Il vous feroït trop d'horreur: Contentez-vous d'une legére eſquiſſe: Voyez les Villes détruites, les campagnes ravagées privées de culture, les peuples livrés à la famine, cent mille hommes égorgés par les mains de leurs fréres, qu'ils n'ont jamais offenſés, deux cent mille autres, qui périſſent dans les fatigues & les maladies, que la guerre traîne à ſa ſuite, des milliers de familles ruïnées, manquant de tout, un plus grand nombre déſolées par la perte d'un pére, d'un époux, d'un frére chéri, d'un fils qui faiſoit toute leur

espé-

espérance, un Royaume entier dans le deuil, tout un Peuple saisi de détresse, les beaux Arts découragés, leurs monumens anéantis, la licence effrénée, le désordre, la violence & la barbarie assises sur un tas de ruïnes.

Juges insensés que nous sommes!
Nous admirons de tels exploits.

CHARLES XII. Le Grand Poëte que vous citez ici, a bien raison de se récrier contre la stupide admiration des hommes; c'est elle qui séduit les grands courages. Hélas! si j'avois fixé mes regards sur les suites affreuses de la guerre, plûtôt que sur l'éclat éblouissant des victoires, je me serois contenté de repousser mes ennemis; j'aurois fait une paix glorieuse, & mes peuples, au lieu d'admirer en gémissant l'excés de mon courage, béniroient aujourd'hui ma mémoire. Mais vous-même, mon frére, qui venez de peindre avec des couleurs si vives les cruels ravages de la guerre, avez-vous oublié que vous prîtes le prémier les armes contre moi, & que dans vos propositions de paix, vous ne voulûtes jamais consentir à me rendre la province, où vous aviez bâti vôtre *St. Pétersbourg*?

Pierre le Grand. Ma cauſe eſt bien différente de celle des autres Conquérans. Je ne faiſois que reprendre ce que vos Prédeceſſeurs avoient enlevé aux miens ; & dans l'entrepriſe que j'avois formée, de civiliſer mon Peuple par le commerce, & de lier mon Etat avec les autres Puiſſances de l'Europe, un port ſur la Baltique me devenoit abſolument néceſſaire ; le ſalut de mon Empire me défendoit de céder un ancien Domaine, que j'avois heureuſement recouvré.

Charles XII. Vous m'avez parlé d'incendies, de ravages : Je les évitois autant qu'il m'étoit poſſible ; mais vous même, vous ravageâtes quelques-unes de vos provinces, pour m'empêcher de pénétrer dans le cœur de vôtre Empire.

Pierre le Grand. Quel fléau terrible eſtce donc que la guerre ! puiſqu'elle peut contraindre un Souverain même, le Pére de ſon peuple, à déſoler une partie de ſes Etats, pour ſauver le reſte.

Charles XII. J'en conviens maintenant avec vous ; rien n'eſt ſi affreux qu'une guerre injuſte, & le Prince qui l'entreprend mérite l'indignation de tous les hommes ; mais vous avez

avez beau faire; sans trop peser la justice de la cause, on admire un Guerrier, dont les succès sont grands & rapides. Que s'ensuit-il autre chose, sinon, que dans l'opinion générale, les vertus qui font le grand Capitaine sont si sublimes, qu'elles rachettent en quelque façon l'injustice de ses entreprises.

PIERRE LE GRAND. Vous allez me forcer à rapeller quelque comparaison odieuse. Le courage & les talens d'un scélerat vous paroissent-ils mériter quelque gloire? Admirez-vous beaucoup la ruse odieuse d'un serpent qui guette sa proye, & sa force quand il la dévore?

CHARLES XII. Non sans-doute; mais ne parlons que des talens en eux mêmes; faisons abstraction de l'usage. Ceux qui font le Héros guerrier ne l'emportent-ils pas sur toutes les autres qualités, qui peuvent donner le titre de grand-homme?

PIERRE LE GRAND. Vous ne vous attendez pas, peut-être, que j'ose le nier. Cependant voyons si je ne serois pas bien fondé à le faire. Quelles sont les qualités essentielles à un grand Capitaine? Le courage, de grandes vûes, le coup d'œil sûr, l'esprit sage, pénétrant, actif....

CHARLES XII. Je n'en demande pas davantage: N'y a-t-il point là dequoi mériter la gloire la plus éclatante?

PIERRE LE GRAND. D'abord, pour ce qui est du courage, c'est une belle qualité sans-doute, mais elle est absolument nécessaire à tout homme d'honneur: Or on ne se glorifie pas beaucoup d'une vertu, qu'il seroit honteux de ne pas posséder.

CHARLES XII. Il est vrai, quiconque manque de cœur, n'est pas un homme.

PIERRE LE GRAND. D'ailleurs, cette vertu n'a pas le mérite de la rareté; elle est très-commune dans les armées: La plûpart de vos grenadiers, de vos simples soldats étoient aussi braves qu'ALEXANDRE.

CHARLES XII. Mais cette bravoure n'est pas tout le courage nécessaire à un grand Capitaine; il lui faut encore la fermeté d'ame, la constance inébranlable, qui poursuit de grands désseins, supporte les revers & surmonte les obstacles.

PIERRE LE GRAND. Je reconnois volontiers que cette espèce de courage est admirable dans un Guerrier, qui forme & exécute des entreprises aussi justes que grandes & difficiles: Mais elle

elle n'eſt qu'obſtination & fureur dans l'injuſte Conquérant, qui ſe joüe du ſang humain.

CHARLES XII. Ah! vous retombés ſur l'uſage bon ou mauvais que l'on peut faire de ſes talens. Nous étions convenus pour un moment d'en faire abſtraction, & de ne parler que des talens en eux mêmes.

PIERRE LE GRAND. C'eſt qu'il eſt des diſpoſitions dont la qualification dépend abſolument de l'uſage que l'on en fait; aimables, eſtimables, quand elles ſervent la vertu & la juſtice; elles ne méritent que haine & qu'horreur, dès que l'injuſtice & la méchanceté les employent au malheur des hommes. Les talens de *Tibere*, ſa pénétration, ſon ſecret, ſes ruſes n'excitent que la haine; ce ſont les odieux inſtruments d'un Tyran. Dans un bon Prince, cette habileté, ces lumiéres euſſent été des vertus.

CHARLES XII. Je vois bien que vous allez dire la même choſe des autres talens d'un grand Capitaine.

PIERRE LE GRAND. Oui aſſurément. Et comment donnerez-vous le nom de grand à ce qui n'eſt pas utile au genre-humain? Ce qui lui eſt funeſte méritera-t-il la gloire? Mais voyons ces qualités en elles-mêmes, & en ſup-

posant qu'elles ne sont pas dégradées par le mauvais usage. Elles sont très-estimables sans-doute, & il est bien rare de les voir réunies à un haut dégré. L'homme vertueux qui les posséde mérite certainement une haute estime; je ne lui conteste que la supériorité sur tous les autres genres. L'Art de la guerre est-il donc le chef d'œuvre de l'esprit humain? Il est des choses qui exigent peut-être encore plus de capacité, des talens plus sublimes; telles sont les recherches des vrais Philosophes, les profondes combinaisons d'un Législateur, l'Art de règner. Je n'en donnerai qu'une preuve de fait: Les grands Capitaines sont beaucoup moins rares que les grands Législateurs, que les grands Rois, que les grands Philosophes, même que les grands Orateurs & les grands Poëtes.

Charles XII. L'opinion générale n'est pas ici pour vous: Rien n'égale la gloire des grands Guerriers.

Pierre le Grand. Eh! quoi! les noms de *Lycurgue* & de *Socrate* sont-ils moins célébres que ceux des plus grands Capitaines de leur siècle? Qui ne préféreroit la gloire de *Ciceron* à celle de *Marius*?

Char-

Charles XII. Je ne vois point cependant que l'on ait dit, *Lycurgue* le grand, *Ciceron* le grand, comme on a dit, *Alexandre* le grand, *Pompée* le grand, *Henri* le grand. Ce titre a été jusques ici l'apanage de la gloire militaire, comme de la plus brillante.

Pierre le Grand. C'est en effet celle qui frappe le plus les yeux de la multitude. Ne vous y trompez pas cependant, le mérite guerrier tout seul n'a jamais valu à personne le nom de grand. *Alexandre*, *Pompée*, *Henri IV.* n'ont pas été seulement de grands Capitaines; ils étoient recommandables encore par d'autres endroits. Ecoutez les François sur ce Roi chéri, que vous venez de nommer; sa valeur admirable n'est point la qualité qu'ils vantent le plus en lui; ils l'adorent pour sa bonté, pour la sagesse de son gouvernement, pour le soin qu'il prenoit de son peuple, & pour l'amour qu'il lui portoit. *Attila* fut un Guerrier redoutable, mais injuste & féroce; il fit de grands exploits & des conquêtes brillantes. Qui jamais s'est avisé de dire, *le grand Attila*? Voulez-vous un exemple dans un goût tout opposé? *Titus* étoit assurément un grand Capitaine: La prise de *Jérusalem*, défendue par

une multitude effroyable de désespérés, eût fait la gloire d'un autre: A-peine se souvient-on de son mérite guerrier, quand on parle de lui. Et qu'ajouter, en effet, à la gloire d'un Prince, après qu'on l'a nommé *les Délices du genre-humain*?

CHARLES XII. Avez-vous jamais vû toute une ville accourir sur le chemin du plus grand Philosophe? Mais annonce-t-on l'arrivée d'un fameux Guerrier? Chacun s'empresse, il fixe tous les regards, on ne se lasse point de le considérer, il n'est question que de lui.

PIERRE LE GRAND. Je vous l'ai déja dit, ce Guerrier présente l'idée d'un homme puissant: Voilà en bonne partie ce qui le rend important dans la société, ce qui le fait rechercher. Et pour preuve de ce que je dis, qu'un Monarque sans mérite, mais jouissant d'une grande puissance, ou que son Favori seulement paroisse dans une ville; tout le monde accourra pour le voir, tandis que la foule négligera le plus sublime génie. Mais la postérité vengera celui-ci d'une indigne préférence, arrachée par le sentiment confus de l'intérêt: Ses jugemens sont plus purs, plus réfléchis, & dès-là plus justes. *Achilles* seroit oublié,

si

si *Homère* ne lui avoit assuré l'immortalité. La gloire de ce Chantre sublime est plus grande que celle de tous ses Héros ensemble. Le *grand Agamemnon*, le *sage Ulisses*, le *vaillant Achilles*, ne valent pas le *divin Homere*.

CHARLES XII. Cela est bon parmi les sçavans; mais le grand nombre des hommes connoissent à peine le plus beau Génie; ils réservent toute leur admiration pour les Héros.

PIERRE LE GRAND. Vous dirai-je à quoi j'attribue cette admiration du vulgaire? A foiblesse toute pure, à la crainte des dangers, à l'impression forte que la seule idée d'un mal possible fait sur les esprits. Plus on redoute le péril, & plus on sent vivement le prix de la valeur & des talens militaires, qui peuvent en garantir. Dès lors on regarde le Guerrier célébre avec une sorte de vénération, on desire sa protection & son amitié. En voulez-vous une preuve? Les femmes sont les grandes admiratrices de la valeur; aucune qualité, aucune vertu ne les frappe comme celle là.

CHARLES XII. Il pourroit bien y avoir du vrai dans vôtre observation. Mais cependant, les braves admirent eux-mêmes les grands Capitaines.

PIER-

Pierre le Grand. Et si je vous disois que c'est aussi par un sentiment involontaire de foiblesse, mêlé d'orgueil, que le Héros guerrier s'estime si fort lui-même & fait tant de cas de sa vaillance ?

Charles XII. Oh ! pour le coup, vous donnez dans les subtilités. Avez-vous étudié la Métaphysique, dans votre nouvelle Académie de Pétersbourg.

Pierre le Grand. Peut-être n'auriez-vous pas mal fait de vous appliquer un peu à cette science ; elle vous eût appris qu'il n'y a point d'autre destin que la liaison des effets avec les causes, & que par conséquent, il n'étoit pas égal de vous tenir dans la tranchée, ou de vous mettre à découvert devant une batterie de canons. Mais ne raillons point. Ce que je dis n'est pas un si grand paradoxe. Si l'on ne se sentoit point exposé à être vaincu & maltraité par d'autres, feroit-on le même cas de la valeur & des autres qualités capables d'assurer au besoin la supériorité ? Supposons que vous vous fussiez vû tout-à-coup transporté dans une Isle, où il n'y auroit eû que des enfans de quatre ou cinq ans ; vous seriez-vous tenu bien fier de votre supériorité en valeur & en talens militaires ?

Char-

Charles XII. Dites-moi, je vous prie, faites-vous réellement si peu de cas de la gloire militaire?

Pierre le Grand. Je suis bien éloigné de la mépriser. Au contraire, comme je reconnois que la gloire doit être proportionnée à l'utilité des actions, à leur difficulté, à la grandeur des talens qu'elles exigent, & aux dangers qui les accompagnent; je consens volontiers que le Guerrier, dont sa valeur & l'habileté ont sauvé l'Etat, obtienne le prémier rang dans l'estime des hommes; toutefois après les Princes sages & éclairés, qui sont essentiellement les Péres des Peuples & les Bienfaiteurs du genre-humain.

Charles XII. Je crois voir à cette heure ce que vous pensez vous avoir mérité le nom de Grand.

Pierre le Grand. Oui, Prince, vous le voyez; & je suis assuré maintenant que vous ne me refuserez pas votre suffrage. J'ai civilisé un vaste Empire, que je reçus de mes Péres à demi barbare; j'y ai introduit les Sciences, les Arts & le Commerce; j'ai formé & discipliné des Armées nombreuses; je les ai aguerries à votre école; j'ai créé une Marine; j'ai

j'ai établi de bonnes loix; l'ordre, la paix & l'abondance règnent maintenant dans mes Etats; & si les Russes sont heureux & tranquiles, s'il leur est permis désormais de vivre en hommes, d'égaler par leurs connoissances & leur politesse les autres peuples de l'Europe, c'est à moi qu'ils en sont redevables. Quelle gloire, mon frére, pour un Monarque! quelle source de la joie la plus pure! Cette joie m'a suivi dans le séjour des morts, & chaque instant voit croître ma satisfaction. J'apprens que ma digne Fille marche aujourd'hui sur mes traces; adorée de ses sujets & respectée des étrangers, elle figure avantageusement entre les prémiéres Puissances de l'Univers. Des frontiéres de la Chine jusqu'en France, son nom est respecté, son alliance recherchée. Elle commande à des Armées aussi respectables par la valeur que par le nombre, & ne s'en sert que pour la sureté de ses Sujets & la défense de ses Alliés. Tout cela est une suite de mes travaux. De fameux Guerriers ont été souvent les destructeurs de leur Patrie; j'ai été le créateur de la mienne.

* * *

ARTICLE CINQUIEME.

PROJET CONCERNANT LES JOLIS GARÇONS.*

MONSIEUR,

JE ne connois guères de plus grand malheur pour un jeune homme que d'être trop joli; il y a mille à parier contre un, que dans le cours de son éducation, il perdra la dignité de son sexe & de sa nature. Pendant son enfance, son pére lui-même sera trop charmé de la délicatesse de ses traits, sa mére en sera ravie, & toutes les sottes femmes qui visiteront la famille, ne cesseront de s'affliger de ce que le petit Monsieur n'est pas une fille, car » quelle » charmante Créature cela auroit fait « ! S'il va à l'école, on le tourmentera continuellement en lui donnant le sobriquet de Miss Molly, & s'il n'a pas assez de courage pour se mettre au

* Traduit de l'Anglois.

au dessus de cela, il sera obligé de devenir le plus méchant petit lutin de tous ses camarades, uniquement pour éviter le cruel soupçon d'être un poltron & un effeminé. Quand il entrera dans le Monde, les défauts de son éducation le poursuivront encore; le barreau même aura peine à le guérir de son air féminin, & la cocarde ne lui ôtera pas l'air de poltronnerie. Ses belles qualités même, s'il en a, paroîtront des vertus contre Nature; ce sera la sagesse d'une CORNELIE, ou le héroïsme d'une SOPHONISBE. Le vît-on même monter à la Bréche, je craindrois qu'au lieu de ces *éloges glorieux* & de ces applaudissemens qui devroient naturellement accompagner un héros en pareille circonstance, on ne se contentât de s'écrier avec Mr. Clérimont dans la Comédie. » Oh la brave jolie petite Créature «!

Tels sont, FITZ-ADAM, les malheurs presque nécessairement attachés à la beauté masculine; & les suites en sont souvent si pernicieuses, que j'ai été tenté plus d'une fois de souhaiter qu'on pût trouver quelque expédient pour la détruire entiérement. Quels Ministres d'Etat, quels Généraux, quels Prélats n'avons-nous pas peut-être perdus, uniquement par le

le désavantage d'un beau teint? C'est avec un regret infini que je vois fréquemment autour de moi dans les Assemblées publiques un si grand nombre de jeunes gens en beaux habits, qui auroient pu réellement être de quelque utilité à eux-mêmes & au genre humain, si leurs péres & méres avoient suivi l'usage INDIEN, de les marquer au visage pour distinguer leur qualité. Tel qu'il est, il les a jettés malheureusement dans l'affectation & la fatuité, sous le nom de politesse; & ce qui auroit été jugement & bon sens, est au plus un assez bon goût dans les bagatelles. Homme insensé! me suis-je dit souvent à moi-même dans ma mauvaise humeur, quel aveuglement sur l'avenir, pendant que ces jeunes gens volages passent leurs Etés à danser à Ranelagh avec Lady Biddy (*a*), & Ladi Fanny (*b*), ils ne pensent guères que le triste hyver de leur vie devra se terminer par médire, & jouër au quadrille avec Lady Bridget, & Lady Françoise, sans qu'ils puissent espérer les avantages qui devroient accompagner la vieillesse, l'honneur & l'amour, l'obéissance, & un grand nombre d'amis. Cer-

(*a*) Diminutif de *Bridget.*
(*b*) Diminutif de *Françoise.*

Certainement, Mr. Fitz-Adam, il ſeroit digne de vos ſoins, s'il ne l'eſt de ceux du Gouvernement, de prévenir de pareils malheurs. Chacun ſait qu'il y a eu un tems, même dans une armée de Romains, où ces mots » viſés au viſage «, formoient un ſon auſſi redoutable que le furent ces mots » ne » tirés pas «, il n'y a pas longtems, dans une glorieuſe occaſion (a). Quoique je ne veuille abſolument point faire entendre qu'un beau garçon, ou un petit-maître doive être néceſſairement un poltron; & même quoique le monde nous ait fourni pluſieurs exemples de Cavaliers fort afétés qui ont été des héros; cependant comme il vaudroit peut-être mieux, qu'en tems de paix même les hommes ne s'occupaſſent pas ſi fort de leur figure, je voudrois couper le mal par la racine. On regarde, je penſe, comme une vérité conſtante, que dans l'inoculation de la petite vérole, la partie du corps où s'eſt faite l'inſertion, eſt ordinairement la plus maltraitée; je voudrois donc que pour les enfans mâles, on ſuivît la méthode Circaſſienne, & qu'on » viſat à leurs » viſages «. Cette pratique devenuë générale pourroit

(a) A la Bataille de Culloden.

pourroit être extrémement utile à l'Etat; les ſciences ſûrement s'en trouveroient mieux; car quelle mére pourroit avoir de la répugnance à faire apprendre à lire à ſes fils, dès qu'une fois ils auroient perdu les poils de leurs paupières & que leurs yeux eux-mêmes ne vaudroient plus la peine d'être conſervés? J'eſpére que de pareilles conſidérations engageront quelque faiſeur de projet à entreprendre la choſe, & à dreſſer ce qu'on pourroit appeller proprement », un plan pour élever les hommes » au ſervice de l'Etat «.

Il faut cependant rendre juſtice à notre belle jeuneſſe, & avouër que pluſieurs de ceux qui la compoſent ſemblent ſentir ce qui leur manque; & qu'autant que leur jugement peut les diriger, ils travaillent à avoir l'air mâle. Mais hélas, la façon dont ils s'y prennent, telle que bien d'autres remédes, ne fait qu'augmenter le mal. Leurs excès de vin & de débauche, leur donnent ſeulement l'air de vieilles filles. Leurs juremens ſont preſque auſſi révoltans qu'ils le ſeroient dans l'autre ſexe. En mâchant du tabac, non ſeulement ils nous choquent, mais ils nous font craindre en même tems que les pauvres enfans n'en ſoient

malades. Quand ils addressent la parole à des femmes publiques en passant à côté d'elles à la promenade, ils paroissent sortir de leur caractère autant que Me. Woffington dans Sir Harry Wildair faisant l'Amour à Angélique. En un mot toute leur conduite, quoique peut-être ils aient de bonnes intentions, est extrémement forcée, au lieu que s'il vouloient prendre la moitié autant de peine à acquérir quelques connoissances, & à se comporter un peu décemment, nous pourrions parvenir à les supporter, du moins nous serions moins choqués de leur beauté.

En relisant ce que j'ai écrit, je crains un peu que mon zéle pour le Public ne m'ait emporté trop loin; car comme on nous apprend à avoir pitié des défauts naturels, nous devons être retenus à blâmer les écarts qu'ils occasionnent. Mais que dirons-nous, Mr. Fitz-Adam, d'une autre espèce d'animaux, que la nature avoit certainement destinez à être des hommes, & à qui, comme dit Mr. Pope, » elle a donné des ames de fer, & des corps » de buffle «. Quand ces fainéans de six pieds de haut, avec des épaules de crocheteur, & des jambes d'un porteur de chaise, affectent

» de

» de grasseyer, d'aller l'amble, & de desho-
» norer les créatures de Dieu, « il est certainement permis de rire de ces sots incorrigibles. La belle jeunesse qui affecte des façons moins gentilles, vise du moins à ce qu'elle s'imagine convenir à l'homme; mais ces laitières en haut-de-chausses, laissent leur sexe en entrant dans le monde, & renoncent à la seule qualité pour laquelle on les auroit peut-être admiré.

Quiconque a vecu dans le monde doit avoir vu un grand nombre de gens de cette dernière espèce, les uns sautillant, les autres se donnant des airs panchez, & plusieurs si afétés, qu'ils ne peuvent pas même voir de leurs yeux, mais tout au plus les cligner, pour paroître languir en public auprès de quelqu'un des objets de leur affection & de celle de toute la ville. Leur voix a aussi une douceur particuliére, & ils ne l'élèvent guéres, à moins que ce ne soit à la comédie, pour se donner rendez-vous au cabaret, ou pour envoyer une vendeuse d'orange faire quelque message au balcon.

En un mot, Mr. Fitz-Adam, l'air efféminé naturel ou acquis semble rendre notre siécle, un siècle d'aféterie. Toute la tête est foible, & tout le cœur est malade. Et ce-

pendant, (pour ne pas renvoyer vos Lecteurs avec des idées desagréables) malgré ces apparences effrayantes, un œil philosophe peut encore trouver quelque chose qui contrebalance cette décadence étonnante. Quelque desespérée que puisse paroître notre situation aux yeux du vulgaire, nous qui voyons que la chaleur de la Zone torride est compensée & adoucie par des rosées abondantes & des vents frais continuels, nous voyons de même que ce défaut des hommes n'a pas été laissé sans reméde. Quelque delicats que les hommes soient devenus, nous pouvons encore espérer que la prochaine génération ne sera pas tout-à-fait énervée. Le regard assuré, la voix haute, & la démarche théatrale des femelles modernes, nous convainquent assez qu'il est resté quelque chose de mâle parmi nous; en sorte que nous pouvons raisonnablement conclure que quoique les propriétez du mâle & de la femelle puissent être étrangement confondues & distribuées entre les deux Sexes, cependant elles se trouveront toujours réünies de maniere ou d'autre dans cet animal compliqué que forment l'homme & sa femme. Je suis &c.

* * *

ARTICLE SIXIEME.

DISCOURS DE RECEPTION A LA SOCIETÉ ROYALE DE NANCY.

Par Mr. ***, *de l'Académie de Lyon & de celle des Arcades de Rome.*

MESSIEURS,

JE voyois de loin votre gloire; je n'aſpirois point à y participer; à quel titre aurois-je oſé y prétendre? je n'avois que mon admiration à vous offrir: mon plus digne objet, en voyageant loin de ma patrie, avoit été de contempler de près le ſpectacle rare d'un ſage, & plus rare encore, d'un ſage ſur le thrône, entouré d'un peuple d'heureux, l'ouvrage & le prix de ſes vertus. J'ai joui de ce bonheur, que cherchérent en vain dans leurs courſes Pythagore

& Platon. J'ai admiré les qualités héroïques d'Antonin, j'ai éprouvé les bontés de Titus: elles ſeules pouvoient excuſer, encourager la foibleſſe de mes talents, m'aſſurer un honneur qui ſurpaſſoit mes eſpérances & ajouter un nouveau prix à la grace que vous m'accordez.

Parmi tous les monumens, dont la magnificence, le goût & l'humanité ont enrichi vos climats, il n'en eſt point de plus digne du Prince qui vous gouverne, que l'établiſſement de votre ſociété. Le bronze & le marbre périront, ſon ame ſublime habitera à jamais dans le ſanctuaire qu'elle s'eſt choiſi; elle vivra, elle régnera parmi vous & dans vos *écrits*. Tel eſt l'empire du génie, ſource de tous les biens de la ſociété, empire ſouvent difficile à établir, mais toujours libre & juſte, illimité, immortel, devant qui tous les autres diſparoiſſent. J'apelle du nom de génies, ces ames ſupérieures, qui par des idées neuves & grandes ont honoré l'humanité, & ſe ſont rendu utiles au monde. L'honnête, le beau & le vrai ſont les trois beſoins d'un être qui penſe: il y a donc trois ſortes de génies; d'imagination, de réflexion & de ſentiment; l'enthouſiaſme leur eſt propre à tous: cette inſpiration ſurnaturelle

&

& toute puiſſante ne régne pas moins dans une contemplation de vingt années, dans les principes de Newton, dans l'Eſprit des loix, que dans une ode de Pindare, fruit de l'émotion vive de quelques inſtans: j'y vois toujours une ame ardente qui s'élance vers ſon objet; déſir conſtant de la vérité, ſentiment rapide du beau, amour de l'humanité, telles ſont les ſources du génie; tels ſont les caractéres & les guides de ces conquérans ſpirituels, deſtinés à produire les grandes révolutions de l'eſprit humain, & à jouïr de ſes hommages.

Sans remonter à l'Egypte, premier berceau des ſciences, & des vertus, mais dont l'hiſtoire eſt malheureuſement trop mêlée de fables, c'eſt un ſeul homme, c'eſt Lycurgue qui crée dans Sparte l'héroiſme & les mœurs; Numa, d'un vil amas de brigands, fait une nation religieuſe, invincible, digne d'écouter Brutus & la liberté, & de donner des loix à la terre; un petit nombre de philoſophes léve d'une main le bandeau de l'ignorance, & de l'autre les voiles de la vérité: Homére le premier des ſages agréables, excite dans tous les eſprits une fermentation ſublime; les ſources du beau ſe découvrent, des fictions ſavantes & délicieuſes

em-

embelliſſent l'univers; toute la nature s'anime.

Quel ſpectacle nous offrent au contraire ces peuples ſauvages qui occupent encore de ſi vaſtes contrées ſur la ſurface de notre globe? comment leurs miſéres & leurs vices ſe ſont-ils perpétués à travers la durée de tant de ſiécles? ces peuples ſont-ils donc d'une autre nature que nous? non ſans doute: un ſeul de ces hommes rares qui ont changé la face de notre Europe, eut produit chez eux les mêmes révolutions; il leur a manqué: ils ſont barbares, & nous penſons.

De cette foule infinie d'Automates animés, qui depuis les premiers jours du monde, ont exiſté ſtupidement, retranchez ce petit nombre de génies, que ſerions-nous nous-mêmes? combien cette penſée doit-elle nous pénétrer de reſpect, de vénération & de reconnoiſſance pour ces ames divines, qui ont perfectionné l'homme à peine ébauché par la nature, qui lui ont enſeigné l'uſage de ſa faculté la plus noble, & qui à ſon exiſtence matérielle, en ont ajouté une ſeconde toute céleſte?

Sans doute, tout homme penſe, & penſe toujours; les idées ſe ſuccédent, ſe pourſuivent dans la tête de l'homme le plus vil, comme

dans celle du philosophe ; mais la pensée de l'un concentrée dans ses besoins, s'avilit & rampe avec eux, enchainée par ses passions, s'égare, se corrompt ou s'épuise avec elles ; tandis que l'ame du sage soûtenuë en quelque sorte sur les aîles de la divinité même, parcourt d'un coup d'œil les espaces & les tems, s'élance, vole & régne sur la totalité des êtres.

Tels étoient ces génies singuliers qui ont fait les premiers pas en tout genre ; pour en juger, il sufit de jetter les yeux sur cette multitude d'hommes condamnés par la nécessité toujours renaissante à des travaux constans & pénibles ; leur ame n'est que l'esclave de leur corps ; en voyons-nous un seul, dont l'esprit s'éleve aux plus simples notions ? cet état étoit celui de tous les hommes dans ces tems reculés ; c'est pourtant de ce point que sont partis les premiers génies ; quels efforts, quelles méditations, quelle inspiration merveilleuse ne doit-on pas leur suposer ? chacune de leurs pensées a dû être, pour ainsi dire, une création.

Aujourd'hui toutes les routes sont tracées, la plûpart sont même aplanies, cependant combien ne faut-il pas de talent & d'aplication pour faire un seul pas en avant, au-delà du point où nos péres se sont arrêtés ?

Je

Je crois voir les premiers hommes vivant en ſociété avec les animaux, obéiſſant de même à un inſtinct aveugle, ſentant confuſément leur ſupériorité ſur eux, mais bien éloignés encore de ſoupçonner qu'ils en fuſſent diſtingués par une différence eſſentielle. Des ſons inarticulés, formoient alors toute la communication de leurs idées; un d'entr'eux s'occupe à méditer profondément ſur l'organe de la voix; il meſure l'étenduë & la capacité de cette faculté, il détermine avec préciſion les ſons qu'elle peut produire, il les calcule, il y attache des idées; quel génie devoit avoir reçu de la nature, ce premier maître de langue du genre humain? quel homme encore que celui qui imagina de peindre ces ſons, de fixer la penſée, de la tranſporter d'un lieu à un autre, & de parler aux yeux à la diſtance la plus éloignée?

Un homme ſe leva enſuite & dit: quelle main puiſſante a produit ce Ciel & cette terre? qui vous a donné l'exiſtence à vous-mêmes? quelle eſt votre nature, votre origine, votre deſtination? ceſſés enfin de vous confondre avec ces vils animaux. L'eſprit qui vous anime, ne peut périr; votre eſſence eſt divine; reconnoiſſez l'être qui vous forma, qui vous ſoutient: il eſt tout puiſ-

puissant, infini, il est Dieu; tombés à ses pieds, remerciés, priés, adorés.

A ces mots l'homme devient un être nouveau; il s'agrandit, il s'éleve; ce n'est plus une bouë animée; c'est le vainqueur de la mort; ce squelette hideux qui le replongeoit dans le néant, n'est plus qu'un ange tutelaire qui vient lui ouvrir les portes des Cieux & de l'immortalité.

Un autre dit: tous les hommes sont fréres, le genre humaiu n'est qu'une famille; partagés entre vous les travaux qu'exigent vos besoins; que les secours mutuels s'étendent à l'infini, obéissez aux loix, multipliez les vertus, connoissez la Société & le bonheur.

L'être suprême en créant le monde sépara la lumiére des ténébres; celui qui le premier sépara le bien & le mal, & qui leur assigna des des limites, ne fut-il pas un digne rival de Dieu-même?

Alors les premiers besoins étant satisfaits, le génie promena ses regards étincelans sur toute la nature, il sonda les abimes de la terre, suivit la course rapide des astres, évoqua les morts illustres, & ressuscita leurs vertus & leurs passions pour l'instruction des vivans; l'enigme profonde du cœur fut dévelopée, l'esprit s'ob-

ser-

ſerva, s'analiſa, ſe connut lui même; l'art de penſer n'eut plus de limites.

Dieu n'avoit pas voulu que le genre humain dans ſon berceau fut dépourvû des ſecours indispenſables pour ſon exiſtence: les arts de premiére néceſſité furent bientôt trouvés; les plus ſimples réflexions de la raiſon conduiſirent rapidement jusqu'à eux: l'ignorance ſentant ſes beſoins phyſiques & ne ſentant que ceux là, déifia les inventeurs des arts néceſſaires: pour la premiére & derniére fois, elle fut juſte & reconnoiſſante: ſi l'idolatrie n'avoit jamais eû d'autres objets; le ſentiment légitime, qui l'animoit, l'auroit, pour ainſi dire juſtifiée aux yeux de la raiſon-même; l'erreur de l'eſprit eût été du moins une vertu du cœur.

Mais lorſque les ſciences qui ne paroiſſoient être que de ſimple curioſité, commencérent à être cultivées, la jalouſie s'éleva, la calomnie naquit, la pareſſe elle-même ſe fatigua à obſcurcir une lumiére qui éclairoit ſon néant; l'ignorance, premiére nourrice de l'homme, lui reprochoit de l'abandonner, en lui montrant le ſein qui l'avoit allaité; elle faiſoit valoir ſon droit d'aineſſe contre toute vérité nouvelle, & fiére de ſa vieilleſſe devenuë preſque vénérable, elle

elle combattoit, ſuivie de ſa nombreuſe famille, les ſuperſtitions & les préjugés : les ſciences élevées furent traitées d'attentats contre la divinité, les arts utiles furent apellés ſuperflus, les arts agréables pourſuivis comme corrupteurs ; & quelle force ne devoient pas avoir alors ces imputations, ſi dans ce ſiécle de lumiére elles ont pû être renouvellées avec une ſorte de ſuccés!

Cependant le déſir de connoître n'eſt pas moins naturel à l'homme que celui de vivre : il n'eut pas plûtôt créé ce mot de *vérité*, qu'il ſe ſentit enflammé pour elle ; l'ignorant obſcur ne la cherche pas moins avidement dans ſon petit cercle d'idées rampantes, que le ſage dans la haute ſphére de ſes vaſtes ſpéculations ; elle eſt l'indiſpenſable aliment de l'être qui vit en nous ; élle eſt ſon bien & ſa vie ; penſer, déſir la vérité n'eſt qu'une ſeule & même choſe : ce n'eſt donc que la ſtupidité ou la jalouſie qui ont pû s'élever contre la recherche des vérités d'un ordre ſupérieur ; car ſi ce deſir eſt inné dans l'homme, s'il conſtituë ſon eſſence, peut-on le blâmer juſtement de chercher à le ſatiſfaire dans toute l'étendue de ſon pouvoir ? uſer de cette faculté qui nous diſtingue de tout ce qui nous environne, ſeroit-ce donc un crime ?

me? n'est-ce pas plûtôt un digne hommage pour l'être qui nous l'a donnée?

Quelle que soit la variété de nos passions, tout se raporte nécessairement à la vérité; le génie s'élance vers elle par toutes les routes. La poësie elle-même vainement décriée par des esprits austéres & froids, pour les fictions dont elle se pare, ne seroit qu'un talent méprisable, si la vérité n'y perçoit de toutes parts: les ornemens ingénieux qui l'embéllissent sans la cacher, réflexions, sentimens, allégories, figures, être personnifiés, combinaison artificielle d'évenemens, tout sert à la faire éclater; ses voiles même sont ses images; si le vrai *réel ne s'y* trouve pas toujours, il est *remplacé par* le vrai possible, production la plus belle de l'esprit, que la vérité elle-même ne sçauroit désavouër, puisqu'elle en est le modèle; la nature est bornée, les grands poëtes la multiplient.

La vérité dans les choses qui ne sont pas du ressort du sentiment, n'a besoin que de l'exposition la plus simple. Il n'en est pas de même de celles qui intéressent les passions; vérités d'un d'un ordre plus noble & plus utile, puisque la vertu n'est autre chose que la vérité morale; l'esprit peut être convaincu, les penchans du

cœur

cœur triomphant encore; dans cette carriére difficile, l'homme ne va pas loin avec des préceptes raisonnés.

Si toutes les ames étoient froides, la poësie ne seroit en effet qu'un art de pur agrément; il en est de sensibles, de passionnées, & c'est le plus grand nombre; on ne peut les refroidir pour un objet, sans les échauffer pour un autre; le vice & le crime caractérisés dans toute leur difformité, excitant le mépris & l'horreur; la vertu mise en action, parée de tous ses charmes & renduë délicieuse, des larmes pures coulant impétueusement du fonds de l'ame; le sentiment lancé, gravé dans les cœurs avec des traits de feu; l'imagination, les sens même, l'humanité entiére agitée dans toutes ses sources, éclatant tour à tour par l'indignation ou par les sanglots; tels sont les triomphes de cet art justement appellé divin par nos ayeux, trop peu estimé sans doute, & trop souvent dégradé par l'abus qu'on en a fait.

Si la poësie n'existoit pas, il ne resteroit pour les vertus, il ne resteroit contre les vices, que quelques définitions obscures & souvent contestées : par elle le génie a trouvé l'art de faire jaillir du miroir ténébreux de la vérité, du

pâle flambeau de la raiſon ces étincelles lumineuſes qui nous embraſent : peut-être devons-nous, ſans le ſçavoir, à l'énergie de ſes pinceaux, la rareté des grands crimes, ſi communs autrefois, même dans les beaux ſiécles du Chriſtianiſme : en exerçant la ſenſibilité, elle a certaicertainement adouci les mœurs, & produit les paſſions vertueuſes, contrepoids néceſſaires pour triompher des autres ; les Théatres plus épurés ſeroient les vrais Tribunaux de l'humanité.

Je ne dois ni ne veux le diſſimuler ; les routes que le génie a tentées étoient ſemées d'ecueils ; il en eſt peu qui n'ayent été marquées par quelque naufrage ; la plus vive *lumiére* a été ſouvent envelopée d'ombres ; de grandes èrreurs ſe ſont trouvées à côté de grandes découvertes. C'eſt peut-être un dégré d'eſtime & de reconnoiſſance de plus que nous devons à ces hommes célébres : comparons leurs fautes & leurs ſuccès, & nous jugerons alors ſainement de la difficulté de l'entrepriſe ; nous reſpecterons leurs travaux, nous adorerons leur courage ; s'ils ne s'étoient jamais trompés, ils n'auroient pas été des hommes ; ſouvent même par l'impuiſſance de leurs efforts, ils nous ont épargné la peine inutile d'en tenter de nouveaux.

Mais

Mais cet art de penser, le premier & le plus difficile de tous, combien de talents, combien de siécles ont dû concourir à le former? chacune des qualités qui le composent, justesse, force, vivacité, finesse, élévation, étenduë, demandoit un génie particulier: Anacreon séduit, Socrate raisonne, Platon s'élève, Homère transporte, Aristote, quoiqu'avec des succès inégaux, étend ses idées sur tout: l'invention même, cette qualité supérieure qui semble tenir de l'inspiration, ne pût s'acquérir ou du moins se perfectionner qu'à l'aide d'une contemplation assiduë; sans ce secours, elle n'eût produit que des monstres.

Tandis que chacun de ces génies jettoit dans les Esprits le germe fécond du talent qu'il avoit cultivé, tous ensemble travailloient sans y penser, à former la chaine de nos connoissances, de laquelle devoit naître en son tems l'esprit philosophe, ce résultat de tous les esprits, fruit tardif du génie, de l'expérience, de l'erreur même; qui n'est autre chose que l'heureux accord de la raison & du sentiment perfectionnés l'un par l'autre.

C'est cet esprit qui forme, quoiqu'on puisse dire, le caractére distinctif de ce siécle,

supérieur par-là à tous ceux qui l'ont précédé: sistêmes brillants, sophismes ingénieux, paradoxes imposans, tous ces vains fantômes de la fausse science se dissipent à sa lumiére; fidéle à l'évidence il a planté les bornes des certitudes & des probabilités: lui seul peut se vanter de sçavoir, & de sçavoir ce qu'il sçait; il doute où il faut douter, ne fait plus un pas que sur la trace des faits observés & comparés; & suspendant son jugement au point précis où ses connoissances finissent, il se fait même un devoir de respecter des préjugés utiles, lorsqu'il ne peut les remplacer par des notions évidentes; les sentimens vertueux qui font le bonheur & le lien de la société, sont mis au *nombre* de ces principes qu'on ne démontre pas, parce qu'ils sont trop clairs; il sçait que le raisonnement égare, que le sentiment ne peut tromper, qu'il a son évidence & ses vérités à part, & que la métaphisique obscure doit se taire où la vertu parle.

Jamais audacieux, ni décisif, ni extrême, craignant d'imposer & d'éblouir, il ne hait ni ne méprise les hommes, il ignore l'art dangereux de les décourager en les avilissant, il les chérit, les plaint & les éclaire, il leur permet, il

il leur conſeille même l'uſage modéré du plaiſir, ce conſolateur néceſſaire dans notre carriére penible, ſeul vainqueur des paſſions fortes, le pére & l'ami des vertus douces, dont l'exercice eſt de tous les inſtans : il conſidére la nature occupée de nos plaiſirs ainſi que de nos beſoins, il ne peut croire que l'art ſoit coupable en l'imitant, & ne ſe fait point une honte ou un crime de reſpirer le parfum des fleurs que l'un ou l'autre lui préſente.

C'eſt lui enfin qui dans les beaux arts nous a inſtruits à ne plus confondre nos habitudes avec la nature même : il compare les peuples aux peuples, péſe dans ſa balance les prétentions reſpectives de l'Europe ſavante, & nous délivrant des ſuperſtitions nationales, nous conduit par dégrés à un goût plus élevé, le ſeul qui mérite ce nom.

Puiſſe-t-il un jour, plus ſublime, plus utile encore, ramener les hommes à la plus grande égalité poſſible, & inſpirer aux peuples & aux Princes, une horreur profonde de ce crime des crimes, la guerre, ennemie de tout ordre, de toute vertu, de tout bonheur, barbarie ſavante & ſyſtématique, qui revient périodiquement deshonorer & déchirer l'Europe, phé-

noméne incompréhensible parmi des êtres fragiles, dont l'existence n'est qu'un point, dont la durée n'est qu'un moment.

Les loix sont sans force, où finit la domination de celui qui les fait; les arts, le commerce même, enfant de la paix, ne servent que d'alimens & de prétextes nouveaux pour les passions guerriéres : le génie seul est sans patrie limitée; ses communications se font sans envie & sans trouble; bienfaiteur universel, qu'il éléve la voix, c'est à lui qu'il apartient de réunir les hommes.

Les premiers génies, bien éloignés sans doute de soupçonner le point où l'on devoit parvenir, n'en sont pas moins les vrais & légitimes ancêtres de cet esprit philosophique; leurs travaux quoique moins heureux, étoient même plus difficiles; il fallut que ces hommes rares eussent le courage de se séparer de leurs sens, de renoncer aux faveurs de la fortune, & d'immoler leurs penchans les plus chers, pour interroger leur ame & la nature dans le silence d'une méditation profonde & constante; plus heureux encore, lorsqu'ignorés de leurs contemporains, ils vivoient dans la solitude d'un travail obscur, que lorsque leurs talens trop connus réveilloient les serpens de l'envie.

Des

Des Cartes s'exile de ſa patrie, Galilée meurt dans ſes cachots, & Socrate empoiſonné. S'il en eſt peu qui aient été victimes d'un ſort ſi funeſte, peut-être eſt-il impoſſible d'en nommer un ſeul qui ait joui tranquilement du fruit de ſes travaux.

Pluſieurs d'entr'eux avoient dévancé leur ſiécle de ſi loin qu'ils n'en étoient pas compris; il fallut pluſieurs âges ſucceſſifs, pour que le vulgaire ſarrivât lentement & avec peine au but vers lequel ils s'étoient élancés.

Cependant à travers les contradictions ſans nombre, ils n'opéroient pas moins les plus grandes révolutions dans les idées; là génération aveugle & jalouſe diſparoiſſoit; celle qui ſuivoit, ſe trouvoit tout-à-coup frapée d'une lumiére nouvelle. Les critiques injuſtes du ſublime Monteſquieu tombent dans la pouſſiére; le plus bel ouvrage des hommes s'éléve & triomphe ſur leurs débris; tous les eſprits ſuivent de loin ce génie bienfaiſant, chacun ſelon ſes forces, & à pas inégaux, mais ils le ſuivent; il a porté le coup mortel aux erreurs brillantes d'une nation ingénieuſe, qui faiſoit gloire d'être frivole, & prépare peut-être au monde des ſiécles de bonheur.

Pourſuivis, déchirés pendant leur vie, la

postérité est le Dieu auquel ces grands hommes ont tant sacrifié ; ils sont ses Dieux à leur tour ; éclairée, animée par ces ames heroiques, c'est elle qui les venge & qui les couronne.

Empire le plus juste & le plus solide de tous ; il est fondé sur la reconnoissance ; Loix, Sciences, Arts utiles & agréables, nous devons tout au génie, jusqu'au talent de le juger ; nous lui devons nos vertus même, puisque sans lumiéres elles ne peuvent être qu'incertaines & bornées : il a créé les plaisirs de l'esprit, volupté douce & pure, délices de tous les états & de tous les âges, seules capables de calmer & de remplacer les transports dangereux des sens.

Il nous rend précieuses, il a rendu éternelles ces langues antiques & révérées, qui ont été ses premiers organes ; nous consacrons les plus beaux jours de notre vie à les méditer, dans la crainte de perdre un seul rayon des vérités qu'elles ont révélées, un seul de ces attraits dont elles étoient embellies ; il n'est point de nation qui ne travaille à enrichir de leurs charmes son idiome naturel.

Combien d'âges écoulés n'ont fait qu'acroitre cet empire, bien loin de l'affoiblir. Ari-

ſtote à la faveur de ſon génie vaſte, régnoit encore même par ſes erreurs, ſur l'univers ſavant; la Monarchie immenſe d'Alexandre ſon éléve étoit déjà anéantie depuis plus de quinze Siécles. L'énorme Coloſſe de la domination Romaine a vû ſes membres diſperſés & déchirés; mais en vain nous avons briſé ſon joug, Virgile & Ciceron ſont encore parmi nous ſes Proconſuls perpétuels. La Grece fertile en héros ſoupire vainement ſur leurs cendres ſtériles: tandis qu'elle rampe dans la barbarie & l'eſclavage, les génies qu'enfanta cette petite contrée, ſont adorés juſques dans les régions inconnuës de leur temps.

Tout Empire a ſes limites au-delà deſquelles tout Monarque n'eſt qu'un homme; le génie a des autels par tout où l'on penſe. Le Conquerant le plus redoutable lance à peine quelques éclairs funeſtes ſur l'horizon épouvanté; l'orage paſſe, il n'eſt déja plus. Semblable à cet aſtre éclatant, pére immortel des fleurs, des fruits & des moiſſons, le génie proméne à jamais ſes rayons vainqueurs & féconds ſur toute la nature; rien n'échape à ſes bienfaits, tout renait à ſa lumiére, & ne meurt point.

Rangs, dignités, pouvoir devant qui tout tremble, beauté, graces, agrémens, charmes séducteurs & fragiles que l'on encense, tout disparoit; la vertu même périt avec l'homme vertueux; ses fruits passagers ne sçauroient lui survivre, si le génie uni avec elle ne concourt à fertiliser ses sémences précieuses, s'il ne vient lui prêter son immortalité.

Quelles limites pourroient lui être fixées? dans cette gradation continuë, dans cette filiation infinie, celui qui marche à pas de géant dans la carriére, n'en a pas moins suivi quelques vestiges tracés: toute découverte a ses sources, toute pensée nait d'une autre pensée; combien d'antiques germes oubliés & stériles durant plusieurs siécles élevent tout à coup une tige fertile & abondante? La reconnoissance ne peut finir, où les bienfaits ne finissent pas. Tribut légitime, qui peut seul assurer dans tous les âges la succession renaissante des grands talens.

Pourquoi les noms des prémiers bienfaiteurs de l'humanité nous ont-ils été dérobés par l'injure de temps? quelle ame insensible eût pû n'être pas échauffée à l'aspect des monuments qu'on leur eût élevés? combien de ta-

lens

lens eussent été dévelopés par le noble enthousiasme de l'émulation?

Pise & Padouë ont consacré sur le marbre la mémoire de leurs Sçavans illustres; Leyde conserve du moins les images des siens; Erasme & Maffei ont des statues dans leur patrie; Cortone vient même d'élever un monument au plus grand génie de notre nation, tandis que les François se demandent en vain où reposent ses cendres respectables, & les manes de Corneille : rougissons de notre ingratitude! La nature est toujours égale, elle ne s'épuise ni ne s'altére; il y a eu pourtant des siécles de ténébres; c'est que la nature ne peut rien où les talens sont méprisés; elle peut foiblement, où ils sont confondus; c'est à nous à la seconder; le génie ne vit que pour la gloire, il ne revit que par elle.

Le tems est enfin venu, où la gloire n'est plus le cri de la terreur & de la désolation, elle est la voix douce de l'admiration & de l'amour : qu'un Prince ambitieux produise de grandes révolutions, il sera célébre; mais comment? les phénoménes terribles qui consternent la nature, les pestes, les tremblemens de terre, ne le sont-ils pas? qu'il eut fait le bonheur de ses sujets, aux dépens de celui de ses voisins,

fins, il feroit encore un être déteftable; mais l'hiftoire n'eft guéres que le récit des malheurs des peuples; heureux ceux dont elle ne parle pas! la nation victorieufe & la nation vaincuë ne différent que par quelques dégrés de deftruction de plus ou de moins.

Sansdoute ce n'eft point fans quelques qualités fupérieures qu'un homme parvient à détruire beaucoup d'autres hommes; on admirera fes qualités, mais en abhorrant l'abus qu'il en fait pour le malheur de fes femblables; quelque fois même il montrera des vertus parmi fes crimes; Alexandre traitte Porus en Roi; Céfar accorde la vie à fes ennemis. L'un & l'autre feront moins odieux que Sylla; on dira qu'ils n'ont pas été des monftres; c'eft tout ce qu'ils peuvent prétendre. Veut-on réduire ce probléme à un point précis? Demandés aux hommes raffemblés s'ils voudroient voir renaître parmi eux Alexandre & Céfar? cette queftion les fera frémir: propofés leur de rendre à la lumiére Marc-Aurele ou Montefquieu; le monde n'aura qu'une voix pour redemander au Deftin leur exiftence.

Telle eft la gloire vraye, jufte, durable, fans reproche, & que le génie ne doit qu'à

lui seul. Vous êtes, Messieurs, dans ce lieu même, éclairés de ses rayons, vous les réfléchissés sur l'Univers.

Puisse surpasser les ans de Nestor, autant qu'il a surpassé sa sagesse, ce citoyen auguste, ce Roi homme, qui effaçant la Majesté du diadéme par celle de son ame, a fait tout le bien qui étoit en son pouvoir, n'a fait que du bien! puissent ses écrits vertueux, dictés par le génie du sentiment, puissent ses exemples consacrés dans vos ouvrages immortels, enfanter dans l'avenir des Souverains qui l'imitent, qui l'égalent, s'il est possible; ils ne sauroient le surpasser.

ARTICLE SEPTIEME.

PENSÉES

Sur l'Origine & les différens emplois des Sciences & des Beaux-Arts. *

L'Hiſtoire de l'eſprit humain nous préſente une ſingularité fort remarquable touchant les progrès des Beaux-Arts & des Sciences. Les Arts ſe trouvérent fort près de leur perfection, peu de tems après leur commencement. Le grand *Sophocle* qui porta l'art de la tragédie au plus haut point de la perfection, n'étoit que de dix-ſept ans plus jeune qu'*Eſchile* ſon premier inventeur. Quoique nous ne ſçachions rien de poſitif ſur l'état de la littérature des Grecs avant le tems d'*Homère*, il eſt très-probable que ce grand homme inventa le poëme dont il donna un modèle preſque parfait dans toutes ſes parties. Il n'eſt pas moins remarquable que l'Architecture, le Deſſein, la Scul-

* Par Mr. *Sulzer*, Profeſſeur &c.

Sculpture & la Peinture ont été pouſſées fort près de leur derniére perfection peu de tems après leur naiſſance. Au moins il eſt hors de doute que vingt ſiécles de ſuite, de tems heureux & lumineux, ne produiront rien dans les Beaux-Arts, qui puiſſe être fort ſupérieur aux meilleurs ouvrages des Anciens dont l'époque tombe près de l'origine des Arts.

Les Sciences ont eu un ſort tout different. Les progrès ont été d'une lenteur extrême. Les plus grands Philoſophes de l'antiquité ſont des ignorans en comparaiſon des modernes. Tout grands génies qu'étoient les *Euclides* & les *Archimedes*, leurs ouvrages ne ſont que des rudimens & des bagatelles, ſi on les compare avec les productions admirables des Géomètres de nos tems. *Ariſtote* étoit un génie né pour la Philoſophie, mais ni ſa Phyſique, ni ſa Métaphyſique ne valent pas à beaucoup près les ſyſtêmes de nos modernes. Après les *Des-Cartes*, les *Leibnitz*, les *Newtons*, on s'eſt familiariſé dans l'Empire des Sciences avec des regions, ſi inconnues aux Anciens, qu'ils ne pouvoient pas même ſoupçonner leur exiſtence. L'enfance des Sciences fut ſi longue qu'il a fallu deux mille ans de méditations & de recher-

cherches avant qu'on ait pû découvrir ce que c'eſt qu'une couleur. Il n'eſt pas probable que dans dix ſiécles la Philoſophie atteigne ce degré de maturité ou de perfection auquel les arts ſe trouvent depuis ſi longtems.

Cette inégalité de progrès ſi frappante fait d'abord penſer, que les ſciences doivent être très eſſentiellement differentes des arts. Car ſi les unes & les autres venoient de la même même ſource, ſi c'étoient les mêmes facultés qui les perfectionaſſent, ſi le Philoſophe travailloit ſur les mêmes objets que l'Artiſte, leurs ſuccès ne pourroient pas être ſi inégaux. On regarde à la vérité le génie comme le pére commun de ces enfans ſi diſſemblables, & on honore du titre brillant de Grand-Genie le Peintre & le Poëte auſſi bien que le Philoſophe & le Geomêtre. Mais cela n'empêche pas qu'on ne ſente pas poſitivement la diverſité de ces productions du genie, ſoit dans leur nature, ſoit dans leurs effets.

Ce n'eſt pas une ſimple curioſité que de rechercher ce qui diſtingue l'Artiſte du Philoſophe, & d'approfondir le différent génie & les différens mérites par leſquels les arts ſe diſtinguent des ſciences. Cette recherche nous mettra

ſera en état de mieux juger de la valeur des uns & des autres, & de rendre juſtice à l'artiſte ſans faire tort au Philoſophe. Les Sciences & les Arts ſont des dons du ciel ſi précieux, que tout ce qui s'y rapporte doit nous être important. Ce ſont eux qui diſſipent la barbarie naturelle à l'homme non inſtruit, & qui répandent l'agrément & la vraye ſolidité ſur la vie & ſur les actions des hommes. Sans eux le plaiſir ne ſeroit que l'effet d'un triſte beſoin, les mœurs & les vertus celui d'un inſtinct aveugle, & la Religion même ne ſeroit alors qu'un ſentiment ou trop foible ou trop fanatique pour conduire les hommes à la perfection.

Pour nous former une idée juſte des arts & des ſciences, prenons la peine de remonter juſqu'à leur origine & de les ſuivre dans leurs progrès.

C'eſt une remarque aſſez connue, que l'indigence eſt la mére des arts. Cela eſt vrai non ſeulement par rapport aux arts mécaniques, ſans leſquels l'homme vivroit dans la triſte miſére, mais encore à l'égard des Beaux-Arts. L'homme eſt un être avide de plaiſir. La nature lui a donné quantité d'organes & de fa-

cultés capables d'exciter dans ſon eſprit un grand nombre de ſenſations & de ſentimens agréables. L'expérience l'inſtruiſit peu à peu de ces heureuſes diſpoſitions, en préſentant à ſes ſens les objets capables de le flatter. Il n'en falut pas davantage pour exciter en lui le deſir de profiter, autant qu'il eſt poſſible, de ces dons de la nature. Dès que l'homme ſe trouva en état de ſatisfaire avec facilité aux beſoins les plus preſſants, il eut le loiſir de faire des réflexions ſur des beſoins moins néceſſaires à ſa ſimple conſervation, mais auſſi eſſentiels à une exiſtence aiſée & agreable. Il ſentit dès-lors, que les objets capables d'affecter agréablement ſes ſens, ſon imagination & ſon cœur, n'étoient pas en grande abondance dans la nature, ni toujours en ſon pouvoir.

Il y eut alors des genies aſſez heureux pour penſer à copier les objets agréables dans la nature & ramaſſer ceux qui ſont trop diſperſés. Obligé de quitter un ſéjour agréable ou une campagne delicieuſe, on pouvoit, en échauffant l'imagination, en faire une peinture vive, ſoit par des paroles, ſoit par le deſſein & les couleurs. Par là on pouvoit non ſeument renouveller le plaiſir paſſé, mais l'augmenter

menter en le communiquant à d'autres. Bientôt après on trouva le secret de créer des objets agréables en imitant la nature, & même celui de rendre ces imitations plus riches, plus variées & plus agréables que les objets originaux mêmes. Au lieu du chant trop uniforme des oiseaux, on imagina un chant plus mélodieux, plus varié, soutenû par l'harmonie & capable de flatter sensiblement les passions, dont il imitoit le ton, le mouvement & l'expression. Voilà l'origine des Beaux-Arts.

Les Sciences ont une origine moins interessée; c'est l'innocente curiosité, le desir de connoître à fond les phénomènes de la nature & d'en pénétrer les causes, qui donna lieu à leur production, sans doute postérieure à la naissance des arts. La nature est un vaste théatre, qui présente de toute part des objets & des événements frappans. Les hommes sortis des premiers embarras de leur subsistance, & jouissant de quelque loisir, pouvoient-ils regarder longtemps ce superbe édifice de l'Univers, sans penser à la force invisible qui le produisit & à cette main habile qui en arrangea les parties? Les anciens habitans de ces heureuses contrées, où un air pur & serain laisse le ciel toujours

à découvert, pouvoient-ils voir longtems cette voute admirable, ſur laquelle brillent tant d'étoiles, dont une ſeule ſeroit capable de fixer nos regards, ſans ſe demander ce que c'étoit que toutes ces lumiéres? Pouvoient-ils voir le cours regulier de cet aſtre bienfaiſant, qui régle les ſaiſons & qui a une influence ſi ſenſible ſur les productions de la campagne, ou enfin ces varietés admirables de la Lune, ſans ſonger à en pénétrer les myſtères? Ils ſe propoſerent ſans doute de bonne-heure une infinité de queſtions, qui firent naitre des recherches dont un grand nombre ne ſera peut-être jamais réſolu. C'eſt là ſans doute l'origine des ſciences, dont la Phyſique paroit l'ainée de toutes. Au moins les premiers Philoſophes dont il ſoit fait mention dans les annales des anciens peuples, étoient des Aſtronomes & des amateurs de la Philoſophie naturelle. (*)

Jai déja inſinué que les Sciences me paroiſſent nées après les Arts. Il eſt naturel que l'homme ait penſé longtemps à ſoi-même, avant que de penſer à ce qui eſt hors de lui. D'ailleurs les différens béſoins auxquels les Beaux-

(*) Tous les Philoſophes Grecs avant *Socrate* étoient ce que nous appellons des Phyſiciéns, ce grand homme introduiſit la Philoſophie morale.

Beaux-Arts sont rélatifs, agissent sans doute plus fortement que la simple curiosité. Ajoutez à cela qu'il étoit infiniment plus facile de copier des objets agréables, que d'en pénétrer la nature. L'expérience confirme ce raisonnement. Il y a des Peuples entiers où l'on ne trouve aucune trace de cette curiosité, qui est la mére des Sciences. Le stupide Hottentot & le misérable Grœnlandois (*) voyent les merveilles de la nature avec une insensibilité surprenante. Mais seroit-il possible de trouver une nation privée absolument des Beaux-Arts? La Musique & la Danse, ne sont-ce pas des Arts communs à tous les Peuples de la terre? Les époques de l'origine des Arts & des Sciences sont également cachées dans les ténébres de l'antiquité la plus reculée. Cependant dans les monumens les plus anciens & les plus respectables, il est fait mention des Arts longtemps avant les Sciences; & les Grecs ont eu des Poëtes & des Architectes avant que d'avoir eu des Philosophes. Encore au renouvellement des Arts & des Sciences, après que la barbarie des siécles ténébreux fut un peu dissipée en

(*) Le Missionnaire *Egede* demanda aux Grœnlandois, *qui pourroit être celui qui a fait leur Isle, la Mer, le Soleil* &c. On lui repondit, qu'ils n'avoient jamais pensé à cela.

Italie, on y vit des *Petrarques*, des *Michel-Anges* & des *Raphaels* avant les *Galilées*.

Ce que nous venons de remarquer ſur l'origine des Arts & des Sciences, nous aidera à fixer le véritable caractère & les fonctions des uns & des autres. De là nous pourrons tirer quelques conſéquences, qui éclairciront pluſieurs queſtions relatives à ce ſujet. Commençons par les Beaux-Arts.

Dulces ante omnia Muſæ.

Le véritable caractère des Beaux-Arts conſiſte en ce qu'ils copient & imitent le beau & l'agréable de toute eſpèce. Je diſtingue ici la copie de l'imitation, parce que je vois que ces deux choſes ſont réellement différentes, quoiqu'on les confonde ordinairement. J'appelle copie la deſcription, la répréſentation ou la production d'un objet tel qu'il eſt dans la nature, mais qui eſt analogue aux objets naturels. L'Hiſtorien en rapportant fidèlement les actions & les mœurs des hommes en fait la copie; le Poëte qui les embellit pour en faire un ſujet de théatre, les imite. Le Portrait d'une perſonne, fait d'après nature eſt une copie; un tableau hiſtorié, inventé, ordonné & exécuté ſelon les regles du gout eſt une imitation.

Je

Je diſtingue encore le beau de l'agréable; & cette diſtiction n'eſt pas moins réelle que la précédente. Tout ce qui eſt beau eſt par là même agréable, mais l'agréable n'eſt pas toujours beau. La nature du beau conſiſte dans l'union agréable de pluſieurs objets ſimples: l'agréable n'eſt pas toujours compoſé.. Le fait le plus ſimple & le moins beau en lui-même nous eſt agréable dès qu'il avance un projet, qui nous tient à cœur. Un homme d'un temperament tendre eſt agréablement affecté par un ſimple ton de voix qui exprime quelque tendreſſe. En général, tout ce qui flatte nos paſſions eſt agréable ſans porter pour cela le véritable caractère du beau.

Les Beaux-Arts ont donc deux objets differens, l'agréable & le beau. Leur fonction eſt de recueillir les fleurs diſperſées dans la nature, ou, pour parler plus ſimplement, de chercher par-tout ce qui eſt beau & agréable, de le préſenter aux ſens, à l'imagination & au cœur, & d'enrichir le genre humain par des copies & des imitations de tout ce qui eſt agréable à nos facultés. L'eſprit de l'homme eſt agité & pouſſé par une force irréſiſtible, qui s'oppoſant continuellement au repos & à l'inaction, l'empêche de ſe cacher pour ainſi dire dans la matiére & d'être confondu avec

elle. C'est ce feu divin, qui animant nôtre être, nous sollicite sans cesse à l'action. Si l'objet capable de nous occuper manque, l'esprit tombe dans l'ennui, les humeurs du corps se corrompent, l'homme devient à charge à soi-même, ou il tombe dans une stupide insensibilité qui l'associe aux bêtes. Ce sont les Beaux-Arts, qui le tirent de cette compagnie, en chassant l'indolence brutale, naturelle à l'esprit non cultivé. Ce sont eux qui entretiennent la bonne humeur, en répandant une infinité d'agrémens & de plaisirs sur la vie, & qui rafraichissent l'esprit accablé sous le poids des affaires ou sous celui de loisiveté.

Ce n'est pas tout. Plus on s'est *livré* aux douceurs des Muses, plus on devient attentif à tout ce qui contribue à l'agrément. C'est cette heureuse influence des Arts, qui adoucit la férocité naturelle de l'homme,

emollit mores nec sinit esse feros.

& qui produit cette solide politesse, qui est l'effet de la douceur des mœurs, & qui ne doit pas être confondue avec cette contrainte artificieuse, que l'on honore souvent du beau nom de politesse.

Quel-

Quelque importante que ſoit cette fonction des Beaux-Arts, elle ne remplit pas entiérement leur deſtination. C'eſt ſans doute un grand ſervice que de civiliſer les hommes, de les rendre actifs & agréables à eux-mêmes, & de les élever à un rang fort ſuperieur à celui des bêtes. Mais tout grand qu'il eſt, ce ſervice, il n'a pu garantir les Beaux-Arts des traits de la malice. On les a accuſé d'ammolir l'homme, de corrompre la ſimplicité naturelle des moeurs & la droiture du cœur. Quoique la calomnie ſoit évidente & qu'elle ne mérite pas d'être refutée, il eſt bon de remarquer néanmoins que les Arts ne ſont pas ſeulement propres à nous amuſer, mais qu'ils ont encore un mérite fort ſupérieur à celui que nous venons de leur attribuer. Comme ce ſont eux qui excitent & qui flattent les paſſions, & que ce ſont les paſſions, qui gouvernent l'homme, les Arts ſont capables de s'emparer du cœur & de la conduite de l'homme. C'eſt là le ſublime de leur fonction, & c'eſt principalement pour cela que les Muſes ont mérité des temples & des autels.

Pour concevoir toute l'importance de cet emploi des Beaux-Arts, remarquons qu'au-

cune ſocieté d'hommes ne ſauroit être heureuſe à moins que chaque individu n'obſerve tous les devoirs de ſon état. Or il eſt très-certain, que le premier & le plus puiſſant mobile de l'homme eſt le plaiſir. Rien n'eſt plus ordinaire que la contrariété du devoir & du plaiſir, quoique cette contrariété ne ſoit qu'apparente. (Car le plaiſir eſt eſſentiellement lié à l'obſervation du devoir, & il ſurpaſſe tous les autres, ſi ce n'eſt en intenſité au moins en ſolidité.) L'habile artiſte eſt en quelque façon le maître du cœur de l'homme, il ſait s'en emparer par le plaiſir qu'il répand ſur tout; c'eſt lui qui peut exciter de la paſſion pour des choſes en elles-mêmes indifférentes, où contraires aux inclinations de l'homme corrompu. La raiſon ne touche que foiblement, & les doux attraits de la vérité ſimple ſont trop impuiſſans pour s'attacher l'homme ſenſuel. C'eſt aux Poëtes & aux autres ſerviteurs des Muſes, à lui prêter des charmes & à lui gagner les cœurs. C'eſt ainſi, ſelon le ſentiment d'*Horace* ce grand précepteur des artiſtes, qu'*Orphée* dompta par le charme de ſa lyre des hommes ruſtiques & cruels, pour les ranger ſous leurs devoirs.

Syl-

Sylvestres homines sacer interpresque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus
Dictus ab hoc lenire tigres, rabidosque leones.

C'est aux Beaux-Arts de rendre agréable à l'homme tout ce qui lui est utile, & de prêter des charmes à tous ses devoirs. Ce sublime emploi des Arts n'a été inconnu à aucun peuple éclairé, quoiqu'on n'en ait pas toujours assez profité. Pourquoi a-t-on introduit l'usage des Beaux-Arts, tels que la Poësie, la Musique, la Peinture & la Sculpture dans le culte divin? N'est-ce pas pour fortifier par leur secours la devotion & pour donner plus d'attraits aux devoirs de la religion? Le ciseau de Phidias donna à Jupiter une Majesté, dont le peuple n'auroit point eu d'dée sans cela. Pourquoi employoit-on la Poësie, l'Eloquence & la Sculpture pour célébrer la vertu des héros morts pour la patrie? N'est-ce pas parce-quon sentit qu'on rendoit agréable les devoirs envers la patrie, en les ornant des attraits des Arts? *Quintilien*, cet auteur si judicieux, semble avancer, que la gloire militaire des Romains dépendoit en partie de la véhémence de leur Musique militaire. *Quorum concentus*, dit-il, en parlant des instrumens usités dans la guerre, *quo-*

quorum concentus quanto est vehementior, tantò romana in bellis gloria cæteris præstat. C'est par cette éminente qualité des Arts que ceux qui les cultivent peuvent aspirer au rang sublime de conducteurs & de bienfaiteurs du genre humain. C'est par cette raison que *Virgile* assigne aux artistes un rang élevé aux champs Elisées à côté des héros & des prémiers bienfaiteurs des hommes :

His - - - -
Inventas aut qui vitam excoluere per artes.
- - - -
Omnibus his nivea cinguntur tempora vitta.

C'est ainsi que les Beaux-Arts, qui ne devoient leur origine qu'au désir de s'amuser, s'ennoblirent dans la suite, par les services qu'ils rendirent à la Religion, à la philosophie & à la politique. Il seroit à souhaiter que les grands artistes, sur-tout les Poëtes, pensassent continuellement à cette dignité à laquelle ils peuvent s'élever, & qu'ils préférassent la gloire d'être les conducteurs de l'homme, à la foible réputation de l'amuser & de charmer son oreille.

C'est à regret que je quitte un sujet si agréable & si intéressant avant que de l'avoir épuisé. Mais il est tems de parler du caractère

tère & de la destination des sciences. Nous avons remarqué, que c'est la simple curiosité qui les a produit. Leur caractère consiste dans des recherches exactes sur les qualités des objets qui se présentent aux sens & à l'esprit, & sur les causes des effets qu'on peut observer dans la nature. L'artiste qui voit l'arc-en ciel ne fait attention qu'à l'effet que ce phénomène agréable produit sur son esprit; il ne songe qu'à le bien goûter, & qu'aux moyens de faire renaître dans l'esprit des autres ce doux sentiment de plaisir dont son ame est alors remplie. Le Philosophe voit le même objets; mais, sans être insensible à ses charmes, il s'attache principalement à en observer toutes les circonstances. Il compte les couleurs de l'arc, il observe leur ordre, leur différent éclat, & il tâche de découvrir les causes d'un effet si singulier: il oublie sa beauté pour chercher son origine. Le véritable caractère du Philosophe est de chercher à connoitre & à approfondir les objets, pendant que l'artiste ne fait que sentir ses effets sur lui. L'un rapporte tout au raisonnement & à la spéculation, l'autre au sentiment.

Le prémier but de la Philosophie est donc

de

de satisfaire la curiosité, un des besoins de l'ame; & elle ressemble en cela aux Beaux-Arts. Mais les récherches que la simple curiosité fit entreprendre, apprirent bientôt aux hommes que l'étude de la Philosophie menoit bien plus loin. En effet la connoissance exacte des faits, soit dans la nature corporelle, soit dans l'intérieur de l'homme, méne à la connoissance des causes qui les produisent; & par-là on decouvre peu-à-peu cette combinaison admirable de ressorts, qui produisent le mécanisme parfait de l'Univers. Proposés-vous de decouvrir ce qui fait croitre les herbes, vous verrez bientôt que les causes résident dans la température de l'air & dans la constitution des saisons: les saisons dépendent du mouvement des astres, & ce mouvement dépend de *certaines* forces générales, sur lesquelles votre curiosité ne sera pas satisfaite, jusqu'à ce que vous ayez découvert la cause générale de tout ce qui existe. C'est ainsi que le moindre fait dans la nature nous méne, par un enchainement de causes, jusqu'à des connoissances sublimes sur l'arrangement général de l'Univers.

Après que les Philosophes eurent remarqué que tout étoit lié dans la nature, que tout étoit

fait

fait avec poids & mésure, & que rien n'étoit dû au hazard, ils s'élevérent de cause en cause, jusqu'à découvrir comme de loin la premiére cause de toutes les merveilles de la nature. Après qu'on eut un peu arrangé les différentes idées, qui composent la notion générale de l'Univers, on découvrit les traces de cet Etre sublime & adorable, qui a produit & arrangé cette infinité de choses liées dans un seul systême, parfait au-delà de l'expression. Que la premiére idée de cet Etre souverainement parfait, doit avoir frappé l'heureux mortel qui le premier s'en apperçut!

La connoissance de cette auguste intelligence servit de guide à la Philosophie; c'est elle qui dirigea l'attention sur tout ce qu'il falloit pour découvrir la véritable destination & le vrai but de tout ce qui existe. On connut l'Auteur de l'Univers par son ouvrage, & l'ouvrage fut ensuite mieux connu, après qu'on en eut découvert l'Auteur. C'est ainsi que la Philosophie se trouva capable d'assigner à toute chose sa juste valeur. C'est par-là que l'homme apprit ce qu'il est lui-même, & ce qu'il peut devenir; quels sont ses devoirs à l'égard du présent & par rapport à l'avenir. C'est la Philo-

Philoſophie qui lui apprit à diriger toute action à une fin. Par là la Philoſophie devint la maîtreſſe des Arts & les empêcha de devenir frivoles. En effet la Philoſophie approfondit tout: les Arts tant mécaniques que libéraux en profitent; leurs règles deviennent plus ſûres par ſes déciſions, & elle enrichit & aggrandit le domaine des Muſes par le vaſte empire de la vérité, qui ſans elle auroit été caché à jamais. C'eſt là l'unique avantage que les Artiſtes modernes ayent ſur les anciens, d'avoir gagné par les découvertes de la Philoſophie un plus vaſte champ, que n'avoient leurs dévanciers. Ce nouveau monde inviſible, que nous devons à la Philoſophie, renferme des tréſors & des beautés qui ſurpaſſent celles du monde viſible. Heureux les artiſtes modernes qui en profitent, c'eſt l'unique moyen qui leur reſte de ſurpaſſer les anciens. C'eſt par ce ſecours qu'*Homere* a été vaincu par *Milton* & par *Bodmer*, & que *Pope* a ſurpaſſé *Lucrèce*. Voilà le caractère & l'emploi de la Philoſophie.

Cette comparaiſon de la Philoſophie & des Beaux-Arts pourroit nous fournir une ample matière à pluſieurs remarques importantes. Les détails me méneroient trop loin. Je me conten-

ten-

tenterai de proposer un petit nombre de réflexions.

1. Nous trouvons dans les différens caractères des Arts & des Sciences la raison de la rapidité des progrès des uns & de la lenteur des autres. Les Arts dépendent en grande partie de la vivacité de l'imagination & de la sensibilité du cœur, dons de la nature qui ne supposent ni étude ni recherches. L'artiste n'a qu'à se prêter aux objets qui le touchent, il trouve dans son propre sentiment les principes de son Art. Une expérience facile l'instruit solidement de la valeur des objets rélatifs à son métier. Le modèle sur lequel il travaille est devant ses yeux. Il n'est sujet à aucune illusion par rapport à leur valeur; au moins une attention un peu réfléchie est capable de la dissiper bientôt. Ce n'est pas que je veuille nier qu'il faut beaucoup de génie & d'Art pour inventer un plan & beaucoup d'habilité pour l'exécuter; mais le principal dépend du naturel, & l'Art n'est pas prolixe, ni ses principes si cachés, qu'il ne soit assez facile à un génie, né pour cela, de les saisir. Le Philosophe au contraire n'a rien qui le guide dans le commencement de ses recherches. Tout

ſemble même conſpirer à le tromper. Les ſens & l'imagination, ces grands guides de l'artiſte, ſéduiſent le Philoſophe & cachent la vérité derriére un voile qui ſemble impénétrable. Ils lui repréſentent les choſes d'une façon bien différente de ce qu'elles ſont. Le Philoſophe a une infinité de préjugés & d'illuſions des ſens à combattre avant que de pouvoir avancer d'un pas, l'Artiſte aucun. Ce n'eſt qu'après une longue analyſe, après une infinité de recherches que le Philoſophe peut arriver à une connoiſſance legére de ſon ſujet, tandis qu'il ne faut qu'un ſeul coup d'œil à l'Artiſte. Celui-ci n'a qu'à ouvrir les yeux & voir les charmes que le Soleil répand ſur la nature pour en faire uſage; mais combien de recherches n'a-t-il pas couté au Philoſophe, combien de ſciences abſtraites n'a-t-il pas fallu créer, pour comprendre ce que c'eſt que cet aſtre; quelle eſt la force inviſible qui ſemble le conduire autour de la terre; quelles ſont ces admirables propriétés dont nous ne voyons que l'effet? Un grand nombre de ſiécles & un travail déſeſpéré ſuffiſoit à peine pour que le Philoſophe connût à ſa maniére le Soleil autant que le Poëte peut le connoître dans un ſeul jour. Ajoutez à cela que les ob-

objets des recherches Philoſophiques tiennent, pour ainſi dire, à tout l'Univers. Combien de choſes ne faut-il pas connoitre avant que de comprendre comment ſe fait la végétation des plantes? par quel abyme de myſtères ne faudroit-il pas pénétrer avant que de concevoir l'organiſation des corps, à laquelle concourent peut-être toutes les forces viſibles & inviſibles de la nature? On ne doit donc pas s'étonner de l'extrême lenteur du progrès des Sciences; on doit plutôt être ſurpris, quelque petite que ſoit l'étendue de nos connoiſſances, que l'homme ait été capable de les pouſſer ſi loin.

2. On voit encore par ce qui a été dit ſur le caractère des Arts & des Sciences, que ceux-là ſont faits pour tout le monde, pendant que celles-ci ſuppoſent des perſonnes initiées dans leurs miſtéres. Tout le monde peut juger des Arts, parceque leur effet dépend du ſentiment. Si l'artiſte ne touche pas mon cœur, naturellement ſenſible, je juge avec connoiſſance de cauſe, que ſon ouvrage eſt mal fait, & ſi je ne trouve pas dans la copie les traits de l'original que je connois, je dis qu'elle ne vaut rien, ſans qu'il ſoit poſſible d'appeller de mon

jugement. Cela va promptement & ſans difficulté. Mais c'eſt toute autre choſe lorſqu'il s'agit de juger des Sciences. Les dogmes ne dependent, ni du ſentiment, ni des ſens. Il n'y a que les Philoſophes, & même entr'eux, il n'y a que le petit nombre de ceux qu'on pourroit appeller les adeptes, qui ſoyent capables d'en juger. Les vérités des ſciences ſont toujours le réſultat d'un grand nombre de recherches, d'une multitude d'obſervations, & d'une longue ſuite de raiſonnemens: pour en juger il faut avoir parcouru ce long chemin qui y a conduit. C'eſt une grande préſomption, & elle n'eſt que trop ordinaire, que de vouloir détruire par un coup d'œil, les choſes qui n'ont été établies qu'en conſéquence d'un grand nombre d'idées liées les unes aux autres. *C'eſt* autant que de vouloir corriger ſur une ſimple apparence la carte d'un pays, dreſſée d'après les meſures priſes ſur les lieux C'eſt une ſenſible mortification pour le Philoſophe que ce grand nombre de juges d'autant plus déciſifs, qu'ils ſont plus ignorans; c'eſt le véritable fléau des ſciences, & un des grands obſtacles à leur avancement. En cela l'artiſte a encore un avantage viſible ſur le Philoſophe; car il peut

peut profiter des avis & des jugemens du grand nombre, pendant que le Philosophe n'a d'autres ressources, ni d'autres suretés, que dans des recherches pénibles dans lesquelles un autre aura de la peine à le suivre. C'est aux artistes & au commun des hommes, de profiter des découvertes des Philosophes, & non d'en juger, à moins qu'ils ne veuillent s'assujettir aux mêmes conditions auxquels le Philosophe se soumet pour découvrir la vérité.

3. Les Sciences sont faites pour découvrir la vérité & pour instruire le monde; c'est aux Beaux-Arts d'embellir la vérité & de la rendre aimable. Ils contribuent les uns & les autres au service du genre humain. Ce seroit une chose inutile de rechercher lesquels rendent le plus grand service. Ils sont également nécessaires. Sans les Sciences, les Beaux-Arts manqueroient à leur destination principale; & sans les Beaux-Arts, les Sciences manqueroient d'humanité & seroient privées de leur plus grand ornement.

ARTICLE HUITIEME.

PANEGYRIQUE

Du Sieur Jacques-Matthieu Reinhart, *Maître Cordonnier.*

MESSIEURS,

DAns un jour consacré aux regrets & aux larmes, parmi cet apareil de la mort qui nous environne, devant ce tombeau & ces cendres éteintes, je ne viens point vous entretenir des grandeurs humaines, ni des vanités qui *s'évanouissent*, ni de la figure du monde qui passe ; je viens vous faire contempler dans le destin d'un seul, le sort de tous les hommes ; vous apprendrez à bien vivre pour apprendre à bien mourir. Celui qui par un mot tira l'univers du néant, qui par un acte de sa volonté sépara les eaux de la terre, & la lumiere des ténebres, qui créa les animaux & l'homme, cet Etre suprême & tout-puissant voit, mes Fréres, tous les hommes d'un même coup d'œil :

d'œil : ces biens, ces titres, ces honneurs, qui les distinguent dans cette vie mortelle, ne sont point de différence devant celui qui les a tous créés également. Le paysan est son ouvrage comme le Souverain ; de la sandale à la tiare, du sceptre à la houlette, tous ces états anéantis par le trépas n'offrent devant Dieu que des pécheurs & des objets de miséricorde : ce ne sont point les titres, mais une vie plus ou moins vertueuse qui régle leur destin après cette vie. Ne vous attendez donc point de moi à des portraits qui flattent l'orgueil, ou l'ambition, par des objets qui y ont raport. Je me propose tout au contraire de vous prouver, que l'on peut être riche dans l'indigence par la modération, sans abattement dans les travaux par le courage, utile à sa patrie sans emploi par son mérite, & grand sans fortune par sa vertu. Qu'on encense ces idoles qui ne se nourissent que de louanges ; que des langues mercenaires se frayent par la bassesse le chemin de la fortune ; que l'on consacre les noms dignes d'oubli des grands de la terre parce qu'ils sont grands ; pour moi je me borne à donner des éloges duës aux qualités du cœur, à celles du Citoyen, à l'amour des devoirs & de la vie d'un Chrétien. Loin

 de

de cette chaire ces trompeuſes adreſſes de l'impoſture, qui empruntent toutes ſortes de couleurs pour déguiſer la vérité, parce qu'on n'oſe la faire paroitre; loin de moi ces tours étudiés, qui ſervent de maſque pour cacher des difformités que l'on craint de découvrir: je n'ai point à parler d'un homme qui n'a cru être dans le monde que pour en jouir, qui négligea les devoirs par pareſſe, ſes amis par inſenſibilité, ſa patrie par attachement pour ſoi-même, mais d'un Citoyen dont l'ame toujours égale, a marché ſans vaciller dans le chemin de la vertu; c'eſt un hommage pur & exempt de flatterie & d'artifice, que je dois rendre à la mémoire de *Meſſire Jaques-Mathieu Reinhart*, *Maitre Cordonnier*, *de cette Ville.* Ecartés, Meſſieurs, d'ici ces préjugés frivoles & ſi injuſtes, ces enfans de la moleſſe & de l'orgueil, ces préventions de nobleſſe, de rang, & de grandeur, qui font dédaigner tout ce qui n'eſt pas illuſtre aux regards du monde, & qui font mépriſer tous ceux, dont l'extraction n'eſt pas marquée par des noms fameux, & par une ſuite de grands hommes; ſouvenez-vous que la vertu habite moins dans les palais des grands, que dans les cabanes des pau-

pauvres : que votre raiſon l'emporte ſur les illuſions de la coutume, & que votre eſprit docile & ſage juge plus par les choſes que par les noms.

Il eſt inutile que je fouille dans les Chroniques ſtériles & poudreuſes, pour vous aprendre quelle étoit la famille & les ancêtres de Mathieu Reinhart ; il ſuffit que vous ſçachiés qu'il étoit né de parens honnêtes, qui trouvant en lui un naturel heureux, le cultiverent avec ſoin, & lui donnérent une éducation ſimple, mais vertueuſe, en lui inſpirant avec l'amour de tous ſes devoirs, celui de la patrie. Il repondit à leurs peines & à leur tendreſſe par ſon obéïſſance, par ſon aplication, & ſurtout par un panchant qui le portoit de lui-même à tout ce qui étoit honnête & louable : il aprit d'eux ce métier dans lequel il excella dans la ſuite. Tout homme qui ſurpaſſe ſes égaux par ſes talens eſt un grand homme ; un grand homme n'a pas beſoin d'ancêtres ; & dans ce ſens on peut le conſidérer comme Melchiſedec, qui n'avoit ni pére ni mére : pourquoi ſerions-nous plus injuſtes pour nos compatriotes, que nous ne ſommes pour des anciens qui n'exiſtent plus ? Les noms de Socrate, de Platon,

ſont

ſont célébres, & cependant perſonne ne connoit leur extraction. Homére, ce pére de la poëſie, dont l'admiration penſa faire un Dieu dès qu'il ne fut plus, demandoit l'aumone dans ces Villes, qui après ſa mort ſe diſputérent qui d'elles l'avoient vu naître: & n'eſt-il pas en effet plus beau de ſe faire un nom que de le recevoir en héritage? ces familles ſi fiéres de leur nobleſſe n'ont-elles pas eu un commencement? Elles ſont toutes ſorties de la roture, & c'eſt quelque mérite diſtingué, qui a percé l'obſcurité qui l'environnoit, pour ſe frayer un chemin aux honneurs; les titres acquis ont paſſé à la poſtérité, ſans cependant lui tranſmettre le mérite de celui qui les avoit obtenus. En examinant ce qui flate le plus l'amour propre, il eſt ſûr que celui, *dont* l'éclat rejaillit ſur ſes deſcendans eſt plus illuſtre que ceux qui l'empruntent de lui. Celui que nous pleurons, Meſſieurs, n'a dû ſon nom qu'à lui-même, il l'a rendu célébre par ſes talens, il l'a rendu précieux par ſes vertus: abandonnons ces vaines idées de roture & de nobleſſe, & conſidérons dans la vie d'un pauvre mais induſtrieux, mais utile artiſan, ſes travaux pour le ſervice du public, & ſes

mœurs

moeurs pout l'avantage de notre édification; suivons-le dans son attelier, occupé de ses ouvrages laborieux, consacrant ses peines & ses fatigues aux biens de la société; suivons-le ensuite dans sa famille, s'apliquant aux devoirs de pére de famille, de citoyen & de Chrétien; ce sera le sujet de ce discours.

PARTIE I.

Mathieu Reinhart n'étoit jamais desoeuvré, il avoit tant d'ouvrage qu'à peine pouvoit-il y suffire. Lorsque la réputation d'un habile ouvrier commence à se répandre, tout le monde s'empresse pour le faire travailler; la mode s'en mêle, les gens du monde sur-tout, sur qui la vogue a un empire établi, pensant ne point être du bel air, si l'ouvrier favori du public ne les fournit; il faut alors tripler & quadrupler le nombre des éléves, il faut agrandir l'attelier, il faut avoir l'oeil sur les subalternes pour que l'ouvrage réponde à l'opinion qu'on en a prise, & ce n'est que par des peines inouïes que l'on soutient cette premiére fleur de réputation si difficile à conserver: l'activiré laborieuse de ce bon citoyen lui faisoit dévancer l'aurore pour servir le public,

&

& il ne discontinuoit ses soins, que longtems après ces heures que le reste du monde consacre au repos, à l'inaction & souvent à la débauche. Vils fardeaux de la terre, hommes fainéans ou dissipés, qui passés vos coupables jours dans des maisons de jeux, à ruiner vos familles, à scandaliser votre prochain, à perdre votre santé dans la crapule & dans le débordement, vous vivés, vous vivés, dis-je, & je pleure celui dont la vigilance & dont le travail infatigable a été si utile, non à un simple particulier, mais à tous ses compatriotes, & même aux étrangers; mais la charité m'interdit de pousser plus loin mes plaintes & mes tristes réflexions : ce n'est point à nous à choisir les victimes de la mort, c'est à *celui* qui est Maître Souverain de la vie & du *destin* des hommes, c'est au Créateur à disposer des créatures, & à nous de nous écrier avec St. Paul : O profondeur de sagesse, de conseil, de justice, & de miséricorde, qui peut vous comprendre! Adorons, mes fréres, avec soumission les voyes de Dieu, sans vouloir sonder les raisons de ses décrets inéfables, & souffrons avec résignation quand il nous frape aux endroits sensibles : c'est de lui dont nous te-

tenons tout; s'il nous envoye des afflictions, c'est pour nous détacher du monde, c'est pour que nous ne mettions point nôtre confiance dans ses ouvrages, mais en lui; que nous n'aimions pas avec excès les objets créés, mais celui qui les a faits; & que nous recevions des leçons de sagesse & de modération, en voyant mourir successivement ceux qui habitent avec nous dans nos murs, sous les mêmes toits, ceux dont nous admirions les talens, & estimions les grandes qualités.

Mais si Dieu veut, que nous ne nous attachions pas trop à la créature, il ne nous défend pas d'aimer ces hommes, dans lesquels il s'est complu d'imprimer des caractères de grandeur & de vertu singuliere. Oui, Messieurs, un cordonnier peut être né grand homme; tout métier utile, par là même n'est point ignoble. La maniére dont il est exerçé peut l'élever encore; il y a plus de mérite à bien labourer un champ, à faire de bons draps ou des chaussures commodes, qu'à mal administrer la justice, qu'à embrouiller les finançes, qu'à ne pas sçavoir conduire des détachemens à la guerre, ou qu'à se laisser enlever la victoire par un ennemi plus vaillant ou plus habile;

il

il n'y a rien d'abject dans la condition d'un homme, qui nous fournit des secours pour des besoins indispensables : & en effet qu'est-ce qui est plus nécessaire que la chaussure ? elle nous garantit contre la rudesse des pavés inégaux & raboteux, contre les intempéries des saisons, contre la mal-propreté des boues & des fanges. Une chaussure mal faite révolte par sa forme désagréable, elle presse le pied, & lui donne, en le gênant, les duretés, qui causent des douleurs à chaque pas que l'on fait ; elle n'empêche pas l'eau d'y pénétrer, & d'y occasionner, à force de refroidissement, des humeurs gouteuses, maladie cruelle qui par de longs tourmens conduit au tombeau. Matthieu Reinhart excelloit à éviter tous ces défauts ; ses ouvrages avoient atteint le dégré de *perfection* dont ils sont capables ; il avoit surpassé tous ses compagnons & tous ses émules par son talent ; & quiconque s'élève d'une maniére aussi triomphante sur ses compétiteurs est sûrement un grand homme. Celui qui gouverne sagement, avec ordre, & avec application son attelier & sa maison, gouverneroit de même une Ville, une Province, &, pour ne rien dissimuler, un Royaume.

Oui,

Oui, Messieurs, ce bon citoyen que nous pleurons avoit des qualités, qui n'auroient point déparé le thrône; tandis qu'un nombre de ceux qui l'occupent, sans talent & sans aplication, ne seroient que de mauvais Cordonniers, si l'aveugle fortune, qui dirige les naissances, ne les avoit fait ce qu'ils sont par charité, & pour que ces hommes ineptes ne mourussent pas de faim & de misère. Vous dont l'oreille superbe s'offense des éloges d'un artisan habile, & des vérités hardies que j'ose vous dire, rougissés, non pas de mon discours, non pas de ce que je louë devant vous un homme industrieux & de génie, qui exerçoit un métier nécessaire, mais de cette molesse, mais de ces négligences qui vous absorbent dans la pompe & dans un faste où vous ignorés vos propres besoins, & les travaux qui contribuent à vos commodités, & à votre usage! puissiés-vous pour un tems être privé de cette partie de vos vêtemens, qui exerçoit le talent de Matthieu Reinhart! avec quelles inquiétudes, avec quelles plaintes, avec quels empressemens reclameriés-vous ses secours! Combien ne feriés-vous pas l'éloge de ce que vôtre orgueil dédaigne à présent? vous avoueriés,

riés, quelque grand Seigneur que vous soyés; que les grands sont fort mal à leur aise sans chaussure !

Tel est le caractère de ces hommes élevés dans l'abondance & dans la fortune; ils désirent ce qu'ils n'ont pas, ils s'en lassent quand ils l'obtiennent, & ils sont sans sentiment pour ce qu'ils possédent. A présent que la bienséance, & une espèce de contrainte, qu'impose ce temple auguste, vous oblige à m'écouter patiemment, je veux vous aprendre, malgré vous, ce qu'il en coute à l'industrie, non pas à contenter tous vos besoins, mais du moins celui dont je viens de parler, & pour vous en instruire, nous n'avons qu'à suivre l'exact & laborieux Mathieu Reinhart dans son attelier. Il ne mettoit jamais la main à l'œuvre, avant que d'avoir fait un choix recherché des matiéres qu'il vouloit ouvrager; cuir pour les talons, cuir pour les semelles, cuir pour la couverture du pied; tous sont d'un genre très-différent, & les ouvrages sont souvent réputés mauvais, quand le choix de ces assortimens n'est pas fait avec discernement & connoissance: il avoit ses taneurs qui travailloient pour lui, & sur l'exactitude desquels

il

il pouvoit compter: pour que le public fût satisfait de son travail, il prenoit la précaution de garder en dépot dans ses magasins cette premiére matiére, afin de s'assurer qu'elle étoit durable & parfaite. Comparés votre conduite à la sienne, & connoissés-en la différence; Matthieu Reinhart choisit des moyens, qui doivent le mener au but qu'il se propose; & vous, sans examiner par quelles voyes vous prétendés arriver à vos fins, vous vous laissés diriger à votre imprudence, & au hazard; il examinoit tout par lui-même; vous vous fiés au premier venu qui se présente & dont l'ascendant vous subjugue; il prenoit des précautions sages; vous n'avés jamais sçû ce que c'est que d'en prendre; il vouloit atteindre à la perfection de son art; vous n'en avés aucun que la suffisance & la frivolité; il ne se contentoit pas de diriger ses ouvriers, il leur enseignoit sa méthode, il les accoutumoit à l'exactitude, il rejettoit ce qui étoit défectueux, & travailloit lui-même pour donner en même tems le précepte & l'exemple; il ne désira point de devenir maître, mais ses grands talens l'élevérent; vous au contraire, vous brigués les emplois, sans en avoir la capacité; quand vous les obtenés, vos commis font l'ou-

 vrage,

vrage, & vous vous contentés des apointemens & de la représentation: si vous vous occupés, ce n'est que d'intrigues nuisibles au public; ainsi ces charges & ces titres, dont vous vous revêtés, au lieu de vous être honorables, tournent à votre confusion, & deviennent un oprobre.

Demi Dieux sur terre, Puissances que la Providence a établies pour gouverner de vastes provinces avec humanité & sagesse, rougissés de honte qu'un pauvre cordonnier vous confonde & vous apprenne vos devoirs! Que l'exemple de sa vie laborieuse vous enseigne ce qu'exigent de vous ces peuples, *que vous devés rendre heureux!* Vous n'ê*tes point élevés* par le Ciel pour vous *assoupir sur* le thrône aux concerts de vos flatteurs; vous y êtes placés pour travailler pour le bien de ces milliers de mortels qui vous sont soumis, & qui sont vos égaux; vous ne fûtes point élevés si haut pour passer des semaines, des mois, des années dans les forêts à poursuivre sans cesse ces animaux sauvages qui vous fuyent, à vous glorifier de la méprisable adresse de les attraper; divertissement innocent de soi-même, si sa fureur ne vous rendoit pas un mêtier. Tandis que les chemins dans vos provinces

tom-

tombent en ruine, que les villes ſont infectées de ces objets dégoutans de pitié & de commiſération publique, que le commerce languit dans vos états, que l'induſtrie eſt ſans encouragement, & la police générale même mal obſervée; vous accoutumés vos bras au meurtre, vos yeux au ſang, votre cœur à l'inſenſibilité: eſt-ce pour courir après des animaux féroces, ou pour gouverner une ſociété humaine que vous êtes Princes? eſt-ce pour vous abrutir par une vie diſſipée que vous avés reçu la raiſon? eſt-ce pour perdre tous les jours de votre vie que vous avés reçu l'Empire & la domination? Ah, mes chers auditeurs, que de ſujets de douleur & d'affliction, que ce funeſte oubli des devoirs, qui renverſe le but des meilleures inſtitutions! Que Matthieu Reinhart eſt reſpectable! & qu'on voit peu d'hommes ſuivre la route que l'honneur leur preſcrit, que leur condition leur impoſe, que le bien public reclame, mais que la perverſité rejette!

Ce ſont ces funeſtes abus qui ſont cauſe qu'il y a des vulgaires parmi les grands & parmi les Princes, car Meſſieurs à quoi attachons-nous le nom de *grand*? ce n'eſt point à la naiſſance; je vous ai prouvé qu'elle ne

 fait

fait rien à l'homme; ce n'eſt point à la domination, elle n'eſt louable que par, le bon uſage qu'on en fait; ce n'eſt point aux richeſſes, elles rendent ou avare ou prodigue; c'eſt à ſurpaſſer ceux qui courent avec nous la même carriére, à exécuter des choſes difficiles, réüſſir ſinguliérement à ſe faire un nom ſoi-même, & à forcer par ſon mérite juſqu'à ſes envieux à des aplaudiſſemens. Qui put jamais ſe glorifier à plus juſte titre de ces avantages? qui recueillit dans ſa vie plus de louanges exemptes de tout intérêt, & par conſéquent de toute flatterie, que cet induſtrieux artiſan que nous regrettons? il s'étoit élevé ſur ſes confréres, comme ces Palmiers ſuperbes s'élévent ſur d'autres plantes, qu'ils couvrent de leur ombrage, qu'ils étouffent & voyent *ſécher* à leurs pieds. Il avoit commencé par avoir des pratiques, tout le monde fut content de ſon ouvrage; il ne ſurfaiſoit perſonne, il étoit aſſidu, expéditif & habile: l'un ſe vantoit à l'autre de ſes ſervices; il ſçavoit donner des graces aux ſouliers, qui étoient inconnues avant lui; il faiſoit illuſion à la vuë; ſes chauſſures raſſembloient toutes les perfections, beauté, commodité, durée, impénétrabilité: ſa réputation s'accrut rapidement; la renommée qui parle

parle des ſouliers comme d'ambaſſades, de traités ou de victoires, publia bientôt qu'un homme merveilleux, qui ſurpaſſoit tous ceux de ſon genre, faiſoit des chauſſures parfaites; on ne parloit preſque que de notre cordonnier. Sa celébrité ſe répandit ſur ſa patrie, & ce qui ſurpaſſe tout ce qu'on en peut dire, ce ſont les éloges qu'il reçut de ſes confréres, qui lui accordoient unanimément la préférence, & n'avoient point honte de confeſſer qu'ils lui étoient inférieurs.

Si j'étois ici dans un auditoire inconnu, on auroit peine à me croire; des émules, compétiteurs aplaudir à celui qui concourt avec eux au même prix! cela eſt étonnant, cela eſt inouï, cela tient du miracle; mais, vous Meſſieurs, mais ce peuple qui m'entend, & au défaut de cette ville même, ces voutes, ces murailles, toutes muettes qu'elles ſont, me ſerviront de témoins & atteſteront le point de gloire, où arriva notre célébre Matthieu Reinhart. Il y a une diſtance immenſe à remplir d'une naiſſance obſcure & ignorée, à un nom connu & célébre; la difficulté augmente encore, lorſqu'on ſe trouve engagé dans ſa jeuneſſe par un concours de circonſtances fâcheuſes, mais preſſantes, dans une carriére in-

grate & stérile : se faire jour à travers tant de ténébres, est le fruit d'un esprit actif, appliqué, infatigable, & d'une industrie bien supérieure ; il faut du singulier pour se faire connoitre, & un mérite bien au-dessus du vulgaire ; mais quand on est connu, arracher des aplaudissemens dont le genre humain est avare, sur-tout réunir toutes les voix en sa faveur, cela tient du prodige, & suppose le consentement unanime de tous les hommes ; car representés-vous, Messieurs, quelle multitude il faut subjuguer, & de quoi est composée, non pas la population d'une province entiére, mais simplement celle d'une cité bien habitée, vous y trouverés autant de variété dans les caractères & dans la façon de penser, que la nature en a mise dans les physionomies ; les uns, *trop* frivoles, passent à travers la vie comme dans un songe, sans connoitre ni réfléchir ; les autres, avec des facultés bornées, ne pensent que d'après les impressions que des ames plus fortes leur donnent : ici se sont des esprits faciles qui changent d'opinions en changeant de société ; là des opiniâtres que rien ne convainc ni ne persuade. Vous voyés, d'un côté, des personnes dédaigneuses qui regardent tout avec mépris, & croyent l'univers indigne d'eux ;

vous

vous voyés, d'un autre, des hommes caustiques & mordans, dont les bouches accoutumées à blâmer sont autant d'organes de la satire ; enfin des personnes pleines d'un objet dont rien ne peut les distraire, des débauchés qui s'abrutissent, des orgueilleux qui s'admirent, des voluptueux qui ne pensent qu'aux plaisirs, des ignorans qui ne connoissent rien & décident de tout, des envieux qui calomnient & déchirent leur prochain. Ce sont toutes ces têtes qu'il faut captiver & réunir; c'est cette multitude, si diversifiée de pensées d'inclinations & d'opinions, qu'il faut persuader de ses talens & de son mérite: qu'il est difficile de gagner tant de suffrages, qu'il faut de tems, de soins, de travaux & de succès pour élever l'édifice de sa réputation, & forcer à la louange tant de bouches qui y répugnent! Ces mains avares épargnent chaque grain d'encens, que d'autres exigent, pour le bruler sur leurs propres autels. D'autant plus faut-il estimer un pauvre artisan dénué de protection & de crédit, qui partant de si loin franchit cette prodigieuse distance, se fait connoitre & réunit sur lui l'approbation du public.

Encore est-il plus facile de se faire un nom de loin, d'en imposer à ceux qui ne nous voyent ni

ne nous connoissent, mais d'être prophête dans sa patrie, & d'être aprouvé par ses concitoyens, c'est le plus grand triomphe, auquel la réputation humaine puisse prétendre! Le nom de Reinhart s'est répandu dans tout le Païs, il est devenu si célébre que des personnes, qui ne l'avoient jamais vû, lui envoyoient leur mesure, & le conjuroient de travailler pour elles; il fut si fort gouté que ceux qui se piquent de galanterie, & qui veulent se faire remarquer par l'élégance de leur parure, ne croyoient point être chaussés s'ils ne l'étoient par lui; il étoit modeste quoique recherché, ne refusant jamais ses services à ceux qui les exigeoient, souvent surchargé d'ouvrage; s'apliquant à contenter un chaçun, pensant moins à l'intérêt qu'à la satisfaction d'être utile & de perfectionner son métier, on le trouvoit sans cesse à son attelier, doux, affable, suportant les importunités, ne marquant pas même la moindre impatience, ni la plus legére inquiétude, quand de nouveaux fâcheux arrivoient à la file pour l'interrompre, & pour presser son ouvrage: en cela bien différent de certains Seigneurs, qui brusquent tous ceux qui les abordent, qui commencent par refuser, avant que de donner aux gens le tems d'expliquer

ce qu'ils demandent, & qui ne ſçavent bien de leur langue que le mot de *non* diſtinctement articulé, parce qu'ils le prononcent ſans ceſſe.

L'attelier du Sieur Reinhart étoit une école de mœurs, il y tenoit un ordre admirable; jamais ſes éléves n'oſoient jurer ou prononcer des paroles indécentes; il leur diſoit ſouvent, *ſi vous vous apliqués à votre ouvrage, vous n'aurés pas d'autres idées.* Il leur enſeignoit de bonne foi ce qu'il avoit perfectionné avec tant de peine, de tems & de travail; il ſe piquoit d'être utile après ſa mort & de revivre en ceux qu'il avoit formés; de ſon attelier ſont ſortis une foule d'habiles ouvriers, aujourd'hui établis dans ce païs : bien loin d'en être jaloux, il les encourageoit & s'applaudiſſoit d'avoir ſi bien réüſſi. Cette vertu ſi ſimple, dans un ſiécle corrompu, eſt bien rare! D'autres artiſtes ſont envieux de leurs découvertes ou de leurs ſecrets; un Médecin qui croit avoir trouvé un remède nouveau, le dérobe à la connoiſſance du monde; il en eſt envieux, & veut qu'il ſoit enſeveli avec lui: bien des grands Capitaines craignent de former leurs Généraux, qui un jour pourroient devenir leurs rivaux de gloire; il eſt ordinaire que des Miniſtres cachent le ſecret des affai-

res

res à tous leurs Commis, & qu'ils en demeurent les ſeuls dépoſitaires, par l'apréhenſion qu'ils ont d'élever des émules en le communiquant à ceux en qui ils placeroient leur confiance: auſſi à leur mort tout eſt en déſordre & en confuſion, & il arrive quelquefois que le ſecret ſe perd pour jamais. Mais Matthieu Reinhart qui étoit citoyen, penſoit au bien de ſa patrie, & ceux qui ont agi autrement ne penſoient qu'à eux-mêmes.

Que n'ai-jé, Meſſieurs, l'éloquence de Ciceron, pour relever la gloire de cet homme incomparable, qui avoit cette vertu tant priſée des anciens Romains! La Providence ne l'avoit point placé dans un poſte aſſez élevé pour mettre ſa grande ame dans tout ſon jour: mais ſi tout membre de la ſociété ſe conduiſoit ſur ſes principes, vous m'avouerés que le bien public en réſulteroit généralement. Que n'en auroit pas dit ce Conſul Romain, pére de l'éloquence & de la patrie? lui qui rendoit fertile les ſujets les plus arides, qui fit abſoudre des coupables, qui changeoit des hommes ordinaires en grands hommes, qui ſuppoſoit des vertus en ceux qui en manquoient; il en auroit trouvé de véritables dans Matthieu Reinhart. Lorſque le Conſul voulut faire déférer

férer le commandement de la guerre contre Mithridate à Pompée, il éblouit le peuple par les charmes de son éloquence victorieuse; le véritable Pompée & celui dont il parloit, n'étoit pas le même homme: Car, Messieurs qu'étoit ce Pompée en comparaison de notre célébre artisan? l'un conduisit des troupes au rebelle & sanguinaire Silla; l'autre étoit soumis au maître chez lequel il apprit son métier, & à ses magistrats, sans se mêler de cabales; l'un aussi ambitieux que vain, usurpoit la réputation de Lucullus dans la guerre de Mithridate, de Marcellus dans la guerre d'Espagne, & de Crassus dans celle des Gladiateurs; l'autre, aussi modeste qu'habile, cédoit l'ouvrage aux maîtres ses confréres, & communiquoit ses talens à ses éleves; l'un se laissoit tromper & surprendre par César; l'autre ne trompa & ne fut surpris de personne. Pompée enchaînoit des Rois, saccageoit des Provinces & bruloit des Villes; Mathieu Reinhart servoit des Rois, ne commit jamais de violence & éteignoit des incendies. L'orgueil du Romain ne pouvoit soufrir même d'égal; l'humilité de l'Allemand s'apliquoit à élever des rivaux. Le Héros du Sénat fut vaincu par César; l'artisan célébre ne fut battu de personne. Pompée se brouilla

avec

avec ſes amis ; Reinhart cultiva toujours l'amitié des ſiens. L'un périt d'une mort violente, & l'autre finit tranquilement d'une mort naturelle. Si Pompée avoit triomphé de Céſar, il auroit également aſſujetti Rome ; Mathieu Reinhart triompha de tous ſes confréres, & ne penſa, je le proteſte, jamais à dominer.

PARTIE II.

Mais, Meſſieurs, combien d'exemples n'a-t-on pas que ces foudres de la guerre, après avoir, à la vérité, défendu leur patrie, en ſont devenus les fléaux en tems de paix ? au lieu que l'excellent citoyen, dont je parle, étoit encore plus merveilleux dans ſa vie privée, que dans cette partie de ſa vie qu'il conſacroit au public. Qu'il eſt rare, mais qu'il eſt heureux, quand les grands talens ſont joints au mérite ſolide, & que les qualités brillantes ſont unies aux mœurs aimables & douces ! La plûpart des hommes ſont un compoſé de bon & de mauvais eſprit ; les grands génies ſurtout forment des tableaux, où il y a de beaux traits de lumière, mais auſſi des ombres obſcures ; ce ſont des mélanges de grandeur & de petiteſſe, des contradictions étonnantes, & des contraſtes ſi ſinguliers que Blaiſe Paſcal ſe perſua-

ſuadoit qu'ils avoient deux ames. Si nous deſcendons aux artiſtes, il s'en trouvera peu, entre ceux qui excellent, qui n'ayent la démence de s'abandonner à des caprices, qui tiennent ſouvent de l'extravagance & de la folie; leur art abſorbe toute leur application, & il ne leur en reſte plus pour réformer leurs mœurs & veiller ſur leurs défauts. Mathieu Reinhart étoit bien différent de ceux dont je vous entretiens; ſa premiére étude étoit celle de lui-même; il commença par être citoyen, par être honnête-homme, & enſuite il cultiva ſon talent. Ceux qui ſont dans le grand monde ſe figurent, que ce n'eſt qu'à la cour & dans le tumulte des capitales, où la jeuneſſe eſt expoſée à des ſéductions dangereuſes, attirée par l'occaſion & encouragée par l'exemple: mais ſi ceux qui s'y trouvent, ſont vivement attaqués, ils ont auſſi des armes de bonne trempe qui les défendent; le frein de l'éducation les retient, l'œil de leurs parens les intimide, & le conſeil de leurs amis les arrête: il n'en eſt pas de même du fils d'un pauvre ouvrier, dont l'éducation ne ſauroit être conduite avec le ſoin que l'on prend pour élever l'eſpérance des familles opulentes; il eſt même, j'oſe le dire, plus expoſé que ceux qui ſe trouvent dans

le

le grand monde; car quoique le vice ſoit le même, il ſe revêt parmi la nobleſſe d'un voile de décence, & ne ſe montre jamais qu'en ſecret; il cherche des aziles inviolables pour paroître, & ſe dérobe au public: au lieu que chés le peuple régne tout le débordement d'une licence éffrénée; la débauche y eſt pouſſée à l'excès le plus ſcandaleux, les paſſions s'abandonnent à leur violence: quelque choſe de brutal & de féroce régne parmi des plaiſirs qui dégénérent en crapule, & il faut un naturel exquis pour réſiſter à ce torrent de l'exemple, qui entraine & perd tous les jours tant de malheureuſes victimes. Mathieu Reinhard avoit évité ce dangereux écueil; on ne le vit jamais, pas même dans ſa premiére aurore, fréquenter ces maiſons abominables, où la joye reſſemble à la fureur, où la ſoif inſatiable d'acquérir, attire des Corſaires, qui ruinent ceux qui ne ſont pas filoux comme eux, où les querelles ſont ſi fréquentes & les clameurs ſi barbares: ſa ſageſſe le préſerva de ces dangers & de bien d'autres; ſon aplication, qui l'attachoit à ſon ouvrage, ne lui permit jamais de fréquenter des ſociétés dangereuſes, qui auroient pu corrompre ſes mœurs.

Cet excellent citoyen remplit tous ſes de-

voirs;

voirs; il épousa en 1742 Anne-Marie Gerie, veuve, sans avoir été mariée. Je vous en atteste, chaste & pudique épouse, dans quelle tranquillité, dans quelle félicité avés vous passé les jours de votre heureux hymen! jamais orage n'en a troublé la sérénité; jamais la discorde n'a mêlé son flambeau à ceux de vos pudiques feux; vos cœurs étoient unis; & vous étiés l'exemple de la concorde & des bénédictions que l'Etre suprême répand sur ses fidelles. L'époux prévenoit l'epouse, l'épouse alloit au devant des voeux de son mari: félicité trop rare, heureuse union qui nous rapelle le siècle fortuné des premiers jours du monde, où l'innocence habitoit la terre; de l'âge d'or tant vanté par les Poëtes, & qui, pour la confusion de l'humanité, n'exista jamais que dans l'imagination brillante des fils d'Apollon! Pourquoi ces beaux exemples ne sont-ils pas plus communs à trouver, & d'où vient que dans ceux qui suivent la turpitude du siècle, un mariage n'est qu'un long scandale? c'est que le cœur, Messieurs, je le répéte, le cœur n'y a point de part: dans la vie dissipée & licentieuse du grand monde le mariage n'est qu'une convention d'intérêt; on ne se marie pas pour soi, mais pour les avantages de sa famille; l'esprit

l'esprit de légéreté, & d'inconstance, souvent un caprice suffit pour rompre ces liens, qui devroient être perpétuels; on ambitionne la renommée d'homme à bonne fortune, on porte le trouble dans la maison de son voisin, on brouille une autre famille, en même temps qu'on introduit chez soi la dissention domestique; celle à qui l'on devoit sa foi ne veut pas souffrir en vain les outrages qu'elle reçoit; elle trouve une douceur funeste dans la vengeance; aussi-tôt la paix est bannie de la maison; le soupçon, la jalousie, les emportemens, la fureur, les haines implacables régnent dans ces coeurs où l'union & l'amour dévroient seuls habiter; il n'est plus ni *tendresse*, ni douceur, ni retour, ni pardon à espèrer, & l'habitation de ces époux, qui devoit être un paradis terrestre, devient une demeure infernale.

Voilà, mes Fréres, comme le vice qui se présente sous des formes si flatteuses, empoisonne les jours des hommes qui s'abandonnent à ses séductions. Comparés le bonheur dont Mathieu Reinhart jouissoit avec le dèsordre que je viens de vous dépeindre; chés l'un vous trouvez la félicité, chez l'autre le désespoir; l'un a une ame tranquile, l'autre une

con-

conſcience bourrelée; le premier en retournant chés lui y trouve une amie, dans le ſein de laquelle il peut épancher ſon cœur; le ſecond y trouve une furie armée de ſerpens, prête à conſpirer ſa ruine. O fatale erreur qui nous perd dans ce monde & dans l'autre, qui nous prive d'un bonheur dont nous étions ſuſceptibles, en allumant en nous le feu des paſſions désordonnées qui nous précipitent dans la perdition!

Un bon mari, mes chers auditeurs, eſt d'ordinaire un bon pére; un cœur tendre n'eſt point dénaturé, il aime en ſes enfans ſon propre ouvrage, & il reſpecte en eux l'image du Très-Haut qu'il leur a imprimée. Ce vertueux citoyen s'occupoit ſérieuſement du ſoin de donner une bonne éducation à ſes enfans; il les regardoit comme des membres de la patrie qu'il élevoit pour elle; il diſoit ſouvent, je ne penſe pas à leur laiſſer des richeſſes, mais ils hériteront de moi des mœurs honnêtes; il les examinoit lui-même toutes les fois qu'ils revenoient des écoles publiques, & avoit grand ſoin de leur faire répéter les premiers élemens de la foi, réduits en demandes & en réponſes, pour les affermir dans notre ſainte réligion; il leur faiſoit une habitude de la vérité, en les

les punissant toutes les fois qu'il leur arrivoit d'user de déguisemens pour colorer leurs fautes; il ne souffroit point qu'ils se disputassent, encore moins qu'il leur échapat des discours ou des paroles indiscrettes, que le petit peuple profére si indécemment, & en quoi la rusticité des hommes agrestes fait consister toute son éloquence; il s'appliquoit surtout à les rendre laborieux, afin qu'ils fussent un jour utiles à leur patrie, & à leur former le cœur, pour qu'ils le fussent à eux mêmes; il disoit souvent, *je leur amasse un thrésor de vertus.* Platon ni Socrate ne pouvoient mieux s'exprimer.

Si le souverain bien consiste dans la vertu, comme cela est indubitable, il a laissé après sa mort la famille la plus riche de l'état, & en même temps il s'est acquité du premier devoir d'un bon citoyen, qui est d'élever d'honnêtes gens & des sujets zèlés pour la patrie. C'est, mes Freres, un devoir qui vous est commun à tous, mais que peu de personnes remplissent; un préjugé facheux & dangereux par les suites fait que les parens ne s'occupent que des biens qu'ils laisseront à leur postérité, sans se donner toute l'application, que demande le soin de former les mœurs & le caractère; je laisse tant de terres à mon fils

ainé,

ainé, dit-on, tant d'argent à mon cadet, & une grosse dot à ma fille; qu'arrive-t-il? le bien est dissipé peu après la mort du pére, & cette race perverse, sans talens & sans mérite, est réduite à la mendicité, sans avoir la consolation d'être plainte dans son infortune; voilà une famille ruinée pour l'état, & des citoyens dont la patrie ne pourra jamais tirer le moindre avantage.

Le cœur est la source d'où découlent tous les biens; c'est le premier ressort des vertus morales & des qualités civiles; Mathieu Reinhart l'avoit si pur & si exempt d'artifice; il étoit doux, officieux envers tout le monde, compatible envers ses voisins, humain & charitable envers ses inférieurs. Il est commun à des gens de son état d'avoir des démêlés avec leurs proches, des querelles avec ceux qui exercent la même profession, ou des procès pour des fonds, ou pour d'autres objets de litige, mais il avoit une si grande aversion pour tout ce qui pouvoit troubler le repos de son ame, surtout pour la chicane, qu'il éluda autant qu'il étoit en lui, ce qui pouvoit donner lieu aux contestations & aux procès: plûtôt que d'être traduit en justice, il cédoit à ceux qui formoient des prétentions à sa charge; il di-

ſoit que c'étoit beaucoup gagner que de ſavoir céder à propos. Des procedés auſſi généreux, ce noble déſintéreſſement lui attiroit la conſidération de toute la ville; on l'auroit ruiné ſans doute en ne formant que des prétentions contre lui: ſes voiſins le ménageoient par délicateſſe, & l'on craignoit avec raiſon de ruiner ſa petite fortune en exigeant de lui des biens injuſtement poſſédés, qu'il auroit ſacrifiés à ſon repos. Cependant cette vie exemplaire ne le garantit pas contre les effets de l'envie, qui ſont des médiſances & ſouvent des calomnies atroces. Je ne dois rien diſſimuler, car je n'ai qu'à publier des louanges. Cet homme de bien paſſoit ſa vie dans ſon attelier, comme nous l'avons dit, ſans ceſſe attaché à ſon ouvrage pénible & fatiguant; c'étoit une néceſſité pour lui de réparer ſes forces; il avoit l'eſtomac mauvais & s'en plaignoit ſouvent; cela l'obligeoit à boire quelques bouteilles de vin par jour pour ſe fortifier. Souvent, vers le ſoir, ſes genoux défaillans lui refuſoient leur ſecours; & comme il étoit tombé quelquefois par exténuation, il ſe faiſoit mener pour éviter des chûtes pareilles: c'en fut aſſés pour que ſes ennemis (car qui n'en a pas) envenimaſſent ſa conduite, & qu'ils l'accuſaſſent de débauches outrées: ces per-

perfides diſoient avec un air de dédain & un ris moqueur; c'eſt là cet homme ſaint ! c'eſt là ce phénomene de notre ville! aparemment c'eſt quand il a noyé ſa raiſon dans le vin, ou qu'il tombe ne pouvant plus ſe foutenir, qu'il fait ces ouvrages qui lui donnent une ſi grande célébrité ! on veut que des cordonniers yvres travaillent, eh bien, ſi cela eſt, nous le ſurpaſſerons bientôt, & l'on verra ſi nos ſouliers n'auront pas autant de vogue que les ſiens ! Que faiſoit notre pieux artiſan, lorſqu'il entendoit ces organes du menſonge vomir ces horribles calomnies? il diſoit qu'il rendoit graces à ceux qui l'humilioient, il béniſſoit ſes ennemis, il imploroit la miſéricorde divine pour ceux qui le blâmoient & le perſécutoient, il trouvoit une conſolation à n'être pas mieux traité que le juſte. Il s'érigeoit ainſi, aux dépens de ſes ennemis, qui croyoient l'abattre, un trophée céleſte que la méchanceté des hommes ne peut ruiner ni détruire. Il ne rendit jamais le mal pour le mal, il ne connoiſſoit pas le perfide plaiſir que des ames corrompuës trouvent dans la vengeance, le plaiſir funeſte de payer les médiſances & les inſultes par des Satires encore plus cruelles, qui déchirent ou aſſaſſinent la réputation du prochain: ſa ſimplicité étoit ſi grande qu'il

recevoit les avis avec reconnoiſſance, les leçons avec ſoumiſſion, les reproches avec tranquillité, & les outrages en les pardonnant.

Quel exemple de modération pour vous, Grands de la terre, & quelle leçon vous fait un pauvre, mais pieux artiſan! un homme, peut-être l'objet de votre orgueilleux mépris, & dont vous croyés que le nom ſaliroit votre mémoire, s'il y reſtoit gravé, vous enſeigne que l'on peut vivre en bonne harmonie avec ſes plus proches voiſins; ſa juriſprudence ſi différente de la vôtre, vous montre qu'il y a des voyes pour éviter les querelles, pour éluder des diſputes, & pour conſerver la paix & le repos; qu'il y a une certaine magnanimité d'ame, bien ſupérieure aux emportemens de la vengeance, qui porte la miſéricorde juſqu'à pardonner les injures & les outrages; au lieu que chez vous, les moindres démêlés s'enveniment, de petites querelles produiſent des guerres ſanglantes; votre vanité plus cruelle que la barbarie des tyrans, ſacrifie des milliers de citoyens à la fauſſe gloire; & pour un mot que l'ambition & la haine interprêtent, des provinces entiéres ſont ſaccagées & ruinées; vos fureurs livrent la terre à la rapacité des bêtes féroces déchainées pour l'envahir; tous les

fléaux,

fléaux, toutes les calamités désolent le monde à leur suite, & tant de malheurs déplorables ne proviennent que de vos inimitiés funestes! Que Matthieu Reinhart étoit sage, & que l'on devroit graver en lettres d'or sur les palais des Rois ces belles & mémorables paroles, *c'est beaucoup gagner que de savoir ceder à propos!..* mais où est-ce qu'un zèle outré m'emporte? arrêtons cet enthousiasme du bien public; tirons un voile respectueux sur les actions des puissans, que la providence a placés sur les thrones du monde; adorons en silence les voyes dont elle se sert pour amener ces révolutions, qui abaissent ou élévent les empires, & sans plus sonder ses décrets impénétrables, quittons les palais des grands, où l'ambition & l'orgueil résident, & retournons à la cabane du pauvre où habitent le travail & vertu.

Matthieu Reinhart étoit un vrai zêlateur de sa patrie. Il la considéroit comme sa mére; c'étoit pour elle qu'il élevoit ses enfans; pour elle il contribuoit, autant que sa condition le lui permettoit, à la faire fleurir: s'il arrivoit que quelque étranger étourdi, & plein de suffisance s'avisât de parler avec dérision de quelques coutumes ou de quelques usages du pays, lui qui étoit si doux & si humain auroit été

capable de se battre avec l'indiscret, qui avoit ainsi avanturé ses décisions. On a vu accourir ce bon citoyen à tous les incendies, & quoiqu'il ne fût point obligé de s'y trouver, il y étoit des premiers; il saisissoit courageusement une échelle, & montoit aux endroits où l'embrasement étoit le plus violent, & là, environné d'ondes enflammées agitées par le vent, on le voyoit infatigable à éteindre le feu, abattre les matiéres combustibles où il pouvoit gagner, sauver l'édifice embrasé; ou, si l'embrasement & l'activité du feu avoient fait tant de progrés, préserver les bâtimens voisins & servir tout le monde par principe de vertu, & par la noble ardeur d'être utile à sa patrie.

Tant de vertus étoient consacrées par une dévotion exempte de toute hypocrisie; il avoit donné son cœur à Dieu, & c'étoit de ce principe que découloient les actions estimables dont je viens de vous entretenir. Jamais foi ne fut plus fervente que la sienne! De tous nos saints livres, ceux qu'il lisoit avec le plus d'aplication & de plaisir c'étoient les Prophêtes de l'ancien Testament & l'Apocalypse de St. Jean, parce, disoit-il, qu'il n'y comprenoit rien du tout; il souhaitoit que toute la religion ne fût que mistère pour

mieux

mieux exercer sa foi ; il sçavoit captiver sa raison au point de ne jamais raisônner sur ce qu'il avoit lu ; rien n'étoit incroyable pour lui! Avec quel zèle nous l'avons vu dans les saints lieux assister à toutes nos cérémonies religieuses, avec l'humilité d'un Chrétien, avec l'attention d'un disciple, avec la componction d'un régénéré, aportant dans nos temples, pour préparation aux leçons de l'Evangile, un esprit docile & une ame soumise ; il ne souffroit jamais qu'on lui parlât pendant la prédication, s'interdisoit même l'usage du tabac, de crainte qu'étant obligé de se moucher, il ne perdît le fil de nos instructions. Ah! qu'il blâmoit ces mondains qui ne semblent venir dans les Eglises, que pour étaler dans les tribunes le faste & la parure, pour voir & pour être vus, toujours distraits & toujours avec leurs pensées, loin du lieu saint, où ils ne vont que par un reste de bienséance! Pour lui on ne le voyoit jamais remuer ; immobile & les yeux fixés sur le Pontife, il sembloit goûter dans une extase anticipée toutes les douceurs de la Sion céleste & s'abreuver d'avance de ces torrens de volupté qui coulent sans discontinuation pour les fidèles, & dont il jouit à présent dans la plénitude des élus : quand il aprochoit

choit des ſaints autels pour y recevoir le pain de vie, c'étoit toujours avec crainte & un ſaint frémiſſement; en s'éloignant des ſacrés myſtères, il ſe ſentoit conforté comme ſi un nouveau rayon de grace l'avoit éclairé.

C'eſt cette piété, c'eſt cette foi aveugle qui lui procura ce repos inaltérable de l'ame, qu'il ſçut conſerver juſqu'à ſa fin: à ſa fin? oui, mes fréres, tout ce qui a un commencement eſt fait pour finir; il n'y a que l'Etre des êtres ſeul toujours permanent, toujours ſubſiſtant par ſoi-même & inaltérable en éternité; mais la loi impoſée depuis la chûte funeſte de notre premier pére dans le Paradis doit s'exécuter ſur ſa malheureuſe poſtérité: notre ſaint artiſan voyoit la mort qui venoit à lui; un mal qui étoit le précurſeur de ſa deſtruction, l'avertiſſoit que ſa carriére étoit prête à ſe terminer; il s'affoibliſſoit à vuë d'œil; ſon corps uſé de maux étoit ſur ſon déclin; mais ſon ame, comme une colonne dont la maſſe ſolide étaie un édifice ruineux, en étoit le ferme ſoutien; il vit la mort ſans la craindre; la vie d'un juſte avoit préparé la mort d'un régénéré; combien de fois s'humilia-t-il devant ſon Créateur en gémiſſant de ſes imperfections? combien de fois ne s'accuſa-t-il pas de mauvaiſes

pen-

pensées, & des moindres irrégularités de sa conduite? combien de fois ne demanda-t-il pas pardon à Dieu d'avoir perdu à l'ouvrage un tems, qu'il devoit consacrer à l'oraison? ce Dieu de miséricorde couronna sa persévérance, & l'assista puissamment dans ces momens extrêmes où le monde, les amis, les parens & l'art de ceux, qui disputoient le terrain de sa vie pied à pied à la mort, ne pouvoient plus le secourir!

Quelle nouvelle pour la Ville allarmée quand vers le midi une voix fit retentir la place publique de ces tristes paroles, Matthieu Reinhart se meurt! on accourt, on s'empresse, le peuple s'attroupe à grands flots autour de la maison, ce ne sont que plaintes, cris, gémissemens, regrets, sanglots; tout le monde participe à sa perte, & la mort d'un seul homme devient une calamité publique. Le tribut d'affliction que l'on paya à son merite, ces regrets que l'on donna à sa vertu, les plaintes lamentables de ceux qui ne croyoient pouvoir plus être chaussés en le perdant; tout ce qui tient à la réputation, à la vanité, à la gloire sont des idées que nous devons écarter de nos esprits; je craindrois en vous en entretenant que ces froides reliques, que les cendres

dres éteintes de cet homme si modeste, ne se ranimassent pour me dire; Comment oses-tu proférer tant de paroles frivoles devant ce triste sépulchre; comment oses-tu t'arrêter à me loüer, moi, qui ai toujours résisté aux plus legers applaudissemens; n'es-tu dans cette chaire, que pour flatter l'orgueil des vivants, & leur rapeler le souvenir de ma vaine réputation? ta place, ton sacré ministère ne t'avertissent-ils pas que c'est de là-haut que tu les dois confondre? rends plûtot graces à cet Etre éternellement adorable, qui m'a délivré de ces biens mortels pour me recevoir dans sa béatitude céleste. Suivons ces conseils, mes Fréres; que sa mort nous aprenne *que le* tems fugitif emporte nos jours & nos années, que dans peu nous ne serons tous que cendres & que poûssière, qu'alors le mausoiée superbe où l'orgueil des humains croit survivre à leur destruction, & le simple cercueil affaissé sous le poids de la terre qui le couvre, sont des habitations égales; qu'après la fin de la vie cessent toutes ces distinctions de rang & de naissance dont l'aveuglement des foibles mortels fait tant de cas.

* * *

ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

LA RUILLIERE,*

EPITRE

A MONSIEUR ***.

JE peins un séjour champêtre,
Non pas tel, assurément,
Qu'en maint Poëme charmant
Chacun pût le reconnoître.
Ce n'est point un beau vallon,
Où le ruisseau qui se cache
Sous un tapis de gazon
Avec peine s'en arrache;
Où croisse le doux jasmin,
Qui des pleurs dont il s'arrose
Perle son tendre satin;
Où le vif bouton de rose
De l'arbrisseau dont il sort
Sans regret se dépayse,
Pour orner le sein de Lise,
Et faire envier son sort

Au

* Montagne de Suisse dans le Comté de Neufchâtel.

Au berger qui la courtiſe.
Comme un autre ſans effort
Je pourrais peindre à ma guiſe
Un lieu rempli d'agrément,
Où ne ſoufle vent ni biſe,
Et nommer amuſement
Ce qu'on doit nommer ſottiſe :
Qui m'empêchera vraiment,
Si mon eſprit s'en aviſe ?
On ſçait qu'un Poëte ment,
Et nul ne s'en formaliſe.
Mais j'avoûrai franchement,
Soit vertu, ſens, ou bêtiſe,
Qu'un pareil déguiſement
Ne me tente nullement.
Vérité, c'eſt ma deviſe :
Vérité ! que ta franchiſe
De mes vers ſoit l'ornement.

Au-deſſus d'une campagne,
D'un vallon délicieux,
S'éleve d'une montagne
Le ſommet audacieux.
Si j'ai fidèle mémoire,
La Ruilliére, c'eſt ſon nom.
Eſt-ce donc que dans l'Hiſtoire
Elle ſoit connue ? ... Oh ! non.
Mais qu'importe poûr ſa gloire ;

Ces

Ces monts fameux en renom
Sont ſi triſtes en ſurface!
J'ai lu dans plus d'un endoit,
Que ſur l'Alpe on meurt de froid;
Et de faim ſur le Parnaſſe.
Si quelqu'un veut à ce prix
De la gloire, bien lui faſſe.
Pour moi, qu'avec plein mépris
De montagne roturière
Vous traitiez notre Ruillière,
Sans murmure j'y ſouſcris.
Je préfére tel logis
A mainte Gentihommière
Où l'on voit courir les rats
De la cave à la cuiſine,
De la ſalle au galetas,
Et toujonrs crier famine,
Ami, ne m'en parlez pas.
Un lieu tel que j'imagine,
Où c'eſt l'heure du repas
Dès que la faim nous lutine,
Où l'on mange toujours gras
Pour conſerver bonne mine,
Où des ragoûts, mis en tas,
L'odeur piquante & divine
Promet aux nez délicats
Vin exquis, & ſoupe fine,
Courte ſauſſe, & petits plats,

Cher

Cher ami, dans un tel cas,
La demeure que j'habite,
Fût-elle un méchant taudis,
Un chenil, un lieu d'Hermite,
A mes yeux, c'eſt paradis.
Et pour prouver ſon mérite
Sur le frontiſpice obſcur,
De la porte délabrée
Je graverais dans le mur
Ces mots en lettre dorée,
Le plus noble des Hôtels,
De la plus grande origine,
Sçachez, orgueilleux Mortels,
Que c'eſt l'Hôtel où l'on dîne.

Mais de nos charmans repas
Paſſons à la compagnie:
Cauſtique ami, n'allez pas
Dire qu'ici je l'oublie,
Et que dans les rouges flots
D'un vin d'Eſpagne ou d'Hongrie
J'ai noyé tous mes pinceaux:
Je réponds en quatre mots,
Que commencer par la table
Ou les gens, ce m'eſt tout un,
Mais qu'en ſujet peu commun
D'une compagnie aimable,
Le tableau n'eſt agréable
Qu'autant qu'on n'eſt point à jeun.

Deux

Deux ſœurs, preſqu'égales d'âges,
Deux Amis, nous voilà tous:
Les unes ſont toujours ſages,
Et les autres toujours fous.
Accourez, troupe immortelle,
Apprêtez-moi vos couleurs,
Volez! qu'un pinceau fidèle
Rende les traits des deux ſœurs:
Rende leurs traits! ô ma Muſe!
Dieux! qu'avez-vous entrepris?
Quel vain eſpoir vous abuſe?
Peignez l'Amour, ou Cypris;
Mais ici tout vous recuſe;
Votre art n'auroit point de prix;
Votre audace, point d'excuſe.
Eh! que diriez-vous, hélas!
De ces deux chaſtes Mortelles,
Qu'on n'ait dit en pareil cas
Cent fois des moindres Donzelles?
Vous direz, n'en doutons pas,
Qu'en elles la main des Graces
Mit par d'inviſibles traces
Dans un ſeul trait mille apas;
Que leurs lévres demi-cloſes
Sont le ſiége du corail,
Leurs dents, celui de l'émail,
Et leur teint, celui des roſes;
Qu'il part de leurs yeux vainqueurs

Un double trait qui nous touche,
L'un pour enflammer les cœurs,
L'autre pour glacer la bouche;
Que leur converſation
Enchaîne au penchant l'eſtime;
Que ſi l'eſprit rend le ton
Quelquefois grave ou ſublime,
Bientôt l'enjoûment ranime
La pâleur de la raiſon;
Qu'elles n'ont aucun des vices
Voiſins ſouvent des vertus,
Tous les attraits de Vénus,
Et pas un de ſes caprices,
Le ſouris de la douceur
Sous le trait de la ſaillie,
Dans la bouche, la folie,
La ſageſſe dans le cœur;
Songeant à paroître belles
Beaucoup moins qu'à rendre heureux;
Ne s'occupant que de ceux
Qui ne s'occupent que d'elles:
L'accueil doux, mais ſans fadeur,
L'air ouvert, & point d'humeur,
Cent vertus ſurnaturelles;
Flateuſes avec candeur,
Naïves ſans être agreſtes;
De leurs qualités céleſtes
Ignorant la profondeur,

Et

Et pour comble de grandeur
Moins parfaites que modeftes.
Mufe! à ce tableau complet
Votre orgueil pourra fourire,
Mais la nature s'y taît,
Et la vérité foupire:
Je fens trop que le fujet
Paffe tout ce qu'on peut dire;
Je crains l'art, je crains l'objet;
Au tableau qu'on vient de lire,
La pudeur fe méconnoît;
Le talent trop foible expire;
L'Amour jette le portrait,
Et la Raifon le déchire.

Non, non l'Olympe eft un fol
Où n'atteint l'art, ni la régle,
Mufe! abaiffez votre vol,
Et fans fendre l'air en Aigle,
Voltigez en Roffignol.
Peignez les fombres afiles
Qu'offre l'épaiffeur des bois;
Peignez fur ces monts tranquiles
Le repos qui fuit les Rois;
Tracez d'un burin de flamme
Ces amufemens chéris,
Dont la liberté fait l'ame,
La fimplicité, le prix.

Dans ces lieux ſans artifice
Régne une Divinité
Au plus vil pâtre propice,
C'eſt le Dieu de la Santé;
Son offrande eſt l'exercice,
Son autel eſt la gaîté.
Chaque jour, avec l'Aurore,
Il reçoit notre ſalut,
Et chaque Occident encore
Renouvelle le tribut.
Dès la fraîche matinée
Foulant le tendre gazon,
Nous conſultons l'Horiſon
Sur l'emploi de la journée.
Puis à mille petits jeux
On ſe livre, on s'intéreſſe;
Neuf quilles, d'un bras nerveux
Vont ſignaler la ſoupleſſe.
J'y vole tout le premier;
Et Jeannot maudit l'adreſſe
Qui renverſe le quillier,
Car c'eſt lui qui le redreſſe:
Mais bientôt un fier bélier
Vient réveiller ſa pareſſe.
A ce combat ſingulier
Volontiers Jeannot ſe prête:
Sur la terre renverſé
Il opoſe à cet athlète,

Qui l'attaque, front baiſſé,
Un ſabot fort malhonnête,
Qui, de pointes hériſſé,
Et l'étourdit, & l'arrête.
Mais à ſon tour repouſſé
Par l'ennemi qui le guête,
Lui-même il ſe ſent bleſſé
Par les cornes de la bête;
Juſqu'à-ce que terraſſé
Sous la moutonnière tête,
En maint endroit offenſé,
Hué, confus & feſſé,
Il ſonge à battre en retraite.

Mais nous-mêmes, chaque jour,
Apprêtons-nous moins à rire,
Quand aux plaines d'alentour,
Du fermier de ce ſéjour
La haridelle nous tire?
Sur un chariot, dont le train
Butte à nous rompre l'échine,
Char verni, non par *Martin*,
Mais par le fils de Claudine;
Dans cet équipage fin,
Nous paſſons mont & colline
Sous l'influence mutine
D'un ſoleil qui darde à plein,
Et qui change d'un beau teint

L'albâtre en couleur d'épine,
De trois maux on est atteint;
Un char qui nous extermine,
L'astre du jour qui nous peint,
Et Pegase qui clopine.
Mais il n'est point de chagrin
Pour qui rit, chante & badine;
A tout revers, bonne mine,
A tout échec, bonne fin.
Dans une grange voisine
Nous descendons quelquefois,
Là, cette ardeur intestine
Qui nous brûle & qui nous mine,
Va s'éteindre à plusieurs fois
Dans la crême la plus fine.
Souvent aussi dans le bois
Notre course se termine.
Quel bois! Non, jamais les Dieux,
Dans la Thessalie antique,
N'élevèrent à nos yeux
Un bosquet plus magnifique.
Quelle tendre obscurité
Brunit le verd des bocages!
Quelle douce majesté
Règne au loin sous ces ombrages!
Quels chants de ces lieux sauvages
Adoucissent l'âpreté!
La verdure & les ramages,

Tout

Tout endort la volupté.
C'eſt dans ce bois enchanté
Que notre chaleur s'apaiſe:
Du chêne le plus épais
L'ombre n'a rien qui ne plaiſe;
Aſſis au lieu le plus frais,
Nous reſpirons plus à l'aiſe;
Un feuillage eſt notre dais,
Et la mouſſe eſt notre chaiſe;
Puis notre main, tout auprès,
S'amuſe à cueillir la fraiſe.
Reine de tout le canton,
La pourpre eſt ſon diadême,
Toutes les fleurs du gazon
Lui rendent l'honneur ſuprême,
Tout veut croître à l'environ, *
On la ſert, parce qu'on l'aime.
Senſible aux marques d'amour
Des plantes les plus vulgaires,
Elle les comble à ſon tour
De ſes parfums ſalutaires.
Ce n'eſt point de nos jardins
Cette fraiſe glorieuſe,
Qui léve ſur des gradins
Une tête impérieuſe;

N 4 Pâle

* On remarque dans les bois, que le lieu où croît la fraiſe, eſt le plus rempli de plantes, de mouſſe & de verdure.

Pâle & presque sans couleur, *
N'ayant que l'orgueil du trône,
Sans parfum & sans odeur,
Herbe, mousse, plante, fleur,
Tout la fuit & l'abandonne..
Si la Reine des forêts
En nombreux cortège abonde,
C'est que tout ressent auprès
Son influence féconde;
Ouvrons nos mains aux bienfaits,
Nous serons les Rois du monde.

Ah! mon bon ami, pardon!
Pardon, si je te regale
D'un petit trait de morale,
Car tu n'ès point au sermon.
Mais un moment, je te prie,
Dans ces lieux transporte-toi:
Où tu vis, l'homme s'oublie,
Où j'écris, l'homme est à soi.
Quitte la Ville superbe,
Séjour brillant du fracas,
Leve-toi de ces sophas,
Et viens t'asseoir dessus l'herbe.
Quitte les pompons, le fard,
Tous ces plaisirs d'imposture,

Viens

* Personne n'ignore que les fraises de jardin n'ont ni la couleur, ni le parfum, ni le goût de celles des bois.

Viens te délasser de l'art
Dans les bras de la nature.
Là, dans un parfait repos,
Vois ces campagnes chéries,
Ces vieux chênes toujours beaux,
Ces plaines toujours fleuries ;
Entends gémir ces troupeaux
Dans le lointain des prairies.
Vois sous ces bosquets pressés
Cette ombre faible & mouvante,
Ces rameaux entrelassés,
Et cette onde qui serpente.
Contemple, écoute & dis-moi
Tout ce que ton cœur t'inspire;
Un vif sentiment sur toi
N'a-t'il pas pris son empire?
Dans le calme de ces lieux
Tous les sens sont en surprise;
L'air devient plus sérieux,
Bientôt l'esprit moralise.
Si penser est, à tes yeux,
A la ville une sotise,
C'est aux champs un don des Dieux.

Mais du voile du silence
Couvrons l'homme & ses travers;
Je dois pour mes faibles vers
Ménager ton indulgence.

Je t'épargne le récit
De mainte autre idée auſtère,
Que la nature ſuggère,
Et que la plume affaiblit.
Auſſi bien la faim cruelle,
Qui chaſſe le loup du bois,
Nous fait entendre la voix
Du diner qui nous rapelle:
Soudain nous nous raſſemblons,
Nous ordonnons qu'on attelle;
On attelle, nous montons;
Un coup de fouet, nous partons,
Et vole le char fidele.
Mais du céleſte pourpris
La ſurface rembrunie,
Avant que d'être au logis,
Nous menace de la pluye.
Contre elle mal prémunis,
Le tems nous mouille & nous brave;
Le ſoleil nous a noircis,
Et le nuage nous lave.
Après avoir du beſoin
Satisfait la voix preſſante,
A ce repas qu'avec ſoin
Prépare une main ſavante;
Dans la grange un tas de foin
Invite l'ame indolente;
Là chacun devient témoin

D'une

D'une ſcène intéreſſante.
Dans deux eſpèces d'écrous
D'une poutre haut perchée
Solidement par ſes bouts
Une corde eſt attachée.
Par certain jeu du poignet
Qu'entoure une cordelette,
On meut au bas la banquette
Où le voltigeur s'aſſied,
Et voilà l'eſcarpolette.
A ce jeu ſimple & nouveau
La fille de la fermiére,
La jeune & fraiche Iſabeau
Se ſignale la premiére.
Que j'aime à la voir en l'air
Par un ferme bras pouſſée
Atteindre comme l'éclair
Juſqu'à la voûte exhauſſée !
De ſes deux mains fortement
A la corde elle ſe colle ;
Elle part, monte, deſcend,
Va, revient, & toujours vole.
Déja Zéphire amoureux,
Sous ſon mouchoir des Dimanches
Laiſſe entrevoir à nos yeux
Mille beautés des plus blanches.
Puis il preſſe mollement

Le

Le voile fin qu'il entr'ouvre ;
Mais avec ſoin il recouvre
Ce qu'il montre un ſeul moment ;
Il veut d'un tréſor charmant
Jouir ſeul & ſans partage :
D'un léger & faible époux
Ce Dieu nous offre l'image :
Zéphire eſt mari volage,
Zéphire eſt amant jaloux.

Telle eſt la chaine agréable
De bonheur & de plaiſirs,
Qui répand ſur nos loiſirs
Une volupté durable.
Ce n'eſt pas qu'aux ſimples *loix*,
Que dicte ici la nature,
Nous ne mêlions quelquefois
Plus d'éclat & de figure,
Des plaiſirs moins villageois,
Que l'atrait de la lecture,
Ou les charmes de la voix,
Ou tel jeu de notre choix,
De l'ennui qui nous conjure
N'enlévent auſſi le poids.
Mais ſi ſur un tel chapitre
Les plaiſirs nés pour le cœur ;
Ceux qui forment le bonheur

Méritent dans cette Epître
Et les palmes de l'honneur,
Et l'éclat du plus haut titre;
Si du prix le plus flateur
La pureté, la candeur,
Obtiennent la jouissance;
Si des champs les biens si purs
S'opposent dans la balance
A ces autres moins obscurs,
Que la jeunesse en nos murs
Traite avec tant d'importance;
Alors des plaisirs divers,
Qu'à la ville l'on embrasse,
Le simple nom dans mes vers
Occupe encor trop de place.

O toi! mon plus cher trésor!
Toi, de mon cœur l'interpréte,
Cher ami, soufre qu'encor
Sur notre aimable retraite
Quelques momens je t'arrête:
J'ai peint d'un faible craion
La demeure que j'habite,
Avant que ma main le quite;
Peignons aussi l'environ.
D'une superbe étendue
L'immense & vaste contour

A vingt pas de ce séjour
Vient s'offrir à notre vue.
Une chaine de hauts monts *
Tout vis-à-vis se présente,
D'où la plus roide descente
Vous conduit dans les vallons:
Dieux! quel séjour de délices!
Quel déluge d'habitans
Des mains des destins propices
Partagent les dons constans!
Quel soleil plus vif éclaire
Les objets, qui m'ont frapé?
Est-ce une aimable chimére
Qui séduit mon œil trompé?
Ah! sans doute c'est Tempé;
Pourquoi n'est-il plus d'Homére?
Si des favoris du Dieu
J'avois la bouillante audace,
Je volerais plein de feu
Jusqu'au sommet du parnasse:
Là, dans l'enceinte du lieu,
Qu'embrase un raion suprême,
J'arracherais, j'en fais vœu,
Le pinceau d'Apollon même.

Lieux

* Ce sont les montagnes, dont M. J. J. Rousseau a donné une élégante & fidele description dans sa Lettre à M. d'Alembert sur la Comédie.

Lieux charmans! mes traits vainqueurs,
Pressés sous ma main féconde
Porteraient dans tous les cœurs
L'atteinte la plus profonde;
Mais au lyrique sentier
Ma Muse craint de paraitre,
Et ne pouvant peindre en maître,
Je disserte en écolier.

Mille campagnes riantes,
Mille côteaux fortunés
Offrent aux yeux étonnés
Des peintures ravissantes.
Dans la longueur du vallon
Au milieu coule *la Reuse*,
Que le plus rare poisson,
La Truite, a rendu fameuse.
Dans un bout du val charmant
Son onde se plait à naître,
On la voit sortir, paraitre
Et se jouer lentement
Sur ce théâtre champêtre.
Mais lorsque de ces climats
Sa propre course l'arrache,
Nulle contrée ici-bas
N'offre plus rien qui l'attache;
Son eau commence à blanchir,

Puis d'une viteſſe extrême
Vous la voyez d'elle-même
Dans un grand lac * s'engloutir :
Il ne reſte qu'à mourir,
Quand on quitte ce qu'on aime.

On découvre cent hameaux
Diſperſés ſur cette plaine;
Tout lè val n'eſt qu'une chaîne
De villages les plus beaux.
Avec éclat ſe préſente
Couvet, ſejour opulent,
Où maint Artiſte excellent
Sur une toile parlante
Nous retrace avec entente
Le jardin *le plus brillant*:
Bel art! dont l'Inde ſe vante;
Et qu'adopte utilement
Une Nation puiſſante.
Dans un coin plus humblement
Fleurier avec fondement
Craint fort que je ne le chante.
C'eſt là, que pendant dix mois
D'un exil involontaire
J'ai ſubi les dures loix,

Et

* Le Lac de Neuchâtel.

Et que plaintif, solitaire
Comme Ovide, j'ai chanté
La perte, non de Julie,
Mais de cette liberté,
Qui vaut mille fois la vie.
Si ce bien ne m'eût quitté,
Pour moi *Fleurier* eût été
Une retraite chérie.
Motier, lieu Présidial
Et Village d'importance,
Où Thémis tient la balance
Sur un double Tribunal:
Maint Noble, Juge ou Fiscal
Y forme sa résidence;
Séjour des plus gracieux,
Si l'on n'y suivait le Code
Des complimens ennuyeux,
Du ton cérémonieux
Et du jargon de la Mode.
Mais rien ne frape les yeux
Plus que l'aisance commode,
Qu'on voit régner en ces lieux.
C'est dans ce séjour aimable,
Qu'au sein morne de l'ennui
J'ai trouvé le doux appui
D'une famille adorable.
Dieux! que ne puis-je aujourd'hui

Éterniser au Parnasse
La tendre affabilité,
L'attentive politesse
Et l'égale honnêteté,
Que mon importunité
Lasse & reproduit sans cesse!
Mais je suis trop agité
Du sentiment qui me presse,
Pour pouvoir en liberté
Faire parler ma tendresse.
D'ailleurs, le respect profond
Pour la vertu la plus pure
Me terrasse, & me confond;
Pour que la Pudeur murmure,
Il faut, hélas! moins que rien:
Comment se flatter de plaire
A ceux qui ne font le bien,
Que pour l'honneur de le faire?

Dans mon cœur rapidement
Quel trouble nouveau s'excite?
Il aproche ce moment,
Où je pars, & je vous quite,
Lieux, que j'ai tant parcourus!
Plaines vertes & fleuries!
Belle *Reuse!* Bois touffus!
Témoins de mes rêveries:

Et toi, Mont que j'ai chanté,
Sans prétendre par des rimes,
De mes plaisirs légitimes
Me voir jamais acquité;
Reçois l'adieu le plus tendre.
Un destin précipité
Enfin me force à me rendre
Dans les murs de ma cité.
Je vais échanger l'azile
De la douce liberté,
Pour l'esclavage imbécille
De cette frivolité,
Qu'adore l'homme inutile.
Qu'est-ce en effet que la ville?
Pitoyable aveuglement!
Tandis que notre âge roule
Sur la sphère du moment,
Nous croyons que l'agrément
Se fixera sur la boule.
Nous apellons le plaisir,
Et toujours il nous refuse.
Dans un grand cercle languir,
En jurant que l'on s'amuse;
A haute voix aplaudir
Ce que tout bas on accuse;
Visiter avec ennui,
Et bâiller avec décence,

Cajoler en face autrui,
Et médire en ſon abſence;
Fuir l'allure du commun,
Et jouer le rang ſuprême;
Etre l'ami de chacun,
Et l'étranger de ſoi-même;
Analiſer ſans ſentir,
En chantant juger un livre;
Rechercher tout ſans deſir,
Rire de tout ſans plaiſir,
Voilà ce qu'on nomme vivre.
Cultivateurs fortunés
Du champ fécond de vos péres!
Le ciel à tant de chiméres
Ne vous a point deſtinés:
N'enviez pas les miſéres
Où nous vivons condamnés;
Riez de ces mœurs légères,
Qu'orne un futile clinquant,
Et du contraſte choquant
Des erreurs & des lumières;
Riez des vœux ſenſuels
Et des jouiſſances vuides;
Riez des plaiſirs rapides
Et des remords éternels;
Riez... l'heureuſe diſtance,
Qui vous ſépare de nous,

Doit

Doit de notre extravagance
Faire un ſpectacle pour vous.
Comparez la paix champêtre,
Dont ici vous jouiſſés,
Avec ces ſoins empreſſés,
Qu'enfante le malheur d'être.
Nous roulons ſur des tréſors
Pour en profaner l'uſage;
Vous endurciſſés vos corps
Pour multiplier votre âge.
Dans le plus vif tourbillon
Nous périſſons de triſteſſe;
Vous creuſés un dur ſillon
En treſſaillant d'allégreſſe.
Vous coulés vos jours ainſi
Dans le ſein des biens utiles;
Nous trainons des jours ſtériles
Dans un cercle rétréci.
Chez vous, les plaiſirs tranquiles,
Chez nous, l'éternel ſouci:
Le faux éclat dans nos villes,
Et le vrai bonheur ici.

ARTICLE DIXIEME.

TRADUCTION EN VERS

De la 5e. Ode du 4e. Livre d'Horace.

Divis orte bonis &c. *

L'Amour & les Dieux propices
Ont couronné tes destins,
César, tu fais les délices
Et la gloire des Romains:
Mais quelle affreuse Puissance
A leur plus douce espérance
Te dérobe si longtemps?
Viens dégager ta parole;
De l'ennui qui les desole
Viens affranchir tes enfans.

Que ta splendeur plus chérie
Que n'est l'éclat d'un beau jour,
Du Soleil de l'Hesperie
Annonce enfin le retour.

Quand

* Auguste étoit dans les Gaules depuis plus de deux ans; son retour annoncé & promis avoit été différé: le Poëte dans cette Ode, remplie de tendresse & de sentiment, exprime à l'Empereur l'impatience que l'Italie avoit de le revoir, & lui fait la peinture du bonheur que sa présence procuroit aux Romains.

Quand le Printems fond les glaces
La Nature a moins de graces
Qu'il n'en brille dans tes yeux;
Tu nous rends Pomone & Flore;
Tes seuls regards font éclore
Les plus chers présens des Dieux.

Comme une mére inquiéte
Loin de son fils qu'elle attend,
Si le Dieu des flots l'arrête
Sur son perfide élément,
C'est en vain qu'elle intéresse
Le Ciel même à sa tendresse,
Rien n'appaise ses ennuis,
Et tremblante au moindre orage
Ses yeux fixent le rivage
Où doit aborder son fils.

Telle est, Cesar, ta Patrie,
Tels sont nos cœurs pour Cesar,
Le bonheur de l'Hesperie
Entre à Rome avec ton char;
Tous nos Dieux qu'il accompagne
Vont fixer dans la Campagne
L'abondance & les plaisirs;
On n'y connoît plus les peines,
Cérès a doré nos plaines,
Bacchus comble nos desirs.

Tandis que sur la prairie
Pan fait danser les troupeaux,
Plutus offre à l'industrie
Le tribut de ses travaux,

Amphi-

Amphitrite est sans allarmes,
Le Marchand brave les armes
Du Pirate épouvanté ;
La Foi du commerce est pure,
Et l'intérêt qu'elle assure ;
Obéit à l'équité.

Le châtiment suit le crime,
La loi régne avec les mœurs ;
D'une flamme légitime
Nous respectons les douceurs ;
En vain l'ombre du mystère
S'offriroit à l'adultere,
Le soupçon même est détruit,
Et la vertu d'une épouse
Ne craint point l'humeur jalouse
D'un époux qui la cherit.

La sagesse de la mére
Environne les enfans,
Le fils reçoit de son pére
Le courage & les talens.
Tonnés, feroce Ibérie,
Parthes, Scythes, Germanie,
Préparés, joignés vos coups ;
Votre defaite est certaine,
Que peut une audace vaine
Quand Cesar est avec nous ?

Dans le cours de la journée
Nous allons sur nos coteaux
D'une vigne fortunée
Unir le sep aux ormeaux ;

Et

Et quand le feu des étoiles
De la nuit parant les voiles
Vient annoncer le repos,
Dans nos paisibles retraites
A table au son des musettes
Nous chantons notre héros.

Les vins coulent pour sa gloire,
L'air retentit de nos vœux,
Nous joignons dans notre histoire
Son nom à celui des Dieux:
Telle on vit l'heureuse Grece
Des objets de sa tendresse
Diviniser les honneurs;
Le sentiment fut son guide,
Les noms de Castor, d'Alcide
Se gravoient dans tous les cœurs.

Prince auguste, pére aimable
Viens jouir de tes Autels,
Ton palais est préférable
A la cour des Immortels,
Des concerts de l'Italie
Entends la douce harmonie
C'est le chant de son amour;
Puisse-t-il mille ans encore
Commencer avec l'Aurore,
Ne finir qu'avec le jour.

ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

L'HOMME.

UN jour, des Immortels la troupe révérée,
Sur des nuages d'or, répandus dans les Cieux,
Inondoient la voute azurée,
Des flots d'un nectar précieux.
Eh! que faire après tout d'une immortelle vie,
Sans nectar, sans jeu, sans gaïeté,
Sans permettre a sa gravité,
Une ingénieuse folie!
Quel destin de ramper toute une Eternité
Sous le poids de sa dignité!
Ainsi d'une douce allégresse,
A l'envi chacun d'eux écoutoit *les* transports,
Et livroit son cœur, sans remords,
Aux bruyants accès de l'yvresse;
Quand le Maître des Dieux, de lierre couronné,
Chancelant sur son Trone, & d'une voix tremblante;
Signalons, leur dit-il, ce moment fortuné,
Par une folie éclatante:
Faisons tour à tour dans nos jeux,
Briller notre pouvoir suprême,
Et qu'on reconnoisse les Dieux,
Jusque dans leur yvresse même.
Il dit, & chacun d'eux sur un si beau dessein,
Se réorie avec complaisance.
Mais de nouveaux objets ramènent le silence;

Jupiter

Jupiter auſſi-tôt de ſa puiſſante main,
Prend un peu de limon, le détrempe, l'agence,
L'anime d'un ſoufle divin.
Tous les Dieux attentifs bruloient d'impatience;
A leurs yeux étonnés l'homme parut enfin.
Des ris de la troupe Immortelle
Trois fois à cet aſpect l'Olimpe retentit,
Et trois fois le Ciel applaudit,
A cette invention ſi folle & ſi nouvelle.
Alors fier du ſuccès de ſon amuſement,
Le Roi des Dieux leur laiſſe admirer ſa puiſſance,
Jouït avec tranſport de leur étonnement,
Et repoſe avec complaiſance
Ce Chef impérieux, qui d'un ſeul mouvement,
Ebranle l'Univers juſqu'à ſon fondement;
Enſuite ſaiſiſſant l'enfant de ſon yvreſſe,
Et d'un air inſultant le préſentant aux Dieux;
Voila, leur dit-il, par quels jeux,
Je m'aquite de ma promeſſe;
Maintenant c'eſt à vous d'étaler à mes yeux
Les reſſources de votre adreſſe,
En comblant l'homme avec largeſſe
Des préſens les plus curieux.
Venus l'embraſſe avec un ris perfide,
Et verſe dans ſon cœur un amoureux poiſon;
Mars y ſoufle le feu d'une ardeur homicide,
La vengeance, la trahiſon;
La vindicative Junon,
L'aigreur, & la tracaſſerie.
Plutus le rend avare, & Mercure fripon.
Bacchus de ſon yvrognerie
Pour l'égaler aux Dieux lui fit l'aimable don.
L'homme alloit devenir leur parfaite copie,

Minerve

Minerve en eut compassion,
Du perfide nectar son austère sagesse,
Avoit redouté le poison,
L'homme lui devint cher; pour aider sa foiblesse,
Et braver du plaisir la voix enchanteresse
Elle lui donna la raison.
Qu'as tu fait, dit Momus, imprudente Déesse?
Ce malheureux présent qui te paroit si beau,
Nuira plus aux mortels que ceux de notre yvresse;
Loin d'éclairer leurs pas, ce funeste flambeau
Va les faire tomber sans cesse;
Et quelque douleur qui les presse,
Sera leur médecin bien moins que leur bourreau.
L'homme, malgré les biens que tu croïois lui faire,
Tiendra de ma main seule un présent salutaire:
A ces mots il lui donne un magique bandeau,
C'est l'orgueil, voile heureux de l'humaine misére,
Qui sait à nos regards dérober nos défauts,
Et trompant les ennuis que le Ciel *nous envoye*,
Dans les travers de nos *égaux*,
Nous ouvre une source de joïe.
Au bon sens de Momus on alloit aplaudir,
Jupiter fatigué termina la séance,
Chaque Dieu sur ses pas s'empressant de sortir,
Dans l'ombre de la nuit courut en diligence
Des folies du jour perdre le souvenir:
Mais l'homme à leur reveil parut en leur présence;
Ils rougirent, dit-on; c'étoit peu de rougir
Pour une telle extravagance.

* *
*

EN-

ENVOI À MONSIEUR R**.

Toi dont le gout solide hait le fade langage
Et l'équivoque verbiage
D'un compliment étudié,
Reçois de ma tendre amitié
Ce naïf & sincére hommage.
J'aime à m'en occuper, ta tendresse à mes yeux
Est mon plus brillant apanage;
C'est de cet unique avantage,
Que je crois être glorieux.
Et pourquoi m'en ferois-je un crime?
L'éstime la plus pure a fondé mon amour,
Et si tu m'aimes, à mon tour,
Il est juste que je m'estime.
Tu sais mes sentimens, j'aime l'humanité;
Ami! si dans ces vers j'en ai fait la satyre,
Mon cœur ne me l'a point dicté;
C'est le fruit du caprice & de l'oisiveté,
L'enfant d'un bizarre délire;
Plein de ce délire orgueilleux,
Du monde & de l'humaine espéce
Je blamai le dessein, j'en fis un crime aux Dieux;
Mais quoique semble dire un discours qui les blesse
R** puisqu'ils t'ont fait je ne me plains point d'eux,
Et je pardonne à leur yvresse.

ARTICLE DOUZIEME.

EPITRE

A MONSIEUR BORDES.*

Toi qu'aux jeux du Parnasse Apollon même guide,
Tu daignes exciter une muse timide ;
De mes foibles essais juge trop indulgent
Ton goût à ta bonté céde en m'encourageant.
Mais hélas ! je n'ai point, pour tenter la carriére,
D'un Athléte animé l'assurance guerriére,
Et dès les premiers pas, inquiet & surpris,
L'haleine m'abandonne, & je renonce au prix.
Bordes, daigne juger de mes justes allarmes ;
Voi quels sont les combats, & quelles sont les armes !
Ces lauriers sont bien doux sans doute à *remporter* ;
Mais quelle audace à moi d'oser les disputer !
Quoi, j'irois sur le ton de ma Lyre rustique
Faire jurer en vers une muse Helvétique !
Et prêchant durement la triste vérité,
Révolter contre moi le Lecteur irrité !
Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
Quand mes foibles talents trouveroient l'art de plaire,
Quand des sifflets publics par bonheur préservez

Mes

* Cette Epitre, qui n'a jamais été imprimée, fut écrite il y a 20 ans, par l'illustre Citoien de Geneve. C'est un de ses premiers essais.

Mes vers des gens de goût pourroient être approuvez;
Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma muse?
Tout Poëte est menteur, & le métier l'excuse,
Il sait en mots pompeux faire d'un riche fat
Un nouveau Mécénas, un pilier de l'Etat:
Mais moi qui connois peu les usages de France,
Moi, fier Républicain, que blesse l'arrogance,
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mandier en rampant devant lui,
Et ne sais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite:
La sotte vanité me révolte & m'irrite.
Le riche me méprise, &, malgré son orgueil,
Nous nous voyons souvent à peu près du même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inspire,
Mon cœur sincére & franc abhorre la satyre;
Trop découvert, peut-être, & non pas criminel,
Je dis la vérité sans l'abbreuver de fiel.

Ainsi toûjours ma plume implacable ennemie
Et de la flaterie & de la calomnie
Ne sait point en ses vers trahir la vérité,
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toûjours prête à donner des louanges acquises
Jamais d'un vil Crésus n'encensa les sottises.

O vous, qui dans le sein d'une humble obscurité,
Nourrissez les vertus avec la pauvreté,
Dont les desirs bornés, dont la sage indigence
Méprise sans orgueil une vaine abondance:
Restes trop précieux de ces antiques temps
Où des moindres apprets nos Ancêtres contens,
Recherchés dans leurs mœurs, simples dans leur parure
Ne sentoient de besoins que ceux de la nature:
Illustres malheureux, quels lieux habitez-vous?

Dites

Dites, quels sont vos noms ? il me sera trop doux
D'exercer mes talents à chanter vôtre gloire,
De vous éterniser au temple de mémoire;
Et quand mes foibles vers n'y pourroient arriver,
Ces noms si respectés sauront les conserver.

Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimére!
Il n'est plus de sagesse où régne la misére;
Sous le poids de la faim le mérite abbatu
Laisse en un triste cœur éteindre la vertu:
Tant de pieux discours sur l'heureuse indigence
M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abondance:
Philosophe commode, on a toujours grand soin
De prêcher les vertus dont on n'a pas besoin.
Comme ce moine heureux qui du haut d'une Chaire
Ordonne l'abstinence en faisant bonne chére,
Et toujours bien nourri, bien vétu, bien couché,
Veut qu'on souffre ici bas pour punir le péché.

Non, pour un malheureux *le trop de* connoissance
Plus que ses propres maux augmente sa souffrance,
Et c'est pour l'indigent le comble de l'horreur
S'il ose en sa misére encor garder un cœur.

Bordes, cherchons ailleurs des sujets pour ma muse:
De la pitié qu'il fait souvent le Pauvre abuse;
J'honore le mérite aux rangs les plus abjets;
Mais je trouve, à louër, peu de pareils sujets.

Laissons, triste jouët des préjugés vulgaires,
Ce sombre Janséniste en ses erreurs austères,
Qui supposant qu'un riche est un homme damné
Parce qu'il ne vit pas comme un infortuné,
Que les moindres douceurs sont des piéges du Diable,

Et veulent que sans cesse un Crésus misérable
Souffre comme Tantale entouré de plaisirs,
Dont la défense encore irrite les desirs.

Comme de la vertu le sacré caractère
N'est point gravé dans l'homme afin de l'y soustraire,
Ce penchant invincible aux plaisirs innocens
Ne nous est point donné pour tourmenter nos sens;
Dieu ne nous en eut point laissé la connoissance
S'il en eut défendu la douce jouissance.
Quel goût un tendre Père oseroit-il trouver
A nous montrer des biens dont il veut nous priver?

Non, célébrons plûtôt l'innocente industrie
Qui sait multiplier les douceurs de la vie,
Et salutaire, à tous dans ses utiles soins,
Par la route du luxe appaise les besoins.*
C'est par cet art charmant que sans cesse enrichie
On voit briller au loin ton heureuse Patrie:
Son commerce en tous lieux & toujours respecté
Fait un des forts liens de la société,
Et dans tout l'Univers sa fertile abondance
Va porter la parure & la magnificence.

Ouvrages précieux, superbes ornemens,
On diroit que Minerve, en ses amusemens,
Avec l'or & la soie a, d'une main savante,
Formé de vos desseins la tissure élégante:
Turin, Londres en vain, pour vous le disputer,
Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mêlanges charmans assortis par les graces
Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces,
Le bon goût les dédaigne, & triomphe chez vous;
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature,

Votre

* L'auteur écrivoit ceci il y a 20 ans.

Votre vivacité toûjours brillante & pure.
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.
Ville heureuse qui fait l'ornement de la France;
Trésor de l'Univers, source de l'abondance,
Lyon, séjour charmant des Enfans de Plutus,
Dans tes tranquilles murs tous les arts sont reçus,
D'un sage protecteur le goût les y rassemble,
Apollon & Plutus étonnés d'être ensemble
De leurs longs différens ont peine à revenir
Et demandent quel Dieu les a pû réunir.
On reconnait tes soins, Pallu, tu nous ramênes
Les siécles renommés & de Tyr & d'Athênes;
De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
Et son Peuple opulent semble un peuple de Rois.

Toi, digne citoyen de cette Ville illustre
Tu peux contribuer à lui donner du lustre:
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'est lui faire un vol que de plus *différer.*
Comment ose-tu bien me proposer d'écrire,
Toi que Minerve même avoit pris soin d'instruire,
Toi de ses dons divins possesseur négligeant
Qui viens parler pour elle encor en l'outrageant? *
Ah, si du feu divin qui brille en ton ouvrage
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma muse, quelque jour, attendrissant les cœurs,
Peut-être sur la scène eût fait couler des pleurs.
Mais je te parle en vain, insensible à mes plaintes
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs
Blanche n'a pas encor épuisé ses malheurs.

NOU-

---

* Mr. *Bordes* a fait une Tragédie intitulée *Blanche*, que sa modestie ne lui a pas permis de donner au Public.

* * *

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. L'Esprit de Jesus-Christ sur la Tolérance ; pour servir de réponse à plusieurs Ecrits de ce tems sur la même matiére, & particuliérement à l'Apologie de Louis XIV sur la Révocation de l'Edit de Nantes, &c. Sans nom d'Auteur, ni de Ville, ni d'Imprimeur. Deux parties. Dans la Iere. l'Auteur examine si J. C., eu égard au systême de Religion qu'il vouloit établir, a pu commander ou permettre l'intolérance des autres Religions. Dans la 2de. si les Protestans ont fait en France quelque chose qui les rende indignes d'être tolérés.

II. Le Monde Moral, ou Mémoires pour servir à l'Histoire du Cœur humain, par M.... 2 vol. *Paris*, chez *Lambert*. Mr. l'Abbé Prévost est l'Auteur de ce Roman estimable.

III. Recueil d'*Eloquence Sainte*, contenant les panégyriques des Patriarches & Fondateurs d'Ordres, avec des Discours Synodaux & des Conférences Ecclésiastiques ; à l'usage des Curés des Villes, & de la Campagne, de ceux qui se destinent à la Chaire & même des simples fidèles, par le Pere *Hyacinte de Montargon*. Tome Ier., *Paris*, chez *Lottin*. Cet Ouvrage peut être regardé comme une suite du *Dictionnaire Apostolique* du même Auteur.

IV. Racines de la Langue Angloise, ou l'Art de bien entendre cette langue, de la parler & de l'écrire correctement. Par feu Mr. Gauthier Me. de Langue Angloise. *Paris*, chez *Desprez*.

V. Lettres Philosophiques, sur la Faculté imaginative, *Paris*, chez *Cuissart*. Il est question dans ces Lettres des avantages & des dangers de l'Imagination.

VI. Histoire des Temples des Payens, des Juifs & des Chrêtiens, par l'Abbé *Ballet*. *Paris*, chez *Cailleau*. Tout ce que l'Auteur dit dans cet Ouvrage tend à montrer la Sainteté des Eglises & à inspirer du respect pour elles.

VII. Le Militaire Citoyen, ou l'Emploi des hommes, par Mr. Jacq. de Malzet. *Paris*, chez *DuChesne*.

VIII. *Le Monde comme il est*, par l'Auteur *du Nouveau Spectateur*. Tome Ier. *Paris*, chez *Duchêne*. Cet Ouvrage, de Mr. Bastide, se distribue par feuilles de 12 pages

 qui

qui paroissent les Mardi, les Jeudi & les Samedi de toutes les semaines.

IX. Dictionnaire abrégé d'Antiquités, pour servir à l'intelligence de l'Histoire ancienne, tant sacrée que profane, & à celle des Auteurs Grecs & Latins. Par E. J. *Monchablon*. *Paris* chez *Desaint & Saillant*. Très-bon.

X. Justification de plusieurs Articles du Dictionnaire Encyclopédique, ou, Préjugés légitimes contre *Abraham Joseph de Chaumeix*, *Paris*, chez *Desaint & Saillant*.

XI. *L'Agronome*, Dictionnaire portatif du Cultivateur, contenant toutes les connoissances nécessaires pour gouverner les biens de Campagne, & les faire valoir utilement &c. *Paris*, chez *Durand*.

XII. Le Castoyement, ou Instruction du Pere à son fils, &c. *Paris*, chez *Chaubet*. Le *Castoyement* est un Recueil de Vingt-deux Contes moraux en vers, tirés d'un Manuscript du 12e. Siécle, dont l'Auteur est inconnu.

XIII. Bibliotheque Portative des Peres de l'Eglise, qui renferme l'Histoire abrégée de leur vie, Tom. 4e. *Paris*, chez *Lottin*. Dans ce 4e. volume il est question de St. Cyrille d'Alexandrie &c.

VII. Histoire de la Santé, & l'Art de la conserver, ou Exposition fidele de tout ce que les *Médecins* & les Philosophes, tant anciens que modernes, ont prescrit de plus intéressant pour la conservation de la Santé. Trad. de l'Anglois de *Jaq. Mackensie*, *Paris*, chez *Briasson*. Ouvrage estimé.

VIII. Traité de l'Education corporelle des Enfans en bas âge, ou, Réflexions pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux Citoyens. Par Mr. Des-Essartz, Doct. en Médecine. *Paris* chez *Hérissant*. Cet Ouvrage mérite d'être entre les mains de tous les Péres de famille.

ANGLETERRE.

I. *A Collection of Papers* &c. Recueil de différens Ecrits sur des affaires d'Etat, sous le Régne de la Reine Elizabeth, depuis l'an 1571 jusqu'en 1596. *Londres*, chez *Bowyer*. Il y a des morceaux très-curieux dans cette Compilation.

II. *A Treatise on the Art of Midwefery*, &c, Traité sur l'Art d'accoucher, dans lequel on fait voir les abus, & principalement celui de se servir d'instrumens, &c.

&c. Par Elizabeth Nihell Accoucheuse. *Londres*, chez *Dodsley*. Dans cet Ouvrage, qui fait beaucoup de bruit à Londres, Mad. Nihell, Accoucheuse, s'efforce de démontrer qu'il ne faut pas se servir de Chirurgiens-Accoucheurs.

ALLEMAGNE.

Antonii Guillelmi Plazii de Jucundis Morborum caussis &c. Sept Dissertations de Mr. Plazz, sur les Causes agréables des Maladies. En voici les sujets. 1°. *De Tabaco Sternutatorio.* 2°. *De potus Café abusu noxio.* 3°. *De morbis ex munditie intempestivâ.* 4°. *De Munditiei affectatæ incommodis.* 5°. *De Morbis ex oblectamentis.* 6°. & 7°. *De Oblectamentorum incommodis.*

Storck (*Ant.*) Annus Medicus, quo sistuntur Observationes circa Morbos acutos & chronicos &c. 8 *Vindob.* 759.

——— de usu Cicutæ in Morbis curandis &c. 8. ibid. 760.

Haen (*Ant.* de) Theses sistentes Febrium divisiones &c. 8. *Vindob.* 760.

Hasenohrl Hist. Morbi Epidem. *Viennensis*, 8. 760.

SUISSE.

Considérations sur la Grandeur des Romains, avec le Dialogue de Sylla & d'Eucrate, le Temple de Guide & l'Essai sur le Goût, un vol. grand in-12. 760.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Frederic le Grand, Tom. Ier., 8 760.

Mémoires (*Recueil de*) concernant l'Oeconomie Rurale, par une Société établie à Berne, Tom. I & II. 8. 760.

Tissot, Lettre à Mr. *De Haen* en réponse à ses questions sur l'Inoculation; suivie d'une autre Réponse à Mr. *Cantwel*, 12. 759.

—— l'Onanisme, ou Essai sur les Maladies produites par la Masturbation, trad. du Latin, avec des Additions de l'Auteur, & un Discours Moral sur le même sujet, par Mr. D***, 12. 2 Part. 760.

HOLLANDE.

Dissert. variæ Theol. Philos. aliæ Latinè, aliæ Belgicè, quæ præmium reportarunt Instituti *Stolpiani*, 4. 3 part. *Lugd. Bat.* 756—760.

COPPENHAGUE & GENEVE.

I. Abrégé de l'Hist. du Dannemarc, jusques à l'année 1523, par Mr. le Professeur *Mallet* 8. 1760. *pour le mois d'Aoust prochain*, sur deux papiers différens.

II. Traité Hist. & Polit. des Alliances entre la France & les XIII. Cantons, par Mr. Vogel, in-8.

III. Poësies du Roi de *Prusse*, ou le Philosophe sans souci, *un vol. grand in-12.* 760.

IV. Dictionnaire portatif de Santé &c. 8 2 vol. *Paris*, 759.

V. *Dictionnaire portatif de Commerce, contenant les principaux & nouveaux articles sur le Commerce, les Finances, les Arts, les Manufactures, la Mineralogie*, &c. &c. in-8 1760.

Pour faire plaisir à ceux qui ne peuvent pas acheter tout l'ouvrage de *Savary* ni *l'Encyclopédie*, pour les articles dont ils ont principalement besoin, nous imprimons séparément par vol. in 8°. ceux qui sont les plus importans, les plus considerables & les plus utiles, sur les manufactures, la mineralogie, & sur les principaux objets de commerce &c.

Nous avons commencé ce choix par la lettre D. jusqu'à la lettre F. & nous le continuerons jusqu'à la fin, en imprimant aussi les Lettres A, B, C, si ce Recueil est recherché, comme nous n'en doutons *pas*. Chaque article est indépendant l'un de l'autre & par conséquent chaque volume, ainsi on sera libre de les acheter tous, ou ceux qu'on voudra. Nous comptons qu'il y en aura 6 à 8. de 25 à 30 feuilles chacun, à 3 sols de France la feuille, *gr. pap.*

L'Auteur de la Banque renduë facile aux principales Nations de l'Europe, ayant été sollicité par plusieurs Négocians de joindre à chaque Chapitre de la nouvelle Edition de cet Ouvrage, les noms des Productions & des Manufactures de chaque place ; n'ayant pu le faire que dans une nouvelle Edition qui l'auroit constitué lui-même, & les Acheteurs dans une nouvelle dépense, s'est déterminé à donner ce Supplément, qu'on trouvera chez lui dans les premiers jours du mois d'Août prochain ; ainsi les Particuliers qui ont déja la N. Edition de la Banque pourront se le procurer pour 10. sols courant de Geneve, & ceux qui achéteront dans la suite cet Ouvrage, le payeront 11 Liv. 10 f. courant, relié en Carton.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Art. I. Discours. *Combien un esprit trop subtil ressemble à un esprit faux.* page 3
Art. II. *Voyage de ..... à Madame de ....* 29
Art. III. *Discours de Mr. Le Franc de Pompignan, élu par l'Académie Françoise, à la place de feu Mr. De Maupertuis.* 43
Réponse de Mr. Dupré de Saint Maur, Directeur de l'Académie Françoise, au Discours prononcé par Mr. Le Franc de Pompignan. 71
Art. IV. *Dialogue entre Pierre le Grand & Charles XII.* 78
Art. V. *Projet concernant les jolis Garçons.* 95
Art. VI. *Discours de Réception à la Société Royale de Nancy.* 103
Art. VII. *Pensées sur l'Origine & les differens emplois des Scienees & des Beaux-Arts.* 126
Art. VIII. *Panégyrique du Sieur Jacques-Matthieu Reinhart, Maître Cordonnier.* 150
Art. IX. *La Ruilliére, Epitre à Monsieur ***.* 189
Art. X. *Traduction en Vers de la 5e. Ode du 4e. Livre d'Horace.* Divis orte bonis &c. 214
Art. XI. *L'Homme.* 218
Art. XII. *Epitre à Monsieur Bordes.* 222
Nouvelles Litteraires. 227

Fin du Tome Vingt-deuxiéme.